

Carnets de Pamond,
troisième partie :

Journal de voyage
au Centre africain
en remontant le cours du Nil

par

Bertrand Edmond Layeillon
décembre 1913 – mars 1914

Sommaire

Préface	5
Chapitre 1 : de Paris au Caire, 9-29 décembre 1913.....	9
Marseille.....	9
Le Portugal	11
La tempête et la panne	13
Mademoiselle de Rochebrune.....	14
Le Père Filhard	17
Le Caire.....	22
Les Pyramides, le Sphinx	26
Rodah	28
Les folles nuits du Caire	31
Les ablutions.....	33
La mosquée	34
Le bazar	36
Le jardin de l'Ezbekieh	39
Chapitre 2 : La remontée du Nil du Caire à Wadi Halfa, 30 décembre 1913 – 14 janvier 1914	46
Les pyramides de Sakkarah.....	47
Assiout	57
Le Pacha.....	63
Louxor.....	66
La vallée des Rois	69
Assouan.....	76
Philae.....	82
Abou Simbel.....	88
Chapitre 3 : de Wadi Halfa à Khartoum, 15–20 janvier.....	90
Wadi Halfa	91
Le train de luxe	92
Khartoum	94
Les tribus.....	99
Chapitre 4 : de Khartoum à Rejaf, 21 janvier – 6 février	107
A bord du Gedid.....	107
Les Dinka.....	118
Les Shilluk	123
Le Sudd.....	132
Les Luo.....	134

Les éléphants	142
Les Bari	145
Mongalla	146
Les Madi	151
Rejaf	154
Chapitre 5 : de Rejaf à Port-Soudan, 7-24 février.....	159
Le grand chasseur	164
L'équipage	168
La tortue.....	168
La case.....	171
La chaleur.....	174
Les petits singes	177
Les Niam-Niam (Azandé)	180
La journée du voyageur	183
Les poissons du port.....	186
Les Bisharin	187
Chapitre 6 : de Port-Soudan à Port-Saïd, 25-28 février	190
Sur la Mer Rouge	191
La gomme arabique.....	192
La douane égyptienne.....	195
Port-Saïd	197
Chapitre 7 : de Port-Saïd à Paris, 1 ^{er} – 17 mars	201
A bord du Saïdieh	202
Le débarquement	202
Le guide	203
Jaffa.....	204
Jérusalem	206
Le Saint-Sépulcre.....	206
Les brigands.....	209
Le Jourdain	211
La mer Morte.....	212
Gethsémani.....	216
Le mont des Oliviers.....	218
L'église du Saint-Sépulcre	220
La Via Dolorosa.....	228
Le Mur des Lamentations ou Mur Occidental	229
Différentes religions à Jérusalem.....	231
Le Dôme du Rocher (la Mosquée d'Omar).....	231

Bethléem	235
La poste turque	239
L'embarquement.....	241
A bord du Kitano Maru	245
Les jeux à bord.....	247
L'exercice incendie	253
Les combats japonais	254
L'arrivée à Marseille	255
Table des illustrations.....	259

Préface

Notre ancêtre (Bertrand) Edmond Layeillon (Pamond), est né à Paris le 6 février 1867. Il habitait 81, rue de l'Eglise, dans le quartier de Grenelle (XV^e), où se trouvait aussi son entreprise, une draperie. C'est là qu'il mourût le 20 août 1942. Le 25 octobre 1891, il épousa Elise Danois, appelée Manlise (1869-1940) avec qui il eut quatre enfants : Juliette, Henri, Emile et Maurice. On les voit poser sur le balcon de la maison de campagne à Grosrouvre (Yvelines) : Pamond est le deuxième en partant de la droite. A sa droite, son fils aîné Henri, puis sa fille Juliette et son mari Louis Vuillet, ensuite le dernier garçon Maurice dans les bras d'une tante, et enfin à gauche sa femme Elise embrasse notre grand-père Emile.



Photo 1 : Photo de famille sur le balcon de la maison de Grosrouvre

Sa mère, née Dorothee Steinbach, naquit à Schiltigheim, près de Strasbourg, en 1829. Elle quitta l'Alsace pour venir travailler à Paris comme entrepreneuse de confections militaires, épousa Jacques Layeillon en 1867 et ne put revenir en Alsace après la guerre de 1870, son pays étant occupé par les Prussiens. On comprend ainsi mieux la germanophobie de notre ancêtre. Le père de Dorothee, George, était tonnelier. Dorothee mourut à Paris en 1906.



Photo 2 : La manufacture Layeillon (Photo E Layeillon), sur le panneau du fond on lit Draperie

Son père, Jacques, né le 31 août 1834 à Aussonne, en Haute-Garonne, était monté à Paris et, devenu maître-tailleur, avait fondé une manufacture de confections militaires et livrées pour administration. Il est mort à Paris en 1904. Les archives d'Aussonne nous apprennent que le père de Jacques, Bertrand, né le 22 pluviôse an XII (12 février 1804), a vécu toute sa vie

comme laboureur¹ à Aussonne. Le père de Bertrand, Jean, était maître-valet dans une ferme à Aussonne, et son nom était Laoueillon (retranscrit ensuite en Layeillon ou Layeillon) qui en occitan signifie la petite brebis (*la oelhon*, prononcé la oueillou, cf. en français les ouailles). Dans le cimetière d'Aussonne, on trouve encore le caveau familial. Mais plus aucun Layeillon n'habite le village.



Photo 3 : Le caveau de la famille Layeillon à Aussonne (Haute-Garonne)

Edmond-Bertrand Layeillon fut maître-tailleur et manufacturier comme son père – il fabriquait des vêtements pour l'armée – et fut officier d'administration du Gouverneur Militaire de Paris, service de l'habillement et du campement.



Très engagé dans la mutualité, il fut administrateur-fondateur de la Société Mutualiste La Vincennoise, société mutuelle de l'armée, et reçut, pour services rendus à la Mutualité, la médaille d'honneur de la Mutualité (or) en 1921 (ruban ci-contre).

Passionné de photographie, il fut membre de la Société d'excursions des amateurs de photographie, et a inventé un laboratoire de voyage, breveté en août 1904. Il fut aussi membre perpétuel de la Société de Géographie à partir de 1908. Son appareil favori était un Sigriste.



Photo 4 : Un Sigriste 9x12 cm

Les *Annales Coloniales* du 8 février 1912 nous apprennent qu'il a été nommé premier administrateur de la Compagnie Forestière de l'Afrique Française. Il avait manifestement une passion pour ce continent. Pour services rendus, il a été promu

¹ Jusqu'au XIX^e siècle, « laboureur » désignait un statut, celui du paysan qui possédait la terre qu'il cultivait et au moins un attelage, cheval ou paire de bœufs, et charrue. Ils sont considérés comme des notables des campagnes.

officier dans l'ordre du Nichan Iftikhar² (Tunisie) en mai 1909 et fait chevalier de l'ordre de l'Etoile Noire³ le 19 août 1913. Il a également été fait chevalier de la Légion d'Honneur.



Photo 5 : Médaille d'officier de l'ordre du Nichan Iftikhar



Photo 6 : Croix de chevalier de l'ordre de l'Etoile Noire



Photo 7 : Croix de chevalier de la Légion d'Honneur

Grand voyageur, il a laissé, à notre connaissance, trois récits de voyages : le premier effectué du 15 février au 7 avril 1911 en Algérie et Tunisie en passant par l'Espagne et retour par la Sicile et l'Italie, le deuxième au Spitzberg (nord de la Norvège) du 4 août au 12 septembre 1912. Le dernier, objet de cette publication, s'intitule *Voyage au Centre africain*, et nous emmène en Egypte et au Soudan, en remontant le cours du Nil, puis en Palestine entre décembre 1913 et mars 1914, quelques mois avant le déclenchement de la Première Guerre Mondiale. Il effectuait ces voyages seul ou en compagnie d'amis : Monsieur Quercia pour le voyage en Algérie et Tunisie, et le colonel Bellanger et sa femme pour le voyage en Egypte.



Photo 8 : Edmond Layeillon à Venise

Par les photos qu'il a laissées, nous savons qu'il a aussi fait des voyages en famille en France (Alpes, Pyrénées, Pays Basque, Normandie, Côte d'Azur), en Suisse, en Angleterre et en Italie qu'il a manifestement beaucoup parcourue.

Dans le récit qui suit, il fait allusion à un voyage en Amérique du Nord où il a vu des Peaux-Rouges vingt-cinq ans auparavant, soit dans les années 1890.

Nous avons aussi trouvé trace d'un voyage au Brésil en août 1931 : il figure en effet sur la liste des passagers du *Massilia* en provenance de Bordeaux, donnée par un journal de Rio de Janeiro de cette année-là.

² Le Nichan Iftikhar, du turc *İftihar Nişanı* (Ordre de la Fierté), est un ancien ordre honorifique tunisien souhaité entre 1835 et 1837 par Moustapha Bey et réellement formalisé par Ahmed I^{er} Bey, alors bey de Tunis. Ce premier ordre tunisien de par sa date de création, est attribué pour récompenser des services civils et militaires aussi bien aux ressortissants tunisiens qu'étrangers. Il est décerné jusqu'à l'abolition de la monarchie husseinite le 25 juillet 1957.

³ L'ordre de l'Étoile noire est institué à Porto-Novo le 1^{er} décembre 1889 par le roi Toffa, roi de Porto-Novo. Approuvé et reconnu par le gouvernement français le 30 juillet 1894, après établissement des nouveaux statuts du 30 août 1892, accordant cette distinction à tous ceux qui travaillent au développement de l'influence française à la côte occidentale d'Afrique.

La remontée du Nil était déjà à l'époque une destination en vogue. Dans sa bibliothèque, nous avons retrouvé un livre qu'il a annoté et qui s'intitule *Des Pyramides au Golgotha, Impressions d'un Parisien en Egypte, Haute-Egypte, Palestine*, ouvrage illustré de 82 gravures hors texte. Ce récit écrit par Joseph Odelin, ancien conseiller municipal de Paris, raconte son voyage effectué entre le 23 janvier et le 4 avril 1909. Pamond, qui a acheté ce livre à son retour de voyage, écrit sur la couverture : *J'ai fait ce même voyage un mois avant et avec le même bateau, mais la Palestine après mon retour du Soudan égyptien*. Il est en effet parti en décembre 1913 et a embarqué sur le *Portugal*. Il note aussi que l'auteur parle de l'âne *Chocolat* qu'il évoque lors de sa visite de la Vallée des Rois (cf. infra, note 66, p. 70).

Dans ce nouveau récit, nous le voyons toujours curieux et cherchant à comprendre ce qui l'entoure. Il croise des personnalités de l'époque, comme Mademoiselle de Rochebrune ou un ancien premier ministre égyptien. Il manifeste aussi sa réprobation devant le travail des enfants recrutés pour les fouilles de la Vallée des Rois. Il aime se mettre au piano pour jouer un one-step et bien sûr faire des photos en noir et couleurs avec ses appareils. Il s'intéresse toujours aux aspects techniques des choses qu'il observe, et qu'il commente en détail, par exemple les différents systèmes de puisage (vis d'Archimède, chadouf, sakieh). Il sait aussi faire preuve de lyrisme dans ses descriptions de paysages. Cependant il n'en demeure pas moins un homme de son époque avec un vocabulaire ressenti par le lecteur d'aujourd'hui comme méprisant et raciste, celui du Blanc colonialiste convaincu de sa supériorité désignant les Africains par des mots comme *négre*, *bamboula*, *moricaud*, *sauvage*, etc. Mais il sait aussi faire montre de générosité puisqu'on le voit soigner des gens du cru en utilisant ses médicaments. Ce témoignage d'une époque aujourd'hui révolue n'en reste pas moins intéressant, reflet d'un monde englouti avec la Grande Guerre.

Comme pour les autres récits, nous avons retranscrit son texte tel quel en corrigeant seulement les erreurs de toponymie. Nous avons découpé en chapitres et sous-chapitres pour faciliter la lecture. N'ayant retrouvé que quelques photographies faites à l'époque pour son stéréoscope, nous avons choisi d'illustrer aussi son propos avec d'autres photos (par exemple celles de Richard Buchta, photographe autrichien de l'époque) et des cartes permettant de mieux situer le contexte. Nous avons mis des notes pour rectifier certaines erreurs ou approximations et faciliter la compréhension de certains éléments : mots ou expressions de l'époque, références historiques ou personnages évoqués.

Yves Chevillard, avril 2017

Chapitre 1 : de Paris au Caire, 9-29 décembre 1913

Mardi 9 décembre 1913

Départ P.L.M.⁴ à 9 heures pour Marseille, accompagné de ma femme, ma fille, mon gendre et Zélia⁵ : de part et d'autre, quelques larmes à l'œil ! Pour une fois, sachez-vous, ma femme a été raisonnable, elle a un peu le sourire (elle commence seulement à s'approprier sur la question voyages), car depuis trois mois que j'avais envisagé cette tournée (qui ne lui allait pas du tout en raison de ma trop longue absence) elle ne devenait plus aimable du tout, elle pleurait souvent à l'idée de me voir disparaître dans la gueule d'un hippopotame ou d'un crocodile... enfin ! Le train « Côte d'Azur Rapide » arrive à Dijon en quatre heures, à Lyon en six heures, à Marseille en dix heures et demie, c'est merveilleux ! Je me rappelle, il y a dix ans, avoir fait ce même trajet en express, mais en vingt-deux heures. A l'heure précise, le train part – adieux touchants, saluts prolongés, jusqu'à perte de vue, des mouchoirs qui s'agitent frénétiquement !

Déjeuner en wagon-restaurant. Le train est bondé, toutes les places sont retenues depuis quinze jours. En raison de l'affluence, il y a trois services au wagon-restaurant.

Marseille

Arrivée à Marseille à 19h45 – un quart d'heure de retard, c'est peu sur un si long trajet. Descente du train en pleine voie. Le temps est humide, mais doux. Personne pour porter les colis. Un employé de Cook arrive, très complaisant, il m'installe dans l'auto de l'Hôtel Regina. Hôtel magnifique, confortable, parfait, je passe une très bonne nuit.



Photo 9 : L'hôtel Regina à Marseille

⁴ P.L.M. Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, nationalisée en 1938 lors de la création de la SNCF. La gare parisienne de cette compagnie était la Gare de Lyon n.

⁵ Juliette Layeillon, l'aînée de ses enfants avait épousé Louis Vulliet en janvier 1913. Zelia Hulin était la bonne à tout faire de la famille Layeillon.

Jeudi 10 décembre

Tour dans la ville, cours Belsunce – c'est toujours bien Marseille, la gaité, l'amabilité partout.



13. - MARSEILLE. - Cours Belsunce - EL.

Photo 10 : Le Cours Belsunce

J'arrête à un bazar pour acheter un mètre d'amadou pour mon briquet. Pendant que je paie, le commis qui m'a servi se balade devant son étalage, sur le trottoir, et fredonne *Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ?* Je l'interromps, le priant de m'indiquer un chapelier, pour acheter un cordon de chapeau : *Mais, cours Belsunce, cher Monsieur, à votre droite, vous trouverez tout, sans exception !* Et cela avec l'accent et surtout le sourire. Je vois en effet une chapellerie modèle, j'y demande un cordon de chapeau : *E, que ces chapeaux se portent sans cordon aucun ! Il ne s'en met pas dans ce genre !* J'insiste, expliquant que je vais sur mer, et que je ne comprenais pas que *Delion*, pourtant grand chapelier parisien, n'en ait pas mis à mon chapeau. *Cela ne se porte plus.* J'insiste encore, me moquant de la mode, lui préférant l'utilité. *Mais je n'en ai pas*, dit-il pour terminer. Je n'insiste plus, et pour cause. *Je perdrai sûrement mon chapeau*, dis-je alors, *car il est un peu petit, - mais que je m'en vais vous y fiche un coup de forme !* me dit-il complaisamment. Et joignant le geste à la parole, ce fut fait en deux minutes. *Combien vous dois-je pour cela ? - Eh rien ! Nous ne sommes pas des sauvages, nous sommes Marseillais avant tout ! - Et bien, vivent les Marseillais !* lui dis-je en le remerciant. Quel bon caractère, ils ont du soleil jusque dans le sang !

Vendredi 11 décembre

A neuf heures et demie, l'auto de l'hôtel Regina m'attend avec ma malle, ma valise et mes deux boîtes à photos, et nous arrivons à l'embarcadère des *Messageries Maritimes*.

Le Portugal

Des porteurs sont là et m'installent dans la cabine 39, celle que j'avais retenue. Tout est astiqué, tout brille sur le *Portugal*⁶ (146 m de long, 5337 tonneaux, 2 cheminées, 5119 chevaux) qui doit le transporter à Alexandrie. Le commandant et les officiers sont tout pimpants, ils donnent des ordres sur le pont. Tous sont gantés de blanc. Le personnel est en bel uniforme, gilet bleu ciel, veston noir à boutons dorés. Eux aussi sont gantés de blanc.

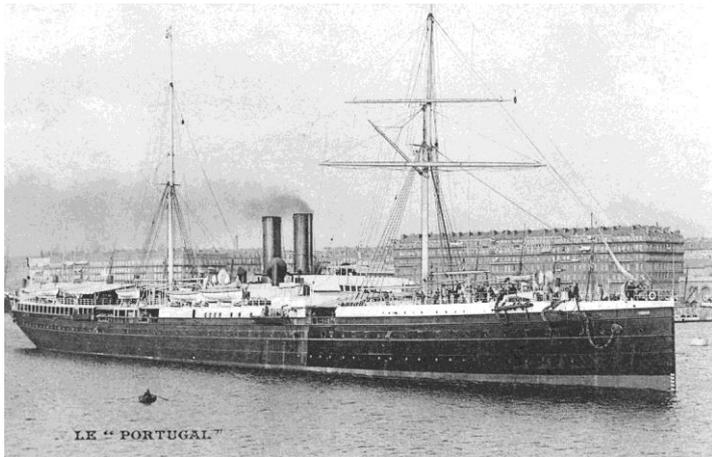


Photo 11 : Le Portugal à Marseille, vers 1900

Quel tohu-bohu que l'embarquement des colis et des bagages ! Des porteurs de toutes nationalités roulent des chariots : il y a des Indiens, des Maltais, des Chinois, mais surtout beaucoup d'Arméniens, tous sont acharnés à ce travail. Les passagers, peu nombreux, arrivent par instants : de beaux messieurs, de belles dames, le faisant à la pose. Mon garçon de cabine m'installe et me fait vivement visiter les salles principales du bateau : l'énorme salle à manger, le salon de musique, le café sur la passerelle, les différents escaliers conduisant au pont-promenade supérieur, la bibliothèque, le fumoir, etc., le tout est superbe et d'un luxe admirable. Les panneaux de peinture de la salle à manger sont surtout remarquables.

⁶ Caractéristiques exactes (site des Messageries Maritimes) : 140,2 m de longueur, 14 m de largeur, 5357 tx, 4800 cv, vitesse 16,5 nœuds, 125 premières, 90 secondes, 700 troisièmes. Lancé en 1886, il assure la ligne d'Amérique du Sud jusqu'en 1899. Affecté à la ligne d'Alexandrie de 1899 au 5 août 1912, date à laquelle il est en partie incendié pendant des transformations à Marseille. Réparé, il passe sur la ligne de la mer Noire. En octobre 1914, il se retrouve bloqué en mer Noire par la fermeture des détroits. Le 29 octobre 1914, il est bombardé à Odessa par des torpilleurs turcs, entraînant la mort de 2 membres de l'équipage. Il est alors mis à disposition du gouvernement russe comme navire-hôpital. Torpillé le 30 mars 1916 près du port de Batoumi (Géorgie) au cap Pathie par le sous-marin allemand U33. Cassé en deux, il coule en deux minutes et fait 115 victimes tant russes que françaises.



Salle à Manger du " PORTUGAL " (Messageries Maritimes)

Photo 12 : La salle à manger du Portugal

Sur le quai des *Messageries Maritimes*, plusieurs bateaux sont amarrés par l'arrière, de sorte qu'ils sont tous alignés. Un ponton flottant les longe sur le côté, et c'est par ce ponton que tous les colis arrivent et que se fait l'embarquement. C'est un peu rudimentaire, et cela ne vaut pas les embarquements à bord des Transatlantiques au Havre. Ceux-là ont des quais, le long desquels les bateaux sont amarrés sur le côté. Ici, pas de public pour le départ puisqu'il ne peut pas venir à cet endroit, c'est fâcheux, car on aime bien pouvoir agiter son mouchoir en saluant sa chère patrie !

A côté du *Portugal*, est amarré le *Karnak*⁷. Il est arrivé d'Alexandrie le 17 : c'est ce bateau que je dois prendre au retour, il est plus moderne que le *Portugal*, qui a vingt-cinq ans paraît-il (pour un bateau, ce n'est pas jeune). Un pensionnat de jeunes filles est aligné sur le pont supérieur du *Karnak* pour nous voir partir. A onze heures précises, le sifflet jette sa note aigue, puis la cloche sonne, on lève les amarres, et tout doucement notre bateau s'avance. Il fait face à la sortie du port, de sorte qu'en un quart d'heure nous sommes déjà au large. Echange de saluts avec les jeunes filles du *Karnak*.

En quittant le port, nous jouissons d'une vue superbe sur Marseille. Le port de la Joliette, rempli de bateaux, produit un très bel effet. Au bord s'élève la cathédrale, au loin domine Notre-Dame de la Garde.

La mer est très calme et fait présager une belle traversée. Mais la Méditerranée est si traîtresse. Nous passons le Pharo et toutes les petites îles rocheuses sur lesquelles sont établis différents bâtiments ou constructions maritimes, entre autres le sanatorium où les passagers font quarantaine quand le bâtiment qui les amène est suspecté de fièvre ou de quelque épidémie. J'espère ne pas y séjourner au retour. La pluie commence à tomber, il fait froid (10°), le vent souffle assez fort, le ciel s'assombrit

Sur le pont, on se regarde plutôt en chiens de faïence, on s'observe, c'est normal. Comme toujours, on a l'abord dur, ça passera certainement.

J'aperçois un Arabe en costume de son pays qui se promène tristement sur le pont : c'est le pilote d'Alexandrie. Monté sur le *Karnak*, il devait être débarqué à

⁷ Caractéristiques : 142 m de longueur, 15,5 m de largeur, 6350 tx, 7200 cv, vitesse 18 nœuds, deux cheminées, 192 premières, 110 secondes et 92 troisièmes. Lancé sous le nom d'*Annam* le 6 novembre 1898 à la Ciotat. Affecté à la ligne d'Extrême-Orient avec ses "sisterships" *Laos, Tonkin et Indus*, premier départ de Marseille le 24 septembre 1899. Rebaptisé *Tourane* en 1904 lors de l'achat par la compagnie d'un cargo-mixte appelé également *Annam*. En 1912, modernisé, il reçoit un pont supplémentaire et prend le nom de *Karnak*. Affecté aux lignes du Levant, premier départ le 9 mai 1913, il ne naviguera que peu de temps sur ces lignes. Réquisitionné pour les services postaux en 1914, il participe entre autres à la campagne des Dardanelles. Il est torpillé le 27 Novembre 1916 par le U32 en quittant La Valette pour Salonique. Il n'y a heureusement que 17 disparus. Les passagers sont recueillis par le navire-hôpital britannique *Letitia*.

la sortie du port d'Alexandrie, le trop mauvais état de la mer n'a pas permis son embarquement dans le canot, et voilà pourquoi, bien malgré lui, il a continué la promenade jusqu'en France. Il paraît que cela lui arrive souvent et devient une habitude. Il est donc arrivé avant-hier et repart avec nous. Je voudrais lui causer, mais il ne parle que l'arabe... et je n'en connais pas un mot⁸.

Il est onze heures et demie. Déjeuner magnifiquement servi, menu de choix, vin excellent fourni par la Compagnie. Les garçons sont gantés. Le service se fait par petites tables, chacun choisit sa table. Ce n'est pas la table d'hôte, la cuisine est supérieure. Après un coup d'œil rapide, je m'installe auprès d'un jeune homme seul à sa table, c'est un étudiant égyptien qui va au Caire passer ses vacances, il est charmant, et m'instruit beaucoup sur l'Égypte.

Reçu à table un télégramme du Commandant Gros : *Meilleurs souhaits, bon voyage, bonne santé*, signé *Commandant Gros*. Quel bon ami !

L'après-midi se passe à visiter le bateau, puis la T.S.F. au moyen de laquelle on peut télégraphier de France jusqu'à Alexandrie moyennant 0,85 F le mot. Au départ de France, c'est Nice qui reçoit les radiotélégrammes, puis à hauteur de Messine, c'est Naples. Jusque-là on peut même recevoir les communications à bord : c'est ainsi que nous recevons, même avant les Parisiens, toutes les nouvelles importantes, voire même le compte-rendu des séances à la Chambre des Députés ou au Sénat. Il y a une imprimerie à bord, et chaque jour, à vingt heures, nous devons savoir ce qui se sera passé dans la journée. Je plains le malheureux télégraphiste qui jusqu'à vingt-trois heures garde ses deux récepteurs aux oreilles ! Après vingt-trois heures, la T.S.F. ne fonctionne plus. Pourquoi ne sont-ils pas deux à ce poste, qui devrait être permanent ? Il y a des sinistres plus encore la nuit que le jour, et comment appeler au secours ou en porter à d'autres bateaux en détresse puisque le poste est fermé ?

La tempête et la panne

Vendredi 19 décembre⁹

Vers seize heures, la mer devient très mauvaise, nous sommes en plein Golfe du Lion. Les vagues sont énormes, le vent est terrible, c'est la tempête. Mauvais début pour le voyage ! Le pire, c'est que le collier d'excentrique¹⁰ du tiroir d'avant de la machine vient de casser. Il faut, paraît-il, de six à huit heures pour en ajuster un autre. Donc c'est la panne et avec elle la dérive, car on ne peut pas diriger un bateau lorsqu'il ne marche pas. De plus de forts coups de vent d'est nous rejettent à la côte en face de la Ciotat, devant la Côte d'Azur (elle est belle la Côte d'Azur, tout est noir, et le vent renverse tout !)

Les passagers ont disparu, le pont est déblayé. Les vitres de la cabine de direction sont brisées. Le capitaine est inquiet, on n'ose lui causer. Le chef mécanicien, si lustré au départ, avec ses quatre beaux galons de commandant, est maintenant en cotte bleue. Ses mains sont noires de cambouis, il ruisselle de sueur. Le bateau à la dérive a de la peine à supporter les coups de mer. A plusieurs reprises, on se croit submergé. Les vagues passent de l'autre côté du navire. Dans aucun de mes voyages, je n'ai encore subi une pareille tempête, le temps a changé en quatre heures.

On appelle pour le thé, personne ne vient. On se lamente un peu ! La T.S.F. marche sans interruption, en réponse plusieurs bateaux s'offrent à nous porter secours. Le

⁸ Ce n'est pas tout à fait exact, à lire son récit de voyage en Afrique du Nord où il compile une liste de mots et expressions arabes.

⁹ Il y a un saut dans son journal du point de vue des jours, que je ne m'explique pas.

¹⁰ En génie mécanique, un excentrique est un mécanisme provoquant un mouvement de rapprochement ou d'éloignement par rapport à l'axe de rotation d'une pièce. Cela permet de transformer un mouvement de rotation en un mouvement d'oscillation (utilisé pour les couteaux électriques, par exemple...)

commandant refuse, il juge leur intervention inutile. A l'heure du dîner, personne encore ! Nous sommes quatre seulement. Nous n'avons pas encore pu voir la figure des passagers !

A minuit, le bateau reprend sa marche, mais cela ne dure pas, le collier d'excentrique n'est pas encore rodé suffisamment et il chauffe. On arrête encore jusqu'à quatre heures. Je me couche à deux heures, mais la mer est si mauvaise qu'il ne m'est pas possible de dormir ! Tout dégringole dans la cabine, impossible de tenir dans le lit. Je n'occupe plus la cabine 39, on m'a réinstallé cette après-midi dans la cabine 65 à deux couchettes. C'est une superbe cabine de quatre mètres sur trois, j'ai un cabinet de toilette et tout le confortable désiré. Le hublot est à hauteur de mon lit de sorte que, couché, je vois très bien la mer. Réveil par intermittence à quatre heures, à six heures et à sept heures. Je me fais apporter le petit déjeuner dans mon lit car mon garçon vient me demander comment j'ai passé la nuit : *Pas très bonne, pas mal au cœur, mais mal aux cheveux, comme on dit.*

Samedi 20 décembre

Le bateau a repris sa marche et vers midi nous sommes en vue de la Corse, nous entrons dans le détroit de Bonifacio. La mer se calme heureusement et l'avarie est réparée. Le commandant et le chef mécanicien nous assurent que tout va bien, mais que nous arriverons certainement avec un retard de douze à quinze heures. Le soleil luit, le vent se calme, la Corse apparaît toute dorée, l'effet est superbe ! Ajaccio s'étale au bas de la montagne, on sait que la Corse est toute montagneuse. Au déjeuner, je fais connaissance d'un autre passager, M. Fébie, ingénieur des mines, qui se rend à l'île de Chypre. Par suite de notre grand retard, il va manquer la correspondance avec le bateau qui doit partir de Port-Saïd, il en aura pour huit jours à attendre et il se propose d'aller les passer au Caire. Cet ingénieur a été chargé de diverses missions en Sibérie. Il m'intéresse beaucoup car il a beaucoup voyagé. Avec cela, il est très gai, et d'accord avec mon jeune Egyptien nous l'adoptons en notre compagnie. A sa table, il y a un autre monsieur qui a un appétit monstre et qui n'a pas l'air d'avoir souffert. Il a l'air jovial, nous remarquons qu'il cherche à entrer en conversation avec nous. C'est un Allemand qui a fait le tour du monde, il connaît tout, il parle toutes les langues. A l'ingénieur et à moi, il nous fait l'effet du bonhomme représentant une agence quelconque. En effet, nous apprenons qu'il appartient à la maison Cook et qu'il va diriger un de ces voyages. Je lui montre mon carnet. A partir de ce moment, il sera, me dit-il, à ma disposition, et c'est lui qui me le propose.

Ces trois passagers et moi sommes les seuls qui ayons pris place au dîner pendant la tempête. Nous paraissions solides tous les quatre, pourtant l'ingénieur a l'estomac un peu rebelle. Au dîner, quelques dames apparaissent cependant : deux mondaines¹¹ parfumées et voyageant seules, en face un avocat s'installent un Egyptien avec une autre mondaine de ses amies. Elles ont toutes des figures de pierrot, et dînent à peine.

Mademoiselle de Rochebrune

Toute seule à une autre table, une dame d'environ vingt-cinq ans paraît très gaillarde, elle n'a pas l'air farouche et n'est surtout pas poseuse comme les autres. Nous cherchons à savoir qui elle est, elle aussi car sur le pont elle nous demande quelques renseignements. La connaissance est vite faite, elle nous décline ses noms et qualités. Elle n'a pas d'adresse fixe et voyage tout le temps, son adresse

¹¹ Une mondaine est une femme du monde, c'est-à-dire de la haute société.

est « chez Cook au Caire ». Nous apprenons qu'elle est écrivain, qu'elle a publié chez Plon-Nourrit, son éditeur, quelques livres sur l'Orient qu'elle connaît à fond, et qu'elle étudie encore. Elle est merveilleuse sur l'histoire grecque et turque, elle connaît toutes les races, depuis l'arménien jusqu'au syrien, etc. Elle s'appelle Mademoiselle Aziza de Rochebrune¹². Elle est originaire du Gard, elle en a du reste tout le facial et surtout l'accent ! Elle nous raconte son histoire pour passer le temps. Son père s'est remarié, dit-elle, et a eu deux enfants. Elle a eu comme petite fortune la part de sa mère. Devenue majeure et ne voulant pas se marier, elle est partie en Orient continuer ses études. Elle est licenciée ès lettres et parle plusieurs langues, surtout très bien le turc, et un peu l'arabe. Pendant trois ans, elle est restée en Turquie et en Anatolie, puis elle s'est engagée comme infirmière pendant la campagne des Balkans et nous en a fourni les preuves.

C'est une femme de mérite et d'une instruction de premier ordre. Elle a toujours voyagé seule et n'a jamais eu peur, il ne lui est jamais rien arrivé, dit-elle. Nous l'adoptons en notre compagnie et bavardons toujours ensemble. Et elle nous en raconte : les harems, les femmes au doigt de henné, etc. Elle connaît toutes les grosses légumes de Turquie, les ministres ou vizirs et est reçue chez le Khédive¹³ d'Egypte, elle me promet au retour de me présenter à lui.



Photo 13 : Aziza de Rochebrune en 1910 à l'occasion de l'inauguration du cercle oriental organisé par la "Française", journal féministe dont elle était la présidente.

Nous visitons avec elle le bateau en détail. Les deuxièmes classes sont très bien aménagées, les troisièmes sont également très propres, mais il n'y a aucun luxe, quant aux quatrièmes, cela fait pitié : de chaque côté sont établies des estrades, une à 0,50 m du sol et une autre à deux mètres. Là, pêle-mêle, les malheureux passagers s'arrangent comme ils peuvent. On y remarque beaucoup d'Arabes, de Syriens, d'Égyptiens. Sur le pont des troisièmes existe un café à la turque. Nous goûtons le café qui, on le sait, fournit à boire et à manger, mais le parfum est supérieur à celui des autres cafés. L'Arménien le fabrique devant le consommateur.

¹² Aziza de Rochebrune est le nom de plume de la journaliste Renée Riffard (1888-1977). Elle publia en 1913 *Le calvaire de l'Islam* et en 1919 *La croisière de l'American Red Cross*. Elle a été l'épouse d'un leader nationaliste égyptien, Mohammed Farid bey (1868-1919), dont elle a eu un fils, Walid.

¹³ Titre donné au Gouverneur d'Égypte de 1867 à 1914

Il est le chef des troisièmes et quatrièmes classes et touche 0,50 F par émigrant qu'il a pu racoler dans Marseille ou dans un autre port pour faire le voyage. Il parle bien le français, il est absolument médusé quand il entend Mademoiselle de Rochebrune lui parler de la politique de son pays, de ses différentes races et des discussions qui les occupent surtout au sujet de la guerre. Il est saisi de l'entendre ainsi parler aux émigrants dans la langue de son pays et il avoue que jamais il n'a rencontré une femme comme celle-là ! C'est du reste en apparence une vraie cantinière, et comme elle est plantureuse, et avec de grands yeux noirs qu'elle sait rendre sévères au besoin, il en a presque pour...

Nous continuons notre visite dans les cales où sont rangés les gros bagages et les marchandises. On y pénètre par un escalier tournant autour de la cage qui donne de l'aération. Là le spectacle est des plus curieux : autour de cette cage centrale, sont installées les mêmes estrades qu'en quatrième classe sur lesquelles sont étalés les types les plus divers. Ce n'est pas propre, tant s'en faut, et les figures qui nous regardent ne sont pas non plus des plus rassurantes.

Mademoiselle de Rochebrune entame la conversation avec plusieurs, ils sont tous très étonnés. Ceux qui étaient assoupis s'accourent sur leur couverture et, ouvrant de grands yeux fatigués, semblent heureux de voir une belle dame qui a osé descendre parmi eux. Elle en a vu bien d'autres pendant la guerre des Balkans¹⁴. Elle a fait toute la guerre comme infirmière, ne reculant devant aucun sacrifice, soignant les cholériques, les pestiférés, etc. Elle m'a raconté qu'elle a soigné un général d'Anatolie qui tout d'abord avait refusé ses services. Il était atteint de dysenterie et comme le Ministre de la Guerre tenait beaucoup à ce général qui commandait 2000 cavaliers de la plus grande valeur, il demanda à Mademoiselle de Rochebrune de s'occuper tout spécialement de lui. Sur le refus du général, elle insiste, et le tutoyant elle lui dit : *Je suis venue pour te soigner, tu vas m'écouter*, lui dit-elle, *car je vais te guérir, et ici c'est moi qui commande*. Devant cet aplomb, le général céda, mais en la regardant d'un drôle d'air. Pourtant au bout de deux mois, il était guéri. Comme récompense, le général, devenu amoureux, lui demanda de la prendre pour sa femme : *Tu seras ma reine en Anatolie*, lui dit-il. Elle refusa. Il lui offrit alors des présents, en lui baisant la main devant tous ses cavaliers qui vinrent terminer devant elle en son honneur une charge brillante. C'est un vrai roman !

De ces émigrants, presque tous sont arméniens, syriens, etc. et vont ou reviennent de l'Amérique du Nord (San Francisco, Chicago et New York). Il y en a de bien malades, car eux aussi ont dû souffrir de la terrible tempête d'hier, - surtout les enfants et il y en a pas mal. On voit une maman couchée avec ses deux petits, l'un roulé dans une couverture, l'autre dans sa jupe, et combien d'autres !

Cette visite n'est pas faite certainement pour nous remettre l'estomac déjà pas trop solide. Nous sortons des cales, plutôt écoeurés.

Heureusement le temps se remet au beau et en quittant le détroit de Bonifacio, d'ordinaire toujours mauvais, le vent cesse et la mer devient plus calme. Aussi au

¹⁴ La première guerre balkanique qui dura d'octobre 1912 à mai 1913 opposa la Ligue balkanique (la Serbie, la Bulgarie, la Grèce et le Monténégro) à l'Empire ottoman. Les armées des États des Balkans en supériorité numérique furent rapidement victorieuses. À la fin de cette guerre, les membres de la Ligue balkanique se partagèrent la quasi-totalité des anciens territoires européens de l'Empire ottoman, mais en Macédoine, la Bulgarie s'estima lésée par ce partage, ce qui provoqua la Deuxième Guerre balkanique (du 16 juin au 18 juillet 1913) laquelle eut pour objet le partage des gains de la première guerre balkanique, non-conforme aux accords initiaux ; elle opposa la Bulgarie à ses anciens alliés, la Serbie et la Grèce, qui, mis en difficulté, appelèrent à la rescousse la Roumanie. Lorsque les troupes roumaines approchèrent de la capitale Sofia, la Bulgarie demanda un armistice qui déboucha sur le traité de Bucarest, dans lequel la Bulgarie dut renoncer à ses revendications, céder une partie de ses gains de la première guerre balkanique à la Serbie, à la Grèce et à l'Empire Ottoman et en plus céder une partie de son territoire initial à la Roumanie, ce qui créa des différends territoriaux avec ses voisins. La guerre provoqua la rupture de l'alliance russo-bulgare, laissant la Serbie comme seule alliée de la Russie dans cette région importante. C'est pour cela que la Serbie reçut le soutien total de la Russie lors de la crise de juillet 1914 qui mena à la Première Guerre mondiale, et c'est aussi pour cela qu'en 1915 la Bulgarie s'allia aux Empires centraux (Allemagne, Autriche) dans l'espoir de réunir à elle les territoires (à majorité bulgarophone) qu'elle n'avait pu gagner lors des deux guerres balkaniques.

dîner apercevons nous enfin tous les passagers. Nous sommes vingt-quatre seulement en première classe. Deux jeunes femmes méritent l'attention, surtout par leur genre et leur toilette excentrique. Trois jeunes gens en smoking font bande à part : l'un d'eux est un fils Schneider du Creusot, un autre inconnu pour nous et le troisième est le fils de l'amiral Bienaimé¹⁵, député. Ces deux jeunes gens ont fait le voyage en ballon sphérique de Paris à Constantinople pour la Coupe, il y a un mois.

On joue un peu de musique. Quelques dames dansent avec l'avocat égyptien le tango puis le one-step. Elles ont beaucoup de succès car elles dansent très bien. Envoyé aujourd'hui un T.S.F. à ma femme.

Dimanche 21 décembre

Le temps est beau, on a passé une bonne nuit, tout le monde est guilleret, on est remis de cette affreuse tempête. Le ciel est bleu comme la mer, il fait 14° sur le pont, on est sans pardessus, c'est merveilleux, c'est une douce compensation !

Le Père Filhard

On nous donne le journal au déjeuner, nous y lisons les nouvelles reçues par radio. Je fais connaissance avec un Père de l'Institut St Pierre de Sion de Jérusalem, le Père Henri Filhard. Il a trente ans, il porte une jolie barbe brune qui accompagne agréablement sa bonne mine de capucin réjoui et qui respire la santé. Il est de Strasbourg, et adore la France. Il est ardent, fougueux même et me prend vite en sympathie lorsqu'il apprend que je suis officier. Il mangerait volontiers les Allemands tout crus et pour cela se sent prêt à se mettre à table. Dernièrement il était en permission à Strasbourg où il est resté deux mois chez ses parents. Pendant les incidents de Saverne¹⁶, il a tout fait pour se moquer des soldats prussiens. Il désirait susciter une histoire et voulait se faire arrêter, mais sous son costume, ces *Wackes*¹⁷ n'ont pas osé. C'est un caractère spécial, très beau pour un missionnaire, mais qui n'irait peut-être pas à un prêtre. Il est jeune, jovial, plutôt même rigolard, et cela l'amuse beaucoup quand je dis des bêtises, soit aux camarades, soit même à Mademoiselle de Rochebrune, qui admet très bien la plaisanterie. Il ne dit rien, mais il se tord. C'est ainsi que tous allongés sur nos rocking-chairs sur le pont, pendant que Mademoiselle de Rochebrune est allée chercher les dernières nouvelles de la T.S.F., j'ai pris la place de cette dernière. Trouvant la farce à son goût, il m'enroule rapidement les jambes dans sa couverture, me couvre de son grand manteau de capucin et me cache les moustaches avec son capuchon, puis il éclate de rire à la pensée de la surprise que Mademoiselle de Rochebrune aura à son retour, un vrai gosse, quoi !

En raison du beau temps, le capitaine a fait mettre le piano dehors. Chacun y joue à son tour. On redanse le tango, etc. Soirée merveilleuse. Nous arrivons au détroit de Messine. Le capitaine qui a fait plusieurs fois le voyage, nous dit que nous aurons là un spectacle unique au monde, et c'est vrai !

¹⁵ Amédée Bienaimé (1843-1930), vice-amiral, fut chef d'état-major de la Marine de mai 1900 à février 1902, puis député de la Seine de 1905 à 1919.

¹⁶ L'incident de Saverne est une crise politique intérieure qui a secoué l'Empire allemand fin 1913, à la veille de la Première Guerre mondiale. L'Alsace et la Moselle avaient été annexés par l'empire allemand après la guerre de 1870. La crise s'est produite lorsque le sous-lieutenant et baron Günther von Forster, âgé d'à peine vingt ans, stationné à Saverne, ville de cantonnement de deux bataillons du 99^e régiment d'infanterie prussien, a tenu des propos humiliants à l'égard de la population alsacienne, les traitant de *Wackes*, terme péjoratif pour désigner une crapule et employé par les Allemands pour désigner les Alsaciens. L'armée a réagi aux protestations populaires par des actes arbitraires et, en majeure partie, illégaux, ce qui a provoqué un débat au Reichstag sur les structures militaristes de la société allemande et sur la position des dirigeants du pays vis-à-vis du Kaiser Guillaume II, puis a conduit à un vote contre le gouvernement, représentant la plus grave crise politique que l'Allemagne ait traversée depuis 1908.

¹⁷ En tant qu'Alsacien, il emploie le mot dans le sens de *voyou*, *crapule*, retourne donc le compliment aux Prussiens, puisque c'est le mot péjoratif qu'ils employaient pour désigner les Alsaciens et les Mosellans.

A six heures, nous passons les îles Lipari. Quantité de petites îles émergent de la mer comme des tas de sable. A droite, nous passons au pied de l'île Vulcano, volcan en activité, et dont la fumée fait une longue traînée grise dans le ciel bleu.



Photo 14 : L'île de Vulcano depuis l'île de Lipari

Une demie heure plus tard, nous passons à gauche au pied du Stromboli dont le volcan est beaucoup plus intense que celui du Vulcano. La montagne forme deux pointes, et l'on distingue très bien le cratère sur la pointe la plus basse dont s'échappe la fumée, c'est superbe.

J'ai pris trois instantanés, car le jour commence à baisser. Les jours semblent plus longs. Le matin, on remarque aussi que le soleil se lève plus tôt malgré le fait que nous soyons obligés de changer l'heure tous les jours. A midi, l'heure est donnée par un coup de sifflet, dès que les officiers ont fait le point. Tous les jours, il faut avancer sa montre de vingt minutes, car il y a une différence de deux heures entre l'heure de Paris et celle d'Alexandrie.

A onze heures, nous apercevons les innombrables lumières des villes qui sont parsemées du côté du continent Calabre ainsi que de l'autre côté la Sicile. Par ce temps superbe, c'est absolument féérique ! D'abord nous voyons San Giovanni, très éprouvé par le tremblement de terre¹⁸ et qui étale d'innombrables lumières au pied de la colline. Du côté de la Sicile, on remarque les arceaux illuminés de la rade de Messine et les alignements des milliers de petites maisons reconstruites depuis le cataclysme. J'ai déjà vu de jour tous ces parages puisque j'ai visité Messine et toute la Sicile, mais le spectacle que j'ai vu se dérouler cette nuit m'a bien plus enchanté encore. Nous sommes en plein dans un détroit (généralement toujours mauvais) mais que nous passons exceptionnellement comme sur un lac. Voici plus loin Reggio de Calabre avec aussi ses incalculables lumières, il paraît beaucoup plus important que Messine et pourtant cela n'est pas. Puis quantité de villages se suivent le long des deux côtes. Je reconnais très bien Taormina et son couvent remarquable, San Domenico, où j'ai passé une si belle nuit avec mon ami Quercia quand j'ai visité la Sicile. A minuit, nous quittons à regret le détroit que nous craignons tant de voir bien tourmenté, car nous avons eu là un spectacle inoubliable. On prend le thé, puis l'on va se coucher.

Lundi 22 décembre

Excellente nuit, calme plat. Ce matin grand soleil, il fait 14° sur le pont. Tout le monde est gai, on cause, on se balade, on écrit, on pianote, on danse même. Au déjeuner, on se lie un peu plus. Nous devenons tous camarades, on se marie,

¹⁸ Le tremblement de terre (terremoto) du 28 décembre 1908 – de magnitude 7,1 – a détruit une grande partie des habitations de la région. Edmond Layellon en parle dans son récit de voyage Algérie-Tunisie-Sicile-Italie de 1911 (p. 48ss, voir aussi ses photos).

comme on dit à bord. Les messieurs seuls prennent toujours une dame seule, cela se comprend et l'on bavarde, on fait connaissance. Les uns ont fait de grands voyages autour du monde pour leur plaisir et les racontent, les autres pour leurs affaires ont été chargés de différentes missions et retracent leurs aventures et souvent leurs misères.

Le malheureux télégraphiste T.S.F. du bord fait pitié, son télégraphe marche mal, dit-il. Il fait lui-même les réparations, mais se plaint au commandant qu'il n'a pas les outils nécessaires. Il n'a pas de fer à souder, ses fils prennent feu à chaque instant, l'installation, on le voit, n'est pas parfaite. J'envoie un second radiotélégramme à ma femme. Je voudrais bien avoir une réponse à bord, mais hélas c'est impossible, car il paraît que le grand poste ne fonctionne plus, il n'y a que celui de secours. Malgré cela, j'assiste à l'envoi de mon télégramme, et ce n'est pas facile, car le télégraphiste reçoit à ses appels des réponses de tous les bateaux environnants, mais pas du poste autrichien qui doit prendre mon radiotélégramme. Le commandant arrive derrière moi, le télégraphiste se plaint encore. Le commandant lui dit de prévenir Alexandrie que nous aurons vingt-quatre heures de retard et que nous n'arriverons que mercredi à midi.

L'après-midi se passe gaiement. Nous sommes entre le ciel et l'eau et cela jusqu'à l'île de Crète et le Péloponnèse que nous devons voir demain matin seulement. La soirée toujours agréable, musique, chant, etc.

Mardi 23 décembre

Bonne nuit, toujours bonne mer et ciel bleu radieux, c'est le rêve. A huit heures, je vois de ma couchette la petite île de Gavdos qui émerge de la mer et derrière elle la grande île de Crète avec ses hautes montagnes couvertes de neige. Elles sont tout ensoleillées, c'est superbe ! L'île de Crète est plus grande que la Corse. A dix heures, l'île disparaît complètement, et nous nous retrouvons encore entre le ciel et l'eau, sans rien voir à l'horizon, et ce jusqu'à demain.

Nouvelle petite panne du bateau. On ignore pendant deux heures ce qui est encore arrivé. Ce n'est rien, paraît-il, on continue. Les nouvelles de la T.S.F. sont médiocres, il n'y a au journal de bord que peu de nouvelles, on dit même que l'appareil a complètement sauté. Ce n'est pas encore perfectionné. Le télégraphiste peut recevoir des dépêches mais ne peut plus répondre. Le feu a pris dans sa cabine par un court-circuit et d'autre part il a pris aussi dans mon gilet par une défection de mon briquet.



Très commode pour le vent, le briquet à amadou, mais pas pour les poches de gilets si on oublie de l'éteindre. Tout est traversé sur moi et même la peau un peu entamée, misères bien petites mais qui commencent.

Le pire c'est que par le trou brûlé, j'ai perdu mon fume-cigarette auquel je tiens... comme à ma femme. Je pars à sa recherche explorer le bateau partout où je suis passé. Rien. Je regarde sur le piano, je me fouille vingt fois, toujours rien. Ce n'est que le soir que je le retrouve ce cher fume... dans la doublure. J'aurais dû y penser, mais comme mon gilet était neuf, je n'ai pas réfléchi au trou fait par la brûlure.

Photo 15 : Briquet à amadou

J'inscris ce petit incident pour mémoire, car je suis à jour de mes notes, et parce que du reste j'ai le temps. Ce n'est pas gai d'avoir une brûlure au sein et qui me

fait réellement mal ! Le soir, un concert de tziganes qui se rendaient au Caire est organisé dans le salon. Le commandant et les officiers de bord y assistent. Musiciens de premier ordre ! Chants, monologues pour les passagers et danses en toilettes de soirée. La nuit est délicieuse, le ciel très étoilé. On se couche à minuit après avoir bien soupé. On fait pas mal la bamboche à bord et en tout cas on ne s'embête pas.

Mercredi 24 décembre

Bonne nuit. Réveil de bonne heure, à sept heures on annonce l'arrivée à Alexandrie pour dix ou onze heures. En effet, après la balade matinale sur le pont, on commence à apercevoir le phare d'Alexandrie. Le soleil est brûlant, le ciel très pur. Les bagages sont bouclés et à l'arrivée, dirigés par le pilote d'Alexandrie qui est resté à bord, nous entrons lentement dans le port. Nous passons devant deux croiseurs allemands qui nous saluent avec leur pavillon, nous rendons le salut. En tournant la jetée, nous apercevons une multitude de bateaux de toutes les nationalités. L'arrivée est superbe, surtout dans ce cadre tout ensoleillé. Si le bateau ne remuait pas, il y aurait de belles photos en couleur à prendre, mais c'est impossible. Un remorqueur conduit par des types divers, tous vêtus de costumes baroques, nous tire par l'arrière pour nous faire aborder à quai. Pendant cette manœuvre, quantité de petits bateaux, dans lesquelles du reste on ne pourrait descendre, viennent se poster là. Chacun d'eux représente un des hôtels d'Alexandrie, à titre de réclame. Les types sont presque tous égyptiens, les porteurs sont des Nègres, ils sont vêtus de maillots de toutes les couleurs, mais uniformes. Le jaune d'or et le rouge écarlate dominant. Ils portent écrit sur leur poitrine le nom des hôtels auxquels ils appartiennent. Notre bateau est amarré. Une multitude de types nègres et égyptiens sont là. Il y en a des costumes et des couleurs. C'est d'un effet extraordinaire. La police les maintient heureusement. Un policeman coiffé du fez rouge et enfermé dans une grande capote kaki frappe d'un coup de bâton les pauvres gars qui, de temps en temps, essayent de s'élancer sur le bateau. Un coup de sifflet de la machine annonce que le bateau a touché terre. Toutes les cabines ont été fermées pour empêcher qu'aucun de tous ces débardeurs ne prenne, malgré soi, les bagages.

Les passagers sont sur le pont avec leurs petits colis. Un signal et c'est une ruée sur le bateau, tous courent, se poussent, tombent, c'est à qui arrivera le premier... où ? Je me le demande, car personne n'ose s'adresser à eux. Ils font peur. Mais pourtant il n'y a aucun danger, car la police les connaît tous. Quelques passagers commencent à leur confier leurs paquets, leurs sacs, d'autres font ouvrir leur cabine devant les représentants des agences qui arrivent : Cook, Duchemin, Lubin, etc. C'est mon cas. Dès que ma cabine est ouverte, trois types s'y élancent et avant que j'ai pu sauter sur mes deux boîtes à photos, elles étaient déjà chipées, je n'avais plus rien à porter. Cook à ce moment était occupé. Lui ayant manifesté mes craintes, il m'assura que tout se retrouverait facilement. Il paraît que c'est toujours ainsi. Drôle de débarquement. Il y a un train à midi pour le Caire. Il est onze heures et quart, il faut donc faire vite. Le représentant de Cook, très poli, parlant bien le français, me fait monter dans une calèche élégante en m'expliquant que je trouverai le tout à la douane à cent mètres de là. Nous traversons le quai et nous pouvons juger d'un tohu-bohu peu banal.

Enfin les colis arrivent, je passe devant les douanes égyptiennes, je déclare mes cinquante paquets de cigarettes françaises. Cook paie pour moi 30 piastres (soit 8 francs). Je lui donne 20 francs français pour faire enregistrer ma malle, de compagnie avec celle de Monsieur Fébie, l'ingénieur, et de Mademoiselle de Rochebrune. On nous installe en cinq sec dans le train qui part aussitôt et sans

prévenir. Nous voilà partis, mais Cook ne m'a donné ni mon bulletin de bagage, ni la monnaie sur les 20 F que je lui ai remis.

En quittant Alexandrie qui disparaît au loin dans un soleil d'or, après l'avoir traversé en hâte en voiture (la gare se trouvant à vingt minutes du port), nous suivons un canal alimenté par le Nil. La campagne est tout à fait plate, mais verdoyante. Je ne sais pas le nom de cette verdure qui ne ressemble pas à celle de nos campagnes – je le saurai plus tard. Tout est divisé par petits carrés, on dirait qu'on vient de les arroser, ils ont l'aspect de boue séchée, et en effet c'est une espèce de limon presque noir¹⁹. L'eau est amenée par des canaux dans chacun de ces carrés. Quand l'un d'eux est plein, l'indigène en ouvre un second et de l'un par l'autre, il arrose ainsi tout son champ. Le but de ces carrés est d'arrêter la descente trop rapide de l'eau qui en ferait que passer rapidement sans pénétrer dans la terre en raison de la pente du terrain. C'est la plaine à perte de vue. Au loin, quelques palmiers qui ressemblent à des plumeaux. Nous longeons ainsi jusqu'au Caire ce canal large de dix mètres environ, ayant sur un des côtés une route mal entretenue qui le suit également. Sur cette route s'y déroule un spectacle bizarre et divertissant, car il y défile tout à tour des types étranges, des ânes chargés de toutes sortes de fardeaux, beaucoup de chameaux conduits par des indigènes aux figures et aux costumes des plus curieux, des femmes, des enfants et des moutons en quantité. Beaucoup d'hommes sont occupés à empêcher les éboulements des rives du canal, car il n'y a pas de mur pour les retenir. Certains montent de l'eau pour arroser leur champ, et ceci par les moyens les plus rudimentaires. Les uns se servent d'une gaule munie d'une pierre d'un côté, et d'une peau de chèvre servant de seau de l'autre, les autres tournent une manivelle qui actionne un tambour long de cinq à six mètres et dans lequel il y a une sorte d'hélice²⁰ comme un escalier en escargot. Ce tambour, de 0,5 m de diamètre environ, a l'une de ses extrémités dans l'eau. En tournant l'hélice, l'eau rentre dans l'escargot et se trouve ainsi montée en haut de la rive pour se déverser ensuite dans les petits carrés des champs.



Photo 16 : Deux paysans puisant de l'eau au moyen de la vis d'Archimède en 1923

Après avoir passé une dizaine de villages, tous construits en terre, nous arrivons à Damanhur, village assez important. Les maisons sont très basses, on n'y voit que des trous, et surmontées d'espèces de petits dômes, également en terre, ce sont des cheminées (on remarque de suite que l'on n'est plus à Asnières !). Quel drôle de paysage !

¹⁹ La crue du Nil, qui avait lieu chaque été et qui apportait le limon noir permettant la culture de ses rives, est restée longtemps un phénomène inexplicable. C'est de ce limon noir que vient le nom antique de l'Égypte, *Kemet*, qui veut dire « la terre noire ». La construction du haut barrage d'Assouan (fini en 1970) pour fournir de l'hydroélectricité a mis fin en aval au renouvellement du limon fertile des crues de l'été en stabilisant son débit.

²⁰ Il décrit la vis d'Archimède, système inventé par Archimède au III^e siècle avant JC qui fut utilisé pour irriguer le Nil.

Nous allons déjeuner en wagon-restaurant. Tout y est à la française, sauf lorsque l'on regarde les grands diables de moricauds²¹ qui nous servent, ils sont amusants. La cuisine est assez bonne, mais la viande est dure. Enfin, ça marche tout de même. D'Alexandrie au Caire, il y a trois heures de chemin de fer.

Le Caire

Partis à midi, nous arrivons au Caire à trois heures. On se figure réellement arriver à Paris par les maisons européennes qui bordent la voie, cependant la gare est de style oriental et les types les plus extraordinaires y grouillent, mais cela ne fait pas beaucoup de changement avec les gares françaises. Une calèche légère attelée à deux jolis chevaux arabes est là. On s'emporte comme le vent à travers de jolies rues, comme à Paris. Je passe dans une très grande voie où sont édifiés les beaux hôtels²², et j'arrive au Shepherd's Hotel²³, le plus renommé du Caire. Somptueux hôtel en effet, je ne lui connais pas d'égal à Paris.

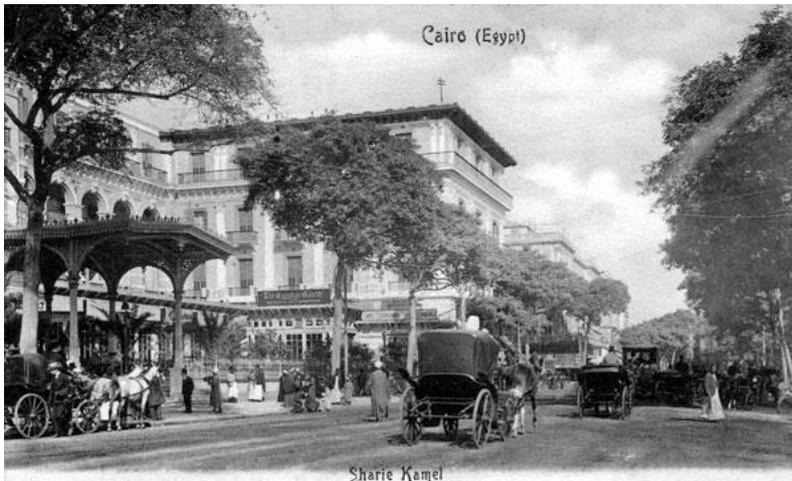


Photo 17 : La rue Kamel Ibrahim Pacha, bordée de grands hôtels, tel l'hôtel Shepheard à gauche

²¹ Terme désignant au départ une personne au teint très brun, devenu très vite péjoratif pour désigner une personne de couleur. Ce terme est considéré aujourd'hui comme raciste et injurieux.

²² La rue Kamel Ibrahim Pacha

²³ L'hôtel Shepheard, sur le jardin de l'Ezbekieh, fut construit en 1843 à l'emplacement du palais d'Al-Alfi. Les riches Anglais, qui voyagent avec la Compagnie Péninsulaire et Orientale pour se rendre aux Indes, y descendent avant de traverser le désert de Suez et d'embarquer sur les vapeurs de la Mer Rouge. En octobre 1869, Théophile Gautier, convié à l'inauguration du Canal de Suez au titre de correspondant de presse, réside plusieurs jours dans cet hôtel avec les hôtes du Khédive Ismaïl. Pendant l'entre-deux guerres, l'hôtel devient mythique. Agatha Christie en est folle et y plante le décor de *Mort sur le Nil*.



Le Caire. Façade et Véranda de Shepherd's Hotel.

Photo 18 : Le Shepherd's Hotel dans les années 20



Photo 19 : La salle à manger de l'hôtel dans les années 20

Le hall d'entrée avec ses colonnades égyptiennes garnies de fleurs de lotus et de papyrus est véritablement grandiose. Le reste est à l'avenant : les salons, la salle à manger de style arabe avec son orchestre de tziganes, les immenses couloirs garnis de tapis moelleux, les chambres, superbes de grandeur et d'élégance. La mienne a six mètres par cinq et sept mètres de hauteur. Je ne manquerai sûrement pas d'air. Quelques moustiques s'y baladent, mais le soir on peut fermer la moustiquaire sur le lit qui y reste préparée. J'ai deux lits, il y manque par conséquent ma femme. Mon Arabe (car il y a un Arabe de faction dans les couloirs) me remet une carte de visite : c'est celle de mon guide qui m'attend déjà et qui

m'apprend que notre détresse en mer pendant la traversée avait été signalée dans les journaux de France (*Matin*, Journal du 20 décembre), il n'y avait réellement pas de quoi. Evidemment nous avons été en panne par un accident de machine, car la tempête était terrible. Le bateau allait à la dérive momentanément, c'est vrai, mais de là à la détresse il y a une nuance, et nous n'étions pas encore comme les naufragés de la *Méduse*. On exagère tout. Tant que le bateau ne fonce pas et qu'il danse seulement, je me dis que tout va bien. J'apprends aujourd'hui (car je suis en retard dans une note) que l'un des bateaux des *Messageries Maritimes* a fait naufrage il y a trois jours devant Smyrne, il a été jeté à la côte et est complètement perdu. C'est le *Niger*²⁴ qui fait le même voyage que le *Portugal*. Les passagers ont été sauvés en glissant au moyen de cordages, car la violence de la tempête ne permettait pas aux sauveteurs de pouvoir approcher du bateau.



Photo 20 : Le Niger échoué près de Çesme (Turquie) le 24 décembre 1913

Avec mon guide, nous nous mettons de suite en campagne et nous faisons une petite promenade à pied jusqu'à sept heures dans le centre de la ville. Nous allons tout de suite au télégraphe (1,25 F le mot, 5 piastres et demie) pour rassurer ma femme. Si ce n'était la multitude des types, tous plus bizarres les uns que les autres, on se croirait vraiment à Paris. Il y a un jardin public superbe devant l'hôtel Continental. Dans le quartier où je suis, je constate au Caire de grandes voies avec maisons européennes, des magasins merveilleux, des policemen aux jonctions des rues comme à Paris, puis un tramway qui fait un tour central dans la ville.

²⁴ Lancé le 24 décembre 1871 à La Ciotat. Sistership du *Sénégal*, destiné à la ligne d'Amérique du Sud, premier départ de Bordeaux le 5 novembre 1872. Il l'assure jusqu'en 1888 où il passe sur la Mer Noire). Il change ses chaudières en 1897. Contrairement à la plupart des navires des MM à cette époque, il ne semble pas avoir été peint en blanc entre 1895 et 1905. S'échoue une première fois sur le cap Sounion le 6 avril 1902, mais il peut se dégager. Le 31 mai 1910, abordage en Méditerranée avec un vapeur autrichien (SRGI), sans avaries importantes. Le 24 décembre 1913, il s'échoue à Çesme (prononcé Tschesmieh) en Turquie. Jugé irréparable, il est démoli.



Photo 21 : La rue Boulak au Caire dans les années 20

Je m'installe à l'hôtel, je visite mes boîtes à plaques photographiques. Pas mal de bosses : le thermomètre est cassé, mais c'est tout. Dîner somptueux : c'est le soir de Noël, c'est le Réveillon.

Le colonel Bellanger et sa dame arrivés au Caire huit jours plus tôt et avec lesquels nous devons faire notre grand voyage viennent me voir à l'hôtel. Ils sont tous deux en bonne santé et ont souffert du froid. Ils ont parcouru la ville dans tous les sens et me donnent déjà une idée des curiosités à y voir.

Le colonel m'invite à dîner à son hôtel, l'hôtel Continental, et offre pour la circonstance une bonne bouteille de Champagne. Comme au Shepherd's Hotel, tout y est d'un luxe inimaginable : arbre de Noël, musique, chants, danse autour de l'arbre, toilettes extra-riches. Nous nous quittons. Coucher sous la moustiquaire. On y est très bien. Je constate que les moustiques sont bien embêtés de ne pouvoir m'attaquer et je vais passer une bonne nuit, la journée a été bien remplie.

Noël, jeudi 25 décembre

Je dois visiter le Caire sans le colonel et sa dame. Le guide est là à neuf heures, ma superbe calèche aussi. Comme pour un milord, une dizaine de Nègres sont là qui font la haie ! On m'aide à monter en voiture. Certains vêtus de velours rouge resplendent de dorures, d'autres parés en bleu ciel portent des turbans jonquille, etc. etc.

C'est comme un beau rêve, et volontiers je me figure que c'est arrivé d'autant plus que mon guide, tout habillé de soie bleu ciel, se courbe profondément devant moi en me disant : *Veillez monter, Seigneur !* Le seigneur, c'est moi, et je monte. Les petits chevaux arabes m'emportent à fond de train à travers le vieux Caire. Je ne dirai pas en détail tout ce que j'ai vu. Le *Baedeker*²⁵ le fait mieux que je ne le saurais faire. Mon guide exécute à la lettre le programme que m'a dressé Cook et qui montre au touriste toutes les plus petites curiosités, rien n'est oublié. Vraiment j'ai visité le Caire à fond (presque carafon). Je vais chaque matin lire le *Baedeker*

²⁵ Du nom de Karl Baedeker, né à Essen en 1801 et mort à Coblenz en 1859, qui inventa le guide touristique de poche à la célèbre couverture rouge en 1828 avec son *Rheinreise* (voyage sur le Rhin)

en ce qui concerne l'itinéraire que je dois suivre, de cette manière les choses curieuses le deviennent davantage et la mémoire en reste plus fidèle. J'ai vu dans cette première matinée le Musée des Antiquités Egyptiennes. Pour dire tout, il faudrait écrire un gros livre. Tout y est intéressant : les momies des Ramsès, les tombeaux, les statues colossales, etc.



Photo 22 : L'atrium du Musée Egyptien vu depuis l'entrée

Nous déjeunons aux *Pyramides*, même somptueux hôtel style arabe. Et maintenant, toujours en calèche, nous allons voir les Pyramides de Gizeh et le Sphinx. C'est à trois kilomètres du Caire. On peut aussi s'y rendre en tramway. Nous y étions à une heure.

Après déjeuner, des ânes et des chameaux arrivent. Le colonel et sa dame avaient déjà fait cette excursion, mais ils ont tenu cet après-midi à la refaire avec moi. De l'hôtel, le coup d'œil des Pyramides se détachant sur un ciel radieux, c'est admirable ! En route pour les Pyramides ! (à peu près à un quart d'heure de l'hôtel).

Les Pyramides, le Sphinx

La colonelle monte à dos de chameau, nous autres, nous sommes à âne. C'est le commencement du désert libyque. De l'autre côté du Caire, c'est le désert du Sahara. Heureusement il ne fait pas de vent. Nous marchons dans le sable fin, et par le vent, il paraît qu'on est aveuglé. Nous avons de la chance !

Je fais quelques photos des Pyramides et du Sphinx.



Photo 23 : Le Sphinx

C'est curieux, ces Pyramides ! Quand on pense à l'époque où ces rois Pharaons ont fait faire un travail aussi gigantesque par leurs esclaves... pour cacher leur sépulture, c'est inimaginable ! Ils ont employé là pendant plus de vingt ans plus de cent mille esclaves travaillant ensemble, et sans trêve apportant des blocs de pierre de plus de 800 km de distance, pour les placer les uns sur les autres. A chaque rangée, ils comblaient de terre pour apporter les autres blocs et les placer plus haut, c'est ainsi que la pyramide a 137 m de hauteur. Ils ont pourtant fait grand et solide, ces rois Pharaons, sûrs que jamais un humain ne violerait leur sépulture. Et pourtant, maintenant, leurs momies sont exposées dans les musées. C'est que l'homme aide le Temps dans son œuvre de destruction. Ce que le Temps respecte, l'homme ne le respecte pas toujours. Le Temps n'a pas détruit les Pyramides, mais aidé de la pioche, l'homme a violé les sépultures, il les a sorties de leur ombre et remis au grand jour les secrets qu'elles espéraient garder toujours, puisque depuis près de cinq mille ans il en était ainsi.

Le Sphinx m'a un peu désillusionné. Je m'attendais à autre chose de plus colossal, de plus net et mieux conservé. Il semble usé et petit devant les trois grandes pyramides. Sa situation n'est pas avantageuse. Il eût semblé moins bas sur un monticule ou sur une colline. J'espérais le voir ainsi, se dessinant dans le ciel ou sur le désert sans fin, grand, majestueux, et ce n'est pas cela du tout.

Balade autour du Sphinx et des Pyramides, à dos d'âne et de chameau. Retour au Mena House Hotel. Monsieur Fébie et Mademoiselle de Rochebrune y viennent d'arriver... comme on se rencontre ! Nous causons un peu puis rentrons à l'hôtel. Balade à pied jusqu'au dîner. C'est la Noël !

Dîner en smoking et ainsi tous les soirs ! (Quelle barbe !) Il faut reconnaître que tout le luxe environnant exige cet accessoire, si ennuyeux qu'il soit. Tout autre costume que l'habit noir ou le smoking jetterait une note discordante dans ce cadre brillant. Le menu est superbe : pièces montées, plats de choix, musique et toujours la danse autour de l'arbre de Noël ! Je me couche à minuit.

Vendredi 26 décembre

Bonne nuit. Envoyé carte de bonne année aux parents, aux amis. A neuf heures et demie, la voiture et le guide sont là.

Visite du Vieux Caire, des églises coptes d'Abou Sigr²⁶ et d'Al-Mu'allaqah²⁷.

Rodah

Excursion à l'île de Rodah, traversée en bac (curieux à cause des types qui y sont).



Photo 24 : L'île de Rodah en 1878

C'est là que s'arrêta jadis la corbeille dans laquelle avait été déposé Moïse et que la fille du Pharaon qui habitait l'île de Rodah, l'aperçut parmi les roseaux et le recueillit.



Le Nilomètre, espèce de palais moderne à deux arceaux dans lequel il y a un grand bassin large de dix mètres par six où se trouve une mesure servant à indiquer l'étiage du Nil. Ce bassin intérieur correspond naturellement avec le Nil, puisque l'île de Rodah y est située au milieu.

Photo 25 : Le Nilomètre de l'île de Rodah

Mosquée d'armes et synagogue israélite. Tout est bien curieux. C'est à la synagogue israélite que la légende indique le sacrifice d'Abraham. C'est là, dit-on, qu'il se préparait à immoler son fils lorsque l'Ange l'arrêta et lui fit tuer un agneau à la place de son fils. Chaque mosquée, chaque endroit curieux a sa légende, son

²⁶ L'église St Serge.

²⁷ « l'Eglise Suspendue », probablement l'église chrétienne la plus ancienne d'Égypte, datant du IV^e siècle.

histoire. Ce qui reste d'antiquités est très délabré. C'est ainsi que le palais de l'île de Rodah n'est plus qu'une ruine. On y trouve cependant encore de belles mosaïques. Les salles du harem y sont aussi encore bien conservées.

L'après-midi, visite aux mosquées d'El Burdany, Sophie, la Mosquée Bleue²⁸ (très curieuse comme mosaïque bleue), Ibn Touloun, d'où l'on découvre tout le Caire, ce qui forme un panorama merveilleux de tous côtés. J'y vois un coucher de soleil aussi beau que celui que nous avons d'ailleurs admiré hier, au retour des Pyramides. Le ciel devient doré, puis du jaune-rouge passe au pourpre. Au-dessus de la tête, il est d'un bleu pur. Au loin et à contre-jour le désert et les trois Pyramides s'y détachent en noir. L'effet produit est saisissant. Je ne crois pas qu'il soit possible de voir jamais rien de pareil. Les couchers de soleil, pourtant beaux, qui se voient en France sur la mer ne sont rien auprès de ceux-là. On ne peut pas se faire une idée de la couleur ! Il n'y a rien d'exagéré dans les tableaux de certains peintres qui représentent de ces couchers de soleil couleur de sang – c'est exact. A la réalité, c'est féérique !

Les vêtements

J'ai vu beaucoup de mosquées en Algérie et en Tunisie, mais rien n'est comparable à ce coup d'œil, au point de vue de la bigarrure des vêtements de couleur.

En Algérie, tous les Arabes sont vêtus de blanc, et portent le turban blanc. Ici pas un ne ressemble à l'autre, toutes les couleurs les plus voyantes y sont étalées. Plus ou moins foncés de peau, le teint des indigènes varie du café au cirage. Ils sont vêtus d'une robe étroite et portent un fez ou turban pour coiffure.

Les costumes des hommes, je l'ai dit, sont très variés de couleurs, mais les femmes sont toutes habillées de noir. Elles ont l'air de Petites Sœurs des Pauvres²⁹. Un grand voile leur descend par derrière jusqu'à terre, leur front est caché au ras des yeux, le bas de la figure est masqué par un voile très léger comme une voilette – le tout est noir et la voilette tient au-dessous du nez en couvrant la bouche, elle est retenue par un cordon avec le haut. Au milieu de ce cordon est fixé un ornement, sorte de morceau de bois sacré de la grosseur d'une bougie et long de six centimètres environ et sur lequel sont enfilées trois sortes de bagues. Cet ornement doré se trouve ainsi plaqué entre les deux yeux. En somme, de tout le visage, on ne distingue que le nez et les yeux, de grands yeux noirs bordés de henné. Le nez est un peu aplati (on y retrouve le mélange nègre). Certaines femmes sont presque noires de peau, d'autres, au contraire, sont presque blanches (et proviennent de la race juive). La plupart sont nus pieds, quelques-unes pourtant ont les pieds dans des sandales, mais les talons dépassent. Toutes ont des bracelets, même aux pieds. Les doigts et les ongles, teints au henné, sont rouges.

²⁸ Il s'agit sans doute de la mosquée Mohammed Ali, construite de 1830 à 1848, d'après le plan de la Mosquée Bleue d'Istanbul.

²⁹ Ordre religieux féminin.



Photo 26 : Femme du Caire vers 1900

Quelques femmes, mais seulement les riches, portent la voilette blanche au lieu de la voilette noire, mais elles n'ont pas l'ornement de bois recouvert d'anneaux dorés des autres. Leur voilette tient au reste de la coiffure, toujours noire, par les côtés, et les cordons qui la retiennent sont dissimulés. Elles ont aussi, comme les autres femmes, la robe noire. En Algérie et Tunisie, comme en Turquie, jamais les femmes musulmanes ne sortent. Ce sont de pauvres prisonnières. Il en était de même ici autrefois, mais depuis la colonisation anglaise, ce qui représente environ vingt-cinq ans, elles sortent toutes. C'est là une curiosité tout à fait extraordinaire de voir l'innombrable quantité de femmes dehors au Caire, comparativement aux autres pays mahométans.

La ville compte de cinq à six cent mille habitants. Je crois qu'ils sont tous dehors, car c'est vraiment inimaginable de voir grouiller un tel populo dans les rues, c'est une vraie fourmilière. Il y a un tel va-et-vient perpétuel qu'il est presque impossible de faire une photo ! Nos grands boulevards ressemblent à de grandes rues de province comparativement aux rues du Caire, c'est une cohue, une allée et venue continuelle, et un vacarme d'enfer. Il y en a qui crient, mais plus encore qui hurlent, c'est infernal !

Le soleil darde fort et cuit, et la poussière est gênante. Vraiment le Caire est tout à fait spécial. Comme types, comme costumes, c'est extraordinaire. Il y circule quantité de voitures composées seulement de deux petites roues et d'un plateau, le tout attelé à un âne. Sur ce plateau des femmes et des enfants sont assis, jambes croisées. Pour ne pas dégringoler, il leur faut faire des prodiges d'équilibre. Il est vrai que l'âne marche au pas, il lui serait impossible de courir dans ces rues étroites et tortueuses.

Sur certains de ces véhicules, il n'est pas rare de voir une dizaine de femmes serrées – comme dans le métro – sur un plateau étroit d'un mètre, mais long de quatre mètres : elles y sont rangées deux par deux et font face à l'extérieur. C'est un homme qui conduit mais à pied. Il a un bâton et se fraye un passage en hurlant tout le temps.

Je rentre à l'hôtel vers six heures, il fait encore jour. Il est convenu avec le colonel, Monsieur Fébie et Mademoiselle de Rochebrune que nous sortirons ce soir pour

visiter les petits coins cachés du Caire. Nous sommes tous présents au rendez-vous à neuf heures après dîner. Accompagnés d'un nouveau guide spécial, nous voilà partis faire – comme on dit à Paris – la tournée des Grands Duucs, mais une petite tournée car il est bien convenu qu'à minuit au plus tard, nous serons tous rentrés.

Les folles nuits du Caire

Notre guide nous conduit dans les rues où grouille toujours la foule des indigènes. Dans ces rues mal éclairées, toutes les petites boutiques sont encore ouvertes, le commerce bat son plein. Il y a là quantité de femmes qui nous appellent et qui nous proposent d'entrer chez elles. Comme les rues sont très étroites, elles passent d'un couloir à un autre, on ne sait trop où est leur domicile. C'est un peu la même chose à Marseille et même à Paris, cela n'a donc rien d'étonnant, mais ce qui est intéressant, c'est le méli-mélo des types et puis aussi des costumes. Il y en a qui, les jambes croisées, fument leur pipe, d'autres qui sont couchés. Tout le monde crie, hurle, c'est extraordinaire ! Des femmes se découvrent et cherchent à nous tenter en exhibant leurs appâts, et cela sans la moindre pudeur, au contraire ! L'une fait sauter ses seins avec ses mains pour nous montrer qu'il y a de quoi, une autre montre son ventre, une autre encore son derrière, mais sans toutefois aller trop haut, mais lui fait faire une danse bien drôle ! Mademoiselle de Rochebrune surtout a beaucoup de succès et est très appelée.

Dans une des grandes rues, cinq à six femmes sont au balcon (toujours illuminés de lanternes multicolores, comme au 14 juillet en France) et devant tout le monde, c'est à qui l'appellera. Ensemble, elles lui montrent leurs seins, crient encore plus fort lorsqu'elle s'arrête. Sans doute, elles ont cru tenir une cliente... chose fréquente, paraît-il. Ces femmes au balcon sont des spécialistes. C'est paraît-il un sport fort goût au Caire !

Après avoir parcouru quelques rues, nous nous arrêtons devant une maison arabe, - nous passons par quelques couloirs peu éclairés qui nous amènent dans une cour ou patio – où quantité de flâneurs sont étalés, fumant leur énorme pipe égyptienne ou turque, le narghilé. Les femmes sont de toutes couleurs, c'est d'un effet saisissant, surtout au milieu de ce faible éclairage de lanternes multicolores. Le guide nous fait monter dans une chambre, c'est là que nous devons voir danser une égyptienne, en tenue primitive !

La chambre est bizarre comme installation : des glaces, surtout des dorures en quantité, des tapis criards et toujours ces lanternes. Au fond, un lit avec baldaquin baroque et un escalier de cinq marches en tapisserie pour y parvenir. Tout autour des divans très bas, par terre des nattes et encore des tapis. Trois femmes sont là, elles ont de quinze à vingt ans, elles sont jolies, elles se déshabillent devant nous, en enlevant quantité de jupons, mais en deux minutes elles sont déjà toutes nues. La danse du ventre, des seins, bat son plein, toutes les parties de leur corps fonctionnent en des contorsions extraordinaires, c'est indescriptible, vraiment il faut le voir pour le croire, et je ne puis entrer dans les détails... mais on se rince l'œil ! Il paraît que si Mademoiselle de Rochebrune n'avait pas été là, le spectacle aurait été encore supérieur ! La présence des femmes est quelquefois gênante !

Un grand Nègre reçoit la somme convenue, et nous propose de faire également toute une danse devant *Madame*. Nous ne jugeons pas ce spectacle nécessaire, et nous poussons outre.

Nous sortons, et repassons dans de petites rues où grouillent des femmes qui toujours nous arrachent : elles ne sont pas tentantes. Toutes fument et font un vacarme épouvantable. Beaucoup sont accroupies devant leur porte, fermée seulement par un moucharabieh (paravent). On en aperçoit de temps en temps

cinq ou six à travers une grille et couchées, qui nous font signe d'entrer quand nous passons. C'est un peu ce que j'avais vu en Algérie à Blida, mais ici c'est encore plus corsé. D'autres encore, presque nues, sont en train de danser devant quatre ou cinq musiciens tam-tam, et quelle musique !

A notre passage, les musiciens s'arrêtent, la danse aussi, la danseuse nous appelle et développe, en somme, toute son artillerie pour nous engager à venir. A Paris, il y en a aussi comme cela, mais très peu, et puis c'est plus caché, ici il y en a partout et c'est autorisé, alors !!!

Nous terminons la soirée dans un concert. Une vingtaine de types habillés à l'européenne, mais toujours coiffés du fez rouge, chantent ensemble dans un chaos indescriptible, ils font des contorsions et des grimaces à faire rire les plus tristes. Et quel orchestre ! Des tam-tams, des tambourins sur lesquels ils frappent avec des baguettes, et un violon, une espèce de grosse mandoline, etc. C'est le raffut de Ste Polycarpe ! Voilà où Monsieur Cochon³⁰ de Paris pourrait faire de l'embauchage, voire même de la location d'instruments. Les indigènes écoutent tout cela d'un air émerveillé.

Sur les côtés, il y a de la galerie. Ce sont des femmes sans voile – beaucoup sont des Juives. Elles sont blanches de peau, mais horriblement maquillées et littéralement couvertes de bracelets, colliers, pendentifs, etc. le tout en faux, bien entendu, puis des peignes, des diadèmes, enfin tout l'étalage d'un bijoutier bazar. Ces femmes font de l'œil aux indigènes. Nous en avons assez et nous rentrons à minuit. Journée encore bien remplie !

Samedi 27 décembre

Bonne nuit. Balade à pied, j'achète des cartes postales, une dizaine de vendeurs de toutes couleurs m'entourent. Des guides nègres m'appellent *Prince ! Seigneur ! Baron ! Marquis !* Ils m'attaquent dans toutes les langues, ils commencent par l'anglais. Comme je ne veux pas répondre, ils continuent en allemand, et comme je ne dis rien encore, ils recommencent en français. Alors je réponds : *Fichez-moi le camp !* Cette fois, c'est eux qui n'ont rien compris, et alors ça recommence ! les uns me présentent des lézards, des crocodiles empaillés, des serpents vivants, d'autres des musiques, des chasse-mouches, d'autres encore des bijoux, des scarabées (car c'est le scarabée qui est le porte-bonheur en Egypte). Les broches portent toutes le scarabée en lapis-lazuli ou en d'autres pierres précieuses, tels aussi les bracelets à pendentifs, etc. et tout en offrant leurs divers articles, ils mâchent tous un morceau de canne à sucre. Dans les rues du reste, on vend la canne à sucre comme chez nous les bouquets de violettes. Les indigènes poussent de petites voitures qui en sont complètement chargées : ce sont des bâtons longs de 1,50 m environ. Pour quelques piastres, on en a un morceau, et l'on se met à le mâchonner, petit à petit on arrive à manger sa canne.

³⁰ Georges Alexandre Cochon (1879 – 1959) est un syndicaliste français, dirigeant de l'*Union syndicale des locataires ouvriers et employés*. Sa première action notoire débute le 1^{er} janvier 1912, lorsque sa propriétaire M^{me} Chazelles, apprenant qu'il est président de ce syndicat, le congédie. Il hisse alors le drapeau rouge au cinquième étage de son appartement du 62 de la rue de Dantzig et se barricade avec femme et enfants pour protester contre cette expulsion sauvage. Ravitaillé par les voisins pendant 5 jours, il obtient la levée du siège policier. Le tribunal le condamne à la peine minimum, un franc. Le déménagement public de son mobilier menacé de saisie est suivi par la foule et est animé par le « raffût de Saint-Polycarpe », fanfare de café-concert.



Photo 27 : Marchand de canne à sucre vers 1887

A neuf heures, mon guide m'attend, mon équipage aussi. Je fais mon petit effet devant la haie de larbins nègres et autres. Je monte majestueusement d'un air fatigué (cela fait très bien) dans ma voiture moelleuse.

Nous visitons la maison *Suhaymi*³¹, la mosquée d'*Al Muayyad*. C'est dans cette dernière, dans une petite cave de trois mètres par trois mètres que Joseph, Marie et Jésus se sont cachés (lors de la fuite en Egypte). On y voit la niche où le berceau fut, dit-on, installé. Puis la mosquée *Al Ahzar* qui est la plus importante du Caire, c'est l'université.

Chaque fois qu'on entre dans une mosquée, trois ou quatre types sont toujours là pour vous mettre par-dessus les souliers d'énormes sandales en cuir jaune serin qui ressemblent à de petits bateaux et munies de ficelles qui les maintiennent sur les souliers, c'est amusant. Il n'est pas permis de rentrer sans cela.

Les ablutions

Les mosquées sont, comme chacun le sait, les églises mahométanes. Elles sont presque toujours énormes. La voûte est soutenue par des colonnades. Au centre, il y a une vaste cour au milieu de laquelle se trouve une fontaine monumentale, plus ou moins importante, suivant la mosquée. Ces fontaines sont généralement à facettes, c'est-à-dire à pans coupés et chaque facette est munie d'un robinet qui coule constamment. Tout autour un banc en pierre. Les fidèles grimpent là-dessus, puis s'y accroupissent. Ce sont les ablutions avant la prière, car ils n'ont pas le droit de prier s'ils ne sont pas lavés partout, et sans rien oublier ! ainsi, on voit qui se lavent les pieds, d'autres les jambes, il y en a d'autres qui se gargarisent. J'en ai vu six accroupis ensemble qui, les jambes écartées, recevaient chacun le jet d'eau sur les parties cachées. Ils avaient tous l'air très actionnés, et tiraient là-dessus comme sur un morceau de jujube ! C'était tordant !

La loi du Coran a en effet cela de bon : Mahomet en homme intelligent a cherché à obliger ces pauvres malheureux à se laver en leur défendant de prier s'ils ne se soumettaient pas à cette nécessité. C'était vraiment utile ! Car ils en ont besoin !

³¹ La maison es *Suhaymi*, située en plein cœur du Khan el Khalili, le grand souk du Caire, dans la rue Darb al Asfar, est une somptueuse résidence dotée de très belles pièces de réception et entourée de grands jardins, datant du XVII^e siècle, probablement l'exemple le plus raffiné d'une maison ottomane au Caire.

Malheureusement, ils ne prient pas tous, car il y en a de terriblement sales. Il n'est pas rare d'en voir dans les rues, très occupés à se gratter ou bien à tuer leurs poux... puis visiter le contenu de leurs chemises (restant nus le temps de l'expulsion des habitants incommodes) pour la remettre un peu dégarnie ! On en rencontre souvent se mouchant dans leurs doigts, puis s'essuyer sur leurs robes. Ceux qui fument la pipe égyptienne (tabac mouillé sur lequel brûlent des charbons) se la passent de l'un à l'autre après quelques bouffées.

Dans les cafés, on remarque cinquante pipes de bambou à longs tuyaux pour les consommateurs qui fument en prenant la première venue. Ils ignorent le mal qu'ils peuvent attraper. C'est ainsi, pendant que je suis sur ce chapitre, que tout comme en Algérie, la première chose qui étonne, c'est l'énorme quantité de borgnes, d'aveugles ou de gens ayant mal aux yeux. Il y en a certainement six de malades sur dix. Il paraît que c'est l'ophtalmie purulente qui domine : ils ne la soignent pas et cela ne fait que s'aggraver. On en voit souvent qui, avec un morceau de papier, enlèvent le pus de l'œil de leur voisin. Et cependant, on rencontre peu d'infirmités, tout est dû, suivant moi, à la poussière.

La mosquée

Je reviens à la mosquée. Après avoir remarqué la fontaine des ablutions, nous entrons dans la partie couverte qui fait, en rectangle, le tour de la cour. On y voit des colonnes en quantité, par terre des tapis ou de grandes nattes, on dirait un étalage du *Bon Marché* (rayon des tapis). Du plafond, haut de huit à dix mètres, descendent de longues chaînes auxquelles sont suspendues d'énormes lanternes arabes éclairées par des verres contenant une veilleuse. Il y en a de toutes couleurs. La mosquée à part les colonnes est complètement nue. Trois choses sont à y remarquer et qui existent dans toutes les mosquées sans exception : une espèce de niche soutenue par deux colonnes et à côté de cette niche un escalier conduisant à une chaire (le *minbar*), devant cet escalier, à quelques mètres, une estrade assez haute comme nous en donnons aux musiciens des carrefours le 14 juillet. La niche, ou *mihrab*, indique toujours la direction de la Mecque (*qibla*), le grand centre mahométan. Tous les fidèles font leur prière en n'importe quel endroit de la mosquée, mais toujours en faisant face à cette niche. La chaire est destinée uniquement aux descendants du prophète Mahomet³², il en existe toujours et eux seuls quand par hasard ils viennent à la mosquée ont le droit de gravir l'escalier pour aller à cette chaire.



Photo 28 : *Mirhab et minbar de la mosquée du sultan mamelouk An-Nâsir Muhammad ben Qalâ'ûn dans la citadelle du Caire (1318)*

³² Inexact, il n'y a pas que les descendants de Mahomet qui y montent : le minbar est une sorte de chaire d'où le khatib (imam ou mollah) fait son sermon (khotba) lors de la prière du vendredi (jumu'ah).

L'estrade est pour les savants du Coran, les prêtres pour ainsi dire. Et c'est tout, pas un ornement, pas un banc, pas une chaise. Tous les fidèles s'assoient par terre comme les tailleurs, jambes croisées. Lorsqu'ils prient ils font une gymnastique que Mahomet a préconisée la sachant probablement salutaire. En effet, c'est un exercice curieux : il faut se redresser, se mettre accroupi, se relever et ainsi plusieurs fois, se tenir par un prodige d'équilibre sur la pointe des pieds et en même temps sur le but des doigts et sur le front ! On peut passer toute la journée dans une mosquée, elle ne ferme que la nuit. C'est le cercle des mahométans. On peut y prier, dormir et boire, mais on ne peut y fumer. Tous les indigènes sont pieds nus, ceux qui ont des souliers les placent devant eux et en tiennent à la main lorsqu'ils se déplacent. L'étranger y garde son chapeau comme les indigènes y gardent leur coiffure.

Quelques mosquées au Caire sont très anciennes, et quelques-unes même sont visitées avec les chaussures car on n'y prie plus, mais il y en a de merveilleuses et de modernes, et on en construit encore.

La mosquée *Al Azhar* date de 970, elle a été, comme je l'ai dit convertie en université³³ et de tout le monde musulman et de tous les pays, on vient s'y instruire. C'est curieux, en entrant dans cette mosquée qui est énorme, qui est grande comme la moitié de l'ancienne galerie des machines du Champ de Mars, d'y voir tous ces jeunes et vieux par groupes de trois ou quatre réciter tout haut ce qu'ils ont appris sur un livre ou sur une feuille qu'ils tiennent en main, en balançant le corps d'avant en arrière, avec des yeux hagards, cherchant à bien retenir ce qu'ils se sont inculqué.

Leur déjeuner est au milieu avec leurs souliers. Il y en a des types et des costumes ! Il y en a un populo ! C'est à peine si entre les groupes on peut passer. Ils ne regardent même pas le visiteur. J'estime qu'ils étaient bien deux mille. Quel drôle de spectacle !

Cette université compte de huit à dix mille élèves instruits par deux-cent professeurs. Nous en avons vu une dizaine donnant leur leçon : devant eux étaient accroupis plus de cent élèves de tous âges. De chaque côté, il y a des placards où chaque élève met son fourniment et sa nourriture. Ceux-là couchent dans la mosquée la nuit (car la mosquée *Al Ahzar* fait exception). C'est un grand hôtel, mais pas meublé !



Photo 29 : L'université *Al Ahzar* en 1870 (photo Bonfils)

³³ Cette mosquée est en fait le siège de l'université du même nom.

Je vais aller voir demain et après d'autres mosquées merveilleuses, celles du sultan Hassan et de la Citadelle.

Le bazar

Nous visitons aujourd'hui les bazars. C'est bien la rue du Caire de l'Exposition. Quelle cohue dans toutes ces petites rues étroites. On y voit tout ce qu'on peut imaginer : des tapis, des ornements, des costumes, des parfums, des souvenirs. Chaque marchand est très aimable et offre même au visiteur du café turc dans de toutes petites tasses et des cigarettes. Dans ces rues circulent toutes sortes de types : les vendeurs de canne à sucre, les encenseurs. Pour une piastre, par curiosité, je me suis fait encenser vivant, le bonhomme a balancé son encensoir tout autour de moi et plusieurs fois me l'a presque frappé sur le nez, c'était bien amusant. En France, lorsque le curé encense le mort à l'église, ce dernier ne sent évidemment plus rien, il est tout juste, puisque l'occasion s'en présente, de se rendre compte de l'effet produit lorsqu'on peut encore sentir quelque chose et ça sent très bon.

On rencontre des marchands de coco portant une gourde énorme en terre et faisant sonner dans leurs doigts de petites cymbales, grosses comme des pièces de cinq francs. Des marchands de bouillies, de galettes, de dattes, d'oranges, de figues, de mandarines. Tout est en plein air. Chacun travaille à sa petite boutique large seulement de deux à trois mètres.

J'ai remarqué partout que les artisans ont encore des appareils tout à fait primitifs. Le repasseur tourne la meule avec son pied, le menuisier tient le bois avec son pied, le tourneur fait tourner son morceau de bois avec un archet, le tisserand croise ses fils sur un métier rudimentaire à l'aide de ses pieds et fait passer la navette de la trame d'une main à l'autre pendant que les fils de chaîne s'entrecroisent. Les repasseurs de linge ont un fer plat comme une pelle avec un petit manche et repassent très vite, ils appuient de temps en temps avec leur pied sur le manche. Des pilonneurs sont presque nus, et dans d'énormes mortiers de pierre mettent en poudre soit le maïs, le café ou autres graines. Ils s'actionnent en poussant à chaque coup des cris rauques et sauvages, car le pilon est lourd.



Photo 30 : Le repasseur à pied



Photo 31 : Le bazar du Caire (Khân al-Khalili) en 1875

Dans la rue, on entend que les cris *Yallah, Yallah ! (en avant !)*, ce sont les ânes qui passent tous énormément chargés, les chameaux qui portent des gros tas de choux, des gerbes d'herbe, de maïs ou des voitures longues et étroites chargées de femmes accroupies. Et il y en a, c'est incroyable, dans toutes ces voitures, les ânes, les chameaux s'entrecroisent ainsi que les types aux figures et aux costumes les plus divers.

Il serait impossible de faire de la photo avec un pied, tout serait certainement brisé et devant ce grouillement continu, on ne pourrait rien tirer. Il faut se contenter de faire des instantanés et très rapides. Je ne parle pas des cafés, ni des gens qui sont couchés ou accroupis dans les rues, il y en a partout. Tous fument le narghilé ou la grosse pipe égyptienne.

Dans certains bazars ou souks, c'est à peine si l'on peut passer, les boutiques se touchent. Comme façade elles sont à 0,50 m l'une de l'autre, juste le passage d'une personne. Il faut forcément entrer dans une boutique si l'on veut laisser passer une autre personne, on marche en file indienne. Ces boutiques sont à remarquer : celles des marchands de sandales en cuir et surtout celles des bijoutiers. Dans la matinée, je visite aussi d'autres mosquées anciennes, celle de *Bal-el-Mars* et celle des *Vieux Murs*.

Je vais voir à midi le colonel Bellanger et sa dame à la terrasse de l'hôtel Continental situé à cent mètres du mien. Nous nous y donnons rendez-vous chaque jour à midi et à six heures pour échanger nos impressions. Le Caire est grand mais cependant j'y rencontre souvent des passagers du *Portugal* dans les bazars. J'ai vu avec plaisir Monsieur Fébie, l'ingénieur qui a raté son paquebot pour l'île de Chypre et encore Mademoiselle de Rochebrune en compagnie d'un Egyptien de haute marque³⁴.

Dans l'après-midi, excursion aux tombeaux des Califes, toujours en voiture. Excursion des plus intéressantes.

³⁴ Il s'agit sans doute du leader nationaliste égyptien, Mohammed Farid bey (1868-1919) qu'elle épousera par la suite.



Photo 32 : Les tombeaux des Califes (Mamelouks)

Je passe la soirée avec le colonel, nous parcourons quelques petites rues toujours intéressantes, surtout la nuit, et je rentre à onze heures, bien fatigué mais content de cette bonne journée.

Dimanche 28 décembre

Il a fait plus frais cette nuit (17°). C'est étonnant ces changements de température : au soleil on y cuit, à l'ombre il fait de 20 à 25° dans la journée, mais le soir on endure très bien le pardessus car il fait froid. Nous visitons ce matin le Musée arabe très curieux, la Bibliothèque Khédiviale, superbe monument moderne où sont conservés tous les vieux papyrus, parchemins et vieux livres du Coran. Ces livres sont merveilleux comme enluminure, et quelle patience ont eu ceux qui ont les ont dessinés, c'est incroyable de finesse !



Photo 33 : La bibliothèque khédiviale

Nous repassons dans les bazars. Le guide me talonne pour en faire la visite intérieure, mais je ne me laisse pas faire. Je sais ce que cela veut dire : à Tunis, c'est la même chose, on y entre pour regarder et on en sort avec deux ou cinq cents francs de moins dans sa poche, on est tenté d'acheter malgré soi. Comme je dois terminer mon voyage au Caire, je me propose de faire mes petites acquisitions au retour. Le guide fait une tête ! je crois bien, car il touche à chaque fois sa commission. Nous parcourons une des grandes voies du Caire qui part du jardin public jusqu'à la Citadelle. Elle s'appelle *El-Mousky*. De cette voie partent toutes les petites rues des souks et des bazars. J'ai fait plusieurs fois à pied cette promenade de *El-Mousky*, on ne s'en lasse jamais tellement elle est curieuse. Le commencement de cette voie près du jardin est bordé de jolis magasins européens, on y trouve tout ce que l'on veut comme à Paris. Un peu plus loin cela change et nous arrivons aux magasins indigènes. Aux embranchements de rues sont postés des policemen égyptiens, coiffés du fez rouge et d'une grande capote kaki. Munis d'un grand bâton, ils font circuler tout le monde et ils ont du mal à y parvenir.

Le jardin de l'Ezbekieh

Le jardin³⁵ sur la grande place de l'Opéra, au centre du Caire européen, est merveilleux, il s'y joue de la musique militaire.



N. 125 - Caire - Place de l'Opéra et statue de Ibrahim Pacha

Photo 34 : La place de l'Opéra

De belles allées, des pelouses toujours tondues et arrosées, des arbres de toutes essences comme au jardin d'essai d'Alger. On y voit des arbres énormes tellement droits et polis qu'on les croirait en ciment. J'y ai remarqué aussi des caoutchoucs gigantesques (*ficus elastica*), des sycomores en quantité ainsi que des eucalyptus, beaucoup de poivriers à fleurs rouges, on y voit aussi des *ficus bengalensis* des Indes dont la dimension est énorme car ils couvriraient toute une place de cinquante mètres de diamètre. Aux branches de ces arbres tombent des racines

³⁵ Il s'agit du jardin de l'Ezbekieh, créé par le khédive Ismail Pacha qui avait mandé deux paysagistes pour le faire : un Français, Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873) – à qui on doit la plupart des parcs parisiens (jardin du Luxembourg, parc Monceau, par ces Buttes-Chaumont, parc Montsouris) et qui a redessiné les bois de Boulogne et de Vincennes – et un Belge, Gustave Delchevalerie (1841-1899).

qui viennent elles-mêmes s'implanter, si on ne les coupait pas, l'arbre prendrait des proportions gigantesques et envahirait tout. J'ai remarqué encore des cocotiers et d'énormes arbres à petites épines sur l'écorce, on dirait des porcs épics. Partout encore des bananiers et palmiers de toutes essences.



Photo 35 : Les banyans du jardin de l'Ezbekieh, vers 1903



Photo 36 : Le jardin de l'Ezbekieh et ses environs en 1877 (Baedeker Egypte 1877)

Dans l'après-midi, visite de la mosquée du sultan Hassan. Cette mosquée a été construite par lui au XIV^e siècle. C'est une mosquée immense entourée de murs d'une hauteur de cinquante mètres au moins avec deux minarets ressemblant un peu au Trocadéro, c'est imposant comme construction. L'intérieur, autour de la grande cour qui a toujours une fontaine, est disposé en croix et forme ainsi quatre parties qui étaient destinées autrefois aux quatre sectes de l'Islam³⁶.

³⁶ Ce vaste complexe abritait à l'origine plusieurs importantes madrasas (écoles coraniques) où étaient étudiés les quatre *madhab* ou écoles juridiques de l'islam sunnite : l'école hanafite, l'école hanbalite, l'école chaféite et l'école malékite.



Photo 37 : La mosquée du sultan Hassan en 1907

Ce bâtiment cachait les Arabes qui s’y étaient réfugiés lorsque Bonaparte bombardait le Caire en 1797 : on y voit encore plusieurs boulets enchâssés dans les murs.

A un quart d’heure de là se trouve la plus belle mosquée du Caire qui est située sur une hauteur. Elle domine donc toute la ville et est imposante par son énorme construction et ses deux minarets pointus qui semblent se perdre dans le ciel.



Photo 38 : La citadelle et la mosquée Mohammed Ali

C’est la mosquée Mohammed Ali située dans l’enceinte de la Citadelle. Il y a, comme toujours dans la cour principale, la fontaine pour les ablutions. Louis-Philippe a fait cadeau³⁷ au Khédivé d’Egypte d’une horloge monumentale qui est placée sur l’un des côtés de cette cour.

³⁷ en 1845 afin de remercier les autorités égyptiennes de lui avoir cédé l’obélisque de Louxor, installée en 1836 sur la place de la Concorde à Paris.



Photo 39 : La cour (sahn) de la mosquée et l'horloge

L'intérieur de la mosquée est tout appliqué d'albâtre. Les colonnes sont également en albâtre. C'est la mosquée en somme la plus riche du Caire, au lieu de nattes ordinaires ce sont de grands tapis luxueux. A remarquer la quantité de chaînes qui soutiennent d'innombrables globes éclairés maintenant à l'électricité.



Photo 40 : Le Khédive Abbas II Hilmi Bey

Le khédive actuel³⁸ y vient souvent faire sa prière. J'ai eu la chance de l'en voir sortir avec son harem et ses équipages, il était précédé et entouré de cavaliers élégants montés sur de jolis chevaux arabes. J'ai voulu le photographier au passage à quelques mètres de moi, mais un agent de la sûreté probablement, m'en a empêché : *défendu photographie khédive*. Je n'ai pas insisté.

Le harem est très intéressant, il y a réellement de jolies femmes ! Le haut de leur figure n'est pas voilé, il n'y a que le dessous du nez qui, comme chez la juive, est voilé en blanc de sorte qu'on peut tout de même les admirer. Elles étaient quatre dans chaque voiture dont les glaces étaient fermées, cependant on les voyait très bien au travers des vitres.

La Citadelle est occupée, bien entendu, par des troupes anglaises. J'y ai vu une rangée de canons, et ai remarqué aussi beaucoup de soldats écossais avec leurs petites jupes et leur balai à poils entre leurs jambes nues. Les officiers écossais sont toujours très poseurs, j'en ai du reste vu à l'hôtel qui sont venus au « Bal de

³⁸ Il s'agit d'Abbas II Hilmi Bey, né le 14 juillet 1874 à Alexandrie et mort le 19 décembre 1944 à Genève, qui fut le dernier Khédive d'Égypte de 1892 à 1914. Il fut destitué par les autorités britanniques en 1914 au début de la Première Guerre mondiale pour avoir soutenu le mouvement nationaliste. Son successeur fut son oncle Hussein Kamal (1853-1917) le premier sultan d'Égypte.

la Noël ». Beaucoup d'autres officiers anglais de l'artillerie dansaient avec leurs éperons ! En général, les Anglais ne savent pas valser, ils bostonnent.

A côté de la Citadelle se trouve une colline ressemblant à un amas de rochers : ce n'est que du sable et des pierres qui forment une muraille durcie par le temps. Cette colline s'appelle *Mocatan*. De là les couchers de soleil vus derrière les trois Pyramides, qui se détachent à contre-jour, sont de toute beauté. On aperçoit à gauche les trois autres pyramides de *Sakkarah*, nous devons y passer en naviguant sur le Nil après-demain.

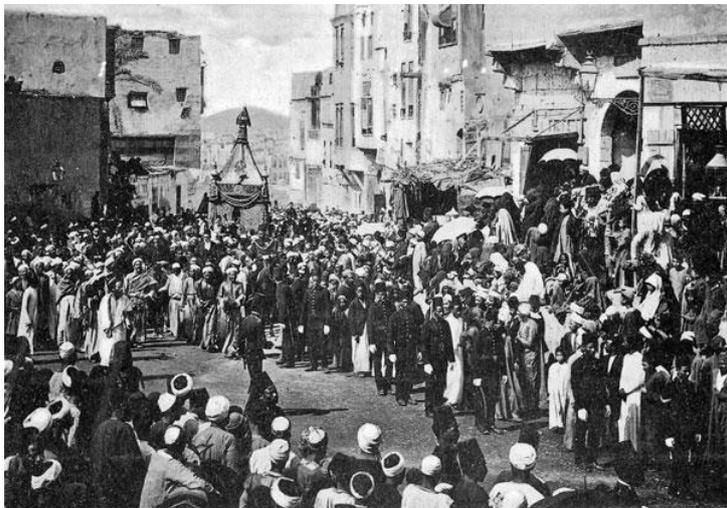
J'ai encore visité les tombeaux des Mamelouks turcs égorgés par le Khédivé lorsque l'Égypte était sous la domination turque. Ces mamelouks étaient plus de deux-cents dans une salle, invités à une fête, et au dessert, sur un signal du Khédivé, un millier de soldats entrèrent brusquement et les égorgèrent tous moins un qui cependant put enfourcher son cheval à temps et s'élancer dans le vide à trente mètres de profondeur. Il paraît que ce cheval était en bouillie, mais lui put heureusement être indemne et se sauver dans le désert. On a élevé là toutes les tombes de ces mamelouks, ils étaient tous des gouverneurs ou notoriétés de l'Égypte.

A côté de ces tombes sont édifiées les constructions ou nécropoles de la famille des Khédives qui ont régné successivement. Comme la coutume veut qu'on ne les mette pas les uns sur les autres dans les caveaux, on leur a établi à chacun un tombeau, on comprend donc qu'il faut beaucoup de place.

On entre dans ces nécropoles comme dans un palais : on y voit d'abord une antichambre, puis une pièce à droite, là on y trouve un tombeau. On entre ainsi dans beaucoup d'autres pièces où sont érigés encore des tombeaux, puis enfin dans un vaste salon couvert de tapis où sont rangés mais non symétriquement toutes sortes de riches sépultures.

Celles du grand-père et du père du Khédivé actuel sont de toute beauté. J'ai eu encore la chance aujourd'hui car nous avons à peine terminé notre visite que les gardes sont arrivés au galop, puis des policemen, des cavaliers du Khédivé, des voitures, puis enfin le harem complet du souverain. Nous avons été, mon guide et moi, très étonnés car nous avons appris (le guide aurait dû le savoir) que l'on venait d'ensevelir dans une nécropole voisine la tante du Khédivé récemment décédée. J'ai donc pu assister à un enterrement supérieur. C'était curieux de voir cette procession, ces bannières, ce tapis sacré³⁹ porté dans un dais, ces pleureuses qui pleurent réellement et se lamentent en de ridicules contorsions ! Leurs cris perçants font un vacarme épouvantable, on se croirait à Paris à l'exposition de la volaille du concours agricole où une vingtaine de coqs cocoricotent ensemble, c'est bien drôle !

³⁹ Le tapis sacré (Mahmal) était envoyé à La Mecque pour orner le tombeau de Mahomet lors d'une cérémonie en grande pompe. Les frères Lumière lui ont consacré un petit film en 1897.



Mahmal (tapis sacré)

Photo 41 : Cérémonie du tapis sacré au Caire en 1903

Pendant que je parle d'enterrement, je signalerai que les Européens ont des voitures mortuaires quelquefois baroques suivant les pays, tandis que les musulmans n'ont pas de corbillard et sont portés sur l'épaule. La bière est recouverte d'un drap à fleurs bigarrées de couleurs, et du côté de la tête existe une espèce de planche à repasser qui se dresse tout droit. Autour de la bière sont des guirlandes de fleurs, suivent les chanteurs, les hurleurs, le corps, enfin les pleureuses et les invités.

J'ai appris que dans la mosquée *El Hasanein* que j'ai visitée aussi, les musulmans de la secte persane (on rencontre quelques Persans au Caire) se réunissent là pour célébrer leur jour de fête en des scènes tout à fait sanglantes. Les pauvres malheureux conduits par les derviches hurleurs se lacèrent le corps de coups de sabres et se flagellent avec des chaînes ou des martinets garnis de pointes. Plus le sang coule et plus la fête est réussie ! Cela ressemble aux scènes affreuses des Aïssâwa auxquelles j'ai assisté en Tunisie⁴⁰. Ce que la croyance fait faire de bêtises !

Retour à l'hôtel en traversant une grande voie bordée de nécropoles – toujours de vastes constructions – c'est presque une ville tellement il y en a en quantité. Les unes ont des gardiens-concierges, d'autres même plus importantes sont surmontées d'un étage où les familles, tous les ans, viennent passer quelques jours avec leurs morts. Ce sont pour ainsi dire des maisons de campagne d'un nouveau genre !

Mon programme étant terminé, je règle mes comptes avec mon guide. Il me remercie profondément du pourboire avec courbettes répétées et des *Monseigneur* comme s'il en pleuvait.

La journée a été encore bien remplie et après une belle promenade nocturne avec le colonel, je rentre me coucher. Demain repos. J'irai me promener à pied pour faire quelques photos.

⁴⁰ Voir son récit de voyage en Algérie et Tunisie, page 45

Lundi 29 décembre

Je fais dans la matinée rencontre de Monsieur Fébie qui cette fois me fait ses adieux. Le colonel vient me voir, nous allons chez Cook prendre nos billets pour le grand voyage d'Assouan et Wadi-Halfa⁴¹ puis à l'hôtel Continental retrouver Madame Bellanger, toujours occupée à de petits travaux de broderie. Le colonel m'offre l'apéritif, puis on achète des timbres, des cartes postales, on en écrit, et nous prenons rendez-vous pour deux heures.

A l'heure militaire⁴², nous nous dirigeons dans la rue principale indigène déjà décrite, El Mouski, et le colonel, qui a déjà remarqué quelques rues très intéressantes en y faisant des achats, me les fait parcourir. En effet c'est encore plus curieux, les échoppes sont plus serrées, on y trouve des coins et recoins extraordinaires.

Nous prenons plusieurs clichés intéressants et causons beaucoup photographie – mais il y a tellement de contraste de lumière dans ces petites rues que je n'ose promettre quelque chose de bon – ce n'est pas facile.

Rentré à l'hôtel, je refais mes valises et ce n'est pas rien ! Après dîner, je viens terminer ces notes afin d'être à jour. Demain le départ à dix heures sur le Nil. J'ai préparé un télégramme pour mon épouse, on voit que je pense à elle, c'est bien mon ami ! On t'embrassera au retour pour la peine !

⁴¹ Ville du Nord Soudan sur les bords du lac Nasser.

⁴² Ponctuellement.

Chapitre 2 : La remontée du Nil du Caire à Wadi Halfa, 30 décembre 1913 – 14 janvier 1914

Mardi 30 décembre

Nuit agitée par le télégramme que j'ai envoyé ou par le café à la turque que j'ai eu tort de prendre hier soir.

A neuf heures je suis prêt, la malle et les valises sont bouclées. Les gros bagages sont partis une heure avant, car Cook a eu soin de nous donner de belles étiquettes rouges pour coller sur nos bagages. On y lit le numéro de la cabine et le nom du bateau, *Ramsès-le-Grand*, que nous allons prendre. Tout est bien prévu par l'agence et organisé afin que ces transports se fassent sans erreur. A Assouan où nous changerons de bateau, nous aurons à remplacer ces étiquettes rouges par des jaunes pour embarquer sur un autre bateau, le *Thèbes*. Une grande tapissière⁴³ nous attend, et après la distribution des pourboires, oh combien... la haie de larbins de toutes couleurs se forme. Le patron nous fait ses souhaits de bon voyage et un groom a soin de remettre à chaque dame une jolie boîte de bonbons, comme je ne suis pas une dame, bernique...

Nous arrivons à un grand pont en fer (le pont du Nil) qui peut s'ouvrir pour laisser passer les bateaux. A l'entrée et à la sortie de ce pont sont juchés sur des pylônes deux lions magnifiques en bronze vert.

Nous arrivons au ponton du bateau *Ramsès-le-Grand*, qui est resplendissant de splendeur et d'astiquage. Il fait un temps toujours splendide, un soleil vif dans un ciel pur. Nos bagages sont déjà dans les cabines et placés en ordre. J'occupe la cabine 39. Très vaste cabine, un bon et grand lit, tout y est peint au ripolin blanc et est d'une propreté remarquable. Je vois que pendant les premières nuits que j'aurai à dormir dans cette jolie cabine pour nous rendre à Assouan, je ne serai pas à plaindre. Comme sur le *Portugal* rien ne manque à ce bateau comme confortable et luxe. Le salon est sur le pont supérieur et occupe totalement le centre. Un grand tapis moelleux le couvre entièrement. Tout autour c'est le plein air, rien n'intercepte la vue, c'est très agréable. Au milieu, un piano, entre des petites tables, des fauteuils, des rocking-chairs.

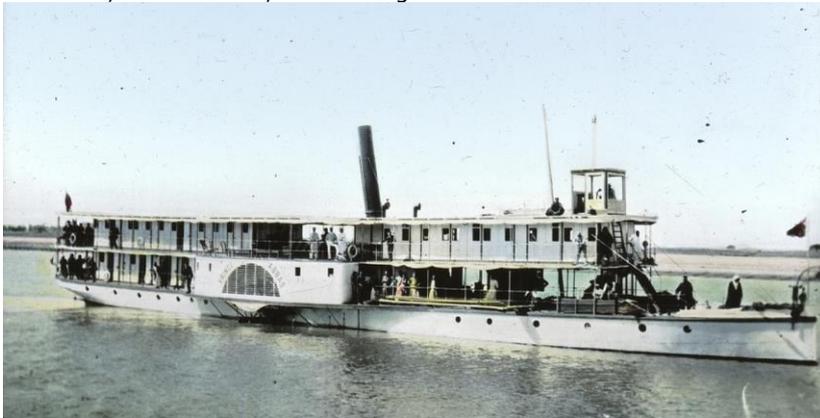


Photo 42 : Steamer Prince Abbas de la compagnie Cook sur le Nil en 1900

⁴³ Une tapissière est une voiture hippomobile à quatre roues. Véhicule léger et généralement ouvert de tous côtés (il pouvait parfois être fermé), il servait principalement aux tapissiers pour transporter des meubles, des tapis, etc. L'accès à la caisse se faisait par l'arrière.

A dix heures nous partons, à onze heures déjà le gong retentit, c'est le signal du déjeuner.

Le personnel principal parle français et même les Arabes en causent quelques mots. Comme dans les hôtels, ce sont ces derniers qui sont chargés de faire les cabines. Une bonne, française, est à la disposition des dames.

Nous ne sommes que trois Français parmi les passagers : le colonel, sa dame et moi. Les autres sont de toutes nationalités, américains, anglais surtout, nous n'avons pas d'Allemands, ni d'Italiens, ni d'Espagnols.

Nous avons fait connaissance avec un monsieur et sa dame qui sont Suisses mais qui habitent Florence. Ils ont vu notre *Joconde* retrouvée⁴⁴ avant de retourner en France (ceci pour mémoire).

Nous sommes seulement 43 passagers, il y a donc beaucoup de cabines libres. On peut loger, il paraît, 80 passagers. Le bateau a deux ponts. Toutes les cabines sont extérieures et laissent tout autour du bateau une partie libre de deux mètres pour pouvoir s'y promener. Cette partie est recouverte totalement par le pont supérieur de sorte que l'on se trouve toujours à l'ombre. Chaque cabine a sa petite fenêtre composée de carreaux à glissières, l'un en verre transparent, l'autre en verre dépoli, plus un panneau persienne, de sorte que l'on peut à volonté s'enfermer ou même avoir de l'air pendant la nuit.

Les pyramides de Sakkarah

Pendant le déjeuner, le guide ou drogman, qui doit nous piloter dans les excursions et qui parle plusieurs langues, nous annonce l'excursion que nous devons faire aussitôt. Ce ne sera pas long, dit-il, les ânes seront prêts pour nous mener aux Pyramides de Sakkarah. A peine le déjeuner terminé, le bateau en effet s'arrête, un énorme canot vient nous prendre et nous voilà déposés dans le désert. Ce n'est pas très facile de marcher dans le sable, on fait un pas, on recule de deux et il y en a épais. La ligne s'étend à perte de vue et le sable y produit de petites ondulations lisses, ce qui fait qu'on se croirait aux dunes de sable de Berck-sur-Mer. Le vent est assez frais et ne le soulève pas heureusement mais, par exemple, le soleil bat son plein et mord dur sur la peau. J'ai sorti mon panama et m'en trouve très bien.

Au cas où j'aurais des photos à faire, je me charge de mon gros appareil et de mon pied. Si j'ai du mal à porter ce fournement, je pense être récompensé par les deux jolies vues en couleurs que j'ai prises. Rien en effet n'est plus curieux que de voir tous ces Noirs avec leurs petits ânes alignés comme des soldats dans le décor admirable qui se présente à nos yeux. Dans le ciel d'un bleu pur se dresse une oasis assez importante avec à gauche un petit village, au premier plan le Nil et sa rive de sable, au loin le désert sans fin où se dressent les fameuses pyramides de Sakkarah. Une de ces pyramides est à gradins. De loin, elle paraît toute petite.

Dans le désert, on ne peut du reste se rendre compte des distances. C'est ainsi que nous voyons très bien les grandes pyramides de Gizeh que nous avons visitées il y a quelques jours et qui semblent être seulement à un quart d'heure à pied, or il faut plus de trois heures à âne pour s'y rendre.

⁴⁴ Le tableau a été volé le 21 août 1911 par Vincenzo Peruggia, un vitrier italien qui avait participé aux travaux de mise sous verre des tableaux les plus importants du musée. Il conserva le tableau pendant deux ans dans sa chambre à Paris, caché dans le double fond d'une valise de bois blanc, sous son lit. De retour en Italie, il proposa de le revendre le 10 décembre 1913 à un antiquaire florentin, Alfredo Geri, qui avait passé une petite annonce pour acheter des œuvres d'art et qui donna l'alerte. Geri ayant prévenu la police, Peruggia est arrêté dans la chambre de son hôtel (rebaptisé par la suite *hôtel Gioconda*), et n'est condamné qu'à 18 mois de prison, la presse italienne saluant son patriotisme. Le 4 janvier 1914, après des expositions à Florence et à Rome, le tableau revient solennellement au Louvre dans une voiture de première classe spécialement affrétée à cette occasion où il est désormais placé sous une surveillance accrue. Nos deux Suisses ont donc vu le tableau à Florence avant son retour au Louvre.

Arrivés près des âniers, nous les voyons se disputer pour faire prendre leur âne de préférence. Ils se chamaillent, ils se battent même et poussent à vrai dire des cris de sauvages. Heureusement le chef est là qui avec son bâton tape dur et met un peu d'ordre dans ce charivari.

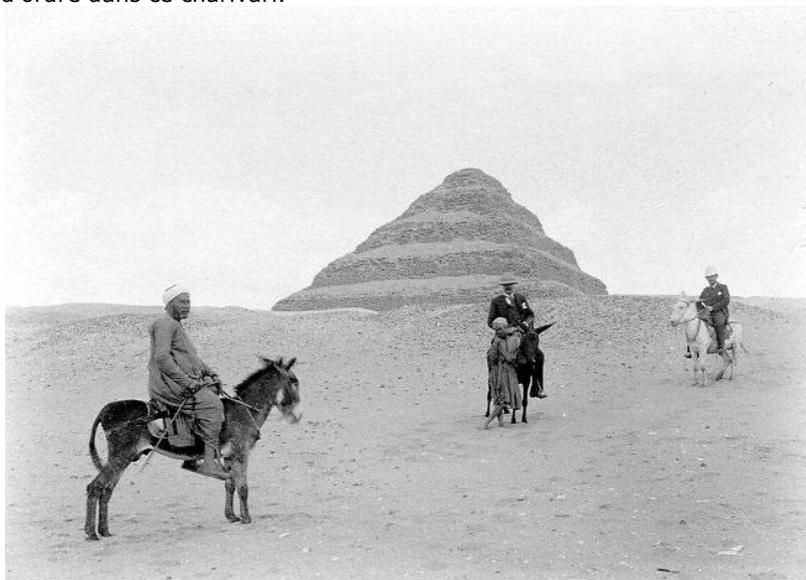


Photo 43 : Touristes devant la pyramide à gradins de Djoser

La colonne se met en marche, tous les cavaliers rient, on est plus ou moins confortablement en selle car beaucoup sont trop petites. Les dames montent à l'anglaise⁴⁵, d'autres enfourchent leur âne comme des cavaliers. Deux drogmans de Cook nous accompagnent, en tête et en queue de la colonne se trouvent deux soldats miliciens juchés sur leur dromadaire. Ces deux soldats sont bien drôles dans leur costume : étant chargés de la police, ils ont leur fusil attaché à côté de leur selle ; sur eux, en bandoulière, sont alignées une vingtaine de cartouches à balles. Nous sommes donc bien escortés.

Nous traversons un grand village (Memphis) et nous nous arrêtons au milieu de l'oasis pour voir le célèbre colosse de Ramsès, couché sur quatre énormes pierres. Cette statue bien conservée remonte à cinq mille ans. Elle mesure une dizaine de mètres de longueur.

⁴⁵ En amazone



Photo 44 : Statue de Ramsès à Memphis

Je fais deux photos en couleurs de l'oasis. Comme je m'attarde un peu à cause de ces photos, le soldat arrive au galop de son dromadaire et m'attend. Je rejoins vite la colonne déjà en route. Nous avons cru au début à une petite promenade hygiénique après le déjeuner. Ce n'est pas ce qui nous attendait car après avoir visité plusieurs tombeaux très distancés en plein désert, notre excursion ne s'est terminée qu'à la nuit vers six heures. C'était un peu trop d'ânes pour le premier jour, et nous étions tous un peu courbaturés. Le pis c'est le sable que nous avons avalé non pas à cause du vent mais par les ânes qui, avec leurs petits sabots, le soulevaient ainsi que la poussière désagréable de la route. Ils trottent, c'est incroyable, ces petits ânes et nous marchons à une vitesse un peu trop rapide, on dirait vraiment qu'on va manquer le train.

Comme je l'ai dit, nous nous sommes arrêtés aux Pyramides. Le Français Mariette, égyptologue distingué, a trouvé et fait mettre à découvert de nombreux tombeaux enfouis dans le désert.

Nous entrons dans les catacombes dont les murs sont faits de pierres énormes de cinq à six mètres et d'un seul bloc en longueur et largeur.

Le Musée Egyptien érigé dans la ville⁴⁶ est du reste rempli de trouvailles faites par ce Français. Sa statue, je l'ai dit, a eu sa bonne place à gauche de l'entrée du musée, et c'est pourquoi la direction, bien que maintenant de domination anglaise, est restée entièrement française. Toutes les inscriptions y sont inscrites en français et au-dessous en arabe, mais pas en anglais.

Dans les caveaux, il est curieux de remarquer la finesse et la conservation des dessins qui y sont absolument nets pour la plupart. Dans d'autres catacombes absolument noires, on nous remet à chacun une bougie pour nous éclairer : c'est amusant et nous pénétrons dans un vaste couloir en pente large de cinq à six mètres.

⁴⁶ Il s'agit du Musée Egyptien du Caire

Les drogmans allument des cordons de magnésium, ce qui nous permet de remarquer à droite et à gauche de ce couloir de vastes tombeaux en granit ou en marbre d'un seul bloc. Comment les anciens ont-ils pu mettre en place et surtout travailler des pierres aussi énormes ?

Ces caveaux au nombre de vingt-quatre étaient destinés aux momies des bœufs sacrés. Les inscriptions le prouvent, mais il paraît que lorsqu'on les a mis à découvert, il n'y avait plus rien dedans : ces sépultures avaient été violées, quand ? On n'en sait rien.

Il fait presque nuit, nous revenons avec nos coursiers à une allure insensée. Les Arabes du bateau viennent au-devant de nous avec des lanternes. Nous mettons pied à terre et aussitôt les âniers nous arrachent presque pour avoir un meilleur bakchich (pourboire). Ils ne sont jamais contents, on ne leur donne jamais assez – heureusement le chef est là, les soldats aussi et à coups de bâton qu'ils appliquent de part et d'autre, nous nous en sommes vite débarrassés.

Entrés à bord, nous avons un grand nettoyage à faire – nous sommes couverts de poussière – les Arabes du bateau, en y mettant le pied, nous époussettent les chaussures avec de grands plumeaux, et nous donnent de sérieux coups de brosse !

Après avoir fait un bout de toilette, nous prenons l'apéritif sur le pont en attendant l'heure du dîner. En somme bonne journée, mais un peu fatigante.

Ce qui était le plus curieux aujourd'hui selon moi, c'est la vallée du Nil à cet endroit où ce dernier s'étale lorsqu'il déborde. A Sakkarah, le Nil s'est abaissé de trois mètres environ – la crue on le sait commence en novembre, est à son plein en décembre et vers les derniers jours de ce mois, commence à baisser. Il faut voir alors tous les indigènes en action et remuer la terre recouverte de limon, et on en aperçoit à perte de vue. Ils travaillent avec une binette et se contentent, comme labour, de retourner le limon à dix centimètres de profondeur à peine. Ce limon est gras et noir comme du terreau. Ils y plantent du blé, du seigle, de la salade et ils peuvent faire, paraît-il, trois récoltes par an. Cela se comprend avec le soleil chaud et continu qu'il fait en Egypte.

Toutes les rives où le Nil a débordé sont ainsi, mais malheureusement il ne déborde pas partout et à certains endroits il se trouve encadré dans les sables du désert – alors pas de végétation –, et l'on en rencontre plus que quelques oasis toujours voisines d'un village.

A sept heures et demie, dîner en grande tenue comme d'habitude – on fait salon. Les bastingages du pont ont été garnis de toile, on est très bien et après une heure d'admiration sous le ciel étoilé et de bien-être dans une température délicieuse, on va se coucher.

Mercredi 31 décembre

C'est aujourd'hui la St Sylvestre, on ne le dirait pas, d'habitude on gèle, ici on se promènerait en caleçon de bain. Quel beau soleil !

Le bateau s'est arrêté cette nuit à onze heures pour nous laisser dormir et n'a repris sa marche qu'à cinq heures du matin. La nuit a été excellente, du reste j'étais fatigué. Toute la matinée se passe à écrire ces lignes. Je suis à l'arrière du bateau en compagnie du colonel et de sa dame qui coud ou qui fait des petits travaux de broderie.

Les bords du Nil sont toujours très intéressants : on passe des villages en terre bordés de palmiers qui se détachent dans le ciel. Tout le long on aperçoit des indigènes aux costumes bizarres – beaucoup de nomades avec leurs chameaux, des bédouins et bédouines portant leur vase en terre sur la tête, que c'est joli vraiment !



Photo 45 : Village des bords du Nil en 1891

Le bateau est piloté à l'avant par deux hommes qui avec de longues perches sondent continuellement le fond, et ils font vite, car notre *Ramsès* marche aussi vite que le *Portugal*. Ses grandes roues ne donnent aucune trépidation et il se dirige d'une rive à l'autre suivant le fond avec une grande facilité.

Le Nil est étroit et profond à certains endroits et encaissé, en d'autres il s'étale à plus d'un kilomètre. C'est dans ces parties où, comme je l'ai dit, le Nil a déposé son limon et que les indigènes cultivent. Dans les parties encaissées de cinq à six mètres, les indigènes montent l'eau par les moyens les plus rudimentaires. Certains, comme je l'ai dit, emploient le tambour à hélice intérieure⁴⁷, d'autres dans la hauteur des talus pratiquent trois ou quatre petites citernes et à l'aide de bâtons au bout desquels est une peau de bique en forme de filet et de l'autre une pierre pour faire contrepoids⁴⁸, ils sortent ainsi l'eau du Nil d'une citerne à l'autre : l'un puise dans la citerne de son voisin et verse l'eau dans la citerne supérieure et ainsi de suite jusqu'au bout du talus. Ce système est réellement curieux d'autant plus que les personnages sont presque nus.

⁴⁷ La vis d'Archimède

⁴⁸ Le chadouf



Photo 46 : Le système de puisage décrit (le chadouf)(photo Edmond Layeillon, au centre sans doute le Colonel Bellanger et sa femme)

Nous rencontrons d'énormes chargements de canne à sucre sur des bateaux plats où plutôt des radeaux de forme extraordinaire. Tous marchent à voiles ! Ces derniers ont des formes très élégantes et ressemblent un peu aux bateaux à voile du lac de Genève. Les voiles sont en plus grand nombre sur le même bateau et beaucoup plus larges. Nous avons, avec le colonel, pris plusieurs instantanés.



Photo 47 : Felouques sur le Nil en 1880 (photo Beniamino Facchinelli)

Le paysage change à chaque instant, nous passons des villages juchés souvent sur des collines de sable. C'est dans ces collines que nous visitons des tombeaux intéressants.

Nous devons faire demain une excursion dans une de ces parties accidentées (Beni-Hassan). Au dîner, nous sommes surpris agréablement en entrant dans la salle à manger : Cook en raison du dernier jour de l'année a pavoisé la salle de

drapeaux et oriflammes de toutes les nations. Le menu est supérieur, c'est soirée de gala !

Le docteur du bord, charmant jeune homme d'une trentaine d'années, se charge d'organiser la danse. Après avoir bu une bonne bouteille de champagne et porté un toast à la santé des nôtres, nous allons faire salon. On danse, on rit, on organise des jeux. Je joue quelques jolies danses de mon répertoire, le one-step surtout a du succès.

Il est minuit bientôt, c'est l'heure solennelle. Un des passagers de notre petit groupe, Monsieur Baur, offre un vin chaud à l'italienne, mais tout à coup l'électricité baisse, le sifflet de la machine retentit plusieurs fois, c'est un signal, c'est minuit ! Nous sommes en 1914 !

La lumière revient et tout le monde se souhaite la bonne année. Madame Bellanger m'offre ses souhaits et vœux ainsi que le colonel, il me permet d'embrasser Madame Bellanger. Je m'acquiesce de cet honneur avec le plus grand plaisir en exprimant à mon tour tous les vœux que je formais pour l'accomplissement de leurs désirs et de leur bonne santé. Le commissaire du bateau et les guides viennent nous souhaiter aussi *Happy New Year! Bonne année !* Le commissaire trinque avec nous et nous prévient qu'il faut aller nous coucher car exceptionnellement on a déjà laissé brûler l'électricité plus tard que d'habitude. Nous exécutons le mouvement et, en effet, arrivés aux cabines pas de lumière. Nous allumons nos bougies (tout est prévu) et nous allons au lit. Le bateau a stoppé et ne reprendra sa marche que vers quatre heures du matin.

Jeudi 1^{er} janvier 1914

Assez bonne nuit, mais courte. Le soleil, comme toujours est radieux, et il fait dans la cabine 20°, dehors 12°. C'est parfait pour un Jour de l'An.

A dix heures, excursion à âne à Beni-Hassan. Cook a organisé là un ponton, comme sur la Seine. En y arrivant, le nom de la station y est marqué et au-dessus *Cook and Son*. C'est cette compagnie⁴⁹ qui, on le sait, a le monopole de ces voyages sur le Nil. Le khédive d'Égypte a la moitié, paraît-il, des actions de cette compagnie. Cook a une petite flotte de dix bateaux merveilleusement installés car tout y est prévu et confortable. Des drogman accompagnent chaque bateau et s'occupent activement des passagers – ils parlent plusieurs langues⁵⁰. Ils font monter à âne, surveillent la colonne en marche et demandent souvent aux dames si elles sont bien en selle sur leur monture. Comme je l'ai dit, un soldat avec fusil chargé est en tête et un autre en queue.

⁴⁹ La compagnie a été créée par Thomas Cook (1808-1892) qui, le 5 juillet 1841, organisa un voyage en train de Leicester à Loughborough pour 500 voyageurs qui se rendaient à une réunion de la Temperance Society, chacun payant un shilling l'aller-retour. Ainsi naquit le voyage organisé.

⁵⁰ Drogman est le mot utilisé en Orient pour désigner un interprète. Ce mot, utilisé entre les XIII^e et XX^e siècles, vient de l'arabe *tourjoman* (*traducteur*) qui a aussi donné en français « truchement ».

The Nile Voyage

THOS. COOK & SON OFFER YOU THE FINEST
RIVER STEAMERS IN THE WORLD

*Luxurious State-Rooms : Spacious Decks : Private Bath-Rooms
Unrivalled Comfort : Hot and cold running water in every cabin*



THREE WEEKS' VOYAGE to LUXOR & ASWAN £70
The S.S. "SUDAN," "ARABIA" & "EGYPT" leave Cairo weekly on Wednesdays from November 7th to March—FARE

TWO WEEKS' VOYAGE to LUXOR & ASWAN £56
The S.S. "ROSETTA" & "DAMIETTA" leave Assut weekly on Saturdays from January 31st to March—FARE
(including railway fare from Cairo to Assut and return)

ONE WEEK'S VOYAGE to ABU-SIMBEL & HALFA £30
The S.S. "THEBES" leaves Asswan (Shellal) weekly on Mondays in connection with both the above services—FARE

Apply to:—

THOS. COOK & SON LTD.
CHIEF OFFICE:—
BERKELEY ST., PICCADILLY, LONDON, W.1.
Branches at Cairo, Luxor, Asswan, Alexandria, Port Said, Khartoum and throughout the world.

Egypt 1922

"EGYPT AND SUDAN"
will be sent post free on application to:—
Egypt Enquiry Bureau, 3, Regent St., London, S.W.1 :
Tourist Development Association, Cairo Station, Cairo :
or any of the prominent Travel Agencies.

Photo 48 : Publicité Cook de 1922

Tous les huit jours, un bateau part du Caire : les uns vont à Assiout, les autres jusqu'à la première cataracte du Nil (Assouan), d'autres bateaux plus importants font une excursion de vingt-cinq jours aller et retour. C'est dans un de ces bateaux que nous sommes, pour l'aller seulement. Cook organise ainsi ces petites promenades de cinq et douze jours et autant pour le retour, c'est très agréable. Ceux qui vont plus loin, c'est notre cas, trouvent après le barrage d'Assouan un autre bateau pour Wadi-Halfa qui ne fait qu'un voyage tous les quinze jours. Ceux qui viennent visiter la Haute-Egypte arrivent à partir de décembre, il y a donc une douzaine de voyages jusqu'à Assouan et six jusqu'à Wadi-Halfa. Nous faisons en ce moment le troisième voyage – c'est dire qu'à partir de fin mars, on ne peut plus visiter l'Egypte, il y fait trop chaud et du reste les excursions organisées n'existent plus.

La majorité des passagers sont anglais, américains, français, italiens et aussi quelques Russes. On ne rencontre plus d'Allemands, paraît-il. Il en vient à peine deux ou trois chaque année. Les Français, quinze à vingt seulement, c'est peu, c'est regrettable !

Nous allons à âne faire notre excursion, cette fois très accidentée. Il nous faut gravir des collines assez raides et toujours dans le sable. Ces maudits petits ânes soulèvent beaucoup de poussière, c'est là où de grosses lunettes sont très utiles. Nous arrivons aux tombeaux des généraux et chefs. Ils sont une vingtaine, flanqués dans la colline. Comme toujours, ils sont très intéressants surtout par l'énormité des pierres, leurs colonnades et les inscriptions. Dans ces tombeaux, les inscriptions sont moins bien conservées. Nous visitons aussi ceux où ont été découvertes les momies des chats sacrés.



Photo 49 : Les tombes de Khety et Baqet III à Beni-Hassan

Nous traversons le village, toujours en terre, où se dressent çà et là des palmiers et des cannes à sucre.

Les figures des indigènes sont peu rassurantes. Il paraît que ce village était terrible pour les bateaux qui se risquaient sur le Nil. Les habitants étaient des pirates et assassinaient les bateliers. Le khédivé eu toujours beaucoup de mal à les réprimer, il les faisait pendre haut et court, et ne parvenant pas à les maîtriser, il rasa complètement leur village. Il ne faudrait pas en effet s'aventurer seul dans ces parages, mais pour le moment il n'y a aucun danger ! Et lorsqu'un gamin se cache pour demander des bakchichs, il est appréhendé par le soldat milicien qui le poursuit et le frappe avec son stick.

Les soldats qui nous escortent sont montés cette fois sur de superbes chevaux arabes d'une finesse remarquable. Ils sont très bons cavaliers et comme les chameliers ont toujours le fusil à la selle. Lorsqu'ils mettent pied à terre pour nous escorter aux tombeaux – car il y a encore à grimper à pied... après avoir quitté les ânes – ils dirigent la marche. Ils nous accompagnent toujours avec leur fusil.

Près des tombeaux, nous rencontrons aussi des gardiens armés également du fusil. Au retour, il est presque midi, le soleil cuit extraordinairement. Il pique comme au 14 juillet, et dire que c'est le 1^{er} janvier ! Au retour, une dégringolade se produit malheureusement : Madame Bellanger, montée sur un âne probablement fatigué, est tombée avec sa monture dans un petit fossé. Le colonel qui la suivait a été surpris et a exécuté malgré lui le même mouvement. Tout est bien qui finit bien puisque rien de fâcheux ne s'est produit. Madame Bellanger, toujours intrépide, change de monture et prend l'âne du drogman. Après la distribution habituelle des bakchichs aux âniers, nous rentrons à bord.

Le déjeuner nous attend. L'après-midi se passe à l'arrière où j'écris ces lignes et au moment de les commencer je reçois une lettre de mon épouse, venue par chemin de fer à la station de Bei-Hassan que nous venions de quitter. Il y a quinze jours exactement que je n'avais pas eu de nouvelles et j'étais heureux certainement d'apprendre que tout son petit monde allait bien. Je fus surtout heureux de lire les souhaits de mes enfants et sur du papier illustré par eux-

mêmes. Cette lettre partie le 25 décembre n'avait donc mis que sept jours pour me parvenir ! Elle est donc arrivée à point le Jour de l'An à midi.
Nous admirons les rives devenues plus accidentées. Au loin, on voit de grandes collines taillées, abruptes comme les falaises de la mer.
Nous rencontrons toujours de jolis bateaux à voile, bondés d'indigènes grimpés sur leur chargement de canne à sucre.
Nous avons photographié aussi une dahabieh, sorte de bateau de touristes très confortablement aménagé, mais qui marche à la voile.



Photo 50 : Une dahabieh sur le Nil en 1891

Ces bateaux sont loués par les chasseurs de gros gibiers qui naturellement ne sont pas pressés – ils mettent deux mois pour aller jusqu'à Khartoum.
Nous rencontrons, lorsque les rives de sable sont plates, des groupes de cigognes, de grues, d'ibis toujours juchés sur une patte. On dirait des pingouins. Pas un de ces oiseaux ne bouge, on les croirait empaillés. Et il y en a des quantités, une centaine par groupe, mais l'on reste très bien une heure sans en rencontrer. Il y a aussi d'énormes bandes de canards qui, à notre approche, s'envolent pour aller se poser un peu plus loin sur le Nil.
Le bateau est accompagné (comme on le remarque en mer par les mouettes) par des éperviers qui planent autour du bateau. Ils sont très gros, ce sont des oiseaux noirs au lieu de blanc, cela change.
J'ai remarqué aussi une belle hirondelle faire des jolies courbes tout près du bateau, c'est signe de bonheur surtout le premier janvier.
Le gong résonne comme sur le bateau *Vega* du Spitzberg⁵¹ pour annoncer les repas. A quatre heures et quart, on prend le thé au salon.
Le coucher de soleil est merveilleux. Tous les soirs, il en est ainsi. Après le dîner, je vais changer les plaques de mon appareil Sigriste.

Vendredi 2 janvier

Toujours beau soleil. Nuit excellente. Le bateau, ce matin, est reparti à quatre heures. Nous passons la matinée toujours à l'arrière. Madame Bellanger coud et le colonel est au guet pour nous indiquer les choses à remarquer. Les jumelles sont à portée sur la table, les appareils à photo aussi chaque fois qu'une vue est

⁵¹ Voir son récit de voyage dans *Le Grand Nord*.

intéressante, pan, elle est photographiée. Je fais des cours de photographie au colonel et à Monsieur Baur (le Suisse) toujours en notre compagnie. Monsieur Baur lit, moi j'écris ces lignes. On ne peut rêver mieux devant un ciel pur et un soleil radieux !

Assiout

Nous distinguons au loin Assiout, ville assez importante. Nous devons la visiter. On aperçoit ses nombreux minarets et au premier plan un grand barrage sur lequel court un chemin de fer. Avant d'arriver à Assiout, nous atteignons le grand barrage⁵² véritablement remarquable par la construction imposante qu'il a nécessitée. Ce barrage est un immense pont soutenu par une centaine d'arches ayant toutes un contrefort puissant et arrondi qui fait face au courant du Nil. Sur le côté droit de ce barrage se trouve l'écluse dans laquelle nous allons entrer.

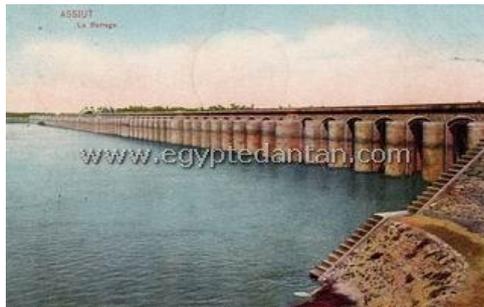


Photo 51 : Le barrage d'Assiout en 1913

Le bateau a beaucoup de difficultés pour s'y engager, car c'est à peine s'il reste un mètre à l'avant et à l'arrière lorsque les portes sont fermées et cinquante centimètres seulement sur les deux côtés. Le niveau de l'eau à hauteur du barrage n'est surélevé que d'un mètre cinquante. La manœuvre des portes et des vannes se fait rapidement par les indigènes qui y mettent un acharnement incroyable, on dirait qu'on est pressé ! En une demi-heure, le niveau est atteint dans l'écluse et les portes s'ouvrent aussitôt pour nous laisser passer.

Les marins du bord sont toujours amusants par leur vivacité, par leur figure énergique et leur costume léger (ils ont tous de petites culottes courtes comme des caleçons de bain et sont nu-pieds). Ils déploient une énergie extraordinaire pour empêcher le bateau de s'abîmer sur les bords. Il faut les voir grimper, courir et s'arquebouter avec leurs pieds contre les parois de l'écluse pour pousser le bateau en appuyant avec leur dos. Tout se passe bien et un quart d'heure après nous abordons au ponton d'Assiout ou Siout.

Le déjeuner nous attend et l'excursion qui promet d'être importante est fixée à deux heures et demie.

Il est curieux de voir en abordant la quantité d'indigènes qui offrent des robes, des châles, des écharpes toutes pailletées d'argent et d'or, des tapis égyptiens représentant toutes les divinités – c'est à qui se fera le mieux entendre, ils crient comme des diables, et il faut voir ces types !

Les ânes nous attendent. Des palanquins portés par des Nègres vont transporter un Anglais et sa dame, tous deux âgés, pour gravir une montagne rocheuse et rapide. L'Anglais a un casque et porte de grosses lunettes, il s'étale dans son

⁵² Récent, puisque construit en 1902.

palanquin d'une façon des plus comiques. Il souffre de la chaleur, il se graisse la figure à la vaseline probablement car il est tout luisant, il est le Passepartout de notre voyage comme dans *Le tour du monde en 80 jours*⁵³, il est tordant ! Voilà la colonne formée, tout le monde est à cheval sur âne !

Nous passons dans la ville d'Assiout où nous espérons trouver encore plus de couleur locale qu'au Caire étant éloignés de cette dernière de 350 km. Nous retrouvons les mêmes bazars, les mêmes artisans et au contraire nous y remarquons même plus de civilisation : ils utilisent des outils plus modernes.

Il y a quelques cafés où nous rencontrons des Européens. La ville est assez propre. Nous passons dans de petites rues comme au Caire, les vendeurs se mettent au milieu et empêchent nos ânes de passer. Heureusement que toujours escortés par des soldats, la place est vite déblayée.

Nous rencontrons un groupe de femmes pleureuses revenant d'un enterrement. Elles sont complètement voilées de noir et leur manteau qui couvre la tête descend jusqu'à terre, il est en percaline⁵⁴ lustrée, cela fait un changement remarquable avec les femmes du Caire !

Nous sortons d'Assiout et arrivons à la fameuse montagne. Les ânes nous y portent au tiers du chemin, seulement il faut gravir le reste à pied, c'est assez pénible. Cette montagne ressemblant à une falaise presque à pic est sillonnée par le chemin rocaillieux que nous gravissons, elle est rocheuse et calcaire, c'est-à-dire qu'il y a beaucoup de poussière blanche. Tout le long de ce sentier jusqu'au sommet, des fouilles sont en train de se faire. Nous rencontrons en effet un pacha assis dans un ample fauteuil qui fait faire à ses frais les fouilles de cette énorme montagne et en dirige les travaux, il partage ses trouvailles avec le gouvernement égyptien. Des gardiens du service des Antiquités sont là pour surveiller ces fouilles. Quantités d'indigènes tout poussiéreux piochent dans ces roches et mettent à jour devant nous des momies de personnes et d'animaux. Elles sont alignées aussitôt. On retire devant nous un corps nu complètement desséché.

Dans une énorme cavité, quantité de sarcophages sont rangés, les momies sont à part. Les pierreries, colliers, vases, statuettes, bijoux sont par terre, un gardien les garde spécialement.

Nous visitons quantité de tombeaux, tous à colonnades et inscriptions remontant à la III^e dynastie, c'est-à-dire il y a 5000 ans.

De cette montagne, nous avons une vue d'Assiout de toute beauté : d'un côté les palmiers et en forme de cercle la ville blanche dominée par une dizaine de minarets blancs également, le tout se détachant dans un ciel d'un bleu incomparable. Mon guide, au retour, pour obtenir quelques bakchichs supplémentaires me fait perdre volontairement la colonne de touristes. Sur mes observations, il me répond : *Mésié bou content*. Je n'étais pas content du tout. Enfin au bout d'une heure de balade presque toujours au galop, mon ânier courant toujours derrière son âne, j'aperçois au loin la colonne qui se dirige vers le Nil. Je vais dans cette direction par un galop des plus rapides, mon âne cette fois est merveilleux, car il a un galop des plus réguliers.

Arrivés à bord, les vendeurs recommencent leurs cris, les âniers reçoivent leurs bakchichs au milieu d'un tumulte indescriptible et comme toujours ils ne sont jamais contents !

Nous achetons des bibelots anciens provenant des fouilles et aussi des tapis égyptiens. Des passagers achètent des châles, des écharpes, des sticks en peau de rhinocéros très flexibles.

⁵³ Roman de Jules Verne (1828-1905) publié en 1873 qui faisait partie de la bibliothèque familiale.

⁵⁴ Toile de coton lustrée souvent utilisée en doublure.

Le gong résonne, c'est l'heure du dîner. Le bateau ne repartira qu'à quatre heures du matin. j'ai oublié de dire que pendant la visite des fouilles un des passagers, un Autrichien, avait trouvé une tête de momie, il croyait pouvoir s'en emparer facilement et l'emporter dans sa cabine. Un des gardiens le poursuivit avec un bâton, mais l'Autrichien eut vite fait, comme un montagnard, de sauter de roche en roche jusqu'en bas, ce fut une course éperdue. Tous, nous rions de voir la poursuite de cet homme se sauvant avec sa tête de mort à la main ! Enfin, il peut la conserver maintenant, nous savons qu'il l'a dans sa cabine et qu'il a déjà passé et passera encore des nuits avec. Drôle d'idée, ah ces collectionneurs !

Samedi 3 janvier

Bonne nuit, mais il fait plus frais ce matin, nous avons le vent du nord et à l'ombre, on endure son pardessus, il ne fait cependant pas froid (14°).

Nous passons dans des rives accidentées. Au loin on distingue des collines dorées par le soleil.

Le Nil est plus encaissé et le bateau ne fait que des courbes pour éviter ses bancs de sable. De temps en temps nous ressentons une secousse, c'est le bateau qui pique dans un banc, on fait marche arrière ou l'on arrête et doucement on contourne le banc. Il n'y a aucun danger car il n'y a pas de rochers, on ne voit même pas de pierres sur les bords. Nous rencontrons tous les cinquante à cent mètres des citernes à trois, quatre ou cinq étages que les indigènes, souvent nus comme des vers, remplissent successivement comme je l'ai déjà expliqué. Comme ils n'ont pas de pierres pour faire contrepoids à leur grand bâton muni de la poche à eau au bout opposé, ils forment de grosses boules en terre pétrie, car il n'y a pas non plus de bois dans ces parages. Un indigène souvent active le balancement avec ses pieds. Ces citernes sont bien intéressantes et c'est le seul moyen dont se servent les indigènes pour arroser le peu de terre qu'ils ont au-dessus de la partie encaissée de la rive.

Nous apercevons toujours des chargements de bateaux, des cigognes, des ibis et des villages que je sonde avec ma lorgnette très puissante, le tout est bien amusant et on n'a réellement pas le temps de s'ennuyer !

Nous avons vu des hirondelles voltiger autour du bateau et piquer de temps en temps dans le Nil pour se baigner. Nous avons rencontré aussi tout à l'heure un âne crevé et couvert d'aigles qui se l'arrachent. Ils en auront vite raison, car du pauvre âne il ne reste déjà plus que le squelette !

Après le déjeuner, nous sommes passés devant Sohag, village assez important et contenant quelques maisons colorées et construites à l'européenne. L'Autrichien à la tête de mort et sa dame viennent à ma rencontre pendant que je prends un bain de soleil et me font leur plus gracieux sourire. La dame, timidement, me présente son mari et m'explique qu'il a un abcès sur le côté gauche qui le fait souffrir et que probablement j'aurai à lui ouvrir. Je lui réponds que puisqu'elle me le proposait (elle parlait un peu le français et son mari pas du tout) je consentais volontiers à aller dans sa cabine examiner l'abcès de son mari, que je voulais bien également lui ouvrir l'abcès en question ayant emporté les instruments de chirurgie nécessaires, mais je la prévenais que je n'étais pas docteur. *Oh pardon, excuses*, me dit-elle, *je croyais que vous étiez le docteur du bord !* il y avait évidemment confusion, et lorsque tous deux ont reconnu leur méprise, ils sont partis en se tordant.

Le colonel et sa dame qui ont assisté à la consultation ont bien ri aussi. Cette confusion provient du premier jour de l'embarquement car le docteur s'est occupé d'organiser la petite fête du jour de l'an et l'on a dit qu'il jouait assez bien du piano.

Comme il n'en a pas joué puisqu'il dansait et que je l'ai remplacé, ces personnes m'ont pris pour le docteur !

Il est à regretter que ce ne soit pas la femme qui m'ait demandé une consultation ! Et puis je l'aurais peut-être très bien soignée – pourquoi pas ? je m'y connais même mieux pour le beau sexe – c'est ma femme qui m'a appris !

La grosse erreur qu'ils ont commise, c'est de ne pas me demander, avant de me consulter, si j'étais le docteur du bord ! C'est l'histoire du monsieur qui laisse tondre un chien qui le suit par un tondeur qui s'obstine à le tondre quand même et quand l'opération est terminée demande à ce monsieur si le chien n'est pas plus joli ainsi, le monsieur le trouve très bien, sur ce le tondeur lui demande deux francs, *Mais ce chien n'est pas à moi ! Tête du tondeur !*

Sur le *Portugal*, il y avait aussi le fils Schneider et le fils de l'amiral Bienaimé, je l'ai dit, qui en compagnie de deux autres jeunes gens se sont plaints que le pianiste du bord ne jouait plus pendant le repas. Le pianiste, c'était encore moi – j'avais joué une fois et ces messieurs se figuraient que cela allait continuer !

Décidément on me prend souvent pour un autre. Pourvu que chez les anthropophages où nous allons passer on ne me prenne pas pour la pièce de résistance de leur repas ! Il y aura des soldats heureusement !

L'après-midi se passe à contempler les merveilleuses rives du Nil, on ne se lasse pas tellement le paysage est différent. Il fait plus frais ce soir, le vent du nord souffle et souvent sur le bateau nous cherchons un meilleur coin pour nous abriter, malgré cela on est très bien car il fait encore 16°.

Après le dîner, nous stoppons au beau milieu du Nil sur un banc de sable, sans doute avec intention, le bateau sera bien ainsi pour y passer la nuit.

Dimanche 4 janvier

Nuit excellente, le bateau a repris sa marche à six heures. Nous nous amusons à jeter des morceaux de viande aux éperviers qui volent en grand nombre ce matin autour du bateau comme les mouettes sur mer ou sur le lac de Genève. C'est un grand amusement car à certains moments ils volent tout près pour prendre la viande qu'on leur jette. J'ai pris quelques instantanés de ces éperviers en vol.

Le temps est très chaud aujourd'hui, le vent froid a complètement cessé et dans la cabine il fait 24°.

Nous longeons toujours des rives très intéressantes. Au loin nous distinguons d'importantes montagnes toutes dorées.

Le Nil du côté gauche, dans la direction de la marche du bateau, est encaissé et très fertile, de l'autre côté c'est le sable et le désert plat et sans fin. Comme je l'ai dit, il est curieux de remarquer les indigènes uniquement occupés à monter l'eau



Photo 52 : Femmes au bord du Nil

du Nil au moyen de leur système primitif. Des femmes en grand nombre, surtout devant les villages, s'occupent toutes également du transport de l'eau dans leur maison. Il faut les voir avec leur pot en forme d'amphore, bien d'aplomb sur leur tête, marcher en file indienne, aller et revenir de la rive au village. Leur robe bleue ou vieux rouge donne une note

excessivement gaie devant le village en terre ombragé par quelques palmiers.

Nous apercevons aussi quelques plantations de ricins. Les indigènes en extraient eux-mêmes l'huile qui est ensuite épurée dans nos manufactures. A ce propos, notre drogman (Georges Gattas), Egyptien de Louxor qui nous donne tous les

détails, nous apprend que les indigènes pendant les fortes chaleurs de l'été (50 à 60° au soleil) se graissent complètement la figure et le corps avec de l'huile de ricin. Ils évitent ainsi les brûlures du soleil et l'insolation.



Photo 53 : Ricin commun (*ricinus communis*), les fleurs femelles sont en haut (rouges), les fleurs mâles en bas (jaunes)

Nous explorerons, si besoin est, ce système lorsque nous serons au Congo Belge sous le tropique, mais comme nous sommes en hiver, nous n'atteindrons certainement pas cette haute température. Il nous apprend aussi que pour les combattre la fièvre au Soudan où il y a des marécages, les indigènes refusent la quinine qui les rend sourds et les affaiblit (je crois que c'est une fausse idée à moins d'en prendre trop) et se servent du henné, bien connu pour la teinture des cheveux. Ce henné est dissout dans du vinaigre et du sel et ils s'en passent sur tout le corps comme ils le font pour l'huile de ricin. Ils se couchent et après une bonne nuit la fièvre la plus intense a disparu – c'est bon à savoir. Il faut se rappeler qu'il ne faut surtout pas d'eau. Lorsque l'indigène se teint les cheveux, les yeux, les mains au henné pour être plus beau, il le dissout dans ce cas dans l'eau. Avec le vinaigre au contraire le henné ne tient pas sur la peau et agit comme fébrifuge. L'indigène a ainsi quantité de médicaments et il ne veut rien savoir des nôtres. Pour se purger ils prennent des feuilles de palmier Doum, quelques dattes et de l'elba (genre de trèfle) et les laissent tremper une nuit dans de l'eau fraîche. Ils boivent l'eau le lendemain matin.

Nous rencontrons de gros bateaux chargés de pots blancs en terre, il y en a également d'énormes tas bien rangés sur les rives des villages. Ces pots sont destinés à contenir la mélasse dans la fabrication du sucre.

Ce matin, dimanche, un pasteur protestant américain a fait à onze heures un sermon dans le salon de lecture. Sur la table lui servant d'autel étaient étalés un drapeau américain et un drapeau anglais ! Des chaises avaient été installées. Une vingtaine de passagers, surtout des dames, y assistaient. Le pasteur, homme

charmant, a commencé l'office par un cantique que tout le monde a entonné en anglais. Je me suis mis de la partie sans connaître l'air, on nous avait donné à chacun un livre de cantiques. Je me contentais de faire la basse ! Ensuite une prière, puis encore un cantique, après le sermon, pendant une demi-heure, un dernier cantique et la bénédiction finale terminait la pieuse cérémonie. C'était touchant, surtout dans le cadre splendide où elle s'était passée.

Avant le déjeuner, nous apercevons des pigeonniers en quantité formés par de petites maisons carrées placées les unes à côté des autres et bien alignées. Elles produisent un curieux effet, d'autant plus que ces petites maisons plates sont surmontées de centaines et de centaines de petits pots blancs qui servent de nids aux pigeons – et il y en a des milliers.

Dans l'après-midi, nous jouons un peu de piano au salon, nous prenons le thé à quatre heures et demie en arrivant à Dechné (630 km du Caire). Ce village est très important, et nous nous amusons beaucoup à saluer les indigènes qui nous font des gestes répétés d'affabilité, mais qui se sauvent lorsqu'ils voient qu'on leur braque une lorgnette ou un appareil photographique.

Nous assistons encore à un coucher de soleil de toute beauté. Le temps est délicieux ce soir, la nuit arrive, il est six heures. Il me semble que les jours sont plus longs qu'en France, car à Paris il ne fait pas jour à six heures du soir le 4 janvier. Peut-être faudra-t-il encore régler ma montre ? Je ne le crois pas car nous allons directement vers le sud. Le matin, il fait jour à six heures. Certainement d'après ces constatations les jours sont plus longs. Nous allons arriver au Tropique lorsque dans quelques jours nous serons à Assouan.

A l'envers de ce qui se passe au Spitzberg où il y a un jour qui dure six mois pendant qu'il fait nuit pendant six mois au Pôle sud et inversement, là entre le Tropique du Cancer et du Capricorne, dont l'Equateur fait le partage, les jours sont toujours égaux, été comme hiver. Il fait toujours jour à six heures du matin et nuit à six heures du soir. Jamais les jours ne sont plus courts ou plus longs – c'est curieux à constater de visu – cela se comprend par l'inclinaison de la terre qui se trouve presque insensible à l'Equateur. Plus loin (lorsque nous aurons fait 4000 km nous nous intéresserons à vérifier nos observations toujours amusantes pour des gosses comme moi !

Nous approchons de Denderah où le bateau doit stopper pour y passer la nuit, nous avons une passe, paraît-il, très difficile à franchir, nous y arrivons. Le Nil est assez étroit et contourne plus à droite un énorme banc de sable. Plusieurs gros bateaux d'indigènes lourdement chargés encombrent la passe et le *Ramsès-le-Grand* a beaucoup de mal, vu le manque d'eau, à trouver un chemin pour s'en sortir. On ne peut se figurer la difficulté qu'ont les pauvres marins nubiens pour sonder le fond avec leur gaule de six à sept mètres de long. Ils sont une vingtaine à l'avant ayant chacun leur gaule en main et font avec un ensemble parfait des efforts en piquant le fond et en se cramponnant au bateau avec leurs pieds. Ils sont commandés par un chef qui suit la manœuvre et la dirige. Pas une manœuvre ne se fait sans que les marins poussent des cris rythmiques, sur un air tout à fait baroque. Un seul dit un mot, les autres le répètent ou en disent un autre, mais toujours avec la même intonation : par exemple dans la manœuvre qui consiste à pousser l'avant du bateau à droite ou à gauche, l'un dit *Yalla-élé*, les autres répondent *El'îça, el'îça, el'îça*, le premier reprend *Yalla-élé*, les autres disent toujours *El'îça*, et cela pendant toute la manœuvre, c'est drôle mais un peu toujours la même chose. La traduction est celle-ci : *Yalla-élé (Poussez fort !)*, *El'îça (Dieu, aidez-nous !)*

Pas un Arabe n'exécute un mouvement sans chanter *Dieu, aidez-nous !* Ils sont réellement fervents et j'ai remarqué plusieurs fois aussitôt que l'heure de la prière

arrive, ils s'arrangent par roulement (puisque le travail par roulement est à la mode ici) à faire chacun leur tour leur prière, toujours, comme je l'ai dit, face à la Mecque.

Nous n'avons pas eu de chance en traversant la fameuse passe car nous avons ressenti une assez forte secousse, c'est le bateau qui se trouvait fortement ensablé. Comment faire pour l'en sortir ? Les pauvres marins ont mis deux heures pour nous tirer de cette fâcheuse situation. Il fallait les voir courir, crier, se servir de leurs gaules, partir avec le bateau de secours, à force de rames porter l'ancre de 500 kg presque de l'autre côté de la rive. Le câble formait une jolie courbe, entraîné par le courant du Nil. Une fois l'ancre posée, une machine à l'avant enroulait le câble et faisait vibrer le bateau. Après plusieurs essais infructueux, ils allèrent poser une deuxième ancre et après avoir buté contre un énorme bateau d'indigènes, ils réussirent à reprendre le bon chemin.

Avant le dîner, nous accostions au ponton de Denderah après avoir eu beaucoup de mal pour y arriver. Le bateau *Egypte* que nous avons rencontré avant-hier est resté seize heures dans cette mauvaise passe et un autre bateau de la compagnie *Arabia* y a cassé son gouvernail. Je m'étonnais qu'il n'y ait pas de bouée indiquant le passage, mais j'en eus vite l'explication par le capitaine. Le Nil a un courant très rapide à certains endroits et charrie toujours du sable – du reste sa couleur est grise et ressemble à celle de la Seine pendant la crue, ce n'est pas la belle eau bleue et limpide du Rhône ou du lac de Genève –, de sorte que les sables sont très mouvants, et où le bateau peut passer aujourd'hui, demain ce sera un banc de sable. C'est pourquoi, je l'ai dit, des marins à l'avant sont uniquement occupés à sonder le fond.

Arrivés à Denderah, des indigènes sont là, comme à toutes les stations, avec leurs tapis, leurs colliers, leurs paniers plats contenant des pièces anciennes, des scarabées. On n'ose descendre du bateau en raison de la courte station et les transactions se font à distance, à un mètre cinquante du ponton.

Le Pacha

Nous avons à bord un Pacha accompagné de son gendre, son secrétaire. Tous deux sont fort aimables, le gendre surtout, car il parle correctement le français, il est étonnant même qu'il ne parle pas l'anglais car il était gouverneur du Caire. Il a occupé ce poste pendant huit ans et son beau-père le Pacha a été premier ministre pendant quinze ans⁵⁵. Ceci pour dire que ce gouverneur a été l'interprète vis-à-vis des indigènes pour les achats qui se sont faits. A un moment, en raison de la distance du bord, il a trouvé plus simple de prendre le panier plat du marchand et de vendre lui-même les pièces et les curiosités en riant. C'était très amusant car le gouverneur le faisait avec bonne grâce et s'amusait de voir que sa vente avait un succès monstre. En cinq minutes, le panier était presque vide, c'était du reste pour rien, il faisait les prix et disait même : *Donnez ce que vous voulez, une piastre, deux piastres !* Les indigènes riaient aussi, et le vendeur dépourvu de son plateau se demandait comment son compte allait s'établir. Le gouverneur allonge le bras et, piastre par piastre, lui met dans la main le total si attendu. La figure du pauvre diable devenait de plus en plus radieuse, le compte était bon et il parut enchanté. Comme il restait une dizaine de petits scarabées, des pièces, etc. le gouverneur en fit la distribution gratuite aux principaux acheteurs. Je fus du

⁵⁵ Il s'agit vraisemblablement de Moustapha Fami Pacha (1840-1914) d'origine turque, qui fut premier ministre de 1891 à 1893, puis de 1895 à 1908, soit effectivement quinze ans en tout. Son gendre, Saad Zaghloul (1859-1927), fit ses études de droit à Al-Azhar dans le département français, ce qui expliquerait sa connaissance de notre langue. Il fut un homme politique important, ministre de l'éducation de 1906 à 1908, puis ministre de la justice de 1910 à 1912, et premier ministre de janvier à novembre 1924, il a lutté pour l'indépendance de son pays, et fut leader des nationalistes égyptiens dès 1918. Mais il n'a pas été gouverneur du Caire.

nombre et rentraï faire une exposition de mes colliers et bibelots sur mon lit. Certes les indigènes ne se doutaient certainement pas d'avoir un interprète et un représentant de si haute marque !



Photo 54 : Moustapha Fatmy Pacha (1840-1914)



Photo 55 : Saad Zaghloul Pacha (1859-1927)

Après le dîner, un peu de salon et nous allons de bonne heure au lit – dix heures, car demain matin réveil à six heures et demie et départ à huit heures et demie pour l'excursion au fameux temple de Denderah.

Lundi 5 janvier

Pas très bonne nuit, il a fait trop chaud (24° dans la cabine), je me suis trop couvert. Par les changements subits de température, on ne sait comment faire : le jour le soleil brûle et vers le soir le frais arrive, mais trop frais, car il y a souvent dix degrés de différence.

Beaucoup d'étrangers, paraît-il, viennent passer l'hiver au Caire pour guérir leurs vieux rhumes – je ne trouve pas que ce soit réellement l'endroit propice : la température baisse trop la nuit, malgré soi on se trouve surpris et les rhumes sont plutôt faciles à attraper. Plus nous allons au sud, plus nous aurons chaud évidemment, il paraît qu'à Assouan où nous serons dans huit jours, c'est l'endroit rêvé, peut-être, mais c'est bien loin de Paris !

A huit heures et demie, la petite colonne de touristes est formée. Nous avons cette fois des ânes de meilleure qualité, ils ont plus dodus, plus grands, le harnachement plus moderne. Comme toujours la colonne part au trop et ensuite au galop. Ces enrégés d'âniers sont plus ânes que leurs ânes : ils ne font que leur taper dessus et hurler. La poussière s'élève forcément et on en mange autant qu'on en veut ! Heureusement que les lunettes fumées d'auto sont là et utiles pour la poussière et surtout les mouches, elles me rendent grand service. Il y a de petites mouches ressemblant aux nôtres, mais plus petites (le modèle au-dessous) mais qui sont agaçantes au plus haut point. Elles se posent sur la figure et restent collées, elles ne piquent pas heureusement, sans cela elles seraient dangereuses. Il y a cependant lieu de les chasser, ce que ne font pas les indigènes qui y sont habitués, surtout les enfants qui en sont littéralement couverts, surtout autour des yeux. Aussitôt qu'on marche à l'ombre, mais il n'y en a peu car cela manque d'arbres,

on ne voit plus aucune mouche, elles ont complètement disparu. Ce sont les petits ennuis du voyage qui commencent car, pour moi, la mouche c'est l'ennemi ! Après une heure d'âne nous arrivons au temple d'Hathor. Comme je l'ai dit, je n'entre dans aucune description que je laisse au *Baedeker* et autres guides, mais ce que je puis dire, c'est que la construction en est réellement imposante. Nous y visitons les sous-sols, puis on gravit un escalier pour arriver au temple. Les colonnades sont originales, les bas-reliefs ainsi que les plafonds ont encore leurs inscriptions en couleur. J'ai tiré un stéréo⁵⁶ en couleur de l'Arc de Triomphe, pour ainsi dire, qui précède le temple et une en noir du temple lui-même.

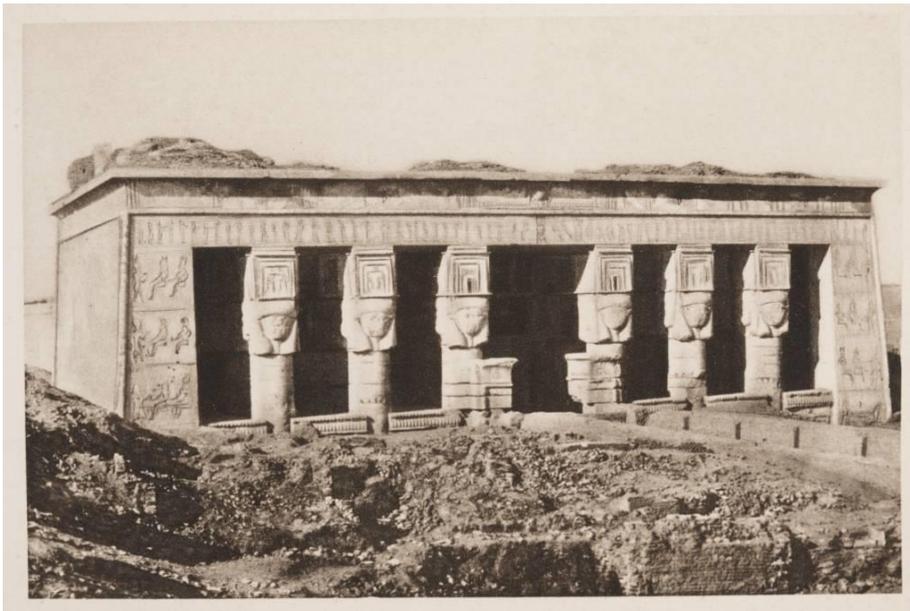


Photo 56 : L'entrée du temple d'Hathor en 1905 (photo H.W. Dunning)

Retour au galop dans la poussière, j'ai beau crier à mon ânier *allâ mâla* (*plus doucement*), il ne veut rien savoir, car son âne suit les autres et lui suit son âne. C'est toujours un peu la débandade au retour, l'âne sent l'écurie et l'ânier sent le bakchich qu'on va lui donner – tous les deux sont pressés – de sorte que le peloton est toujours déformé et qu'on arrive les uns après les autres comme aux courses du Grand Prix. Il n'y a, il est vrai, aucun danger, car les soldats nubiens avec leurs merveilleux chevaux ne perdent personne de vue. Ils commandent bien aux âniers, même en se fâchant *allâ mâla*, mais le dos tourné, *Pan*, l'âne reçoit sur le derrière un magistral coup de bâton. Ces pauvres ânes, je les plains bien, ce qu'ils doivent penser de nous ?

Arrivés à bord, distribution comme toujours des bakchichs au milieu d'un potin indescriptible, de plus les vendeurs arrivent et se mettent de la partie. Le colonel a acheté une canne en peau d'hippopotame et se fraye plus facilement un passage. Moi je ne puis le faire, étant toujours embarrassé de mes appareils et de mon pied de photo, mais je leur donne des coups de pied !

⁵⁶ Photo double donnant un effet 3D que l'on regarde avec le stéréoscope.

En rentrant à bord, comme toujours, grand époussetage au plumeau par les marins. Pendant cette opération, nous assistons à une représentation donnée par un pauvre aveugle accompagné d'un jeune Nègre, qui imite avec sa bouche tous les cris des animaux. L'âne surtout était parfaitement imité – il aurait grand succès dans un music-hall de Paris, car c'est un artiste. Il a été bien récompensé par les passagers.

Le colonel et sa dame en quête de curiosités à acheter sont les derniers à embarquer, la passerelle était déjà enlevée. Je les appelais, mais l'imitateur d'âne En résumé, belle excursion matinale, aussi nous faisons honneur au déjeuner. Ce qui m'a amusé surtout beaucoup – un rien m'amuse – ce sont les pierrots⁵⁷, car il y a aussi des pierrots en Egypte. Ils sont beaucoup plus clairs que les nôtres – ils ont l'air plus fidèles, car pendant que je fumais une cigarette devant le temple d'Hathor, c'est incroyable ce qu'il y en avait dans les interstices des blocs énormes usés par le temps. Je les ai trouvés plus fidèles que les nôtres parce qu'en France on remarque toujours l'un ou l'autre, ils ne sont que rarement ensemble excepté au nid et la nuit – là dans chaque trou, chacun avait sa chacune, pas un ne s'envolait – ils étaient dans leur petit trou à leur balcon et admiraient probablement, car même en leur faisant peur, ils ne bougeaient pas : la femelle se serrait un peu plus contre son mari et tous deux faisaient des petits oui-oui sans s'émouvoir. Il faut dire de plus qu'ils étaient à peine à deux mètres de moi. Il y avait bien un millier de ces trous sur toute la façade du temple.

J'ai remarqué aussi beaucoup de bergeronnettes que nous appelons vulgairement queue de poêle, il y en a surtout au bord du Nil.

Louxor

Nous passons l'après-midi toujours au milieu de rives intéressantes, les indigènes à leurs citernes et les femmes aux abords des villages. Nous avons remarqué deux belles oasis de palmiers dont la vue en arrivant à Louxor était merveilleuse. Le soleil dorait les montagnes qu'on apercevait au loin en forme de cirque, c'était splendide. Le coucher de soleil était merveilleux encore ce soir car nous avions une colline à contrejour qui se découpait dans un brasier ! Les marins heureusement moins occupés qu'hier à l'ensablement ont fêté le coucher du soleil à l'avant du bateau. L'un jouait une sorte de flûte, un autre tapait du tam-tam et tous les marins accroupis claquaient des mains en mesure, en prononçant toujours les mêmes paroles. C'est une musique bien régulière et un peu fastidieuse. Chacun à leur tour, les marins font des contorsions, des sauts baroques, en somme font absolument des danses de sauvages. Le soleil couché, la cérémonie se termine. Il le faut car nous arrivons à Louxor (724 km du Caire). C'est de là que Napoléon fit apporter pour la place de la Concorde l'obélisque monolithe si intéressant.

Après une courte promenade à pied en attendant le dîner, je parcours le quai avec le colonel. Ce quai est bordé de grands hôtels (*Winter Palace*) et de magasins européens vendant des antiquités, des photos et des cartes postales. Beaucoup de ces magasins vendent aussi des plaques photographiques et se chargent même de les développer et de tirer les épreuves. Sur le même quai long de 500 m sont les ruines du temple de Louxor (18^e dynastie, 3500 ans) dont les colonnades sont merveilleusement conservées.

⁵⁷ moineaux



Photo 57 : Le Winter Palace à Louxor en 1901



Photo 58 : Les colonnades du temple vers 1901

Mardi 6 janvier

Assez bonne nuit, très lourde. Réveil à six heures et demie. Le soleil pique encore plus ce matin. Il fait déjà 25° dans la cabine et 27° à l'ombre dehors. Je crois que nous allons avoir chaud. A neuf heures et demie, départ.

La colonne est formée, nous avons des ânes merveilleux comme qualité et harnachement. Nous traversons la ville indigène de Louxor, sur une belle allée ombragée d'acacias et arrosée pour la circonstance. On fait tout pour Cook en Egypte qui y gouverne presque autant que le khédivé. Il a cependant un concurrent (Hamburg-Amerika-Linie⁵⁸) mais qui n'a pas de succès, car ici les Allemands ne sont pas aimés.

Après une demi-heure d'âne, nous arrivons devant le temple et les ruines de Karnak. Impossible de décrire toutes les curiosités remarquables de ces allées et temples parfaitement conservés. L'allée des Sphinx est réellement intéressante. Les constructions sont imposantes comme dimensions et rien ne peut donner une idée des innombrables colonnades hautes de 50 m et décorées de couleurs aussi

⁵⁸ Il s'agit de la compagnie HAPAG fondée à Hambourg en 1824, qui outre les voyages transatlantiques entretenait une flottille sur de grands fleuves comme l'Amazone, le Fleuve Jaune (Huang He), le Fleuve Bleu (Yang-Tseu-Kiang ou Yangzi Jiang), et le Nil.

fraîches qu'il y a trois mille ans. Karnak possède le temple le plus merveilleux de l'Égypte. Il y a beaucoup à voir à Louxor, nous devons y rester trois jours.

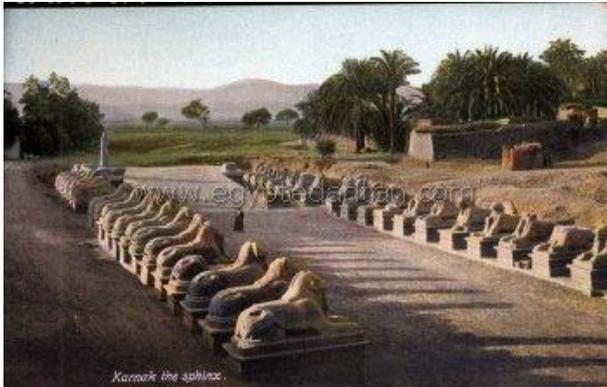


Photo 59 : L'allée des Sphinx à Karnak en 1911

Après le déjeuner à bord, nous devons visiter le temple dont nous apercevons les colonnades. En effet, après avoir fait la sieste pendant la grande chaleur (35°) qui est, paraît-il, exceptionnelle aujourd'hui, nous nous rendons à trois heures et demie à pied au temple de Louxor qui longe, comme je l'ai dit, le bord du quai. La promenade au milieu de ces vastes salles, de ces colonnes gigantesques, est des plus impressionnante. Supprimant les détails de cette visite, trop longs à énumérer, je citerai cependant les statues colossales de Ramsès II. Ce qui est curieux, c'est que de ces blocs de granit rouge d'une seule pièce, l'épouse des colosses y est toujours sculptée à leur côté dans le même bloc, mais toute petite, à hauteur à peine de leur jambe, considérée sans doute comme une quantité négligeable. Il y a quatre mille ans, les anciens avaient déjà constaté probablement que la femme ne comptait que pour un petit morceau dans leur existence !



Photo 60 : L'entrée du temple avec les statues de Ramsès et l'obélisque

Nous avons vu aussi le frère de l'obélisque de Louxor de la Place de la Concorde à Paris. Il est aussi net comme hiéroglyphes, mais paraît plus petit car il n'est pas

sur un socle. En revanche, le socle de l'obélisque de Paris est à Louxor au pied des statues colossales de Ramsès. Il n'aura pas été porté en raison probablement de ce qu'il est très abîmé. Après deux heures de promenade au milieu de ces antiquités plus intéressantes les unes que les autres, nous sommes rentrés prendre le thé et nous reposer un peu. Après une journée si chaude, nous étions tous fatigués.

J'ai reçu ce soir une lettre de mon fils que j'attendais avec impatience. Partie le 21 décembre, elle n'est arrivée que le 6 janvier. Elle aura dû se retarder probablement à l'hôtel Shepherd's où il l'avait adressée. Le mieux c'est toujours d'adresser à Cook sur le Nil, il vous trouve toujours. Quelle belle organisation et que l'on est bien à tous les points de vue avec cette agence.

Mercredi 7 janvier

Nuit épouvantable, tellement il fait chaud ! A deux heures du matin, j'avais 28° dans la cabine. Une à une, j'ai fait sauter toutes les couvertures m'étant trop couvert et craignant de prendre froid vers le matin. Tous les passagers étaient mal réveillés et le rendez-vous pour huit heures et demie ne s'est pas fait régulièrement. D'abord nous avions à traverser le Nil en canot – Cook a ses canots, mais le Winter Palace l'aide dans ses transbordements de voyageurs.

Il était curieux de voir sur la rive droite le petit peloton d'âniers bien rangé et gardé par des soldats soudanais qui étaient cette fois à dos de chameau – cela faisait un très joli effet en raison de ce bariolage de couleurs. Ce peloton était si petit dans l'immensité du désert qui se déroulait à nos yeux, coupé au fond par un cirque de hautes montagnes rouges, qu'on le distinguait à peine. Il se composait cependant d'une centaine d'âniers.

La rive gauche du Nil est très fertile et y est verdoyante. Les indigènes y sont toujours occupés à l'arrosage, le blé semé il y a deux mois à peine est déjà haut de 15 cm.

La vallée des Rois

On aperçoit à droite dans la haute montagne de petits trous : ce sont autant de tombeaux mis à découvert. On y remarque à quatre ou cinq kilomètres plusieurs temples et plus près, en pleine verdure, les fameux colosses de Memnon au pied desquels un homme paraît un tout petit point noir.

Nous arrivons au temple de Kourneh et ensuite aux tombeaux⁵⁹ des rois Ramsès IV⁶⁰, Ramsès VI⁶¹, Sethi I^{er}⁶², Aménophis II⁶³. On ne peut s'imaginer le travail gigantesque que ces rois ont fait faire à leurs esclaves pour préparer leurs sépultures. Ce que les uns ont fait en élevant les Pyramides, ceux-là ont choisi dans la montagne la Pyramide naturelle que représente le pic le plus élevé. En effet, ce pic a l'aspect d'une pyramide mais a au moins 500 m de hauteur⁶⁴ – on se croirait absolument au Cirque de Gavarnie dans les Pyrénées et pour y parvenir on traverse les mêmes éboulis de rochers qu'au célèbre col de Roncevaux. Ils ont creusé dans le roc à une profondeur de cent mètres au moins sur deux cents mètres de longueur. Tout est éclairé maintenant à l'électricité et on ne peut se figurer le travail qu'a dû nécessiter ce grand tunnel en profondeur.

⁵⁹ Il se trouve sur la rive droite du Nil en face de Louxor dans la Vallée des Rois, qui abrite les tombeaux des pharaons du Nouvel Empire (de 1500 à 1000 av JC) formé de trois dynasties (XVIII^e, XIX^e, XX^e)

⁶⁰ XX^e dynastie (1186 à 1069 av JC)

⁶¹ XX^e dynastie

⁶² XIX^e dynastie (1292 à 1186 av JC), fils de Ramsès I^{er}

⁶³ C'est son nom en grec, il s'agit d'Amenhotep II, de la XVIII^e dynastie (1550-1292 av JC)

⁶⁴ En fait 420 m d'altitude



Photo 61 : La Cime, en arabe Al-Qurn, domine la Vallée des Rois

Nous avons gravi la chaîne des Monts Lybiques d'où nous avons une vue splendide de Louxor (trop loin cependant pour faire une photo).

Dans ce cirque de montagne s'élevait l'ancienne ville de Thèbes. Depuis seulement une vingtaine d'années⁶⁵ on a découvert ces tombeaux – mais le plus curieux c'est que dans chaque sarcophage la momie du roi n'y était plus, je l'ai déjà dit pour les momies d'animaux et c'est un point à remarquer. Tous ces grands travaux que faisaient les pharaons pour cacher leur sépulture indiquaient à peu près l'endroit où elle se trouvait mais ils avaient été combinés pour en masquer l'emplacement exact, c'est pourquoi on y remarque même des couloirs transversaux faits pour tromper ceux qui auraient tenté de violer leur sépulture. La momie était toujours placée dans un coin détourné, caché et pour qu'on ne puisse jamais la trouver. On y est arrivé cependant, de sorte que partout des chantiers se sont organisés. On fouille, on cherche toujours, et quels énormes travaux !

On recommence à l'envers ce que les Egyptiens ont fait pour construire, mais cela va certainement plus vite. Des bandes d'enfants de huit à quatorze ans au plus sont là nus comme des vers, ayant à peine un bout de loque pour leur couvrir le derrière, et qui en chantant toujours transportent sur leurs têtes les débris et la poussière fine des tombeaux dans une petite corbeille ronde. Ils font cette allée et venue sans se lasser et sous les yeux d'un vieux moricaud à l'air dur. Ces pauvres enfants ne sont plus noirs, ils sont blancs de poussière comme des plâtriers, ils font peine à voir !

Un Européen, anglais m'a-t-on dit, la pipe à la bouche, regarde d'un air soucieux travailler ces malheureux : c'est l'entrepreneur des fouilles⁶⁶ qui espère trouver un trésor ! Quel odieux individu ! Ne pourrait-il pas au moins employer des hommes ?

⁶⁵ En fait c'est en 1799, lors de la campagne d'Égypte de Bonaparte, que l'expédition scientifique (et en particulier Vivant Denon) dessine les cartes et les plans des tombes connues. La vallée de l'ouest est explorée pour la première fois, Jean-Baptiste Prosper Jollois et Édouard de Villiers du Terrage y localisent la tombe d'Amenhotep III.

⁶⁶ Au début du vingtième siècle, c'est l'Américain Theodore Monroe Davis qui dispose d'un permis de fouilles pour la vallée et son équipe (dont Edward Russell Ayrton) découvre plusieurs tombes, royales ou non.

Et combien doit-il payer ces enfants ? Peut-être une ou deux piastres par jour (vingt-cinq centimes) ? C'est un tyran et je lui souhaite de ne rien trouver du tout ! Le déjeuner a été servi en plein désert dans le chalet Hatasou. Le personnel du bateau s'y était rendu de bonne heure pour préparer le lunch composé de viandes froides, de compotes et de fruits et qu'un seul chameau avait transporté. Le vin et les eaux minérales avaient été commandés la veille. Chacun avait devant soi toutes ces boissons bien fraîches. On était content d'y faire honneur surtout après avoir fait quatre heures de cheval à âne dans le sable brûlant du désert.

Le drapeau de Cook flotte sur le chalet construit spécialement pour ses touristes. Les murs en sont très épais, les fenêtres très petites, il y fait très frais. Lorsqu'on en sort, les yeux sont aveuglés par l'abondante lumière reflétée sur le sable.

Après avoir visité le temple de Hatasou⁶⁷, tout prêt du chalet, nous remontons à âne. Cette fois encore, j'ai un coursier appelé *Chocolat*⁶⁸ qui veut singer les chevaux de course. Je prends de l'avance et après deux heures presque toujours au galop, j'arrive le premier au bord du Nil.

J'attends mes camarades, le colonel arrive et sa dame, intrépide comme toujours, descend de sa monture aussi fraîche qu'au départ.

Arrivés à bord après avoir traversé le Nil en canot comme à l'aller, nous prenons le thé et je me mets à l'arrière du bateau pour écrire ces lignes. Il a fait moins chaud aujourd'hui, le soleil vient de se coucher toujours dans un enfer, et il fait très bon. On doit être certainement mieux qu'à Paris où il gèle dur il paraît en ce moment !

Après le dîner, balade en ville européenne. Notre camarade Monsieur Baur a déniché une brasserie de Munich, il ne peut résister à la tentation de s'offrir quelques bocks bien tirés, étant privé depuis un mois de sa boisson préférée. Nous cédon à son désir et l'accompagnons volontiers d'autant plus que nous avons fait la même chose que lui.

Achats divers de paniers, colliers, cannes d'hippopotame, etc. par les indigènes qui commencent à donner leur prix : 25 piastres par exemple (6,50 F) pour un article et qu'ils cèdent au prix qu'on leur offre 5 piastres (1,30 F). Rentrée à l'hôtel flottant, toujours très agréable à dix heures et demie.

Jeudi 8 janvier

Comme hier, nous avons à excursionner de l'autre côté du Nil. La nuit a été plus fraîche et ce matin tout le monde est plus gai et dispos.

A huit heures et demie, on est prêt. On traverse en bateau et j'ai, à l'arrivée au peloton d'âniers, beaucoup de mal à retrouver mon *Chocolat*. J'étais si content de mon coursier que je tenais à l'avoir encore aujourd'hui.

Un soldat était là et qui maintenait le peloton avec peine. On me présente un autre âne, je refusai et criai bien fort *Chocolat, Chocolat !* Mon pauvre diable d'ânier se débattait avec le soldat pour arriver à moi, impossible, heureusement que je l'aperçus et que je vins à lui. Ce qu'il était heureux : *voilà Misié, Chocolat !* Le soldat ne fit plus de difficultés devant mon désir. Toujours au grand galop, nous voilà partis, l'ânier courant toujours derrière son âne et en plein dans la poussière. Comme leur robe les empêche de courir, ils la relèvent par devant et la tiennent dans leurs dents, il arrive qu'on puisse voir tout ce qu'on veut ! Dame, pour faire une course pareille de dix à quinze kilomètres à chaque fois, on comprend que la robe les gêne. Comment peuvent-ils faire une semblable course, et nu-pieds ? Ils

⁶⁷ Il s'agit sans doute du temple d'Hatchepsout, une reine-pharaon, cinquième souverain de la XVIII^e dynastie, sur le site de Deir el-Bahari

⁶⁸ C'est le même âne que celui que Joseph Odélin évoque dans son récit de voyage aux Pyramides, ouvrage qu'il a dans sa bibliothèque.

ne transpirent pas et cependant le soleil pique dur, ils ne sont même pas essoufflés ! Ils n'ont pas de rate probablement !

Nous arrivons au Ramesséum, le grand temple de Ramsès. Je tire quelques photos en noir et couleur. Après une demi-heure d'âne, nous visitons la salle du Jugement d'Osiris, très curieuse en raison des sacrifices qui s'y faisaient et dont les bas-reliefs intacts donnent bien une idée de l'état d'esprit des anciens. C'est ainsi que l'on voit le sacrifice des esclaves dont les organes sexuels sont coupés et alignés devant le roi, et il y en a un tas ! Le tout est tellement bien dessiné que les sujets ne laissent aucun doute !



Photo 62 : Le Ramesséum (photo Olaf Tausch)

Nous visitons d'autres temples, entre autres celui de Medinet-Habou dont les sept portes offrent des perspectives réellement remarquables. De l'avis des passagers qui ont beaucoup voyagé en Grèce et partout, rien ne peut être comparé aux temples qui se rencontrent en Egypte. Le fait est qu'aucune description ne saurait en donner exactement l'impression et comme on dit : il faut le voir pour le croire.



Photo 63 : Les colosses de Memnon à la fin du XIX^e siècle

Nous rentrons toujours au grand galop, c'est le troisième jour de notre stage à Louxor et Chocolat a l'air de le savoir, son maître aussi, comme je l'ai dit, l'un sent l'écurie et l'autre le bakchich ! Aussi, comme toujours après un court arrêt devant les colosses de Memnon où je prends quelques photos, j'arrive encore le premier, mais mon Dieu, que Chocolat a la gueule dure, comme on dit dans la cavalerie, j'ai les doigts absolument brisés.

Légère discussion avec mon ânier très chic jusqu'ici, mais qui est devenu subitement enragé devant le bakchich qu'il trouvait comme toujours insuffisant. Comme je m'en allais, il me retint par la courroie de mon appareil, un léger coup de poing sur le bras lui fit lâcher aussitôt et lui fit comprendre que je ne lui permettais pas cette licence. Il le comprit car il s'en alla en grognant.

Bon déjeuner, on y a tous fait honneur. L'après-midi se passe à faire des photos noir et couleur, profitant de l'arrêt du bateau, et à se déguiser. Le colonel avec les effets bariolés du guide est très bien sous son costume, sa dame, déguisée en égyptienne avec un manteau qu'elle a acheté au Caire et un voile avec ornement que j'avais aussi acheté, était aussi très bien. Nous nous sommes bien amusés, car nous nous sommes tous passés ces costumes les uns après les autres. Monsieur Baur et sa dame ont également été photographiés.

On a pris le thé à l'hôtel Winter Palace. Les jardins y sont splendides, les roses surtout et en grand nombre sont merveilleuses et ont un parfum très rare. Je profite également de l'arrêt du bateau pour risquer quelques photos en couleurs de coucher de soleil, aurai-je réussi ?

La soirée se passe au salon, beaucoup de passagers vont au temple de Karnak pour le voir par un effet de lune. Il paraît que c'est féérique. Mais comme nous sommes fatigués et que c'est encore deux heures d'âne à faire, nous préférons faire de la musique. Une dame hongroise nous chante quelques morceaux de son pays, c'est une grande artiste. Madame Bellanger et Madame Baur me demandent encore le one-step dont l'air leur a trotté dans la tête toute la journée.

Vendredi 9 janvier

Nuit excellente et plutôt fraîche, 15° dans la cabine, 20° dehors. On peut faire la grasse matinée !

Le bateau s'est mis en route à quatre heures cette nuit. A dix heures, nous arrivons au barrage d'Esna où nous devons nous arrêter pour visiter le temple de ce nom. Ce barrage construit comme celui que nous avons déjà passé à Assiout a également une centaine d'arches. L'écluse se trouve sur la droite en remontant le Nil. La passe est très difficile car comme toujours c'est à peine si le bateau peut entrer dans l'écluse. Les marins ont beaucoup de mal à éviter les collisions contre les parois gigantesques et la manœuvre en est toujours très intéressante.

Le niveau du Nil de l'autre côté du barrage n'est que d'un mètre vingt plus haut. Au bout d'une heure nous sommes passés et arrivons à Esna en quelques minutes. Le village est très important et tout à fait de couleur locale – il faut voir les types qui nous regardent tout effarés !

Un détachement de police considérable est déployé à la descente du bateau. A part les soldats qui y sont en grand nombre, une cinquantaine de grands diables à l'air dur sont là armés de grands bâtons aussi hauts qu'eux. Ils ont un turban blanc et une grande robe noire, sur le bras gauche un brassard rouge portant une inscription en arabe. Le guide nous fait traverser le village pour arriver au temple. Il est curieux de voir ces gardiens et ces soldats nous entourer, nous précéder pour déblayer le chemin – derrière cinq ou six soldats ferment la marche. On dirait un cortège officiel !

La rue encombrée où s'alignent de chaque côté des bazars très curieux est parfaitement arrosée et balayée. Les indigènes et surtout les gosses font la haie et nous regardent avec étonnement. Quelques-uns se risquent à tendre la main en disant *bakchich*, le premier mot du reste qu'ils savent en venant au monde ! Pan, un coup de bâton, tous reculent et se sauvent dans les boutiques quelquefois avec perte et fracas, car ils dégringolent en tas.

Plus l'on descend vers le sud, plus on remarque les types différents – on voit que nous approchons du Soudan où ils seront tous noirs. Les rives du Nil sont toujours jolies, elles sont très accidentées. Sur le côté gauche on aperçoit d'assez hautes montagnes. Le Nil au sortir d'Esna est très large et a environ deux kilomètres, quelques parties sont de sable mais beaucoup d'autres sont fertiles et donnent un premier plan de verdure. Toujours les indigènes complètement nus, à part le quart d'un mouchoir maintenu par deux petites ficelles qui fait sur eux une petite tache blanche au bas de leur ventre, ils sont toujours occupés à puiser de l'eau.

Nous rencontrons quelquefois des puits à roue⁶⁹ bien primitifs et qui font un bruit de grincement épouvantable. Ces roues sont en bois, le bois réapparaît, les dents composées de piquets sont en bois également. Des pots de terre y sont attachés et forment ainsi une chaîne sans fin – le tout est actionné soit par des buffles mais plus souvent par des dromadaires – comme il n'y a pas de bois dans ce pays, ces puits ont dû leur revenir fort cher car ils ont dû le faire venir de très loin.



Photo 64 : Une sakieh vers 1915

Notre bateau arrive à trois heures à Edfou. Des âniers sont là qui nous attendent, mais comme on aperçoit très bien le temple de la rive, le guide nous fait escorter et beaucoup de passagers font le trajet à pied. Je ne regrette pas de l'avoir fait ainsi car nous avons traversé le village, et quel village ! Non, on ne peut s'en faire une idée !

Les maisons ou plutôt les cahutes sont en terre recouvertes de feuilles de maïs, ce ne sont que des couloirs, même pas de petits sentiers et que les ânes, les chèvres, les gosses, les indigènes encombrant. Les soldats déblayent difficilement le chemin et quelle poussière !

Nous arrivons au temple qui est un des monuments égyptiens les plus complets et les mieux conservés. Le fait est que l'on peut très bien se rendre compte là de la disposition des temples généralement entourés d'une énorme muraille qui laisse une allée large de cinq mètres environ pour en faire le tour. Ce temple d'Edfou en représente le plus pur modèle.

Que devait-il se passer dans ces couloirs où se faisaient les processions et les sacrifices humains il y a quatre mille ans ?

⁶⁹ Il décrit ici le système de puisage appelé roue persane ou sakieh, une roue à engrenage actionnée par la force animale. L'eau est puisée par des godets, seaux, etc. Elle doit être distinguée de la noria qui utilise l'énergie du cours d'eau.

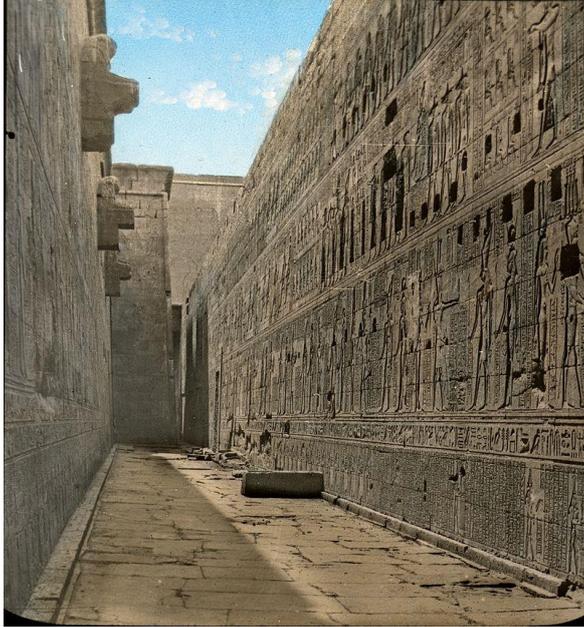


Photo 65 : A l'intérieur du temple d'Edfou

Le temple d'Edfou est imposant et il y a suffisamment de recul pour bien juger de ses énormes dimensions. Le groupe d'âniers devant l'entrée ne représente que quelques points noirs devant les murs qui sont aussi hauts que l'Arc de Triomphe de Paris.

La nuit arrive et la lune est presque à son apogée, elle éclaire ces colonnades et ces vastes cours, c'est d'un effet saisissant mais admirable.

Nous revenons vivement à bord. Il paraît qu'on s'est trop attardé car le sifflet du bateau retentit sans arrêt. Nous retraversons le village éclairé par la lune. Les négresses et les enfants sont au pas de leur porte, c'est bien curieux !

Nous partons de suite et devons naviguer une partie de la nuit pour arriver demain dans l'après-midi à la première étape du voyage qui est aussi la première cataracte du Nil, Assouan – ou la ligne du Tropique du Cancer.

Après le dîner, le bateau ancre au milieu du Nil, c'est là que nous allons passer la nuit. Les effets de lumière et les reflets sur l'eau sont de toute beauté.

Samedi 10 janvier

Le bateau a repris sa marche ce matin à cinq heures. Il fait un vent du nord assez froid et au loin dans le désert de grands tourbillons de sable s'élèvent en colonnes. La nuit a été plutôt fraîche et le thermomètre est descendu à 15°. Il doit certainement geler dur à Paris pour que ce vent du nord arrive jusqu'ici.

Le Nil se resserre et forme de petites îles de sable. Nous ne marchons qu'en faisant de grands sillons pour les éviter et souvent même nous ressentons des chocs assez violents lorsque le bateau s'ensable et cela arrive assez fréquemment.

A dix heures, nous passons la gorge de Silsileh assez difficile. Nous remarquons ses larges carrières portant encore depuis des milliers d'années les cartouches des rois égyptiens assez bien conservés.

Nous arrivons à Komombo. Cook y a établi un ponton pour permettre aux touristes de se rendre au temple qui borde la rive et dont les immenses colonnes tronquées se dressent dans le ciel bleu. Nous nous y rendons à pied, mais le vent assez frais soulève des tourbillons de sable, il faut mettre ses lunettes. Le temple est double, c'est-à-dire qu'il possède deux enceintes qui en font le tour. Il est unique en son genre. Sur les colonnes y sont encore de vives peintures comme au premier jour. De toutes les inscriptions notre guide sait nous en faire l'historique, il y ajoute toujours une légende et souvent pour rire – il est bien amusant.



Photo 66 : Le temple de Komombo vu depuis le Nil

Tous les soirs après le dîner, il vient nous tenir compagnie et nous raconte toutes sortes de choses ayant trait à l'Égypte. Sur notre étonnement de voir les indigènes uniquement occupés à puiser de l'eau par des moyens aussi primitifs, il nous répond que si on leur donnait des machines élévatoires modernes ils n'auraient par conséquent plus rien à faire et ils seraient obligés de vagabonder ou de voler. Mais nous lui faisons remarquer qu'au lieu de puiser ils pourraient, sans besoin de vagabonder, s'employer à leurs terres, labourer, biner, arracher les herbes. Il répond à cela qu'il n'y a rien à labourer, tout pousse tout seul. Il n'y a qu'à semer, puis récolter, et cela trois fois l'an.

Assouan

Vers trois heures, nous arrivons à Assouan et tout de suite nous en avons une bonne impression car la vue y est de toute beauté. Comme à Louxor on aperçoit sur le quai ombragé des sycomores, de grands hôtels et de jolis magasins. Nous ne descendons pas à terre, un canot à moteur vient nous prendre au bateau. Un énorme canot indigène tout bariolé de fanions multicolores vient prendre le surplus des passagers. Les indigènes de ce bateau sont nègres et portent des turbans blancs et robes blanches. Nous montons dans ce dernier qui est pris à la remorque par le petit vapeur, et nous filons vite.



Photo 67 : Grand Hôtel et quais d'Assouan vers 1911

Le soleil couchant est superbe sur l'île Eléphantine dont nous allons faire le tour pour arriver à Assouan. Cette petite promenade en canot dure bien une demi-heure. Les indigènes commencent leur musique et leurs chants avec tam-tam bien entendu ! On ne peut mieux comparer les rochers de l'île Eléphantine qu'à ceux de Biarritz ou de Saint-Sébastien – mais ils sont usés et sont arrondis par les crues du Nil comme ceux de Ploumanac'h en Bretagne. Nous faisons le tour de l'île dont la vue est ravissante étant placée au milieu de ces gros blocs de rochers. La végétation comprend surtout des palmiers qui se dessinent dans le ciel tout rouge du soleil couchant.



Photo 68 : L'île Eléphantine vers 1908

Nous débarquons à Assouan. Comme toujours, nous sommes assaillis par les vendeurs. En nous promenant, nous allons à la Poste acheter des timbres de la nouvelle émission, car c'était le 8 la fête du Khédive et par suite le changement de tous les timbres-poste. Heureux sont les collectionneurs, car ces timbres représentent toutes les vues d'Egypte ! Je vais aussi au télégraphe dire à ma femme que tout est parfait, puis nous faisons un tour dans la ville indigène.

Nous visitons les bazars. Ils sont encore plus intéressants qu'au Caire, les rues y sont bien plus propres et arrosées. Des policemen indigènes font une police sévère et nous accompagnent toujours, et lorsqu'on s'arrête à un bazar, ils attendent. Achats divers, armes, crocodiles, colliers, ornements en cuir et coquillages, le tout à des prix très raisonnables.

En entrant dans ma cabine, après avoir fait la même promenade au clair de lune, je trouve sur mon lit un télégramme de ma femme. *Parfait* – c'est notre mot d'ordre ! Espérons que tout continuera ainsi.

Le vent est très fort ce soir et soulève beaucoup de sable et il ne fait pas chaud : 14°.

Dimanche 11 janvier

Nous nous levons de bonne heure, car c'est le dernier jour à rester sur notre bateau. Nous devons prendre demain le *Thèbes* qui doit nous conduire en trois jours à Wadi Halfa où se trouve la grande cataracte du Nil. Nous partons cette fois seuls, car les excursions sont terminées pour nous sous la direction du drogman. Toujours très complaisant, il nous fait amener trois ânes superbes avec selles anglaises. Celui du colonel est blanc et tout chamarré de dessins bizarres coupés dans le poil de la bête, des dents, des raies, des angles, etc. d'un très curieux effet. Celui de Madame est gris et tout guirlandé de rouge, de pompons et de colliers comme ceux des femmes indigènes. Le mien est noir et il trotte si bien que j'en désirerais un semblable à Grosrouvre⁷⁰. Ces ânes galopent comme des chevaux – ce ne sont plus les rosses du Caire.

Nous avons fait presque quatre heures d'âne ce matin. Nous avons suivi le quai tout ombragé, laissant sur l'île Eléphantine une vue des plus idéales. Des rochers partout émergent du Nil et au milieu de l'île se dresse de jolies constructions entourées de palmiers et de lauriers roses en fleurs.

Nous arrivons aux carrières de granit rouge, là où toutes les pierres ont été prises par les anciens pour la construction des pyramides et des temples. Ces carrières sont immenses et situées en plein désert, il reste encore des blocs énormes car les anciens n'ont pas tout pris.

Cette promenade à travers le désert est superbe. Nous passons dans un cimetière arabe très curieux : partout des collines, des creux, des petits sentiers. Nous trottons sur une route établie récemment et unie comme un billard. Nous nous figurons être sur une allée du Bois de Boulogne, elle est large de dix mètres et longue de cinq kilomètres au moins. Quelle belle promenade, surtout avec ce beau soleil !

Nous rencontrons deux Bisharin⁷¹ dont un jeune homme surtout est le plus beau type de la race : il est d'un noir brillant et ses dents sont d'une blancheur merveilleuse.



Photo 69 : Bisharin à Assouan en 1896

Ils nous servent de guides dans la carrière et nous montrent un obélisque couché et qui n'a pas été terminé.

⁷⁰ C'est à Grosrouvre (Yvelines) que se trouve la maison de famille.

⁷¹ Les Bisharin vivent dans la partie orientale du Désert de Nubie, au Soudan et dans le sud de l'Égypte. Ils résident dans la zone du Atbai, située entre le Nil et la Mer Rouge, au nord du dan des Amarrar et au sud des Ababda.



Photo 70 : L'obélisque inachevé

Nous faisons une photo de ces deux types avec le colonel et sa dame. L'un d'eux nous a fait presque peur car il a sorti tout à coup un affreux poignard recourbé pour se donner une allure guerrière pendant la pose.

Nous remontons à âne jusqu'au fameux barrage du Nil⁷². Tout le monde sait que ce barrage est une merveille, sans lui le Nil ne serait pas navigable à la hauteur d'Assouan. C'est une construction prodigieuse en granit rouge formé de blocs immenses. Le barrage a deux kilomètres de longueur. On y passe dessus comme sur un pont à pied ou sur un wagonnet découvert qui peut transporter les visiteurs à l'autre bout du barrage sur deux lignes de rail. La largeur du pont a une dizaine de mètres sur la chaussée, mais à sa base, où il forme barrage, il a vingt-cinq mètres de haut et plus de cinquante mètres d'épaisseur. Tous les cinq mètres il y a une vanne, c'est-à-dire qu'il y en a beaucoup.



Photo 71 : Le premier barrage d'Assouan en 1906

Le barrage d'Assouan forme donc un grand réservoir qui permet de remonter le niveau du Nil de vingt-cinq mètres. Cette surélévation donne par conséquent l'eau dans toutes les rives du Nil jusqu'à Wady Halfa.

⁷² Il s'agit du premier barrage construit par les Britanniques, inauguré en 1902. Le second, le barrage haut, fut inauguré en 1971 créant un vaste réservoir en amont de la ville, le lac Nasser.

La grande cataracte est devenue en raison du barrage presque insignifiante comme débit puisque l'eau y a été retenue. L'emplacement en est immense et comprend plusieurs kilomètres de longueur, elle est parsemée de gros rochers usés par le courant mais maintenant entre ces rochers coule seulement le trop-plein du barrage.

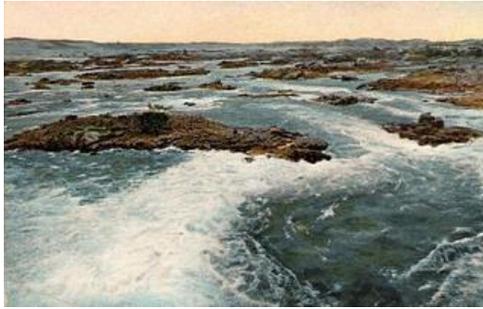


Photo 72 : La première cataracte en 1908

De l'autre côté, dans la partie du Nil remplie pour ainsi dire, et sur laquelle nous allons naviguer demain, on aperçoit quelques palmiers inondés et la fameuse île de Philae que nous devons contourner. Nous distinguons très bien le lit de Pharaon, connu de tous, en plein milieu du Nil. Il est donc à demi inondé et est appelé à disparaître avec le temps. C'est bien malheureux car ce sont de précieux et antiques souvenirs !

Près du barrage la vue d'Assouan est superbe : de jolis jardins bien soignés longent une partie du barrage jusqu'à la cataracte. Nous sommes étonnés d'y remarquer une aussi belle végétation : des palmiers, des bananiers, des poivriers, des ricins en fleurs et surtout des lauriers roses doubles. Il y a des allées entières de lauriers roses et en pleines fleurs – c'est merveilleux. J'ai du reste pris une photo en couleurs.

Retour par le désert, mais pour éviter les carrières nous passons par un autre chemin et les ânes nous portent vers le bateau.

Après le déjeuner, l'après-midi se passe à la correspondance et surtout à la préparation des malles et des colis, car Cook doit nous faire le transbordement de nos bagages pour le *Thèbes* demain matin à sept heures. Ce n'est pas rien de remettre tout cela en ordre, d'autant plus qu'avec les achats, bien médiocres il est vrai que l'on fait un peu partout, on se sait jamais où les caser. Madame Bellanger attrape chaud à faire ses malles et moi je suis aussi en nage. Quel travail !

On était si heureux dans sa cabine d'avoir toutes ses affaires pendues à des portemanteaux ou rangées dans des tiroirs ! Enfin demain nouvelle installation et puis il faut s'y faire, c'est une habitude à prendre !

A cinq heures tout est terminé et en attendant le dîner j'écris ces lignes. Nous nous sommes bien amusés de voir tout à l'heure de notre bateau des caravanes de dromadaires, on les chargeait de grosses malles de coton – ces pauvres bêtes sont tellement douces, elles grognent tout le temps mais elles marchent toujours. Les indigènes leur installent une balle ce chaque côté pesant bien 150 kg chacune, c'est à peine si la bête peut se relever, aussi deux hommes de chaque côté soulèvent les balles pour l'aider. Une fois chargé et debout, le chameau attend et ne fait pas un pas, au tour à un autre et une dizaine sont ainsi bâtés. Lorsque tout est terminé, la colonne se met en route à la queue-leu-leu. Les dromadaires se trouvent ainsi sur un sentier peu large et que les balles de coton encombrant complètement. La bête ne fait pas un pas sur le côté pour laisser passer qui que

ce soit, elle marche toujours au beau milieu, de sorte que lorsqu'on se trouve vis-à-vis de ces bons animaux, pour passer il faut quelquefois mettre pied à terre ou se courber sous leur fardeau. C'est quelquefois bien gênant car on a peur d'être arraché et de devenir aussi dromadaire ou chameau en recevant des bosses !

En résumé Assouan est une ville superbe, par sa situation surtout et par le pittoresque de ses rochers qui émergent du Nil.

Une seconde chose m'a beaucoup intéressé aujourd'hui, c'est la route superbe que nous avons parcourue d'Assouan au barrage mais qui n'est pas encore terminée. J'ai dit qu'elle a environ cinq kilomètres et que la moitié seulement est achevée. Elle est curieuse d'abord parce qu'elle est en plein désert et qu'elle est remarquablement unie. Ce serait une vraie piste à vélos ou à autos. Pour la rendre aussi lisse on a amené la terre des bords du Nil que l'on a étalée sur trente centimètres de hauteur. Comme cette terre ou plutôt ce limon se fendille par la chaleur, on a jeté par-dessus la terre une couche de sable qui a rempli ces crevasses. Ce n'est pas proprement dit du sable, mais du petit gravier de granit rouge des carrières. Une canalisation d'eau suit cette longue route et tous les cent mètres un indigène l'arrose avec une lance comme nos arroseurs de Paris. L'eau et surtout la pression ne manque pas – le réservoir immense maintenu par le barrage est là. Comme le soleil est brûlant, cet arrosage ne dure pas longtemps et la terre se refendille à nouveau – on remet du sable ainsi plusieurs fois. Il s'ensuit que cela a formé un macadam épais et dur qui ne se refendille plus ensuite, ayant été suffisamment garni de sable. Chez nous ce système de route ne conviendrait pas car il pleut et la première averse ne ferait que du vilain gâchis, mais ici il ne pleut jamais !

Nous passons la soirée au salon, et faisons nos adieux à ceux qui ne continuent pas le voyage avec nous – adieux presque touchants avec une miss américaine, Florence Bettmann de Cincinnati, avec laquelle nous avons fait échange de cartes. Elle m'a promis de correspondre avec moi ou même de venir me voir à Paris. Elle est la petite fille du monsieur de quatre-vingts ans et de sa femme que l'on a transportée toujours en palanquin. Adieux aussi à monsieur et madame Baur dont nous gardons toujours le meilleur souvenir.

Lundi 12 janvier

A sept heures du matin, les marins frappent à ma cabine pour enlever les gros bagages. A huit heures nous embarquons dans le petit vapeur qui nous a promenés à l'île Eléphantine et qui doit nous conduire au ponton qui se trouve amarré un peu plus loin que le barrage (El Chelal) où le *Thèbes* nous attend. Le *Thèbes* est plus petit que le *Ramsès-le-Grand* et au lieu d'avoir des roues sur le côté, elles sont à l'arrière. Il est très amusant de voir ces énormes roues faire une cascade continue pendant la marche qui tombe de cinq mètres de hauteur.

L'aménagement est toujours très luxueux, tout est peint au ripolin blanc, tout brille, tout reluit. Ce sont les mêmes dispositions pour les salons, fumoir, salle à manger, mais tout y est plus petit. Cependant par contre les cabines sont bien plus spacieuses. La cabine du colonel est une vraie chambre avec lits de 0,90 m. J'ai aussi un grand lit et ma cabine est double de celle que j'avais sur le dernier bateau. Les couloirs sont extérieurs, c'est-à-dire que les cabines s'ouvrent vers le Nil et le pont supérieur forme ombrage. Le *Ramsès-le-Grand* avait cette même disposition. On est très bien ainsi car on jouit de la vue, même de sa cabine, et sur le pont on est toujours à l'ombre.

Philae

En quittant le barrage, la première sensation que l'on éprouve, c'est l'inondation pour laquelle on regrette, pour les monuments anciens, qu'ils ne puissent plus être visités. On ne peut ainsi visiter l'île de Philae⁷³ qu'en canot⁷⁴. On en fait le tour et l'on voit le temple énorme ainsi que le lit de Pharaon émerger de l'eau. Tout près, notre bateau nous laisse très bien voir les détails de ce temple car il ralentit sa marche.

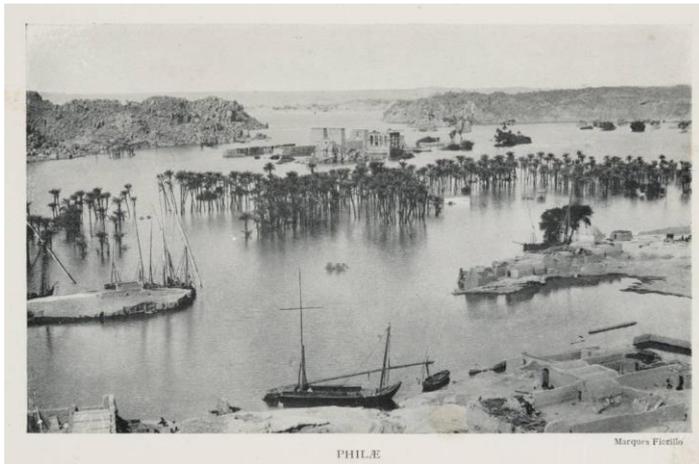


Photo 73 : L'île de Philae en 1906

Les rives inondées du Nil ont pris un tout autre aspect. Ce ne sont plus les cultures que nous avons rencontrées jusqu'à Assouan, ce ne sont plus ces villages entiers toujours accompagnés d'oasis, ce ne sont plus encore ces jolis bateaux à voiles qui nous encombraient souvent la route. Ici il n'y a plus rien que l'eau et le désert de chaque côté, c'est sauvage, c'est désolé, tout le long ce ne sont que des rochers et du sable, mais c'est joli tout de même car le paysage est unique.

On rencontre cependant des agglomérations de petites maisons en terre avec toits arrondis comme l'étaient les anciens corbillards appelés comètes et çà et là quelques palmiers inondés. Comment peuvent se nourrir les habitants de ces rives ? On se le demande puisqu'on n'y voit aucune végétation.

Lorsque le barrage a été construit le gouvernement a offert à tous les indigènes de leur donner une maison plus au nord de l'Égypte et du terrain plus fertile, en raison de l'inondation que le barrage allait produire, mais ils ont tous refusé de quitter leur pays, ils ont reconstruit leurs maisons plus haut tout simplement.

Vers midi nous passons une gorge où le Nil est très enserré et où il est aussi le plus profond : à cet endroit il atteint soixante mètres. Cette fois il n'y a plus aucune crainte d'être ensablé, du reste d'Assouan à Halfa, le Nil est forcément toujours très profond.

Nous arrêtons à Dendour pour visiter le temple construit par Auguste⁷⁵.

⁷³ L'île de Philae a été submergée dans les années 1970 par la hausse du niveau du lac de retenue de l'ancien barrage d'Assouan à la suite de la construction du haut barrage. Les temples et monuments édifiés sur l'île aux époques pharaoniques et gréco-romaines ont été déplacés sur l'île voisine d'Aguilkia, aussi appelée Philae par commodité.

⁷⁴ Pierre Loti évoque ce lieu dans *La mort de Philae* (1909).

⁷⁵ Ce temple, dédié à Isis, a été démantelé en 1962 suite à la construction du haut barrage et est aujourd'hui exposé dans une salle du Metropolitan Museum of Art de New York.

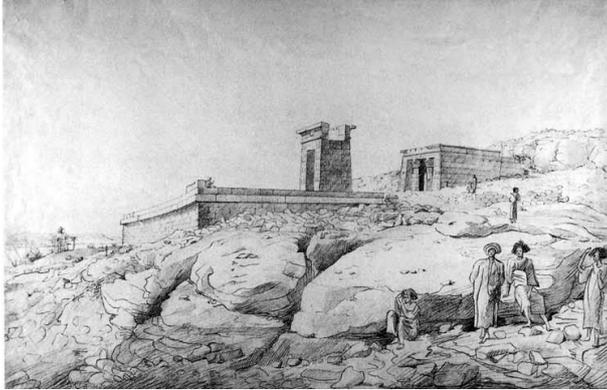


Photo 74 : Le temple d'Isis dessiné par son découvreur britannique Henry Salt en 1819

Le déjeuner et le thé sont servis toujours en grand tralala et il est agréable de constater qu'en plein désert sur le Nil on a son hôtel flottant et où l'on y trouve tout le confortable désiré.

Le coucher de soleil est surtout ce soir merveilleux : il est d'un rouge vermillon, en même temps de l'autre côté la lune, pleine en ce moment, se lève derrière les rochers. Ce contraste produit le plus bel effet qu'on puisse imaginer car la lune est excessivement grosse et brillante et ses reflets d'argent sur le Nil sont éblouissants.

Avant la tombée de la nuit, nous arrivons à Gerf Hussein. On ne voit plus comme avant Assouan les pontons de Cook pour aborder. Les marins se jettent à l'eau jusqu'à la ceinture et vont attacher leurs cordages sur les rochers. C'est bien sauvage et d'autant plus que nous sommes maintenant en Nubie et que les quelques indigènes qui viennent toujours à l'arrivée d'un bateau pour récolter quelques bakchichs sont surtout les enfants, complètement nus. Ils ont des colliers, des bracelets aux pieds et aux mains, le nez traversé par un anneau, d'autres au bout d'une oreille seulement. Les femmes et les jeunes filles portent une ceinture composée de coquillages enfilés dans une tresse quelconque comme un filet qui longe leurs cuisses et passe au-dessous du ventre. Ils ont tous des ventres énormes et le nombril très ressorti forme une petite pointe comme le bout du sein. Il faut les voir courir dans le sable ainsi que dans les débris de rochers qui sont sur les bords.

Les femmes sont d'un beau noir, mais sont affreuses ! Elles portent toutes un gosse à cheval sur leur grosse hanche. Mais on ne voit pas d'hommes, cinq ou six au plus sur une cinquantaine de femmes. Il paraît que, comme font nos marins, ils viennent régulièrement acheter un gosse à leur femme et s'en retournent travailler aux citernes dans la Haute-Egypte !

J'ai fait quelques photos de ces indigènes qui se battent comme des chiens lorsqu'on leur donne une petite pièce, c'est à qui se l'arrachera !

Le *Thèbes* pique son avant dans une petite île et va rester en plein Nil pour y passer la nuit.

Nous passons la soirée à regarder les jolis effets de lune sur les collines bleuâtres tout en écoutant un passager qui au piano joue des airs de sa composition. Il n'y a pas âme qui vive sur les rives, ce ne sont que des rochers en bordure et le désert à perte de vue !

Mardi 13 janvier

La nuit a été excellente jusqu'à cinq heures du matin où le bateau a commencé son appareillage. Contrairement au *Ramsès-le-Grand* qui partait en silence, le *Thèbes* fait un vacarme épouvantable et est très long à se mettre en route. Je crois que la machine avait du mal à prendre son élan car ce vacarme a duré plus d'une heure.

Le ciel est toujours sans nuage et d'un bleu indigo très pur. Le soleil est si vif que l'on se sauve pour chercher sur le bateau un petit coin d'ombre. Je me demande comment on ferait si les couloirs n'étaient pas abrités du soleil.

Nous arrêtons vers neuf heures à Ouadi-es-Seboua ou vallée des lions. Nous visitons encore un temple au bord de la rive érigé par Ramsès-le-Grand mais qui tombe en ruines. Les inscriptions à l'intérieur y sont cependant bien conservées.



Photo 75 : Le temple de Ramsès à Ouadi-es-Seboua

J'ai fait une photo en couleurs d'un groupe de palmiers émergeant du Nil avec quelques indigènes au premier plan, mais mon Dieu quelle lumière c'est le soleil de juillet !

Les enfants venus à notre rencontre nous offrent leurs petits travaux, des colliers, des poupées sans tête, etc. D'autres tiennent sur un jonc de beaux caméléons verts énormes. Ils prennent ces pauvres bêtes inoffensives et vous les posent sur le bras ou sur le devant du veston. Les caméléons s'y accrochent aussitôt et ne bougent plus. Ce n'est pas un fougueux animal ! Madame Bellanger veut en acheter un, mais le manager du bateau l'assure qu'il ne vivra pas en Europe à moins d'être dans une chaleur tropicale régulière.

Nous remarquons aussi un vieillard occupé à retourner le sable dans de petits rectangles de trois par six sur lesquels il a jeté des grains de blé. Il y a déjà d'autres carrés où nous remarquons qu'il a fait couler l'eau du Nil, plus loin d'autres carrés sont encore verts : c'est le blé qui y a poussé et qui a déjà quinze centimètres de hauteur. On ne se figurerait jamais que le blé puisse pousser dans le sable, et ce n'est pas du sable gras, c'est du sable jaune et qui s'envole facilement au vent. Tous les matins, comme le Nil est au même niveau de sa plantation, il ouvre son petit ruisseau et remplit le premier carré puis ouvre le second et ainsi de suite jusqu'à la fin. Au bout d'une dizaine d'arrosages, le Nil a déposé sur le sable un ou

deux millimètres de limon. Cela suffit pour y jeter les grains de blé, et il retourne le sable légèrement ensuite. Les arrosages continuent ainsi et le blé pousse très activement. Il n'y a pas non plus d'époque spéciale, quand le blé au bout de trois mois est mûr, il n'y a qu'à recommencer.

Les indigènes font pousser le blé, les femmes dans des mortiers le pilent pour faire la farine et en font ensuite des petites galettes. C'est la seule nourriture du Nubien avec quelques oignons qu'il fait pousser à côté de son blé.

Lorsque notre bateau arrête, le chef cuisinier fait généralement la distribution aux enfants des restants de nourriture. Ce matin un marin est venu apporter sur le sable une grande bassine de soupe mélangée de viande, poisson, fruits, etc. Une vingtaine de gosses qui attendaient la distribution en poussant des cris d'impatience se sont jetés sur cette bassine qui s'est renversée malheureusement pendant la lutte. Il fallait les voir se battre, se bousculer pour prendre de la soupe ou attraper un morceau avec leurs mains : on aurait dit des chiens. C'est bien malheureux de penser devant un tel spectacle que souvent d'autres enfants en Europe ne mangent même pas leur gâteau ! En parlant de chiens, il y en avait justement quatre qui essayaient aussi d'avoir droit au partage. Le chef leur donne aussi leur part. Ces pauvres chiens sont très maigres et n'ont que les os et la peau, ils ressemblent plutôt à des chacals, ils sont sauvages et se sauvent lorsqu'on veut les approcher. Ils ne mangent que lorsqu'il vient un bateau et tous les huit jours et seulement pendant les trois mois de saison. Aussi lorsque le bateau a levé l'ancre et que les indigènes nous faisaient leurs adieux, les quatre chiens étaient là au bord de l'eau et assis sur leur derrière, ils semblaient nous remercier en remuant la queue ! Et que d'expression dans le regard de ces animaux !

Vers midi, nous atteignons Korosko⁷⁶ sur la rive droite du Nil, point de départ de la grande route des caravanes pour Abou Hamed. Après le déjeuner nous arrivons à Amada sur la rive gauche pour visiter un petit temple très ancien et très curieux. Les rives du Nil changent tout à coup : au sable et aux rochers succèdent de jolies oasis de palmiers viennent longer le fleuve. L'arrière-plan est toujours, sur la rive gauche en remontant le Nil, formé de montagnes rocheuses de deux à trois cents mètres superbes dans le grand soleil qui les dore, et devant ce sont que des touffes de jolis palmiers. De ce côté le sable a reçu le limon bienfaiteur du Nil encaissé seulement de deux à trois mètres. Les puits à roue recommencent, ce ne sont plus les citernes remplies à main d'homme. Ces puits se nomment *sakieh*⁷⁷. Ils sont maintenant actionnés par des zébus, genre de bœuf qui tient entre ce dernier et le buffle. Le conducteur les conduit derrière assis sur une petite sellette, il a l'avantage d'être ainsi sur un manège de chevaux de bois toute la journée !

⁷⁶ Arthur Conan Doyle y situe son roman *Le drame du Korosko* (1896).

⁷⁷ Voir photo n° 64, p. 74

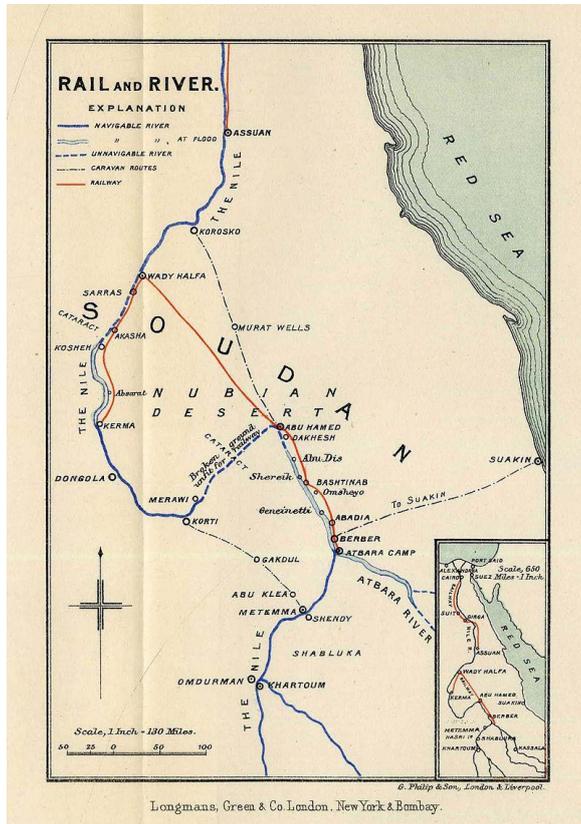


Photo 76 : Carte datant de 1899

Nous arrivons à Derr⁷⁸, centre du district de la Nubie. On ne peut se figurer la beauté des oasis de chaque côté du Nil. Du côté de Derr surtout on peut dire qu'on long une forêt de palmiers.

Il est toujours amusant de lorgner les indigènes qui sont tous aimables et qui nous font des signes et des saluts répétés. Les femmes sont maintenant coiffées à la nubienne, c'est-à-dire que leurs cheveux sont roulés par brins comme des ficelles au bout desquelles elles attachent un petit bout de bois jaune. La chevelure est graissée ou huilée. Elles sont nues et ne portent qu'un pagne retenu sur l'épaule ou à la ceinture par des boucles ou agrafes bizarres. Boucles d'oreilles, colliers, bracelets aux pieds et aux mains, et beaucoup ont un anneau énorme sur le côté du nez. Toutes portent un vase en terre qu'elles tiennent en équilibre sur la tête. Elles ne s'occupent uniquement du reste qu'à transporter de l'eau. Les hommes pour la plupart sont nus et n'ont qu'un petit mouchoir pour tout costume, les enfants sont nus comme des vers. Comment peuvent-ils rester ainsi au soleil ?

Vers six heures nous arrivons à Qasr Ibrim⁷⁹ à l'heure où le soleil va se coucher derrière les montagnes. Le bateau arrête devant un rocher à pic, on amarre les

⁷⁸ Village qui a disparu sous les eaux du lac Nasser. Il se situait dans le coude du Nil au nord-est de Korosko.

⁷⁹ La ville fortifiée occupait une falaise surplombant le Nil. La mise en eau du lac a transformé le lieu en île et noyé ses abords.

cordages où l'on peut, on établit la passerelle, les mains à moitié dans l'eau tiennent à deux une gaule pour servir de rampe. Nous allons passer la nuit là.

Il paraît qu'il y a des lions dans les parages, mais le bateau sera isolé pendant la nuit. Du reste on dit qu'ils ont peur des bateaux et qu'ils se contentent de les regarder de loin.

Nous faisons l'ascension de la montagne sur laquelle sont encore des ruines romaines d'une ancienne forteresse. On ne peut se figurer la jolie vue que l'on a de ce point sur la vallée du Nil et les environs. Nous restons là jusqu'au coucher du soleil qui est encore plus rouge que d'habitude.



Photo 77 : La forteresse de Qasr Ibrim est maintenant sur une île au milieu du lac Nasser

Il fait frais, la chaleur est tombée et il est réellement agréable de se voir juché là en pleine Nubie dans un endroit aussi désert et de se sentir cependant si à l'aise lorsqu'on songe de plus que notre hôtel flottant nous attend au bas de la montagne.

Rentrés à bord la passerelle est enlevée, nous dînons et passons la soirée à regarder toutes ces merveilles. Nous avons encore le lever de lune qui éclairait le ciel du côté opposé au coucher du soleil. J'ai remarqué que lorsque le soleil est couché la nuit arrive vite et en un quart d'heure mais les effets du soleil couchant durent plus d'une heure, c'est quand le soleil a disparu que tous les tons d'or et de pourpre viennent graduellement colorer le ciel qui se reflète dans l'eau du Nil. C'est de toute beauté !

Mercredi 14 janvier

Bonne nuit, mais même tintamarre qu'hier lorsque le bateau s'est mis en route ce matin à cinq heures. A partir de sept heures impossible de dormir. Le jour arrive, il est six heures, et frais et dispos je m'en vais écrire les présentes lignes dans le salon d'écriture. Les rives sont toujours gaies et fertiles surtout du côté gauche en remontant. A droite on voit au loin le désert à l'infini. Les montagnes ont disparu et ce ne sont plus que de petites collines rocheuses.

Nous passons vers neuf heures à Toski et nous devons arriver vers midi à Abou Simbel.

Les rives changent successivement de l'aridité à la fertilité. Le Nil est parfois très large, trois ou quatre fois la largeur de la Seine, et est quelquefois resserré. Jusqu'à Wadi Halfa ou seconde cataracte, la profondeur diminue et n'atteint en moyenne qu'une quinzaine de mètres.

Vers onze heures et demie nous abordons au pied de hautes montagnes rocheuses presque à pic séparées par d'énormes plateaux de sable jaune très fin et qui de temps en temps glissent à l'instar des glaciers pour former une pente très rapide et surtout très unie. Les enfants se mettent en bandes et se laissent rouler jusqu'au bas pour gagner quelques bakchichs, c'est effrayant de les voir dégringoler avec une telle rapidité d'autant plus que la hauteur d'un de ces plateaux atteint bien quatre-vingts mètres.

Abou Simbel

Au pied de ces montagnes sont entaillées deux grandes excavations dans lesquelles les anciens ont sculpté quatre colosses immenses semblables à ceux des colosses de Memnon. Ces colosses hauts de vingt mètres forment l'entrée du temple de Ramsès à Abou Simbel⁸⁰.



Photo 78 : Les temples d'Abou Simbel entre 1905 et 1907

Ce temple est creusé dans le roc comme plusieurs que nous avons déjà vus et sur une très grande profondeur (62 m). Le vestibule est flanqué de six colosses hauts d'une dizaine de mètres. Les inscriptions sont assez bien conservées et beaucoup sont encore en couleur.

Nous visitons aussi un autre petit temple situé à cent mètres du premier et qui a été dédié à Hathor⁸¹. La façade est ornée de six statues colossales de Ramsès, de sa femme et de ses enfants. Comme on le sait la femme est toujours sculptée dans le même bloc, mais sa hauteur atteint à peine la hauteur du genou de son mari !

⁸⁰ Il a été déplacé avec le petit temple au sommet de la falaise d'origine afin de la sauver de la montée des eaux du lac Nasser provoquée par la construction du haut barrage d'Assouan dans les années 1960. Afin de reconstituer le site d'origine, le temple est recouvert d'une colline artificielle creuse.

⁸¹ Le petit temple est en fait voué au culte de Néfertari, femme de Ramsès II, déifiée sous les traits d'Hathor.



Photo 79 : Le petit temple : on aperçoit les petites statues à droite des grandes

Le bateau s'amarré pour passer la nuit, nous faisons quelques excursions. L'après-midi nous tirons quelques jolies vues. La lune le soir donne sa clarté sur ces temples grandioses et éclaire la montagne de reflets brillants augmentés encore par sa réflexion sur le Nil ! On aurait pu aller jusqu'à Wadi Halfa au lieu de passer la nuit là, mais le programme est à suivre et il faut le respecter. La soirée se passe à jeter à manger aux pauvres chiens qui à moitié dans l'eau implorent les passagers. On leur jette du pain qui tombe dans le Nil, mais les enfants sont là et se jettent à l'eau aussi pour attraper un morceau. Le pain est souillé, ils le pressent dans les mains pour en sortir l'eau et le mangent avidement. L'eau du Nil n'est cependant pas très propre. On la dit malsaine, peut-être pour nous, mais tous les indigènes et les marins la boivent telle quelle. La cuisine à bord est certainement faite avec l'eau du Nil, mais à l'arrière sur les côtés du bateau sont établis une dizaine de filtres qui fonctionnent tout le temps. Un marin est chargé de les remplir au fur et à mesure au moyen d'un seau attelé à une corde. Nous faisons quelques photos du colonel et de sa dame en palanquin et portés par les marins du bord. Je passe deux heures à changer mes plaques Sigriste car il faut me préparer pour Khartoum où je risque de ne pouvoir établir une chambre noire. Avec le manteau arabe acheté par madame Bellanger je calfeutre toutes les issues et je parviens à disposer la chambre noire désirée dans ma cabine⁸². Mais diable que j'ai eu chaud à changer ces plaques car il faisait 28°. Je me couche à minuit.

⁸² Rappelons qu'il est l'inventeur d'un laboratoire portatif dont il nous parle dans son récit de voyage vers le Grand Nord.

Chapitre 3 : de Wadi Halfa à Khartoum, 15–20 janvier

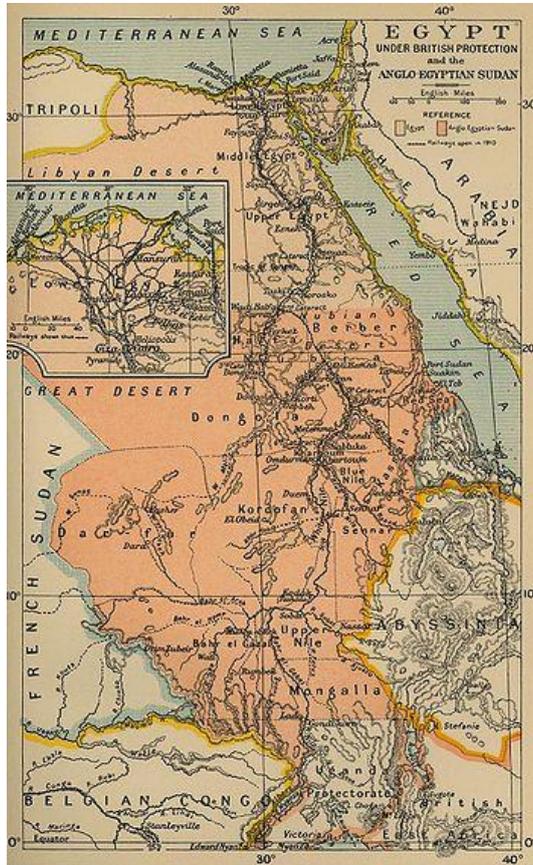


Photo 80 : Carte de 1912 où l'on voit Kodok (Fachoda) au-dessus de Upper Nile et Gondokoro un peu plus bas sous Mongalla

Jeudi 15 janvier

Très mauvaise nuit, du potin dans les cabines, la machine ce matin a du mal encore à se mettre en route, je crois que le système est défectueux.

A cinq heures je me réveille avec ce bruit d'enfer, tout le monde s'en plaint, et je m'occupe à refaire mes malles pour ne pas en perdre l'habitude.

Nous traversons des rives plus arides, plus désolées. Le guide vers dix heures nous annonce que la traversée de l'Égypte est terminée et que nous coupons la frontière du Soudan. Il va falloir mettre d'autres timbres sur les cartes postales ! Ils sont merveilleux et de toutes couleurs avec des sujets intéressants et bien appropriés au pays.

Jusqu'à midi c'est la désolation, plus de collines, du sable, toujours du sable, plus de maison et pas âme qui vive. A un tournant du Nil nous apercevons au loin les palmiers de Wadi Halfa où nous devons arriver à une heure et y prendre le train de trois heures pour Khartoum. Le soleil pique extraordinairement et il faut rester à l'ombre. Depuis quelques jours je ne sors plus sans le casque colonial, ce serait imprudent. Beaucoup de passagers ont le casque anglais, plus épais comme liège que le nôtre, les bords sont plus écartés de la figure mais ils ne sont pas seyants. Les dames portent le même casque avec un voile vert pour se couvrir au besoin la figure et de plus ont toutes une ombrelle.



Photo 81 : Casque colonial français ou salacot Photo 82 : Casque colonial anglais (pith helmet)

A midi le drogman nous fait signer une déclaration certifiant que l'on n'est pas porteur de revolver ni de munitions. Nous sommes surpris mais comme il nous assure que c'est officiel, il nous remet une feuille toute rédigée en français, anglais et allemand et qu'il n'y a qu'à remplir. Comme j'étais porteur d'un browning et de cent cartouches et ne sachant si on allait me confisquer le tout, pour une fois j'ai menti, et mieux que cela il a fallu que je signe ce mensonge. Il est absolument interdit d'entrer des armes au Soudan.

Wadi Halfa

Après le déjeuner nous arrivons à Wadi Halfa ou seconde cataracte du Nil. Comme la première elle n'a rien d'intéressant et le Nil y coule au milieu de petits rochers. On parle de construire là aussi un barrage comme celui d'Assouan.

Lorsqu'on arrive à Halfa on est désillusionné, le quai où l'on aborde n'a rien de couleur locale. Des maisons basses construites à l'européenne le longent derrière une rangée d'acacias. On se figure arriver au viaduc d'Auteuil (Point du Jour) avec le bateau-mouche de la Seine. Tous les gros bagages sont débarqués à dos par les marins et rangés sur le quai sous la direction du drogman de Cook puis également transportés à dos au chemin de fer soudanais situé à cent mètres du quai. Je plains bien ces pauvres marins qui plient sous le poids des lourdes malles !

Ce débarcadère est réellement mal installé d'autant plus qu'il faut monter ces lourds fardeaux par un escalier en pierre d'une trentaine de marches. J'ai bien cru à un certain moment que mon Nègre et sa malle allaient dégringoler (elle pèse 70 kg).

Le train de luxe

Nous allons à pied au train qui fait concurrence comme luxe aux bateaux et comme couleur puisqu'il est lui aussi peint au ripolin blanc. La forme de ce train est bien étudiée pour résister à la chaleur torride du désert et surtout à la poussière de sable qu'il soulève dans sa vitesse. La machine est toute petite comme celles d'Angleterre et qui m'ont toujours étonné : on dirait des jouets d'enfants comparativement à nos monstres de locomotives, et cependant elles tirent aussi lourd et vont aussi vite ! Le plafond des wagons à boggies est à double paroi et isolé par du liège. Des auvents en forme de persiennes descendent jusqu'à hauteur des vitres comme un petit toit, et ces vitres sont très basses, on ne peut voir qu'étant assis. Les vitres sont en verre bleu fumé et on n'en ouvre qu'une sur deux de sorte que lorsque nous sommes montés nous avons été assez longtemps à nous faire à cette grande obscurité.

Comme luxe et confortable c'est le summum de ce qu'on peut désirer : sleeping-car avec très bon lit, un compartiment pour chaque voyageur, cabinet de toilette ultra confortable dans chaque compartiment. On est seul et il est ainsi facile de se mettre à l'aise. Le wagon restaurant est merveilleux, le menu à la française⁸³ et on y boit du vieux vin de Bordeaux et de l'eau bien fraîche de toutes les sources minérales !



Photo 83 : Le train de luxe Wadi Halfa Khartoum (*L'Illustration*, n° 3279 du 30 décembre 1905)

Il est réellement curieux d'avoir un confortable pareil pour traverser le grand désert de Nubie qui doit nous conduire à Khartoum en vingt-six heures. Exactement à trois heures le train part et la ligne s'en va droit dans le désert.

On ne voit que quelques monticules à l'horizon émergeant du sable très jaune et très fin. On suit le télégraphe ou plutôt le télégraphe suit la voie ferrée. Au bout d'une heure environ le train arrête. Nous sommes curieux de voir la gare, il n'y en a pas, une seule petite maison carrée en torchis porte au-dessus de la terrasse un énorme numéro, c'est le N°1 – en effet il ne peut y avoir de noms de village puisque tout autour c'est le désert. Un Soudanais est là, c'est le chef de gare mais après avoir pris de l'eau, car il y a un puits, le train part sans son signal.

En sortant de notre sleeping-car, nous sommes aveuglés par la réverbération intense de la lumière, et rôtis par le soleil. Nous nous dépêchons de rentrer dans notre wagon obscur. Malgré le calfeutrage, la poussière fine de sable entre dans les compartiments et on est incommodé car le nez se bouche de suite tellement cette poussière est fine. En quelques minutes tous les colis en ont un millimètre d'épaisseur, on dirait de la fine sciure de bois !

⁸³ Entrée, plat, dessert

Le ventilateur fonctionne sans arrêt et nous permet d'obtenir 32° car nous aurions 35°. Il fait bien chaud et tous les voyageurs se mettent à l'aise.

Dans chaque gare un puits a été creusé pour pouvoir alimenter la machine. Il paraît que ces puits ont seulement 24 m de profondeur et atteint l'eau du Nil. Nous passons dix gares, c'est-à-dire portant les numéros de 1 à 10, et la nuit arrive. Pendant que nous dînons avec un menu de choix et du personnel noir pour servir parlant assez bien le français, nos lits sont préparés. Il n'y a plus qu'à se laisser dormir dans cette douce chaleur !

Vendredi 16 janvier

La nuit a été assez bonne, et malgré les arrêts j'ai pu dormir cinq heures consécutives. La chaleur avait légèrement baissé et en me levant il n'y avait plus que 28°. Mais le soleil se levait, il était six heures, et s'annonçait bien étincelant.

Le train marche à une bonne allure d'express, nous avons à parcourir jusqu'à Khartoum 850 km en vingt-six heures, ce qui fait du 33 km à l'heure en moyenne, y compris les arrêts, ce n'est pas mal pour un train du désert.

Nous passons des parties plus rocheuses, nous voyons même de temps en temps quelques arbres à épines broussailleuses.

Nous arrivons à quelques petits villages dont les indigènes sont complètement nus. Les maisons sont maintenant des paillottes, c'est-à-dire qu'elles sont rondes avec un toit en herbes séchées et branchages et ce toit forme une pointe au sommet. Un seul petit trou : c'est la porte.

Devant ces paillottes, des indigènes et quelques gosses regardent passer le train. Nous rencontrons souvent des chameaux tout seuls dans le désert et très loin de quelque habitation. Nous pensons que ce sont des chameaux égarés ou condamnés à mourir, étant trop vieux. Le fait est que sur le parcours nous rencontrons souvent des ossements, mais nous ne rencontrons aucun oiseau, nous ne voyons même aucune mouche ni moustique ! L'air du désert est très vif et très brûlant.

Nous passons à Abou Hamed, petit village près de Berber plus important et nous atteignons Atbara qui est le point de jonction de l'embranchement que nous prendrons au retour pour aller à Fort-Soudan⁸⁴ où nous embarquerons pour naviguer sur la Mer Rouge.

Au loin nous croyons voir assez souvent des chotts ou marais salants comme j'en ai rencontrés dans le Sahara, mais il paraît qu'il n'y en a pas, ce sont des effets de mirage.

Nous passons plusieurs stations importantes : El Damer, Kabushia, Shendy. Le train ne s'arrête que quelques minutes, juste le temps de tirer quelques clichés des indigènes accourus pour voir le train et des groupes de soldats soudanais d'un type merveilleux. Ils font presque tous deux mètres, sont d'un noir verni, ont des uniformes d'un très bon goût qu'ils portent crânement, ils portent une espèce de toque comme un fez mais beaucoup plus haut et surmonté d'un plumet blanc sur le côté. Les uns sont en kaki, les autres en rouge, en vert, en blanc. Le coup d'œil est ravissant.

Le maître d'hôtel du wagon-restaurant nous porte nos notes dans le compartiment, ceci nous annonce notre arrivée à Khartoum. Il est cinq heures et la chaleur commence à tomber.

⁸⁴ La ville est fondée par les Britanniques en 1905 au terminus de la ligne ferroviaire reliant le Nil et la mer Rouge, à 45 km au nord de Suakin (voir photo n° 76, p. 86).

Khartoum

Nous traversons un grand pont en fer jeté sur le Nil et nous arrivons en gare. La gare est toute petite et construite à l'européenne. Trois ou quatre portiers d'hôtel sont là. Celui du Grand Hôtel s'occupe de nos colis et de nos gros bagages.

Une calèche nous attend conduite par un beau Soudanais habillé de blanc et coiffé d'un turban dont l'extrémité sort au-dessus de la tête en forme de panache. Les deux petits chevaux sont arabes et ont l'air malheureux. Le colonel et sa dame s'installent et je me mets à côté du cocher. L'hôtel est très loin de la gare et la sensation que l'on éprouve en arrivant à Khartoum est la même qu'en arrivant au Caire.

Une grande voie de deux kilomètres de long et ombragée d'acacias aux fruits jaunes semblables à de gros haricots à écosser nous mène au bord du Nil. Au loin on remarque bien des cahutes indigènes, des carrés immenses de maisons en terre, mais c'est trop loin pour distinguer. On se figure donc arriver à Saint-Cloud et un jour de fête. En effet c'est aujourd'hui vendredi qui est le dimanche des mahométans et à cet effet des régates ont lieu sur le Nil. En arrivant au Nil, nous tournons à gauche sur le quai et notre hôtel est encore à cinq cents mètres de là. Impossible de marcher sur ce quai ombragé et arrosé, bordé de maisons et villas européennes appartenant aux fonctionnaires et officiers coloniaux, tellement la rue est encombrée surtout d'Européens.

Sur le bord du Nil, la foule est beaucoup plus importante car elle regarde les régates signalées comme en France par des coups de canon. Il est curieux malgré cela de voir la quantité de femmes et d'enfants indigènes venus aussi pour voir la fête. Ces Soudanais sont par groupes, les enfants sont nus comme des vers, les femmes sont à demi-nues jusqu'à la ceinture et ne sont couvertes que par un voile bleu foncé, et il faut voir ces têtes ! En général elles sont assez bien faites, les jeunes évidemment, mais mon Dieu qu'il y en a de vilaines !



Photo 84 : Khartoum en 1880 vu du Nil

Les policemen et les soldats sont à remarquer par leur beau type et leur crânerie à porter leur beau costume.

Nous remarquons sur le Nil une course de canots automobiles, et un petit canot surtout qui file en formant à l'avant de grosses vagues qui le couvrent. Nous étions à l'hôtel au moment où ce canot avait gagné la course et nous entendions les cris et les bravos de la foule enthousiasmée.

L'hôtel est très grand et situé en face du Nil comme je l'ai dit. Toujours quelques Nègres habillés de blanc pour faire la haie. Nous sommes merveilleusement installés. Comme au Caire j'ai une chambre à deux lits qui est immense. Quand j'aurai trop chaud dans l'un, je pourrai me rafraîchir dans l'autre. J'ai une porte qui donne sur une immense terrasse faisant face au Nil et ombragée d'acacias et de

palmiers. En bas un superbe jardin bordé de lauriers roses en pleines fleurs. Quelle jolie vue et quelles belles fêtes je pourrai passer là. Il n'y a pas de moustiquaire au lit, car il n'y a pas une mouche ni un moustique dans la chambre. La terrasse est ombragée également par un toit de sorte que le soleil n'y peut pénétrer. Il y fait assez frais et j'ai 28°, dehors il fait 32° ce soir.



Photo 85 : Le Grand Hôtel à Khartoum

Après un bon lavage ayant été un peu fatigué d'avoir été dans le train obscur pendant vingt-six heures, nous prenons un apéritif consistant simplement en une bonne limonade fraîche. Il n'y a du reste pas autre chose ou du whisky que les Anglais savent ingurgiter avec grand plaisir.

Le dîner est toujours magnifiquement servi mais par des Européens en habit et qui parlent toutes les langues. Le propriétaire est un Allemand et est très aimable, le menu et la cuisine de premier ordre. Les messieurs en habit ou en smoking, les dames toutes décolletées, en toilettes claires et ornées des plus beaux bijoux. Après le dîner, au dessert, nous entendons le concert que donne dans le jardin la musique du 3^e Régiment Soudanais. Nous filons vite au jardin où il fait bon à ravir et nous écoutons plusieurs beaux morceaux de musique anglaise et française surtout. Quel joli décor de féerie nous avons là devant nous ! Sous les palmiers, cinquante soldats soudanais, tout habillés de blanc et rouge et coiffés de leur haute toque blanche également, jouent là droits comme des piquets sous la direction de leur chef. Ils sont étincelants de couleur et de cuivrierie astiquée. Nous passons là une heure bien agréable et d'autant plus que je viens de recevoir une lettre de mon fils Henri qui en contenait trois autres, de ma femme, d'Emile et de mon révolutionnaire Maurice. Un télégramme de plus m'annonce que tout est parfait. Je ne peux désirer mieux !

Samedi 17 janvier

Nuit chaude et mouvementée causée par un peu de fatigue. A huit heures et demie nous sommes tous cependant solides pour aller faire la première excursion à Omdurman, ville assez importante distante de deux kilomètres environ de Khartoum. En somme Khartoum et Omdurman ne font qu'un, mais il y a cependant

une grande distance qui les sépare car on sait que ces deux villes sont en plein désert⁸⁵.

C'est à Omdurman qu'a eu lieu la fameuse bataille qui assura le Soudan aux Anglais⁸⁶. Des révoltes avaient souvent lieu sous la conduite du calife qui était le grand chef militaire et religieux des indigènes révoltés. Ce calife a, paraît-il, fait tuer des milliers d'indigènes, il était juge suprême et animé d'un fanatisme terrifiant. Le général égyptien Gordon⁸⁷ d'accord avec les troupes anglaises fut tué dans un guet-apens en se rendant à son cabinet de toilette à son réveil. Au moment où il y entrait on lui trancha la tête.

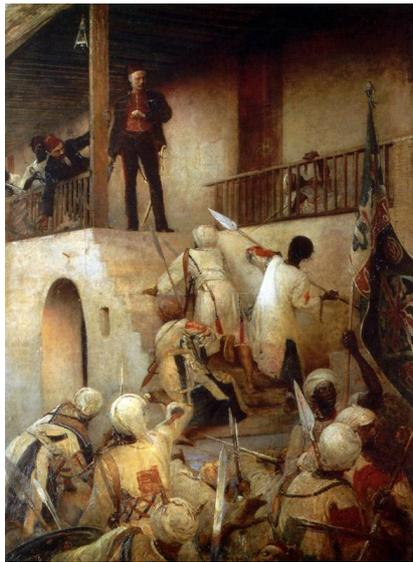


Photo 86 : La fin du Général Gordon par George William Joy (1893)

De cet assassinat se prépara l'expédition anglaise contre le calife qui mit une dizaine d'années pour être au point. C'est Lord Kitchener qui fut le grand chef de cette expédition. Quand on pense au travail inouï qu'il fallut faire pour établir le chemin de fer qui reliait Wadi Halfa à Khartoum et ce en plein désert sous le soleil tropical, on en déduit les pertes qu'ont dû subir les troupes anglo-égyptiennes. Il lui fallut transporter 30.000 hommes, vivres et bagages, et tout le matériel de guerre par la route du Nil depuis le Caire jusqu'à Wadi Halfa puis commencer le fameux chemin de fer qui devait les conduire à Khartoum centre de la rébellion.

⁸⁵ Omdurman est en fait situé de l'autre côté du Nil sur la rive ouest, en face de Khartoum donc. Le premier pont ne fut construit qu'en 1928.

⁸⁶ En 1898, les Britanniques menés par le général Kitchener défont les troupes mahdistes à la bataille d'Omdourman, assurant la conquête du Soudan anglo-égyptien. Winston Churchill, alors officier de cavalerie, participa à la célèbre charge du 21^e régiment de lanciers britannique, une des dernières de l'histoire, et l'évoqua dans son récit *The River War: An Account of the Reconquest of the Sudan* (1899) qui sera grandement apprécié.

⁸⁷ C'était en fait un général britannique qui entra au service de l'Égypte et fut nommé gouverneur du Soudan en 1874. Il s'attacha à éradiquer le trafic d'esclaves, dont le Soudan était depuis longtemps une plaque tournante. En 1879, il donna sa démission à la suite de difficultés avec le nouveau khédivé Tawfik mais revint en février 1884 au Soudan, à nouveau en tant que gouverneur, dans le cadre de la guerre des Mahdistes. Son objectif initial était d'évacuer les Égyptiens demeurés dans la ville, devenue indéfendable après l'anéantissement à El Obeid de l'armée égyptienne venue combattre les troupes du Mahdi. Mais la prise par celles-ci de Berber, plus au nord, rendit cette manœuvre impossible. Résolu à ne pas abandonner sans rien faire la ville aux fanatiques du Mahdi, il en organisa la défense, espérant que le gouvernement britannique de Gladstone enverrait une armée de secours. Mais le corps expéditionnaire arriva le 28 janvier 1885, deux jours après la prise de la ville et la mort de Gordon. La mort de celui-ci fut entourée de légendes, comme on le voit ici.



Photo 88 : La tombe du Mahdi en 1898

Nous prenons quelques instantanés de groupes de curieux et nous visitons la ville indigène et les bazars. Nous faisons cette promenade à pied au milieu de ces Noirs qui nous font des propositions de bracelets, poignards, maroquinerie, etc. Nous remarquons que ces Soudanais sont bien plus aimables que les vendeurs du Caire qui sont tannants et qui agacent le voyageur. Là c'est le contraire : ils sont doux et si le prix qu'on leur offre ne leur plaît pas ils s'en vont et n'insistent pas. Il y a beaucoup d'articles que nous aurions certainement achetés espérant que le vendeur allait enfin céder à notre prix et qui nous sont passés devant le nez, nous avons cru que c'était comme en Egypte où il faut énormément marchander.

Il fallait voir ce marché où toutes ces femmes à moitié nues vendent par terre des galettes, des graines de maïs en petits tas, etc. Cela n'a rien de ressemblant avec le Caire, c'est tout autre chose !

Madame Bellanger est entourée de plus de cent Soudanais et avait peine à se frayer passage. Les femmes quittaient leur place pour l'admirer, et l'on peut dire que si l'on vient pour les regarder, les indigènes nous regardent bien plus. On est suivi dans la rue par une troupe de types de toutes sortes qui rient et qui nous regardent avec des yeux étonnés.

Les enfants, filles et garçons, sont nus comme des vers et viennent aussi nous voir, mais malheur si on braque un appareil photographique ! Tout le monde se sauve, les gosses crient et se fichent par terre en courant, les femmes rentrent vite dans leurs cahutes.

Avant de reprendre le petit vapeur, je prends un instantané de grands Nègres (sept ou huit) complètement nus et occupés à laver leur linge (une grande chemise) au bord du Nil.

Retour à l'hôtel. Déjeuner puis départ à trois heures et demie lorsque le soleil est un peu moins chaud pour la visite de Khartoum. Les âniers sont devant l'hôtel, ils ont l'air malheureux et ne nous inspirent pas confiance, les ânes sont de même et mal sellés. Le fait est qu'au bout d'une demi-heure l'âne de madame Bellanger tombe et veut se rouler d'où culbute. Heureusement madame Bellanger s'habitue à ce genre de pelle puisqu'elle en sort toujours sans accident. Il faut dire que c'est un bon cavalier et que cet après-midi nous aurons encore cinq heures d'âne à faire dans le désert et qu'elle les fera sans fatigue !

Nous longeons le quai c'est-à-dire la partie de la ville européenne, nous visitons la résidence du Sirdat et Gouverneur du Soudan⁹⁰. C'est un magnifique palais à

⁹⁰ L'indépendance du Soudan (en arabe *Bilad-es-Sudan*, le pays des Noirs) fut octroyée le 1^{er} janvier 1956.

l'européenne et construit en vue de la chaleur. Le jardin contient des plantes tropicales de toute beauté et est entretenu par quantité de Noirs occupés à arroser sans arrêt. Un énorme vestibule contenant des trophées, des drapeaux pris au calife, des armes, etc. précède un vaste salon servant de salle à manger. La table y est recouverte d'une nappe blanche et les pièces d'argenterie sont encore sur la table. Le palais du gouverneur se visite seulement certains jours. Nous remarquons plusieurs tableaux intéressants, comme celui de Gordon, général en chef tué comme je l'ai dit à son réveil. On nous fait voir la place où il a eu la tête tranchée.



Photo 89 : Le palais du Gouverneur en 1941

Nous visitons toujours en faisant de grandes courses avec nos ânes, les différents établissements coloniaux, collège, etc. devant ce dernier est érigée la statue en bronze de Gordon, puis nous faisons des kilomètres dans le désert et nous sommes surpris d'arriver à des maisons presque alignées et formant des rues et passages sur un espace énorme.

Les tribus

Ce sont de toutes petites maisons en terre et basses et suivant les carrés ont des formes différentes, les unes sont des paillottes au toit de branchage pointu, les autres forment des demi-cercles, d'autres encore ont l'air de cloches à fromage. Ce sont autant de tribus différentes et il y a une trentaine de ces tribus. On en remarque très bien la différence, soit par la taille des indigènes, leur couleur, les ornements qu'ils se mettent au nez ou aux oreilles et surtout par leurs balafres. Ce qui est surtout curieux ce sont ces balafres faites sur tout le corps et entaillées très profond dans la chair. Les uns ont trois coupures longues de dix centimètres à côté les unes des autres et sur chaque joue, d'autres en ont au front, d'autres au menton, au nez. Beaucoup de femmes en sont littéralement couvertes aux seins et au ventre. Chaque forme de balafre indique la tribu.

Certaines tribus sont dociles et travailleuses, d'autres sont terribles et révoltées⁹¹, les Shilluk, les Dinka⁹², les Niam-Niam⁹³ sont sauvages et ont été anthropophages⁹⁴. On ne peut en approcher et le guide refuse de nous laisser entrer même dans une des rues de leur village. Nous nous contentons de passer

⁹¹ Point de vue typique de l'époque coloniale !

⁹² Dans leur langue, les Dinka se désignent comme *jieng* ou *muonyjang*, c'est-à-dire *hommes*.

⁹³ Les Niam-Niam ou Azandé, le nom signifie *le peuple qui a beaucoup de terre*.

⁹⁴ Rassurez-vous, ils ne mangeaient que des guerriers tués sur le champ de bataille et des criminels ! Ce cannibalisme, limité seulement à telle ou telle occasion, n'était le fait que de certains individus. La chair humaine répugnait à la majorité du groupe et les actes anthropophagiques qu'on a pu relever au sein de celui-ci semblent avoir eu pour explication l'appétence pure et simple et, dans certains cas, une faim extrême (ce qu'on a appelé le « cannibalisme de pénurie »).

pour ainsi dire dans l'allée centrale, c'est là où nous risquons des instantanés bien difficiles à prendre car tous se sauvent et se fâchent. J'ai pris une vieille femme d'une tribu du Lado⁹⁵ qui est docile, et voyant qu'elle se fâchait je l'ai appelée pour lui donner quelques piastres. Je m'attendais à un sourire comme remerciement, pas du tout, la bonne femme qui semblait vouloir se boulotter⁹⁶, attrape la courroie de mon appareil très violemment comme pour arracher sa figure qui était prise malgré elle dans ma boîte et me regardait avec des yeux très menaçants. Le guide et le colonel arrivèrent et en lui donnant quelques piastres elle se sauva comme une folle dans sa cahute.



Photo 90 : Femme shilluk portant une jarre, 1877 (photo Richard Buchta)



Photo 91 : Dinka avec scarifications vers 1910



Photo 92 : Femme Azandé ou Niam-Niam avec scarifications (Richard Buchta, 1877)

Chaque tribu a un puits toujours très profond et aucun n'a le droit de puiser dans celui d'une autre. Il n'y a aucun instrument pour puiser l'eau, ils tirent une espèce de seau avec une corde. Trois ou quatre indigènes ne font que cela et remplissent les vases que les femmes déposent autour du puits et les mettent ensuite sur leur tête. J'ai pu en surprendre quelques-unes avec mon appareil car elles ne s'y attendaient pas. Il ne serait certes pas prudent d'essayer de faire de la photo tout seul, je crois qu'on n'en reviendrait pas sans perte et fracas ! Du reste je ne puis faire que de grands instantanés, et mes chers stéréos en noir et blanc et en couleur sont malheureusement abandonner. Il serait impossible de m'installer avec un pied et de mettre au point avec mon voile car lorsque je serais prêt à tirer je n'aurais sûrement plus personne.

Il paraît, et on me l'a dit aussi en Algérie et en Tunisie, que ceux qui malheureusement ont été pris par un appareil sont condamnés à mourir prochainement ! Rien que de le voir dans la main, tous se sauvent, la mère sort de sa cahute et attrape ses gosses par un pied, par le bras, comme elle peut et

⁹⁵ L'enclave de Lado est un territoire qui fait actuellement partie du Soudan du Sud et de l'Ouganda, mais qui fut occupé de 1894 à 1910 par l'État indépendant du Congo. Le territoire comprenait notamment le site de l'actuelle capitale du Soudan du Sud, Djouba.

⁹⁶ Manger quelque chose

jette tout ce petit monde dans sa cahute. Elle y entre ensuite vivement et risque seulement un œil au dehors. On ne voit en effet que des yeux qui brillent puisque la cahute est très sombre à l'intérieur et que toute la marmaille est noire. J'ai pu tout de même, je crois, en surprendre quelques-unes.

Nous avons vu des petits gosses dont les affreuses balafres venaient d'être faites il y a quelques jours et dont le pus coulait en attendant la guérison car ils n'y mettent aucun pansement. Il faut remarquer que ce ne sont pas de petites entailles qui ne laisseraient qu'une légère cicatrice, ce sont des coupures profondes d'au moins un centimètre et disposées de façon à ce qu'un côté de la coupure dépasse de quelques millimètres l'autre côté une fois guérie. Il se produit donc une épaisseur de chair. C'est horrible et ce que ces pauvres gosses souffrent ! Cependant il faut qu'ils y passent, c'est la marque indélébile de la tribu.

On ne peut se faire une idée de voir ces Noirs chez eux, cela est difficile à décrire et les expositions ethnographiques⁹⁷ de Paris et autres villes ne peuvent pas en donner la plus petite idée !

Nous sommes réellement satisfaits de notre journée, mais un peu fatigués de ces sept heures d'âne (dont deux le matin). Nous rentrons à l'hôtel où nous nous rafraîchissons avec quelques limonades et de la bière de Munich que nous buvons pour la première fois.

Soirée délicieuse et fraîche (28°) car une petite brise du Nil nous évente légèrement. Nous passons la soirée sur la terrasse en regardant les étoiles dont la quantité et surtout l'éclat sont extraordinaires et aussi pour assister au feu d'artifice. En effet nous avons toutes les chances, car on fête aujourd'hui le Jour du Roi. Ce jour, 17 janvier, est celui où le roi d'Angleterre⁹⁸ à son retour des Indes il y a deux ans est venu visiter le gouverneur de Khartoum. Ce jour est devenu mémorable et restera désormais le jour de fête du pays.

J'ai déjà vu de très beaux feux d'artifice, mais je puis dire que celui-ci était parfait : il n'y avait pas de pièces empyriques⁹⁹ et autres, mais il y avait quantité de fusées, de chenilles, de bombes étincelantes qui ont dû bien étonner les moricauds. Ce feu a duré une heure et dans arrêt. Après une journée aussi bien remplie, nous allons nous coucher à onze heures.

Dimanche 18 janvier

Nuit médiocre, il a fait très chaud. Nous prenons une voiture à l'hôtel pour nous rendre à une pharmacie pour acheter différents produits antiseptiques afin de pouvoir lutter contre les moustiques qui, paraît-il, vont être terribles à partir de Fachoda¹⁰⁰. Peu de voyageurs font ce grand voyage, non seulement en raison de l'éloignement (encore deux mille kilomètres), mais surtout à cause des moustiques qui y règnent en maîtres et surtout de la mouche tsé-tsé dont la pique on le sait est mauvaise et peut engendrer la maladie du sommeil.

Une artiste peintre qui a fait ce voyage il y a quelques années nous dit qu'elle a fait pendant une quinzaine de jours son séjour dans un garde-manger, c'est-à-dire dans une boîte garnie de petit grillage. Elle nous dit aussi de nous faire faire des bottes en cuir léger qui montent jusqu'à la ceinture car les moustiques traversent facilement le pantalon. En résumé, elle nous représente notre voyage comme

⁹⁷ Sujet déjà abordé dans son récit de voyage au Spitzberg. Il fait ici allusion à une pratique du XIX^e siècle, les « exhibitions de sauvages » au Jardin d'Acclimatation à Paris où l'on exposait à l'époque des tribus venant de différentes contrées de l'empire colonial français. Ces « exhibitions de sauvages » alimentèrent dès le XIX^e siècle de vifs débats car les hommes étaient confinés derrière les grilles de la grande pelouse, comme les animaux dans leurs cages voisines. Un panneau explicatif se trouve aujourd'hui au Jardin d'Acclimatation.

⁹⁸ Il s'agit du roi George V (1865-1936).

⁹⁹ Il doit vouloir dire : pas de spectacle pyrotechnique à proprement dit.

¹⁰⁰ Fachoda (aujourd'hui Kodok) est située à 650 km au sud de la capitale soudanaise Khartoum sur la rive occidentale du Nil Blanc.

devant être beaucoup plus intéressant que tout ce que nous avons vu jusqu'ici mais elle nous dit aussi combien nous aurons à souffrir de toutes sortes de mauvaises mouches. Comme je l'ai dit : pour moi, la mouche c'est l'ennemi, donc je ne me vois pas blanc. Enfin, il faut aller jusqu'au bout puisqu'il faut souffrir pour connaître et apprendre ! Il y a bien des dames qui souffrent pour être belles.

Une complication légère surgit en causant avec le représentant de Cook installé dans l'hôtel et qui doit nous donner nos billets pour Gondokoro et Réjaf (Congo Belge). En lui parlant de notre voyage en Palestine au retour, il m'assure que je n'entrerai pas sans passeport sur le territoire ottoman. J'avais cru comprendre à Paris que le passeport était inutile pour le Soudan étant présenté par Cook, mais j'avais oublié de me renseigner pour la Turquie qui est sur ce point intransigeante. Nous nous renseignons pour trouver le Consul de France afin d'obtenir ce passeport obligatoire, mais il n'y a pas de Consul à Khartoum, il n'y a que le représentant du Consul Général du Caire. Nous allons donc en voiture voir ce représentant, Monsieur Espagne, auquel l'hôtel avait téléphoné car c'est aujourd'hui dimanche. Ce monsieur a bien voulu nous recevoir à onze heures.

Après avoir fait quelques emplettes et acheté un formidable lot de cartes postales, nous nous sommes rendus chez monsieur Espagne qui nous a reçus de la plus aimable façon, heureux dit-il de serrer enfin la main à des Français. Après lui avoir expliqué mon cas et lui avoir remis les pièces qu'heureusement j'avais eu soin d'emporter, il m'assura qu'à mon retour à Khartoum le 16 février mon passeport serait prêt.

On ne pouvait réellement être plus aimable et de fil en aiguille nous entrâmes en conversation. Son secrétaire, Français également, s'intéressait à la photographie et me demanda à voir mon Sigriste, puis nous parlâmes voyages. Ces deux Français sont célibataires et avec leur cuisinier et un domestique forment à eux quatre la colonie française de Khartoum. Petite colonie il est vrai mais réellement admirable car ils nous ont raconté qu'il fallait avoir tué père et mère pour habiter un pays pareil. Ils ont ajouté qu'ils avaient été au Tonkin et en Chine mais que ce n'était pas à comparer. A notre retour, nous nous proposons de les inviter à dîner, car réellement leur aimable réception nous a démontré qu'ils avaient été heureux de trouver des compatriotes.

Après le déjeuner nous prenons le guide de l'hôtel et une voiture pour retourner aux tribus indigènes et essayer de prendre quelques instantanés intéressants. J'ai déjà raconté la difficulté que j'ai eue pour en surprendre quelques-uns et nous usons de stratagèmes pour y arriver cependant. Madame Bellanger, toujours très entourée, prend un bébé dans ses bras et pendant que la mère la regarde et que des groupes se forment, je les prends par surprise. Mais, mon Dieu, comme il y en a qui me regardent de travers et combien de piastres ai-je distribuées pour qu'on ne me casse pas mon appareil et ma figure !

La journée a été brûlante et nous avons soif. Nous prenons la bonne bière de Munich, et madame Bellanger voulant s'allonger sur un rocking-chair est balancée un peu trop fort par le colonel, il s'ensuit une troisième pelle mais cette fois bien dénommée, car sans son chignon qui a amorti le coup elle se serait fendu la tête sur le carrelage. Elle est tombée en arrière, les jambes en l'air. On s'est précipité mais toujours en riant elle nous assure qu'encore pour cette fois, elle n'avait rien de cassé !

Après une journée aussi bien remplie, nous allons nous coucher à onze heures.

Lundi 19 janvier

Assez bonne nuit, toujours très chaude, 30° dans la chambre, c'est la nuit la plus chaude jusqu'ici. Je commence à dormir en costume indigène, on a moins chaud !

Nous prenons une voiture et passons la matinée à différents achats, chapeau colonial pour madame Bellanger, de la toile moustiquaire en pièce pour nous fabriquer des voiles au besoin, une malle en zinc car à force d'acheter des objets divers il n'y a plus de place dans les nôtres.

Les magasins de la cité européenne n'ont rien de ceux des grandes villes, comme Le Caire, Assouan ou Louxor qui ressemblent à ceux de France. Ce sont des comptoirs comprenant tous les articles se rapprochant comme genre. Il n'y a pas de vitrine ni d'étalage. Ces comptoirs sont installés dans des maisons basses, carrées et assez vastes. Il faut faire chaque fois de grandes distances pour trouver un de ces comptoirs du reste peu nombreux. Nous trouvons dans l'un d'eux de la pharmacie comme vente principale mais on vend des cartes postales, des appareils photographiques, des parfums, des liqueurs, des bonbons, des bijoux, etc. c'est un peu le genre de nos grands magasins mais en plus petit. Ce sont bien, comme je me le figurais, des comptoirs coloniaux.

L'après-midi, nous avons retiré chez Cook nos billets pour Gondokoro et Réjaf, mais comme ces derniers n'indiquent pas de numéro de cabine et que Cook ne pourra nous le dire que demain, nous décidons d'aller visiter le bateau qui doit nous y conduire et dans lequel nous devons rester vingt-six jours !

Nous avons cru que ce bateau était assez prêt de l'hôtel car le portier nous avait dit le premier jour que l'omnibus nous y conduirait en un quart d'heure. Erreur complète tout au moins pour aujourd'hui, car le bateau est à son garage et non pas à son quai de départ.

Comme il est difficile de se faire comprendre des cochers moricauds qui ne savent que quelques mots d'anglais, voyant le nôtre aller à l'envers de la direction qui nous avait été indiquée, nous commençons au bout d'une heure de voiture dans le désert à la trouver mauvaise ! Pas du tout, il nous conduisait à Khartoum-Nord en passant sur le pont en fer par de très grands détours, toujours sans route dans le sable. Je plains bien les deux pauvres chevaux !

Nous arrivons au pont où nous sommes passés en chemin de fer. Une partie de ce pont est réservée aux voitures et aux piétons, mais nous n'y avons rencontré ni les uns ni les autres ! On paie un droit de passage, c'est le cocher qui s'en acquitte et un moricaud à l'autre bout prend les tickets qu'on lui a remis.

Nous revoilà dans le désert cette fois un peu plus cahotés et après une demi-heure encore de marche en suivant l'autre rive du Nil, nous refaisons le même chemin en sens inverse et nous nous retrouvons à un kilomètre en face de notre hôtel. Nous nous sommes bien amusés de cette plaisanterie car un petit bateau aurait pu tout facilement nous traverser en un quart d'heure, mais il n'y a pas de bateau ! Il n'existe que le petit vapeur de Cook mais qui était parti en excursion. On aurait dû nous dire tout cela, enfin cela fait marcher le commerce : total quinze francs de voiture.

Nous avons jeté un coup d'œil sur notre bateau, le *Gédid*, car l'ingénieur n'était pas là. Ce n'est qu'un indigène qui parle à peine l'anglais qui a pu nous faire visiter rapidement les cabines et la salle à manger, le tout bien petit. Out y est petit en effet et le bateau n'est que le double plus grand qu'un bateau-mouche (cinquante mètres de long). Ce que nous avons remarqué de curieux, c'est sur le pont supérieur, la cage à mouches, ainsi appelée par nous. C'est un carré garni de toile métallique, comme nous le disait l'Anglaise qui a fait le voyage et qui peut contenir une quinzaine de personnes. Elle peut avoir cinq mètres par trois. Cela a réellement l'aspect d'un garde-manger. C'est là-dedans que nous allons passer une partie de nos vingt-six jours pour ne pas être dévorés par les moustiques ! Adorable perspective, enfin !

Nous prenons un apéritif dans un comptoir grec très bien agencé, les nombreuses bouteilles ne sont pas dans une cave, et le vin ou les liqueurs doivent bien s'abîmer avec une telle chaleur. Nous prenons chacun un soda, mais on nous le sert absolument tiède ! Nous remarquons qu'à Khartoum-Nord, les maisons carrées et basses sont aussi construites en terre, on y voit des portes, des fenêtres un peu installées à l'européenne. Ces maisons forment comme à Omdurman pour les tribus sauvages des allées et des rues assez vastes et toujours au beau milieu du désert. Ces agglomérations sont formées par les diverses sectes de Grecs, Arméniens, Juifs, quelques Slaves, Libanais, etc. ceux enfin qui sont venus du nord de l'Afrique ou de l'Asie mineure tandis qu'à Omdurman, ce sont les tribus venues du sud de Khartoum jusqu'à l'équateur. Nous revenons par le même chemin à l'hôtel après avoir été très cahotés et très peu renseignés ! La soirée délicieuse se passe à la terrasse où nous ne nous lasserons jamais de ce ciel pur illuminé d'étoiles étincelantes.

Mardi 20 janvier

Nuit toujours chaude. Je me lève de bonne heure pour envoyer mon lot de cartes postales aux parents et amis. Je profite de ce qu'il n'y a pas d'excursion ce matin pour envoyer ces cartes. Ce n'est pas un petit travail car on sait qu'en France elles ne sont jamais remises lorsqu'elles sont rares et surtout lorsqu'elles possèdent de jolis timbres. Je les mets donc sous enveloppe et qu'il me faut découper à l'endroit du timbre puis écrire deux fois les adresses, une sur la carte et une sur l'enveloppe. En trois heures, sans perdre haleine, je n'ai pu en écrire que trente-six.



Photo 93 : Le confluent du Nil blanc à gauche et du Nil bleu à droite en saison sèche (avril). Khartoum est au centre et en bas, Omdurman à gauche et Bahari à droite, chacune sur une rive. L'île de Tuti est visible au centre du confluent, entre les trois villes.

Après le déjeuner nous avons fait une excursion à faire sur le Nil bleu et le Nil blanc. A Omdurman, qui se trouve à trois kilomètres de Khartoum, le Nil blanc se rencontre avec le Nil bleu. On remarque très bien la différence de couleur des deux eaux car le Nil a toujours eu jusqu'à Wadi-Halfa une teinte plutôt jaunâtre – ici il est plus clair, moins sale et le ciel en se reflétant le fait paraître bleu. Le Nil blanc a conservé cette teinte crayeuse de sorte qu'au confluent on remarque, comme je l'ai dit, une différence de couleur très marquée, mais à vrai dire l'un n'est pas bleu et l'autre n'est pas blanc !

C'est le petit vapeur de Cook qui nous fait faire cette excursion et nous naviguons quatre heures sur le Nil. Au point terminus de la promenade, nous nous arrêtons à l'arbre de Gordon, sorte de chêne vert à épines et énorme comme fût. Cet arbre

est tout seul au bord du Nil et il possède sa grande histoire. Le général Gordon de l'armée anglo-égyptienne se tenait toujours sous cet arbre pour être à l'ombre probablement et plus masqué des troupes du Calife. Lorsqu'il fut assassiné comme je l'ai dit, les officiers pour venger sa tête purent cerner un certain nombre de Soudanais et les faire prisonniers. J'ai dit aussi qu'à son tour le fameux calife, barbare et sanguinaire, avait été tué. Or tous ces prisonniers, plusieurs centaines, furent pendus à l'arbre où Gordon dirigeait chaque jour les batailles ou surveillait les escarmouches devant Omdurman. Tous les matins, on en pendait cinq à une branche et cinq à une autre, de sorte que l'exécution de ces prisonniers demanda plusieurs jours¹⁰¹.

J'ai fait deux photos d'indigènes occupés à la culture devant cet arbre historique. Les rives du Nil blanc à cet endroit sont assez fertiles car le terrain y est tout à fait plat et le Nil en se retirant y a déposé son limon précieux.

Nous revenons à l'hôtel au soleil couchant toujours merveilleux, nous dînons dehors comme d'habitude la soirée se passe dans le jardin de l'hôtel au milieu des palmiers où trois escamoteurs grecs et arméniens viennent y faire quelques tours de passe-passe. Comme toujours les messieurs élégants sont là en habit, les dames en peau¹⁰² et habillées de toilettes somptueuses !

Demain matin, nous partons à neuf heures. Notre bateau pour Gondokoro et Réjaf est amarré à deux-cents mètres de l'hôtel et est en train de charger nos victuailles pour vingt-six jours !

La visite de Khartoum est terminée, nous la continuerons au retour. Avant de terminer ces lignes pour aujourd'hui, je vais encore noter quelque chose qui nous a fait bien rire. A l'hôtel, qui est cependant de premier ordre, les W.C. ne sont pas installés dans un système de tout à l'égout, probablement c'est le manque d'eau qui en est la cause. Cependant le Nil n'est pas loin et puisque les puits (sakiehs) fonctionnent jour et nuit, on ne devrait pas en manquer. Donc, au lieu d'eau, on la remplace par du sable¹⁰³, et lorsque l'on a opéré, une pancarte enseigne la manière de se servir du système : *Tirer très fortement la poignée pour faire tomber le sable, et si le sable ne tombe pas, couvrir en prenant du sable avec la pelle dans la boîte placée sur le côté.* En voilà une cuisine !

Je suis arrivé le premier jour au moment où l'on venait probablement de remettre une tinette, celle-là était toute neuve ou fraîchement étamée. Lorsque je me suis présenté à elle, j'ai eu un moment de réflexion et surtout de retenue car j'ignorais complètement le fameux système du sable. J'ai bien vu la boîte à sable, sur le côté la pelle, j'ai risqué un œil dans la lunette, tout y était net et brillant, or pendant une minute je me suis demandé si je n'allais pas commettre une erreur en m'asseyant sur la tinette, car je pensais que l'installation n'était peut-être pas terminée ou en réparation, mais comme je remarquais un rouleau de papier qui prouvait bien que ces W.C. étaient utilisés, j'ai risqué le paquet.

C'est un système bien défectueux, car j'ai suivi de point en point les prescriptions de la pancarte : rien n'a marché, le sable n'est pas tombé, mais comme le cas était prévu, j'ai mis la pelle en train et à l'instar des chats me suis employé à masquer mon obole !

Madame Bellanger a bien ri lorsque je lui ai raconté mon embarras de la première minute. Elle avait compris que n'ayant pas osé m'asseoir sur la tinette toute neuve, je m'étais installé sur la boîte à sable ! Erreur, j'y avais bien pensé au premier

¹⁰¹ Je n'ai pu vérifier l'exactitude de ces informations.

¹⁰² Expression désuète aujourd'hui qui signifie en grand décolleté.

¹⁰³ C'est le principe des toilettes sèches.

moment mais heureusement il m'est venu subitement un trait de lumière qui m'en a empêché, il était moins cinq...

Jusqu'à onze heures, j'écris ces lignes après avoir bouclé ma grosse malle que l'on vient enlever demain à huit heures. Lorsqu'on enlève une malle dans ces grands hôtels ce n'est pas rien ! Le portier arrive et vous fiche un grand coup de casquette pour vous saluer – du reste il ne fait que cela pendant toute la journée – quatre ou cinq moricauds sont là qui attendent le signal de l'enlèvement. Après avoir répondu au salut profond du portier galonné d'or et en le priant d'entrer, son personnel bamboula arrive et entre discrètement dans la chambre. Le portier, du doigt, montre la malle à enlever comme le fait l'ordonnateur des pompes funèbres à ses croque-morts. En cinq sec, c'est enlevé ! Encore un grand coup de casquette et tout est terminé, moi je me range sur le côté pour faire la haie ! Aussitôt alors rappliquent la femme de chambre, l'Arabe ou plutôt le Soudanais, puis un autre généralement plus petit et plus maigre qui fait les chaussures. On sait ce que cela veut dire, et cela remet en mémoire que l'on aura des pourboires à donner à toute la bande, aussi il en sort de tous les coins ! Il est vrai qu'en France et autre part c'est la même chose !

Le galonné d'or, l'homme aux coups de casquette, est généralement un Allemand, je lui donne toujours une piastre par coup de casquette, et cela me revient souvent très cher !

Chapitre 4 : de Khartoum à Rejaf, 21 janvier – 6 février

Mercredi 21 janvier

A huit heures en effet on vient enlever la malle, notre bateau, le *Gedid*, est sous pression et nous y embarquons vers dix heures.

Le petit voyage du Grand Hôtel de Khartoum qui dure à peine un quart d'heure se fait dans un joli break. Le patron de l'hôtel et l'employé de la maison Cook nous accompagnent au quai d'embarquement. Nous passons une petite oasis de jolis palmiers au milieu desquels s'élèvent une dizaine de maisons indigènes formant un paysage des plus gais et bien de couleur locale, car les habitants, curieux de nous voir passer, restent devant leurs cahutes.

A bord du *Gedid*

Le quai au moment du départ est assez animé. Nos gros bagages arrivent et restent au soleil pendant une heure avant d'être descendus dans nos cabines et quel soleil, il fait bien 50° car on ne peut y tenir la main. Heureusement que je n'abandonne jamais mes boîtes à plaques et que je puis les descendre moi-même dans ma cabine n° 8, je suis satisfait de cette cabine qui est assez grande et qui me permet de bien m'installer. Ce qui laisse à désirer c'est que l'eau pour la toilette se trouve dans un broc émaillé et que chaque fois que je veux me laver les mains il faut que je lève ce broc qui pèse lourd (cela suppléera à la gymnastique qui me manque en ce moment). La propreté y laisse pas mal à désirer et je me propose de refaire mon ménage à fond chaque fois que le bamboula aura terminé.

Le lit est grand, du reste il y en a deux superposés et comme j'occupe la cabine pour moi seul, je me sers du lit supérieur pour faire une étagère de vêtements que je range comme dans un rayon de tailleur. Le lit se compose d'un sommier composé de ressorts à boudins très flexibles mais ne dépassant pas quatre centimètres d'épaisseur, il fait quatre-vingts centimètres de large, dessus un petit matelas en crin de six centimètres d'épaisseur et le drap de lit le recouvre : c'est le lit-galette, du reste toujours employé pour les lits de bord, on y est très bien si l'on est pas trop difficile ! Le lit supérieur maintient la moustiquaire dont les bords inférieurs sont repliés sous le matelas lorsqu'on est au lit. Par terre, un linoléum et une carquette soudanaise qui ferait bien mon affaire dans mon bureau à Paris, car elle est très jolie.

Jusqu'ici tout peut aller, mais ce qui ne va plus et qui est étonnant pour voyager dans les pays tropicaux, c'est qu'il n'y ait pas de ventilateur électrique pour aérer les cabines ou les rafraîchir. Dans les trois bateaux que j'ai pris jusqu'ici (même le *Portugal*), il y avait des ventilateurs et nous n'en avions pour ainsi dire pas besoin. Ici, où il y a urgence, il n'y en a pas, ce qu'il n'y a pas non plus c'est le vase de nuit – c'est le Nil qui en servira – et le plus étonnant c'est que la nuit il n'y ait pas de lumière.

Dans le *Ramsès-le-Grand* et le *Thèbes*, l'électricité était coupée à onze heures du soir, mais on pouvait y suppléer par une lampe-applique contenant une bougie, ici pas de bougie, on ne comprend probablement pas qu'on ait besoin de se lever la nuit, puisqu'en effet on n'a pas prévu de vase de nuit ! Heureusement que j'ai ma lampe électrique et de plus ma montre lumineuse qui me rend réellement grand service car souvent je me suis trouvé sans lumière.

La salle à manger sert de salon d'écriture et comme sur les autres bateaux du Nil les cabines sont extérieures. Le soleil y frappe et les chauffe comme un four, c'est ainsi que le thermomètre marque 38° dans la mienne.

Il y a un pont supérieur mais pas couvert de sorte que jusqu'au coucher du soleil on ne peut y aller, on n'en reviendrait pas !

Le soir à six heures, le soleil se couche. A partir de six heures et demie, on a plus de fraîcheur. En ce moment tous les passagers (nous sommes douze – huit hommes, deux dames et deux demoiselles – une Russe et une Anglaise) sont en bras de chemise et étalés sur de grands divans en bois auxquels sont accrochés des toiles à voile comme couchettes. La soirée y est délicieuse car on a un peu d'air, je dis délicieuse car aujourd'hui surtout nous ne savions où trouver un coin assez frais.

Le menu laisse à désirer, cependant il faut s'en contenter car c'est la première fois que le gouvernement soudanais nourrit ses passagers. L'année dernière, il fallait encore emmener un domestique indigène qui faisait votre chambre et votre cuisine, il fallait de plus se contenter de provisions de conserve ou de fruits secs et cela pendant vingt-six jours ! Ce ne devait pas être tentant de faire un pareil voyage !

Nous avons du vin de Bordeaux et du Chianti très bons et de l'eau d'Evian, mais le tout servi à la température de l'eau du Nil, qui est à 24° et sert de cave. Les bouteilles sont dans une caisse à trous comme les boutiques à poissons qui nous suit comme un bateau. On juge que ces boissons tièdes sont peu agréables, elles sont même écœurantes. Un jour viendra où les clients seront plus abondants et le gouvernement fera installer une machine à glace, des ventilateurs électriques, des lampes bougies et donnera des pots de chambre, mais les clients sont rares pour ces voyages.

Sur la passerelle supérieure, à l'arrière, est établie la fameuse cage à mouches dont j'ai parlé. C'est là où nous irons dormir quand il n'y aura plus moyen de rester dans les cabines. J'ai dormi une heure cet après-midi et cela m'a beaucoup reposé, mais il faisait réellement trop chaud !

Je crains bien que mes plaques en couleurs ne soient dégradées car elles ne résisteront certainement pas à une telle chaleur.

Comme sur les autres bateaux il y a des filtres que l'on remplit d'eau du Nil avec laquelle, bien entendu, on fait la cuisine et la toilette. Il y a une salle de bains chauds ou froids à volonté pour hommes et femmes. Les W.C. sont confortables et installés à l'anglaise, c'est-à-dire à chute d'eau. J'aime mieux ce système que celui du sable de Khartoum.

La machinerie est très intéressante, car elle n'est pas établie comme dans les autres bateaux dans la salle où les pauvres chauffeurs ne pourraient résister à la chaleur. C'est dans la partie inférieure, à ras d'eau, qu'est construite la machinerie qui se trouve ainsi en plein air et qui actionne par deux pistons de chaque côté l'énorme roue à palettes qui nous fait marcher. Sur le *Ramsès-le-Grand* et le *Thèbes* il y avait deux roues mais plus petites. Lorsque le bateau marche, cette énorme roue forme aussi une jolie cascade où l'on voit toujours un arc-en-ciel produit par les rayons du soleil.

Le personnel du bord est soudanais et comprend quatre hommes pour tout le bateau, ils sont d'un beau noir luisant et la figure toute balafrée. Sur la tête ils portent un turban blanc arrangé à l'indienne. Ils portent comme costume une grande chemise blanche serrée à la taille par une large ceinture rouge. Nous sommes obligés de nous faire servir par des signes car ils ne parlent que leur langue et ne comprennent même pas l'anglais. C'est bien désagréable !

A onze heures notre bateau lève ses amarres et nous sommes surpris lorsque nous voyons quitter le quai. Nous étions entourés à l'avant et sur le côté d'autres bateaux-radeaux sans machine, deux à l'avant à côté l'un de l'autre et solidement joints, et un de chaque côté du nôtre. Nous avons cru jusqu'ici que ces radeaux venaient approvisionner le *Gedid* et qu'ils allaient nous quitter au départ, pas du tout ces cinq bateaux n'en faisaient plus qu'un et c'est le nôtre qui entraînait le tout. Je ne sais pas jusqu'où nous devons les quitter, car jamais nous ne pourrions passer dans le Nil lorsqu'il sera plus étroit. Ces radeaux ne sont pas très agréables car ils sont garnis d'une trentaine d'indigènes qui accompagnent un Anglais qui va traverser la forêt de Gondokoro pour aller jusqu'au lac Victoria ou Nyanza, et qu'il nous faut respirer l'odeur de leur cuisine aux oignons !

Ces indigènes cependant nous amusent beaucoup de les voir faire leur cuisine, leur toilette et même de les suivre dans leurs jeux. Ils couchent comme de bien entendu à la belle étoile et sont certainement mieux que nous dans nos cabines. Cet Anglais est un officier qui a une mission d'exploration dans ces parages. Le pays est bien malsain et il lui faut traverser la forêt équatoriale jusqu'où nous allons. Il y va avec sa femme, ils sont jeunes et ont l'air solides tous les deux. Comme ces régions sont inhabitées, je me demande ce qu'il va y faire, car il n'y a pas âme qui vive à partir de Réjaf jusqu'aux lacs qui seront notre point terminus, il n'y a que des moustiques et aussi la mouche tsé-tsé qui y est en quantité prodigieuse.

Il y a une quinzaine de porteurs soudanais et une grande quantité de bagages et de matériel de campement. Un indigène est spécialement chargé de la surveillance des fusils et munitions et il y en a de tous les calibres !

A midi nous passons devant Omdurman que nous connaissons et nous restons là environ deux heures pour opérer des chargements divers. Notre bateau est à cent mètres de la rive de sable qui s'étend à perte de vue dans le désert et nous nous intéressons beaucoup à lorgner les femmes qui viennent prendre leur bain. Comme on le sait elles ont juste un pagne à la ceinture composé d'un rectangle de mousseline bleu foncé de deux mètres sur un mètre de large. Lorsqu'elles entrent dans l'eau, elles conservent leur pagne puis le retirent pour le sécher au-dessus de leur tête. C'est l'affaire de deux minutes à peine par le grand soleil. Elles sortent de l'eau après y être restées une demi-heure, remettent leur pagne et s'en vont en emportant une bassine énorme d'eau sur leur tête. D'autres femmes lavent leur linge mais elles doivent en avoir peu, des gosses tout nus le font sécher en le tenant en l'air et en courant comme le font les enfants avec un cerf-volant. En quelques minutes le linge est sec.

Plus près de nous des indigènes se baignent aussi, mais sont séparés d'une cinquantaine de mètres seulement des femmes. Ceux-là arrivent nus et partent de même. Avec la lorgnette, c'était amusant de voir ces baignades surtout qu'elles changent un peu de celles qu'on regarde à Trouville et où la lorgnette n'est pas permise ou tout au moins est très indiscreète. Les indigènes voient aussi qu'on les regarde, mais ils n'y font pas attention, ils ont toujours été nus et ne pensent pas à la bagatelle, comme on dit en Belgique.

A deux heures, nos cinq bateaux toujours attachés (et ce sont des chalands énormes qui ont au moins chacun cinquante mètres de long) se remettent en route.

Nous quittons le Nil bleu et nous entrons dans le Nil blanc que nous avons déjà fait en excursion pour aller à l'arbre de Gordon. Chemin faisant nous rencontrons le petit vapeur de Cook qui en revenait. Nous y reconnaissons quelques touristes qui ne vont pas plus loin que Khartoum et qui nous font des signes d'adieux. Nous repassons devant l'arbre de Gordon et là le Nil blanc prend une largeur extraordinaire : on dirait un immense lac large de quatre kilomètres au moins.

Nous rencontrons des quantités innombrables d'oiseaux aquatiques, des grues, des ibis et de gros canards noirs dont la tête est rayée de blanc. Nous y rencontrons aussi les premiers crocodiles, mais on ne peut les distinguer, le Nil étant trop large à cet endroit.

Les rives sont très plates et toutes verdoyantes. Ce ne sont plus les rives de l'Égypte où le fleuve est plus encaissé et où l'on est obligé de monter l'eau par les sakihs ou puits à roue ou par le système des citernes à main d'homme. Ce sont de grandes plaines de sable très plates que le Nil a recouvertes de son limon et qui retiré maintenant y donne une grande fertilité. On ne voit aucune maison, c'est désert, et je crois que cette verdure ne sert qu'à des pâturages, nous remarquons en effet beaucoup de troupeaux de chèvres noires à nez très bossu qui entourent le berger toujours nu. On ne voit pas un arbre, seulement quelques palmiers au loin, droits comme des plumeaux, et il y en a très peu. La vue malgré cela est très curieuse et a un caractère spécial.

Le soir un indigène fait le tour du bord en agitant cette fois une petite clochette qui nous change heureusement du maudit gong qui agace les oreilles. Deux Anglais ont eu le courage de venir dîner en smoking, mais ils le lâcheront bien vite, nous

verrons cela demain soir. Deux autres viennent en bras de chemise avec une petite cravate régates¹⁰⁴ comme pour jouer au tennis, ceux-là je les approuve. Deux autres viennent en paletot blanc, le colonel vient en alpaga et moi en kaki. Il est heureux que la détestable habitude anglaise de dîner en smoking disparaisse pour un voyage pareil surtout avec une chaleur aussi forte. Je crois que dans quelques jours nous serons admis en caleçon de bain ! Les dames sont en toilettes légères et décolletées, mais pas en tenue de soirée !



Photo 94 : La cravate régates

Nous allons sur le pont supérieur à côté de la cage à mouches nous étaler dans les grands fauteuils et respirer l'air pur et frais du soir. Nous jouons aux cartes, madame Bellanger et moi, pendant que les trois jeunes officiers anglais sautent à la corde ou font de la gymnastique d'assouplissement. Je me mets de la partie bien entendu pour montrer que les officiers français ne restent pas en arrière ! Je fais heureusement tous leurs mouvements, mais ils restent en panne devant les miens ! Et cependant, on n'est plus jeune¹⁰⁵ !

A dix heures et demie nous allons essayer nos nouveaux lits, cette fois sous la moustiquaire bien que nous n'ayons pas encore vu de moustique ! On doit entrer dans un four, l'air de la cabine n'étant pas renouvelé, enfin je m'allonge en costume indigène et passe une assez bonne nuit.

Jeudi 22 janvier

Le bateau, contrairement à ceux que nous avons jusqu'ici et qui s'arrêtaient la nuit, continue sa marche. Je me demande comment les marins peuvent diriger ce bloc de cinq bateaux dans les sinuosités du Nil dont, la nuit, on voit à peine les bords. La lune est absente encore pour deux ou trois nuits jusqu'à sa nouvelle phase et la nuit est bien noire, il faut aux indigènes une réelle habitude pour éviter les accidents. Le soleil est cuisant de dix heures à quatre heures et il est impossible d'y rester longtemps et surtout sans casque.

Vers onze heures, nous apercevons à l'avant une colline volcanique, le Jebel Aulia, et nous passons devant un village habité par la tribu des Danagla. Les rives

¹⁰⁴ C'est à la fin du XIX^e siècle qu'apparaît la cravate « régates », plus fine, aux bouts carrés dont le noeud s'inspire des noeuds marins. C'est l'ancêtre direct de la cravate moderne.

¹⁰⁵ Né le 6 février 1867, il va fêter des 47 ans pendant le voyage (cf. infra).

prennent un aspect plus riant, on dirait presque les bords de la Seine en Normandie, car le désert a complètement disparu. J'ai dit que les rives étaient maintenant plates et par conséquent verdoyantes et qu'on y remarquait d'assez beaux troupeaux de chèvres. Derrière ces prairies apparaissent maintenant des lignes d'arbres. Ces arbres forment des silhouettes rondes et de loin on dirait des pommiers : ce sont des mimosas et des acacias d'une espèce à grosses épines. De temps en temps nous remarquons des champs de blé et de maïs dont les teintes sont déjà dorées comme à la moisson, de sorte que l'on a à la fois des vues de printemps avec les prairies et les arbres et des vues d'automne avec les blés et les herbes déjà brûlées par le soleil.

Les rives sont maintenant bordées de plantes aquatiques, joncs et roseaux. Les joncs sont jaunes comme de la paille et ont déjà cessé de vivre, à part quelques touffes vertes qui essaient encore de résister aux rayons brûlants du soleil.

Dans l'après-midi, nous apercevons au loin une haute montagne le Jebel Arachkol et vers trois heures nous arrivons à Ed Dueim, gros village d'environ 7.000 habitants. Le bateau stoppe deux heures à cet endroit pour faire son chargement de bois, car il faut dire que la machine est chauffée au bois.

Le soir sur la terrasse à l'avant de laquelle s'élève la grosse cheminée, le bois en brûlant produit des gerbes continuelles d'étincelles comme un immense bouquet de feu d'artifice, c'est bien amusant d'autant plus que ces étincelles tourbillonnent comme de petits serpents lumineux.

Nous allons à terre et nous nous promenons dans les rues bordées comme toujours de maisons en terre couvertes de toits pointus en paille. Nous sommes toujours suivis par des troupes d'indigènes, surtout des gosses qui viennent nous proposer l'achat de leurs fabrications ou d'objets européens qu'ils se figurent être très intéressants pour nous. C'est ainsi qu'on nous propose des bobines en bois sans fil, des petites bouteilles vides de toutes formes, des pots de fleurs en terre cuite, les mêmes que nous avons pour nos jardins, beaucoup insistent pour nous vendre ces pots de fleurs. D'autres arrivent avec des chapeaux en paille tressée, ces chapeaux sont plats et pointus comme ceux des Chinois. Ce qui est curieux, c'est qu'au Soudan les indigènes ne connaissent pas la valeur de l'argent. Lorsqu'on veut acheter quelque chose, on leur montre une pièce, ils la regardent et la retournent, généralement ils refusent car il faut qu'ils en voient beaucoup. Si on leur offre une pièce de cinq piastres (la pièce vaut 1,26 F), ils la refusent ne la connaissant pas. On peut donc leur donner ces cinq piastres en petites pièces de demi-piastres, comme cela en fait dix, ils acceptent. La monnaie n'est pas employée par les indigènes qui ne font que des échanges, la vraie monnaie est du sucre noir non raffiné, ils en donnent un ou plusieurs morceaux.

Nous avons eu beaucoup de mal à tirer quelques photos, les femmes et les gosses se sauvent, ils crient et nous regardent de travers.

Dans les maisons, on remarque quelques artisans qui se composent d'Arabes d'une race spéciale mélangée à celle des Danagla. Ils sont plus civilisés et sont un peu plus vêtus, ils sont moins noirs de peau.

Après une heure de marche sous un soleil cuisant, nous rentrons à bord et assistons au chargement de bois qui est bien rangé sur la rive. Une trentaine de Nègres font l'allée et venue de ces tas de bois au bateau et sont chargés au maximum. Ils ont beaucoup de mal à passer sur le ponton dont l'établissement est rudimentaire. Deux pieux en fourche soutiennent en équerre les deux traverses qui sont à terre. Entre ces deux traverses des branchages et de la paille d'orge ou de maïs forment le plancher qui avance dans le Nil d'une vingtaine de mètres. Il faudra des prodiges d'équilibre et faire bien attention en posant le pied pour ne pas passer à travers.



Photo 95 : Le chargement du bois à la Wood Station (photo E Layeillon)

Vers le soir, nous naviguons dans des parties sableuses et le bateau a maintenant du mal à trouver son passage. Cependant le Nil est toujours très large (cinq à six fois la Seine).

Au dîner les smokings ont disparu, les officiers dont un s'était déjà présenté en tenue de tennis sont également dans cette tenue. Le laisser-aller s'annonce, du reste à la salle à manger, la chaleur est intenable car il y a peu d'air dans cette espèce de garde-manger dont toutes les ouvertures sont garnies de toile métallique. Des millions de petites mouches sont collées à ces toiles métalliques je n'en ai jamais vu de semblables. Je dis éphémères, car sur nos cabines peintes en blanc il y en a des quantités innombrables, elles sont attirées par les lampes électriques des couloirs extérieurs, mais nous n'en avons pas dans les cabines. Le matin elles sont desséchées, la tête et le corps ont disparu, il ne reste que les ailes et une longue queue que le vent emporte. Ces bêtes ne vivent qu'un jour et sont inoffensives, lorsqu'on les touche avec le doigt lorsqu'elles sont pour ainsi dire collées sur les parois et placées les unes à côté des autres, elles ne s'envolent pas, on peut dire qu'elles viennent se placer là pour mourir.

Nous apercevons souvent, puisque je parle de mouches, des espèces de guêpes rouges à corps allongé, les pattes sont rouges et longues et lorsqu'elles volent, elles laissent leurs pattes traîner comme le guide-rope d'un ballon. Elles ont au moins quatre centimètres de longueur et sont très effilées, comme nous n'en avons jamais vu, nous avons un peu peur, surtout moi !

Les cabines ont 40°. Je sors mes boîtes à plaques pour leur faire passer la nuit dehors pour les rafraîchir. Je cherche un courant d'air mais j'en trouve difficilement. Je passe la nuit sous ma moustiquaire, la porte et la fenêtre de ma cabine sont complètement ouvertes. Je suis toujours dans la tenue de notre archi-grand-père Adam. Vers deux heures du matin, nous devons arrêter à Kawa.

Vendredi 23 janvier

La nuit a été lourde, la chaleur a été terrible. En me levant j'ai déjà la gorge sèche et j'attends avec impatience que le bamboula m'apporte le thé dans la cabine. Cette habitude est excellente car on aime bien en se levant avaler quelque chose. Le bamboula monte la faction tous les matins devant les cabines et lorsqu'il remarque que l'une d'elles s'ouvre, il s'avance avec son thé et deux petits gâteaux secs. On peut faire sa toilette ensuite et aller prendre le petit déjeuner à huit heures. On dit en France petit déjeuner, mais là c'est le grand déjeuner. Le colonel et sa dame qui y sont habitués l'attendent chaque matin avec impatience. Ils

commencent par manger une espèce de melon aquatique énorme et que je n'ai pas voulu goûter, il paraît qu'il n'est pas fameux. Ensuite on mange le porridge écossais, c'est une espèce de bouillie grise à base d'orge et d'avoine et que l'on mélange avec du lait froid et du sucre. En même temps on mange cinq ou six beurrées de pain grillé, puis arrive un énorme plat de poissons du Nil rôti. Le colonel se régale. Puis une omelette ou des œufs sur le plat, entourés de jambon grillé, puis du lard et du jambon froid. Ce petit déjeuner se termine par cinq ou six tartines de confitures et de marmelades diverses, de miel et d'une orange, le tout est arrosé par trois ou quatre grandes tasses de thé ou de café très médiocre. On peut je crois attendre une heure qui est celle du lunch composé seulement de deux plats, viande et légumes. Comme c'est un peu court pour moi comme déjeuner, je m'habitue à manger un peu plus le matin, mais je ne puis prendre que le porridge écossais qui me va assez bien, je ne puis me faire à avaler le poisson, le melon et les marmelades.

Les rives sont toujours verdoyantes et les arbres deviennent de plus en plus épais. A une heure, au moment du lunch, nous arrivons à Kosti, capitale du Kordofan et départ de la petite ligne ferrée qui va à El Obeid. Nous descendons à terre mais assez loin de Kosti et comme le bateau a du retard nous n'osons aller à pied au village distant d'une demi-heure du bateau, nous nous contentons de voir un groupe d'une vingtaine de paillottes qui réellement nous ont beaucoup intéressés. Il fallait voir les indigènes se cacher comme toujours et les enfants se sauver en poussant des cris d'effroi. C'est en leur faisant des signes d'amitié et en leur montrant quelques piastres que nous avons pu en approcher. J'ai pu faire sortir quelques femmes de leur cahute et pendant que madame Bellanger les amusait, j'ai pu les tirer en photographie. J'ai eu encore des démêlées avec une grande négresse qui m'a vu opérer et qui allait me passer à tabac. Comme toujours je suis parvenu à la rendre docile, mais lorsque je lui ai donné une pièce, elle n'en a pas voulu, ses compagnes accourues lui ont fait comprendre que j'étais très large, aussi petit à petit je suis arrivé à me mettre presque à l'aise avec elle puisque je lui ai acheté son collier dix piastres (2,50 F). Elle m'a suivi tout le temps puis ne voulait plus me quitter et me faisait presque la cour, c'était une grande enfant ! Nous avons pu avec l'Américain et un autre touriste arriver à former un groupe de femmes nues jusqu'à la ceinture, une d'entre elles avait des seins qui avaient bien cinquante centimètres de long et qui pendaient sur son ventre. Il faut voir tous ces types !

Nous avons remarqué entre autres un type qui n'est pas dans sa tribu d'origine. Il fait partie des Shilluk qui habitent les marécages que nous allons traverser. Ces hommes n'ont pas de mollets, on n'en voit même pas la plus petite forme en ligne, la jambe à partir du genou jusqu'au pied est d'égale grosseur et mince, on dirait du bois d'ébène. Cette race est appelée les échassiers faisant ainsi allusion aux oiseaux échassiers qui se reposent sur une seule patte. En effet c'est le deuxième homme que nous remarquons et qui aussitôt arrêté replie une jambe en appuyant le talon sur le genou de l'autre pour la reposer. Ce doit être bien fatigant et je ne voudrais pas être condamné à en faire autant, mais il paraît qu'ils se reposent ! Cela fait un drôle d'effet de voir ces Nègres sur une seule jambe !

Vers quatre heures nous passons sans nous arrêter à White Nile Bridge, ce qui veut dire le Pont du Nil blanc. La petite ligne ferrée qui part de Kosti pour aller à El Obeid traverse le Nil sur un immense pont en fer de deux kilomètres au moins. Nous arrivons au milieu de ce pont où se trouve une pile énorme sur laquelle une de ses travées va tourner sur un pivot pour nous permettre de passer. Cette manœuvre dure environ une heure et nous intéresse beaucoup car ce pont est un ouvrage d'art des plus remarquables. Quel travail il a fallu pour l'exécuter et à une

distance aussi éloignée de centres métallurgiques. Car on peut dire que ce pont indique bien maintenant la limite de toute civilisation !



Photo 96 : Le pont tournant de Kosti construit par Cleveland Bridge UK Ltd en 1910

Nous sommes maintenant chez les sauvages qui adorent la lune, le soleil, etc. ou des fétiches grotesques qui sont aussi leurs divinités. Au coucher du soleil toujours merveilleux, nous arrivons à une Wood Station ou station de bois. Il n'y a qu'un arrêt de deux heures. Nous assistons comme la première fois au chargement du bois, ce dernier est très irrégulier et tortillé. Quelques Nègres nous proposent de jolis bâtons en bois d'ébène.

De l'autre côté de la rive, je lorgne des groupes de fillettes qui remplissent d'eau des outres en peau de chèvre. Une demi-heure après arrivent des femmes avec une dizaine d'ânes. Le chargement des ânes est fait, et toutes ces femmes retirant le filet qui les couvre à la ceinture se plongent dans le Nil et prennent leur bain. Elles mettent cette ceinture à longues ficelles sur leur tête de sorte que j'avais pris tout cela d'abord pour une perruque. Un quart d'heure après, elles remettaient cette ceinture et s'en allaient toutes mouillées conduire leurs ânes chargés. Quel tableau original, et comme tout cela est vraiment curieux !

A minuit nous passerons à Gobolein, déjà éloigné de 392 km de Khartoum, mais avant d'y arriver nous aurons à nous arrêter à une station de bois. Nous y arrivons à la nuit vers huit heures. Nous remarquons au loin trois feux de bois qui s'allument en même temps. C'est le signal qui sert pour ainsi dire de phare. Ces feux sont énormes, tout autour une trentaine de Nègres sont là pour opérer le chargement que nous voyons cette fois presque dans la nuit, les bords du Nil n'étant éclairés que par ces trois feux et par les reflets de l'éclairage de notre bateau. Quels pauvres malheureux ceux qui font ce travail. Je me le figure tout au moins, car il paraît que dans la journée ils ne font rien, ce sont des paresseux. Ils ne vivent que de chasse et de pêche. Ils ont de quoi faire ! Car c'est inimaginable ce qu'il y a de gibier et de poisson. C'est par milliers que s'envolent des groupes de canards de toutes sortes, d'ibis, de cormorans, de grues, de marabouts, etc. et c'est par légions que l'on voit les extraordinaires poissons du Nil. Je n'ai jamais vu de

poissons semblables. Ils ont des formes de monstres, sont énormes et très méchants. Ils mordent et piquent avec leurs dangereuses mâchoires dorsales. Nous avons vu en capturer plusieurs, ils grognaient très fort. Un indigène a été piqué et le sang coulait abondamment. Un officier anglais pêcheur en attrape pas mal, mais les Nègres de la mission sont bien plus adroits que lui : leur ligne consiste en une ficelle grossière au bout de laquelle est tout simplement fixé un hameçon et un bout de viande. L'officier ne met aucun appât et pêche à la cuiller comme au brochet.

Nous passons à Goz Abu Goma. La forêt avance jusqu'au bord du Nil peuplé d'hippopotames, crocodiles, antilopes et gros oiseaux de toutes sortes de la catégorie des échassiers, mais comme il fait nuit nous ne pouvons en voir, ce sera pour demain. C'est là que nous passons la nuit, car notre bateau joue de malheur : il se trouve encore ensablé !

Dans la nuit une dizaine de marins ont dû transporter sur leur dos une ancre à cinq cents mètres au moins, l'eau jusqu'à la ceinture. C'est curieux de voir ces pauvres diables risquer d'être boulotés par les crocodiles ou autres sales bêtes pour tâcher de désensabler leur bateau. Un autre bateau, l'*Amara*, chargé d'indigènes nous rattrape, peut-être cette nuit va-t-il coopérer au désensablement. Nous voici en retard et une affiche annonce que nous n'arriverons à Gobolein que dans l'après-midi, le bateau ne pouvant continuer sa route que quand le jour sera venu.

Samedi 24 janvier

Nuit excessivement calme puisque le bateau est resté ensablé. Au petit jour les manœuvres ont recommencé. Les Nègres toujours dans l'eau vont poser leurs ancres à différents endroits pour tâcher de sortir de cette situation. On fait machine arrière, on recule, on avance, on arrête et cela pendant deux heures. L'autre bateau a disparu. Je me demande pourquoi ils n'ont pas, comme dans les précédents bateaux, un petit canot qui leur éviterait de se jeter à l'eau et qui irait bien plus vite dans la manœuvre. Enfin le travail est couronné de succès et nous pouvons continuer notre route.

Le colonel aperçoit un énorme crocodile, moi j'ai vu trois hippopotames s'enfoncer à notre approche.

Le voyage devient de plus en plus intéressant. Ce qui est un peu ennuyeux, c'est la chaleur, il y a des moments où l'on manque absolument d'air. L'encre de mon stylo sèche au bout de la plume et toutes les minutes il faut que je le secoue pour la faire descendre. On n'a pas besoin de papier buvard, les mots sèchent aussitôt en les écrivant !

Pas de chance, nous voici encore ensablés, les manœuvres recommencent et cela paraît encore plus sérieux que ce matin, car voici trois heures que l'on lutte pour s'en sortir ! Après avoir pivoté pendant ces trois heures et après avoir posé les ancres à dix places différentes, nous voici encore une fois sauvés, le bateau reprend sa route. J'ai oublié de dire que nous avons laissé à Kosti les deux bateaux-chalands que nous poussions à l'avant, nous n'avons plus maintenant qu'un bateau de chaque côté. Je me demande si nous les avons ou encore si nous en serions sortis ?

Le Nil est toujours très large et cependant très profond à certains endroits. La forêt arrive jusqu'aux bords. Nous rencontrons maintenant de petites îles marécageuses dont les touffes de joncs et de papyrus servent de repaire aux crocodiles. Nous rencontrons beaucoup de ces sauriens qui n'ont pas l'air du tout endormis comme je me le figurais.



Photo 97 : Crocodiles du Nil (*Crocodylus niloticus*)

Dans les jardins d'acclimatation, on les croit empaillés, et si de temps en temps ils ne remuaient pas un œil on irait presque les caresser. Ici, ils sont chez eux et ne se chauffent pas au soleil, ils nagent très rapidement et n'ont pas l'air du tout de s'effrayer du bateau qui fait cependant beaucoup de bruit par sa grande roue à palettes. Ils passent, s'enfoncent et reviennent à la surface comme le font les phoques. Il ne serait certainement pas prudent de tomber à l'eau, et cependant les Nègres y vont bien pour planter leur ancre ! Il paraît que le crocodile mange beaucoup de poissons et d'oiseaux et ne s'attaque pas aux indigènes. Ces reptiles ont horreur du noir, mais si un Blanc tombe à l'eau ce n'est pas la même chose, pour eux c'est du dessert et qu'ils n'ont pas souvent l'occasion de rencontrer ! Dans les bras du Nil qui contournent les petites îles marécageuses, on peut dire qu'on y voit grouiller les hippopotames. Il y en a souvent une dizaine ensemble, ils se tiennent par groupes. Nous sommes obligés de passer très lentement dans ces bras cependant assez profonds, et cela nous permet de voir les ébats de ces énormes animaux.



Photo 98 : Troupeau d'hippopotames immergés (*hippopotamus amphibius*)

Je croyais aussi que les hippopotames étaient paresseux et qu'ils ne faisaient qu'aspire de temps en temps de l'air et de s'enfoncer pour quelques minutes. Pas du tout, l'hippopotame nage très vite, il disparaît et réapparaît beaucoup plus loin et comme son camarade le crocodile, il ne reste pas au bord, il nage en pleine eau

et profonde. Il est très amusant de les voir sortir leur museau hideux et de nager la tête hors de l'eau et dont pointent deux petites oreilles. Leur tête ressemble à une grosse boule couleur d'acajou, le bout du nez est rose, presque rouge. Lorsqu'il y en a une dizaine ensemble qui nagent, disparaissent et réapparaissent plus loin, cela produit un curieux effet.



Photo 99 : Un groupe de marabouts d'Afrique (*Leptoptilos crumeniferus*)

Nous rencontrons toujours toutes sortes d'oiseaux bizarres et par bandes innombrables. C'est ainsi que sur une petite île de cent mètres à peine du bateau nous avons rencontré une bande de plusieurs milliers d'oiseaux presque aussi gros que des autruches. J'ai cru reconnaître des marabouts. Un officier a tiré dans le tas et toute cette bande s'est envolée avec lourdeur – on aurait dit un nuage qui conversait pour revenir à la même place jusqu'à ce que nous soyons plus éloignés. J'ai déjà dit que tous ces oiseaux aquatiques ne s'effraient nullement à notre vue, on passe tout près d'eux, ils ne font aucun mouvement et sont serrés les uns contre les autres. Ils ont joliment l'air de s'embêter, pourtant ils ont de la place ! Je crois qu'ils se groupent et se serrent ainsi pour présenter aux oiseaux de proie, non pas la force, mais le nombre. Il y a quantité de vautours noirs avec la gorge sans plumes mais munie d'une collerette blanche, le bout des ailes est également blanc. Ces oiseaux sont toujours juchés sur un arbre solitaire, de là ils peuvent probablement explorer plus facilement les alentours. Aujourd'hui nous sommes passés à vingt mètres d'un de ces rapaces qui ne s'est pas émotionné du tout ! Il n'a pas bougé et tournait sa tête lentement et dédaigneusement. Si l'officier avait été là, il avait un beau coup de fusil à tirer !



Photo 100 : Vautour d'Afrique (*Gyps africanus*)

Nous arrivons à Goblein (392 km de Khartoum) au soleil couchant, nous sommes très en retard, car comme je l'ai dit nous devions y passer à minuit. Nous ne nous y arrêtons pas. C'est un village aux paillettes pointues et de peu d'importance. La vue au soleil couchant est magnifique, et étant sur le bateau peu stable, je regrette une fois de plus de ne pouvoir faire une photo en couleur de ce paysage unique.

Les Dinka

Le Nil est plus enserré, les îles plus abondantes. Nous apercevons des Noirs qui retirent leurs filets, ce sont des Nègres Dinka et leur pêche est fructueuse, car des poissons énormes de toutes couleurs se débattent et sautent hors des filets. Les gosses ont vite fait de leur écraser la tête avec un bâton.



Photo 101 : Village Dinka vers 1900

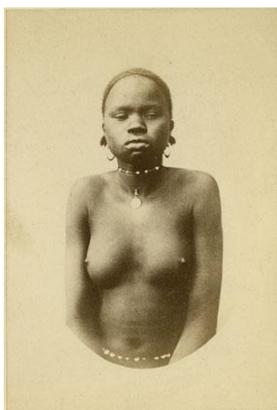


Photo 102 : Jeune Dinka (Richard Buchta, 1877)

Mais voici le clou de la journée qui a été cependant très fournie en surprises. Ce clou que nous ne reverrons peut-être plus consistait en une jolie lionne qui venait chasser probablement après avoir été boire au Nil. Nous étions montés à la terrasse, comme toujours au coucher du soleil, les officiers anglais et autres passagers causaient et riaient. Tout à coup un cri retentit. Un officier crie : *lion, lion !* et prend son fusil. En effet une magnifique lionne était là qui marchait très lentement comme si elle était dans une cage.



Photo 103 : La lionne

Notre bateau s'était justement arrêté en raison d'un passage assez étroit et peu profond. Nous aurions cru que la bête allait se sauver très rapidement, au contraire car elle n'a pas dû être surprise le bateau faisant trop de bruit, elle dût nous voir venir pour profiter certainement d'une attaque quelconque car elle devait avoir très faim. Elle était à peine à soixante-dix mètres de nous, depuis le bord de la rive. Elle nous fixa pendant quelques minutes, alla très lentement s'asseoir cinquante mètres plus loin et nous regarda paisiblement. Je la vis très bien avec ma forte jumelle et je remarquai que ses yeux avaient l'air très doux. La bête resta une minute sur son derrière et s'éloigna encore mais toujours lentement, l'officier pas assez pressé ou émotionné l'ajusta avec son Winchester mais la manqua. La poussière se souleva à un mètre de son arrière-train. Alors il fallut voir le saut énorme qu'elle fit et la course rapide qu'elle entama ! Elle s'éloigna de cent mètres mais pas plus et nous regarda encore. L'officier voulut l'ajuster mais comme la nuit arrivait et vu la distance il ne tira plus. Nous sommes restés émotionnés de cette chasse au lion inattendue que nous n'espérions certainement pas de voir d'aussi près. Nous en rêverons cette nuit !

La soirée est toujours très chaude et tout en causant des surprises de la journée, les officiers anglais font de la gymnastique. Je suis passé à l'état de professeur et accroché aux chevrons de la cage à mouches comme à une barre fixe, je leur fais quelques renversements et planches en arrière ! L'un d'eux surtout adore la gymnastique et s'efforce de faire aussi les mêmes mouvements.

Il fait nuit, trois feux brillent au lointain. Nous arrivons à une Wood Station (station où nous devons prendre encore du bois pour la machine). Nous rentrons dans nos cabines passées à l'état de four, il y fait 40°, comment allons-nous pouvoir encore dormir ?

Dimanche 25 janvier

Le bateau n'est pas parti. Le vacarme du chargement du bois a entravé le sommeil des passagers et la nuit était étouffante. Je vais presque dire que j'ai été heureux d'avoir passé une mauvaise nuit, car cela m'a donné l'occasion de voir quelque chose d'unique ! A deux heures du matin, je me suis levé et ai risqué un œil hors de ma cabine. Quelle ne fut pas ma surprise de voir une forêt en feu et sur une longueur d'au moins deux kilomètres. Des flammes immenses s'élevaient dans le ciel en produisant une fumée noire et épaisse. Je me vêtis vivement pour me rendre compte de cet incendie et je constatai que je me trompais absolument : cette ligne de flammes était en effet discontinue et n'était formée que par des brasiers immenses distants les uns des autres. Je compris que ces feux n'avaient d'autre but que d'éloigner les bêtes féroces qui viennent la nuit enlever quelque bétail ou même les indigènes dans leur cahute. J'en ai du reste la confirmation tout à l'heure.

Ces pays ne sont presque pas habités et les quelques troupeaux que les indigènes élèvent pour leur nourriture sont sujets à être enlevés par les fauves. Il est bien malheureux de constater que ces pauvres gens ont à lutter la nuit contre ces voleurs.

On ne peut se figurer comme cette ligne de feu était superbe, et toutes les nuits c'est certainement la même chose. Après être resté une heure à contempler cet embrasement, j'ai cru bien faire de réveiller madame Bellanger qui couche à côté de ma cabine et de celle du colonel. Je pus facilement cogner à sa cloison et lui dire de venir admirer ce coup d'œil. Elle vint aussitôt et ne voulut pas réveiller le colonel qui, paraît-il, dormait profondément. Le fait est que l'on dort si peu qu'il faut respecter le sommeil quand on peut l'obtenir !

J'ai pu me rendormir pendant deux heures et être frais et dispos pour le petit déjeuner.

C'est aujourd'hui dimanche, il n'y a pas de messe à bord. Du reste pour huit passagers cela n'en vaudrait pas la peine, et nous n'avons ni pasteur, ni curé !

En revanche le bateau qui est sur le côté gauche du nôtre est toujours intéressant car trois fois par jour, et chacun à leur tour, nous assistons à la prière des indigènes. Cette prière dure une demi-heure chaque fois et consiste à faire une réelle gymnastique, je l'ai du reste déjà raconté.

Dans le bateau de gauche qui contient des indigènes mélangés avec des ânes, des chèvres, c'est amusant de voir leur installation, et madame Bellanger passe souvent des moments agréables à les regarder. Elle m'a appelé ce matin pour me faire voir un capitaine soudanais qui a trois domestiques et qui a réellement conscience de sa supériorité car il se gobe¹⁰⁶ et se fait servir à plaisir ! Il s'étale dans un grand fauteuil, on le voit à travers sa cage à mouches lire à l'aide d'une bougie le Coran tous les soirs. Hier un de ses domestiques lui a apporté sa soupe dans un bol et l'a placée sur la table, mais il avait oublié de lui mettre une serviette comme nappe. Le capitaine jeta un coup d'œil et vit que madame Bellanger avait remarqué la faute de son domestique. Il ne fit ni une ni deux, il se répandit en injures à l'égard de son serviteur, attrapa le bol plein de soupe et lui flanqua le tout à la tête !

Ce capitaine est un beau Noir d'une trentaine d'années seulement, il est, comme nos caïds d'Algérie, entretenu aux frais de l'Etat car il a été chef de tribu ! Il a une réelle collection de décorations. Il a bien entendu un uniforme militaire avec des boutons d'or, des étoiles sur les pattes d'épaule et trois galons soutachés¹⁰⁷ sur les bras. Chaque fois que madame Bellanger prend le frais devant sa cabine, notre Nègre endosse vivement sa capote d'uniforme pour être correct et sort de sa cage à mouches pour prendre le frais aussi. Mais il a oublié beaucoup de choses dans son uniforme : il est généralement nu-pieds, n'a pas de chemise et son grand cou sort de la capote. Sur sa tête il met une casquette de cycliste à la mode en drap couleur tabac ! Quel accoutrement ! Enfin il est content ainsi !

Le *Gedid* s'est mis en route à sept heures. Les rives sont toujours bordées d'arbres à une certaine distance cependant, car au bord même ce ne sont que des roseaux couleur d'or au pied et d'un très joli vert aux tiges supérieures. Le vent y produit de jolies ondulations car ce matin il souffle assez fort. Ah, s'il pouvait être frais, mais il est très chaud et brûle la figure !

Nous passons notre journée à aller et venir en nous mettant à l'ombre et à guetter les crocodiles et les hippopotames. Les officiers ont tous leur fusil chargé et chaque fois qu'ils voient un crocodile, ils le tirent. Une affiche sur le bateau défend aux chasseurs de tirer sur certains oiseaux ainsi que sur les hippopotames qui ne sont pas considérés comme nuisibles, ils autorisent la chasse aux fauves, aux oiseaux de proie et aux crocodiles.

Aujourd'hui nous avons vu plus de cent hippopotames toujours par petits groupes et une dizaine de crocodiles. C'est la première fois que nous en voyons d'endormis sur la berge, il y en avait quatre dont un atteignait bien six mètres de long, jamais je n'en ai vu d'aussi longs et d'aussi gros. Une fusillade nourrie éclate de toutes parts, les trois officiers anglais et le capitaine commandant le bateau s'étant entendus pour faire feu ensemble. Bien que blessés sûrement ils auront vite fait de plonger, mais le gros nagea à fleur d'eau au moins pendant cinquante mètres.

¹⁰⁶ Se gober = être plein de suffisance, de fatuité

¹⁰⁷ Soutachés = cousus

Quelques coups de fusil partirent encore, mais le crocodile s'éloigna de plus en plus et nous ne pensons pas qu'il ait été touché.

A deux heures nous arrivons à Renk (491 km de Khartoum). Comme toujours il n'y a ni quai, ni ponton, il faut passer sur la passerelle faite de branchages et de maïs. Des indigènes débarquent avec du bétail. Nous emportons les appareils pour faire quelques photos en couleur de bananiers superbes et avons beaucoup de peine à surprendre les indigènes qui se sauvent toujours.

Nous rentrons au bateau pendant que plusieurs troupeaux de chèvres et moutons viennent boire au Nil. On voit que ces pauvres bêtes ont soif car aussitôt qu'elles aperçoivent l'eau, elles y arrivent en courant et en bêlant.

Après le coucher du soleil, nous remontons à la terrasse et nous restons toujours à l'affût espérant revoir un lion. Nous rencontrons des antilopes, des gazelles qui broutent. Nous passons auprès d'énormes pélicans qui n'ont pas plus peur du bateau que les cygnes. De temps en temps ils plongent leur tête dans l'eau et avec difficulté font entrer dans la grosse poche de leur bec le poisson qu'ils viennent d'attraper. Partout des marabouts qui ont l'air bien malheureux et honteux avec leur tête chauve ! Nous avons vu aussi quelques petits singes, mais je n'ai pas pu exactement en distinguer le genre. Nous ne rencontrons plus d'ibis, mais en revanche nous voyons de superbes oiseaux aussi gros que des pigeons et de toutes couleurs. Bien que ce soit défendu, un officier en a tué un rouge et jaune pour le montrer à madame Bellanger. La fusillade continue et je plains bien ces pauvres crocodiles ! Nous arrivons à une Wood Station. Le bateau *Amara* qui nous a rejoints prend les devants et fait son chargement de bois. Nous stoppons en attendant notre tour.

Lundi 26 janvier

Encore une mauvaise nuit, les indigènes qui sont dans les radeaux que nous remorquons ont fait un vacarme de tous les diables avec ceux qui ont chargé le bois – cela a duré jusqu'à minuit. Après, la machine a continué le vacarme pour sa mise en route et le bateau n'est parti qu'à deux heures.

Au petit jour les coqs que nous transportons se mettent aussi à chanter et il y en a une cinquantaine, les ânes se mettent à braire et comment ! et il y en a une vingtaine ! Quand un coq commence, les autres suivent. Quand un âne commence, les autres font la même chose que lui. Ah ! tous les matins on peut dire que nous avons un réveil en fanfare d'autant plus que les indigènes hurlent autant que les animaux !

Le bateau semble rattraper son retard. Les rives sont toujours les mêmes, vertes au bord et jaunes comme les blés à la moisson jusqu'à trois ou quatre cents mètres. De temps en temps nous voyons sur ces rives des Dinka en train de pêcher ou chasser. Ce sont bien les sauvages comme on se les figure toujours : ils sont très grands et très minces sans être maigres et sont très souples. Ils sont nus mais portent une espèce de toile grise en sautoir un peu trop courte, car devant et derrière on peut voir tout ce qu'on veut. Je crois que cette écharpe est plutôt leur costume. Leur chevelure est tressée sur le devant avec de la terre rouge en forme de petites boulettes serrées les unes à côté des autres, et le derrière de la tête forme une espèce de casque pour les uns ou d'éventail pour les autres. Ces différents genres de coiffure sont toujours faits avec leurs cheveux qui sont très frisés. D'autres ont encore la tête complètement rasée ou épilée et laissent pousser une bade de cheveux qu'ils mélangent avec quelques plumes. Il y a énormément de coiffures différentes dans une même tribu. En général ils sont couverts de pendeloques et de bracelets aux pieds et aux mains. Les uns ont des boucles d'oreilles ou une plume de porc-épic qui leur traverse le nez. Les jeunes poussent

la coquetterie à se grimer avec de la terre rouge ou verte qu'ils se mettent autour des yeux et d'autres encore se passent complètement la figure et le corps avec de la cendre de bois, de sorte que cela paraît un Nègre roulé dans la farine. Ces derniers sont en général des bergers.

Ce qui est réellement imposant c'est qu'ils sont tous armés de plusieurs lances ou javelots. Les uns ont aussi des casse-têtes ou tomahawks, ils ont presque tous un poignard tenu au bras à hauteur du biceps par une espèce de bracelet en corde ou en ivoire.



Photo 104 : Lances Dinka (tong) : 44cm de longueur, 1,80 m avec le manche ; celle du centre (50cm) est utilisée pour les cérémonies, celle du haut pour la pêche

Pourquoi sont-ils toujours armés ? Il paraît qu'ils ont à lutter beaucoup contre les bêtes féroces, de plus ils ont à chasser pour pourvoir à leur nourriture, ensuite ils sont souvent en guerre entre tribus différentes. Tous ces types sont réellement curieux, c'est bien le sauvage comme nous le dépeint Robinson Crusoé, c'est bien ce que j'ai toujours désiré voir.

Il est aussi très curieux de les remarquer dans leur pirogue filer comme le vent avec une pagaie qu'ils savent manier avec dextérité. Nous voyons tout cela du bateau et lorsque nous allons à terre, il n'y a que les femmes et les gosses qui se sauvent, les hommes restent là et on peut quelquefois les prendre en photo. Les uns sont assez gais, mais leur regard est plutôt mauvais ! J'ai appelé un berger enfariné qui portait deux lances, un bouclier et qui se rendait à sa case, il a tourné vivement la tête et plusieurs fois s'est répandu en grognements en nous faisant une grimace hostile. Nous l'avons laissé tranquille.

Nous rencontrons toujours beaucoup d'hippopotames, cinq, dix et vingt même à la fois, on ne voit que des mufles acajou sortir de l'eau et s'enfoncer. Nous en avons vu pour la première fois une dizaine couchés en groupe sur la rive.

Toute la journée, ce ne sont que des coups de fusil, du reste je l'ai dit, nous avons cinq fusils à bord : trois officiers, un touriste et le capitaine.

Nous arrêtons vers onze heures à Kaka (drôle de nom, je n'aurai jamais cru qu'un jour j'irai dans Kaka).

Les Dinka sont là sur le bord du Nil, toujours munis de leurs sagaies et de leurs lances. Nous nous promenons devant quelques maisons à cent mètres du bord et n'osons aller plus loin car nous ne devons pas rester longtemps.

Nous nous amusons beaucoup avec quelques femmes que nous ne pouvons pas photographier : aussitôt qu'elles me voient, elles rentrent dans leurs cahutes qui n'ont qu'un trou pour toute porte et fenêtre. J'ai réussi tout de même, toujours avec notre système de les occuper avec madame Bellanger, à en prendre quelques-unes.

Nous rencontrons des gazelles en troupeaux on peut dire, des antilopes qui broutent au bord du Nil comme si elles étaient au Jardin des Plantes, et par vingtaines. Le bateau passe, ces bêtes nous regardent, s'éloignent de quelques mètres en broutant et ne paraissent nullement effarouchées.

Avant de quitter Kaka, j'ai négocié avec un Dinka l'achat d'une sagaie. Je lui ai offert vingt piastres (cinq francs), mais il ne voulait pas se décider, du reste il n'en connaissait pas la valeur. Un Nègre de notre bateau lui a expliqué que c'était beaucoup d'argent, mais il n'a rien voulu savoir, j'ai offert dix piastres de plus, même résultat. Le bateau levait ses ancres et nous étions déjà à trente mètres du bord lorsque mon sauvage se jeta à l'eau et vint jusqu'à bord me tendre sa lance, je pus lui faire donner ses vingt-cinq piastres par les indigènes du pont inférieur. Ce sera un joli souvenir car c'est le Dinka lui-même qui me l'a vendue !

Nous arrêtons à une Wood Station sur la rive opposée à celle des Dinka, c'est le territoire des Shilluk qui se composent de plusieurs tribus. Le chargement du bois dure trois heures, faute de chargeurs, mais nous en profitons pour descendre à terre. Là il n'y a même pas de passerelle en branchages, il est vrai que le bateau est assez au bord et qu'il n'y a que dix mètres à traverser. Des indigènes nus débarquent sur leurs épaules et nous déposent au milieu des Shilluk qui ont l'air plus avenants que les Dinka.

Les Shilluk

Quels beaux gaillards que ces Shilluk et quelle allure guerrière ils ont tous. On nous les avait dépeints comme terribles, ayant été anthropophages, c'est le contraire que nous avons remarqué.



Photo 105 : Guerrier Shilluk
(Richard Buchta, 1877)



Photo 106 : Village Shilluk vers 1910 (Charles Seligman)

J'ai pu même les tirer en photo assez facilement après avoir parlementé et donné des petites pièces qu'ils regardent toujours en riant. Pour une fois de plus ma pharmacie a été mise à contribution, car j'ai omis de dire que j'étais devenu le docteur du bord et pharmacien à la fois. L'un souffrait des dents, je l'ai guéri, il s'est empressé de le dire aux autres et depuis ma clientèle est faite. Lorsque j'écris

dans ma cabine, je suis souvent dérangé par des indigènes qui viennent me consulter. L'un d'eux est venu me montrer son estomac en se tordant les poings devant l'endroit malade et en faisant des grimaces épouvantables, j'ai diagnostiqué : maladie d'estomac, tiraillements, etc. Réellement je suis merveilleux ! Vite mon verre, de l'eau de ma carafe devenue chaude à 38° et une cuillerée de sel effervescent de Vichy. Je lui ai fait signe d'avaler, il l'a fait et il fallait voir cette gueule ! Signes de remerciements et le pauvre diable retourne se coucher à côté de ses ânes. Je n'avais pas terminé de laver mon verre qu'un autre rapplique avec deux de ses camarades qui savaient quelques mots d'anglais. Le malade se tient plié en deux, ses yeux sont tirés, il promène sa main à plat sur son ventre en riboulant de gros calots¹⁰⁸ de sergent de ville ! Diagnostic : coliques, gargouillements, etc. Vite mon verre, de l'eau fraîche toujours à 38° et deux cachets d'élixir parégorique, en une seconde c'est avalé et le trio s'en va en se confondant en remerciements. Décidément j'ai du succès et si cela continue je vais me faire payer ! Il n'y a ni médecin, ni médicaments à bord, c'est inconcevable pour d'aussi grands voyages et dans des pays aussi malsains.

On croira que c'est une scie que cette histoire de docteur, mais elle est on ne peut plus réelle, car quelques instants après, le capitaine anglais venait me prier de lui traduire en anglais une lettre française qui lui indiquait des médicaments pour des chevaux au cas où ils seraient atteints d'une maladie très commune à Mongalla près de Fachoda où il doit rester deux ans. J'ai traduit en anglais comme j'ai pu et lui ai donné quelques renseignements vétérinaires. Cinq minutes après on m'a appelé encore et le capitaine du bord cette fois m'a demandé si je n'avais pas de médicaments pour les yeux, car il avait un grand Nègre d'environ deux mètres, un fort diable, qu'il regrettait d'avoir embarqué, étant malade depuis le départ. J'ai diagnostiqué une ophtalmie purulente. Hum ! ce n'était pas tentant de soigner une telle maladie ! Enfin ce pauvre homme souffrait, ses yeux étaient rouges et coulaient abondamment. Je n'avais que de l'acide borique et heureusement une œillère en porcelaine. Je fis faire le nécessaire et après quelques bons lavages le pauvre diable alla se coucher.

C'était une vraie journée de consultation car au moment où le bateau allait repartir, une Anglaise vint me dire qu'un Shilluk était en train de mourir et qu'il était couché dans les joncs au bord du Nil. En effet je le voyais très bien du bateau et il avait à ses côtés deux camarades qui avaient l'air peu rassurants. Ils avaient une figure terrible avec leurs boucliers et leurs lances et semblaient très soucieux. Je ne savais quel parti prendre pour aller soigner un homme en train de mourir. Et quoi faire ? Madame Bellanger s'attrista du sort de ce malheureux et voulut lui donner tout au moins un peu de soulagement. Nous avions encore un quart d'heure, nous primes du rhum et un verre et nous partîmes dans les roseaux auprès des trois Shilluk. Je leur fis des signes d'amitié, je leur tendis une bouteille en les approchant et comme l'un d'eux reculait devant nous d'un air incrédule, je versai une gorgée de rhum dans le verre que je bus devant lui et lui en offris. Il n'osa y porter les lèvres mais en insistant et en lui montrant que c'était très bon il y goûta, il fit un peu la grimace et avala le reste. Nous pûmes ainsi approcher du moribond qui était plié en deux et qui pouvait à peine soulever la tête. Je la lui pris et madame Bellanger le fit boire par petites gorgées. Il ouvrit de grands yeux et nous regarda avec étonnement, une lueur de vie renaissait dans ce pauvre être. Il sentit sans doute que cela lui faisait du bien car il tendit le cou pour boire la dernière gorgée. J'offris du rhum à l'autre Shilluk en insistant même mais il ne voulut rien savoir. Un tomahawk ou casse-tête énorme en bois dur était à côté du moribond, je le

¹⁰⁸ En roulant de gros yeux.

pris et fis signe que je l'emportai en montrant deux pièces blanches (2,50 F). ils acquiescèrent à ma demande en me faisant signe qu'il était à leur camarade. Le bateau nous sifflait, nous fûmes obligés de remonter vivement à bord où les passagers et les officiers nous regardaient et je revins avec madame Bellanger portant son rhum et son verre, et moi portant comme les sauvages mon casse-tête sur l'épaule ! Le bateau partait et tout en s'éloignant nous pûmes encore voir dans le soleil couchant la silhouette de ces sauvages emportant dans leur case leur camarade mourant. Quel curieux tableau ! Je conserverai toujours ce tomahawk bien précieusement comme souvenir de cette journée de consultation bien employée !

A la nuit, vers neuf heures, le bateau s'arrête à Melut (677 km de Khartoum). on ne stoppa qu'une demi-heure pour prendre des provisions, du lait, des poulets qui poussent des cris continuels. On ne voit que des silhouettes dans la nuit, éclairées par des bougies enfermées dans une lampe à globe de verre.

Mardi 27 janvier

Nuit un peu plus fraîche car il fait un vent de tous les diables. Dans la nuit nous sommes arrivés à Kodok (Fachoda¹⁰⁹) et nous sommes étonnés au réveil de nous trouver là plus tôt que nous le pensions. On ne reste que deux heures, nous en profitons pour descendre à terre par curiosité d'abord et pour rendre hommage au colonel Marchand qui, il y a quinze ans, du 10 juillet au 11 décembre 1898, avait planté le drapeau français dans ces parages¹¹⁰. On se rappelle que par suite de conventions diplomatiques, le colonel Marchand, alors commandant dut se retirer avec le plus grand regret. Il était arrivé dans le territoire de Fachoda, mais pas comme nous par le Nil en pays anglais, mais par le désert en traversant le centre africain de l'ouest à l'est.

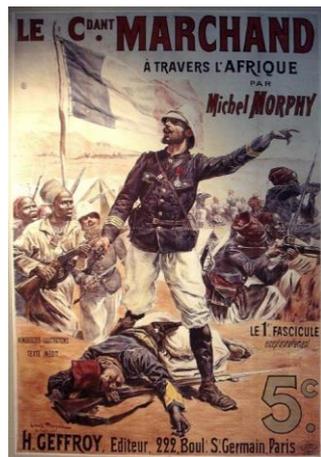


Photo 107 : Illustration d'époque (1898)

¹⁰⁹ L'endroit s'est appelé tout d'abord Kodok, puis Fachoda de 1870 à 1904, avant de reprendre son nom d'origine.

¹¹⁰ La crise de Fachoda (en anglais *The Fashoda incident*) est un incident diplomatique sérieux qui opposa la France au Royaume-Uni en 1898 dans le poste militaire avancé de Fachoda au Soudan (aujourd'hui, Soudan du Sud). Son retentissement a été d'autant plus important que ces pays étaient alors agités par de forts courants nationalistes. Dans l'imaginaire collectif français, la crise de Fachoda reste comme une profonde humiliation infligée par un Royaume-Uni triomphant, hautain et forcé de mauvaise foi. En somme, l'image même de la « perfidie Albion » abondamment reprise par la presse et les caricaturistes de l'époque. Cet épisode reste comme l'un des événements fondateurs mais surtout représentatifs de la Troisième République encore jeune et fragile, au même titre d'ailleurs que les scandales politiques et financiers qui ont émaillé le dernier quart du XIX^e siècle en France.

Une petite voie Decauville¹¹¹ va jusqu'à la poste, nous marchons au milieu des rails, le chemin étant moins poussiéreux, et à dix minutes du Nil nous arrivons au Post Office au-dessus duquel flotte le drapeau rouge du Soudan avec son croissant blanc et son étoile.

Ayant été surpris par notre arrivée prématurée à Fachoda, je n'avais pas eu le temps de terminer le collage de mes nombreuses cartes postales à envoyer aux amis et comme je les mets sous enveloppe et découpées à l'endroit du timbre, ce n'est pas, comme je l'ai dit, un petit travail !

Nous sommes entourés d'indigènes, de soldats coloniaux et de quelques officiers anglais habillés en kaki verdâtre. Comme le temps presse, le colonel m'aide à coller mes enveloppes et mes timbres, et j'expédie ainsi en un quart d'heure soixante-quinze cartes ! Ah les amis ! Il fallait nous voir tous deux sur un banc devant le bureau de poste à faire cette opération devant l'employé (un Soudanais) qui se tordait car le vent très violent nous faisait voler cartes, enveloppes et timbres ! Fachoda, paraît-il, est malsain pour la garnison qui y loge dans une caserne construite à l'europpéenne en briques rouges. Le siège du gouvernement soudanais s'y est installé, mais il paraît qu'il ne restera pas là et ira plus loin à Tanfikia, qui est beaucoup plus loin. En effet, le long du petit chemin de fer que nous avons longé nous avons traversé quantité de petits marécages aux hautes herbes. Dans un ou deux mois, il paraît que l'on ne pourrait pas rester là tellement il y a de mauvaises mouches et moustiques. Jusqu'ici nous n'en avons pas encore rencontré !

A côté de la poste, nous voyons une assez grande place toujours en plein désert, c'est la place du commandant Marchand dont on a tenu à conserver le nom. C'est déjà quelque chose, car s'il n'y a pas eu de bénéfice dans l'affaire de Fachoda qu'il nous reste tout au moins un peu d'honneur !

De l'autre côté des bâtiments militaires, très peu nombreux (quatre ou cinq) s'étend le village de Kodok dont les huttes en paille sont de forme ronde et pointue au sommet¹¹². On se croirait à la campagne après la moisson devant des meules de foin bien alignées. Et il y en a beaucoup.

On remarque deux agglomérations principales et l'on distingue très bien, par la régularité d'alignement des maisons, les rues qu'elles forment. L'aspect de Kodok-Fachoda est des plus curieux, d'autant plus que tout autour on ne voit que la brousse sans fin que le Nil traverse en formant deux petits bras. On se demande ce que Marchand est venu faire par ici. Il y est venu au mois de juillet, il a dû bien souffrir de la chaleur et des moustiques ! Il fait 40° à l'ombre au mois de janvier et je trouve que c'est suffisant !

Le bateau repart à huit heures après nous avoir laissé entrevoir un convoi de huit à dix prisonniers Dinka qui étaient enchaînés l'un à l'autre, jambes et bras, par de lourdes chaînes, et qui marchaient devant un sous-officier anglais, son fusil sur l'épaule. L'un de ces prisonniers se baissa pour tourner un peu le maillon de la chaîne qui le blessait à la cheville, le sous-officier lui intima par un geste de marcher plus vivement.

La matinée est très productive en surprises de toutes sortes, et les fusillades recommencent sur les malheureux crocodiles. Nous rencontrons des troupes d'hippopotames, plusieurs même sont endormis à fleur d'eau et notre bateau passe près d'eux à vingt mètres. J'ai tiré une photo, mais cela sera bien petit.

¹¹¹ Chemin de fer à voie étroite de 60 cm.

¹¹² Cf. photo n° 101 p. 118 d'un village Dinka.

Nous rencontrons des milliers d'oiseaux toujours placés dans les pointes des petits îlots marécageux, et toujours serrés et immobiles. Il faut un coup de fusil pour les déranger et cinq minutes après ils ont repris la même place. On peut dire que l'on n'a pas assez d'yeux pour tout regarder et je suis heureux de penser que je vais faire le voyage au retour pour admirer encore tous ces animaux chez eux. Ce matin aussi beaucoup de pélicans qui comme toujours ne s'occupent même pas de nous. Un officier a tué deux antilopes qui ont été dépecées par les indigènes du bord et qui vont servir à notre nourriture. Les autres officiers pêchent et nous mangeons aussi leurs poissons qui sont excellents. Quoique très bien montés en linges et moulinets, ils sont souvent cassés par ces poissons énormes.

Nous rencontrons une antilope qui a dû tomber à l'eau et qui fait des mouvements désespérés pour remonter sur la berge trop haute à cet endroit et plate quelques mètres plus loin. La pauvre bête ne comprend pas qu'elle ne pourra jamais s'en sortir à cette place, et dans quelques minutes un sauvage lui enverra sa lance, car la pauvre antilope (aussi grosse qu'un cerf) a été aperçue et le Dinka accourt déjà pour la tuer. Le bateau marchant à toute vitesse avait dépassé l'antilope disparue derrière les roseaux, et nous n'avons pas pu assister à la prise de l'animal.

Nous rencontrons aussi des Dinka qui pêchent à la lance et qui sont dans le Nil jusqu'à la ceinture. Avec leur engin tenu à une espèce d'arc, ils piquent dans les trous au hasard, je ne sais si cette pêche est bien fructueuse. D'autres sont dans leurs pirogues formées de palmiers doum creusés. Ils ont une pagaie qu'ils manient avec dextérité. Ces pirogues sont très élégantes et montées par ces sauvages desquels la tête est surmontée de plumes produisant une note peu banale dans l'extraordinaire reflet du Nil.

Le soir nous arrivons à Malakal¹¹³. Nous y restons quatre heures car nous avons un déchargement à faire de matériaux de construction. Quelques colons sont là au débarquement qui se fait comme toujours par les moyens les plus rudimentaires car il n'y a ni quai, ni ponton. La passerelle du pont est toujours trop courte, on y met des planches au bout pour la rallonger, et ces planches sont dans le Nil, il y a encore quatre ou cinq mètres à marcher dans l'eau.

Pendant ces déchargements nous nous amusons beaucoup avec les indigènes qui font un vacarme épouvantable car ils ont des poids très lourds à sortir de la cale, des sacs de ciment, des feuilles de zinc en paquets pour les toitures, etc. Ils s'y prennent très mal et réellement ils ne sont pas intelligents, de plus ils jouent tout le temps. Mon Dieu que nous avons ri à les voir ainsi se chamailler, mais jamais méchamment, plusieurs sont tombés à l'eau avec leurs fardeaux, il faut dire que l'un ne laissera pas le passage à l'autre – arrange-toi comme tu pourras ! telle doit être leur devise. Si l'un veut passer et qu'un autre le gêne, il pousse sans en avoir l'air.

L'officier anglais, devenu mon ami, profite de ce long arrêt pour faire débarquer tout son équipage : ses vingt ânes, ses poulets, ses trois dindons. Nous sommes assis sur le bord du Nil et nous regardons paître ces pauvres ânes déjà bien fatigués par ce grand voyage. Les poulets picotent un peu dans l'herbe, les trois dindons, dont un mâle, sont comme toujours bêtes comme des dindons, ils meurent de soif et comme le Nil fait quelques petites vagues, ils n'osent pas y plonger leur bec. Avec le capitaine et un de ses soldats nous nous employons à les cerner pour les faire aller à l'eau. Enfin l'un d'eux se décide, les autres font comme lui et ils n'en sortent plus tellement ils ont soif.

J'ai fait l'acquisition, en nous promenant au village de Malakal, d'un joli bracelet en ivoire que j'ai pu enlever au bras d'un Shilluk. Nous en avons une bande autour

¹¹³ Aujourd'hui capitale de l'état du Nil supérieur dans le Soudan du Sud, 125.000 habitants.

de nous et toujours munis de plusieurs lances. La négociation de ce bracelet s'est entamée au village avec beaucoup de difficulté. Des femmes dansaient dans une espèce de hutte, je me mis à danser aussi, les Shilluk firent comme moi, c'était amusant, je leur offris des cigarettes (bien que les sauvages généralement ne fument pas). Ce qui les amuse beaucoup et qui en a amusé beaucoup d'autres, c'est mon briquet à amadou au ferrocérium¹¹⁴. Je suis certain que si j'avais voulu leur donner, j'aurais eu en échange de jolis bracelets d'ivoire. J'ai pris en photo madame Bellanger en train de négocier sans succès !

Revenus à bord, les Shilluk nous suivirent. Je restai alors sur la berge pour tâcher d'avoir mon bracelet et une jolie bague en argent que j'avais remarquée au cou de l'un d'eux, enfilée sur une ficelle. Les passagers sur la passerelle du bateau s'amusaient à me voir faire des signes pour me faire comprendre de la bande qui m'entourait. Le capitaine soudanais, celui qui est très coquet et dont j'ai raconté l'accoutrement car il se mettait en capote d'uniforme mais nu-pieds devant madame Bellanger, était heureusement là. Il parle assez bien l'anglais et est natif du Kordofan. Avec lui je pus étaler pièce par pièce la somme que j'offrais et qui avait été acceptée dix fois et refusée ensuite. Le Shilluk tenait dans sa main le bracelet et son collier, et il me faisait signe de compter l'argent dans la main d'un de ses camarades. Ce système me semblait défectueux car en payant d'avance et dans les mains d'un autre, j'avais peur qu'il ne se sauve ! Mais c'est ainsi qu'on procède. D'une main je tenais le bracelet et le collier toujours maintenus aussi par le Shilluk qui constatait le nombre de pièces dont il ignorait absolument la valeur ! Lorsqu'il eut lâché c'était à moi et il paraît qu'il ne pouvait plus me le reprendre, c'est la loi de l'échange !

Après un assez grand retard, le bateau a repris sa route. Nous étions à peine installés pour le dîner qu'un indigène du bateau me faisait des signes de venir vivement voir un de ses camarades qui était tombé dans le Nil. Ce pauvre garçon se lamentait et pleurait parce que je ne venais pas assez vite, il faut dire que je n'avais pas compris. Madame Bellanger, qui est mon infirmière, et moi, le docteur, furent mis rapidement au courant par le bamboula qui remplit les fonctions de maître d'hôtel.

Nous allâmes voir le blessé, qui était couché, entouré de ses camarades qui croyaient qu'il avait la jambe cassée. Après un rapide examen, je vis que la jambe était solide et qu'il n'avait eu que des contusions et surtout la peur. Le sujet (j'emploie des termes techniques) était jeune et par conséquent plus facilement raccommodable ! Une bonne friction à l'alcool de menthe (car nous n'avons pas autre chose) et un verre d'eau à la menthe également avec du sucre lui donnèrent un peu de soulagement et il s'endormit. Décidément le succès continue !

Mercredi 28 janvier

Avant de nous coucher nous avons souhaité la fête au colonel Bellanger qui se prénomme François. Madame Bellanger avait mis pour la circonstance une robe décolletée et avait offert à son mari un bouquet ressemblant à du mimosa. Il est malheureux que la fête ait été interrompue par les soins que nous avons été obligés de donner au pauvre dégringolé, mais comme on dit le devoir avant tout. Et quand on est docteur, on ne s'appartient pas ! Je m'en suis aperçu au réveil par le sous-officier de la mission qui en m'apercevant me dit : *Good morning, doctor !*

¹¹⁴ Ou pierre à briquet, le ferrocérium est un alliage métallique artificiel composé de 30 % de fer pour 70 % de mischmétal (45 à 50 % de cérium, 25 % de lanthane, 15 à 20 % de néodyme et 5 % de praséodyme). Il génère une gerbe d'étincelles lorsqu'il est frotté contre une surface rugueuse et suffisamment dure, comme de l'acier strié.

ça y est bien maintenant, me voilà bombardé encore une fois Docteur comme déjà sur le *Ramsès-le-Grand*, sur le *Portugal* j'étais le pianiste ! Enfin ça change !

Nous sommes arrivés cette nuit vers trois heures à Tanfikia après être passés à Lul, station d'une mission catholique autrichienne¹¹⁵. Nous ne nous y arrêtons pas et nous apercevons dans la nuit la silhouette de l'église bâtie, paraît-il, dans le même style que les maisons indigènes.

Nous allons au village shilluk. On remarque que de temps à autre je parle des Shilluk puis des Dinka et inversement. Pour mémoire je rappelle que suivant la rive gauche ou droite du Nil, on aborde chez les uns ou chez les autres. A Tanfikia nous revenons sur la rive du territoire des Shilluk qui ont dans ce village leur roi appelé Mek, c'est donc un centre important de la tribu. C'est également Tanfikia qui sera le centre du district et la garnison principale du Soudan en laissant Fachoda trop insalubre. En effet Tanfikia a une caserne, des bâtiments militaires, un bureau de poste et une ambulance.

Nous allons faire une promenade matinale dans l'installation militaire qui paraît très bien comprise. Quelques officiers coloniaux assistent au débarquement des caisses et colis de notre bateau.

Le village indigène est à gauche, on s'y rend par une allée bordée de mimosas en fleurs, de bananiers et de palmiers doum. Le vent très fort secoue avec un bruit tout spécial les gros fruits de ces palmiers qui ont une écorce très dure.

Commenté [Y1]:



Photo 108 : Palmier doum (*Hyphaene thebaica*)

Le village est très régulièrement construit, les cases en terre avec leur petit trou comme entrée et leur toit pointu sont bien alignées. Tout y est propre. Dans les cases toujours des têtes qui se montrent ou des gosses qui se sauvent tout nus. Partout des Shilluk toujours munis de leur javelot et de leurs lances. Dans les rues aussi quelques ânes, quelques gazelles apprivoisées et des autruches à l'état libre.

¹¹⁵ Cette mission comprenant une école, un dispensaire, une église, a été fermée en 1985 à cause de la seconde guerre civile au Soudan et est en cours de réouverture en fonction du processus de paix.



Photo 109 : A Tanfikia, au confluent du Nil Blanc et de la Sobat, les autruches dans les rues.

Les Shilluk sont toujours enfarinés ou passés à la brique rouge. Ils ont dû chiper des briques aux bâtiments militaires et les piler pour s'en passer par tout le corps. Plusieurs n'ont pas leur coudre écharpe et sont complètement nus. J'ai la chance de pouvoir négocier avec un berger passé à la brique pilée pour lui acheter sa lance qui est merveilleusement travaillée. Il me regarde cependant de travers, mais avec une cigarette et le sourire j'arrive à l'approcher, puis une fois devenus camarades, j'entrepris la négociation toujours excessivement laborieuse. Rentrés à bord un accident de machine nous retarde beaucoup et comme nous allons entrer dans un affluent du Nil, la Sobat, pour le reprendre à Doleib Hill après avoir fait environ huit kilomètres, le bateau a beaucoup de difficulté à trouver son passage car le Sobat est peu profond. Les rives toujours dorées nous laissent voir toutes sortes d'animaux que j'ai déjà énumérés mais que nous ne nous laissons pas de regarder, car ils ne se présentent jamais de la même façon et l'on rencontre toujours du nouveau. Tout à l'heure je viens de voir un véritable troupeau de buffles sauvages : ce sont des animaux terribles et qui sont très chassés par les indigènes.



Photo 110 : Un troupeau de buffles d'Afrique (*syncerus caffer*)

Nous rencontrons aussi des aigles pêcheurs noirs à tête blanche : ces oiseaux sont énormes et le regard est bien celui de l'aigle que nous connaissons.



Photo 111 : Aigle pêcheur d'Afrique ou pygargue vocifer (*haliaeetus vocifer*)

Un oiseau très curieux aussi : il est de la grosseur d'un cygne, il a un bec et un cou très longs, c'est un pêcheur, il entre dans l'eau et disparaît. Il s'accroche ensuite aux joncs et reste les ailes ouvertes pour se sécher. A notre approche il reste dans cette position sans faire un mouvement, on dirait que c'est un oiseau empaillé que l'on a posé là. Il y en a des quantités.

Nous rencontrons, mais rarement, des tortues géantes et qui ne restent pas sur la rive comme on paraît le supposer. Elles nagent en pleine eau comme les hippopotames ou les crocodiles. Nous croisons souvent des indigènes montés dans leur pirogue et pêchant au harpon dans les roseaux.

Nous remarquons aussi quelques troupeaux de chèvres et de moutons gardés par des bergers enfarinés et nus comme des vers. Ils sont toujours armés de leurs boucliers et de leurs sagaies.

Nous arrivons le soir à Doleib Hill ou Tonga. Nous allons jusqu'au village qui est toujours très amusant. Nous sommes entourés de Shilluk qui ont des coiffures encore plus bizarres. Ils portent au cou de grosses médailles argentées où nous remarquons l'image du Christ ou de la Sainte Vierge. En effet à Tonga s'est établie une mission américaine¹¹⁶, et nous apercevons trois missionnaires, dont un parle très bien le français qui viennent à notre rencontre. Ils nous font visiter leur chapelle surmontée d'une croix. Elle est construite en briques rouges et couverte en tôle ondulée. Elle fait une malheureuse tache rouge au milieu des paillottes indigènes. La chapelle très simple à l'intérieur est assez vaste et il paraît qu'on y grille en raison de la couverture en tôle qui y est brûlante au soleil. A côté de la chapelle s'élève une maison européenne en briques, elle est entourée d'arbres et de bananiers. C'est là que logent les missionnaires qui n'ont pas l'air de se faire du mauvais sang ! Ils prennent le temps comme il vient, et la vie aisément, regrettant toutefois d'être dans un pays aussi malsain et entouré de marécages. En effet quelques moustiques viennent nous piquer et nous prouver que les missionnaires disent la vérité.

Je ne sais pas si cette institution donne réellement dans ces parages les fruits qu'on attend. Enseigner la religion catholique¹¹⁷ à ces sauvages ne me paraît pas devoir la propager avec de bons résultats. Il faudrait dans ce cas de semblables institutions dans tous les villages, et il y en a beaucoup, et qui sont éloignés de cinquante à cent kilomètres, pour en arriver à quoi ? Je ne le sais. Ces sauvages ne comprennent rien, ce sont de grands enfants inintelligents ! Ils remarquent bien évidemment que ces missionnaires ne leur font pas de mal, et c'est tout. Ces derniers leur donnent des médailles pour qu'ils viennent à la messe. Ils y viennent sans doute mais sans savoir ce qu'on leur veut, leur intelligence ne peut aller jusque-là. Et comme je viens de le dire, cet enseignement se trouve limité à ce village où peut-être cent sauvages sur deux mille à peine ont accepté de venir écouter ces missionnaires.

En résumé, je trouve que c'est beaucoup d'argent de perdu inutilement, car ces missionnaires, tout en respectant leur dévouement, ne sont certainement pas là sans gagner quelque argent et n'ont pas certes établi leur chapelle et leur maison, qui paraît très confortable, sans engager de très grosses dépenses ! Les personnes charitables qui donnent pour ces missions ne se figurent peut-être pas qu'elles entretiennent là des personnages qui ne servent, suivant moi, absolument à rien¹¹⁸ !

¹¹⁶ Cette mission protestante été fondée au début du XX^e siècle par l'*American Inland Mission* afin d'évangéliser la population Shilluk et plus largement toutes les ethnies de l'ancienne province soudanaise du Nil Supérieur.

¹¹⁷ Il s'agit de missionnaires protestants !

¹¹⁸ A noter quand même que le révérend J. Alfred Heasty qui a vécu à Doleib Hill à partir de 1921, est devenu un expert de la langue Shilluk : il a entrepris de rédiger l'un des premiers dictionnaires Shilluk/Anglais.

Nous quittons ces aimables missionnaires et revenons en compagnie d'une bande de Shilluk, tous jeunes gens et auxquels nous achetons des colliers, lances et dents d'hippopotames. Le bateau siffle, car nous devons revenir à un kilomètre en arrière à une Wood Station que nous avons dépassée. Nous passons là la nuit pendant que se fera l'important chargement de bois. Quelle mauvaise nuit nous allons encore passer !

Jeudi 29 janvier

Mauvaise nuit comme je l'avais prévu, vacarme sans arrêt : les coqs, les ânes, les indigènes, tout cet ensemble a fait chorus. Comme nous ne partons qu'à neuf heures, je me mets à écrire ces lignes pendant que chasseurs et pêcheurs se mettent en action. Les guêtrés partent avec leurs indigènes, les pêcheurs s'installent. Quelques Shilluk sont là et viennent vendre un peu de paille à roseau, des poulets, du lait. On achète même un mouton, son prix est de 7,50 F, celui de la poule une demi-piastre (0,13 centimes), ce n'est pas cher ! Nous mangerons probablement du mouton aujourd'hui car depuis deux jours nous n'avons eu que du poisson ou de l'antilope à toutes les sauces. La viande est forte et filandreuse et l'on en a vite assez. A neuf heures et demie nous levons les ancres. On peut dire que l'on a fait ici une pause réelle depuis hier soir !

Les rives sont toujours très fournies en joncs et en papyrus. On ne voit plus d'arbres à l'horizon, c'est complètement plat et à perte de vue tout est jaune comme les blés, c'est la brousse. Toujours des oiseaux étranges, toujours des antilopes, des buffles sauvages, etc.

Le Sudd

Le Nil que nous avons repris est plus enserré, mais il s'étend en de multiples bras formant des petits îlots et des marécages. Il ne doit pas faire bon dans ces parages au mois de juin qui sont infestés de sales mouches et de moustiques. Jusqu'ici nous n'avons réellement pas eu à nous en plaindre. Je ne m'étais pas fait une idée exacte de ce qu'on appelle ici *marécages*. Je m'étais figuré d'énormes lacs d'eau saumâtre de très peu de profondeur, couverts de joncs et de plantes aquatiques comme nos étangs de France. Ce n'est pas cela du tout dans cette région. Il y en a peut-être de semblables un peu plus à l'intérieur, mais je ne le crois pas. La carte géographique dressée par les officiers anglais est plus ou moins exacte d'après eux et indique la partie que nous traversons comme marécageuse, or ce ne sont pas à vrai dire des marécages. Le *Baedeker* à partir du Bahr el-Zeraf (fleuve des girafes) mentionne à 942 km de Khartoum le passage de Maya ou Lagune de Madame parce que l'exploratrice hollandaise Alexine Tinné¹¹⁹ (assassinée à Tripoli en 1869) a la première exploré cette *eau stagnante*. Or la description du *Baedeker* est exacte par le mot *lagunes* qui vaut mieux que *marécages*, mais elle est absolument erronée en indiquant cette eau comme *stagnante*. Le *Baedeker* dit aussi que la région du Sudd¹²⁰ que nous traversons est d'une *monotonie extrêmement désolante*. Je ne suis pas non plus de cet avis, car je dirai au contraire *désolation extrêmement intéressante, unique dans son genre et d'une beauté remarquable*. Comme on dit il en faut pour tous les goûts, ce que l'un trouve bien, l'autre le trouve mal, ce qui est désolant pour l'un est très intéressant et même souvent gai pour l'autre.

¹¹⁹ Alexandrine Tinné (1835-1869) se lança en 1862 dans l'exploration des sources du Nil à partir de Gondokoro. Les résultats scientifiques et géographiques de l'expédition furent très importants (24 nouvelles espèces de plantes). En janvier 1869, elle partit de Tripoli pour atteindre le lac Tchad, mais fut assassinée par des Touaregs le 1^{er} août non loin de Murzuk dans le sud de la Libye.

¹²⁰ Marais du Soudan du Sud, formé par le Nil blanc lors de la saison humide, avec une extension maximale de 57.000 km². C'est une des plus grandes zones humides dans le monde et la plus grande zone humide d'eau douce dans le bassin du Nil.



Photo 112 : Alexine Tinné en 1869

La région du Sudd est comparable aux fjords de la Norvège, comme sinuosités innombrables, il y manque certainement les montagnes mais qui sont remplacées par des bords de verdure (uniquement de papyrus) qui atteignent jusqu'à dix mètres de hauteur.



Photo 113 : Papyrus (*Cyperus papyrus*) sur les bords du Nil

Le Nil se divise en un nombre incalculable de bras d'une largeur énorme formant des îlots de papyrus et quelquefois flottants dont la couleur au soleil est d'un vert frais de toute beauté. Souvent ces bras forment de grands lacs à perte de vue qui sont quelquefois entachés de roseaux ou de plantes aquatiques (oum souf). L'eau y est limpide et a un reflet d'un bleu d'azur comme le ciel. Le papyrus est lui-même une plante de toute élégance, c'est une haute tige de cinq à dix mètres de hauteur sur laquelle s'élève une dizaine de touffes qui s'écartent en boules de la grosseur

et de la forme d'un très gros chrysanthème chevelu. On se rend compte de la beauté de ces plantes qui forment des masses ombragées qui donnent sur l'eau des reflets inimaginables d'autant plus qu'elles sont serrées et qu'il y en a à perte de vue.

Tous les îlots ne sont donc que des îlots de verdure. Le bateau les contourne aisément en laissant au loin le sillage de son passage. Les vagues légères qui viennent soulever les premiers papyrus des bords forment ensuite une ondulation régulière, lente et continue et qui se perd dans le lointain.

Sur la terrasse supérieure du bateau le coup d'œil est vraiment unique car dans les nombreux méandres du Nil, l'eau y brille au soleil comme des milliers de petits serpents d'argent.

Nous avons rencontré une vingtaine de radeaux chargés de bois, de peaux de buffles et d'hippopotames, mais à des distances assez grandes les uns des autres. Ces radeaux étaient remorqués par les sauvages, on peut dire le mot, qui pagayaient dans leur pirogue. Chaque fois que nous rencontrions un de ces radeaux les indigènes le laissaient vivement aller à la dérive en le détachant avec une vitesse et une habileté incroyables, et se lançaient en travers, dans les touffes de papyrus pour s'y abriter des vagues produites par notre bateau. Il fallait voir ces types, surtout à la lorgnette (et nous n'en étions pas à une dizaine de mètres), dont l'allure, la coiffure et le regard donnaient bien l'image du sauvage remarqué souvent dans nos fêtes foraines, et imité par ceux des Batignolles !

On ne voit aucune maison à l'horizon, on ne rend pas compte où ces bateliers vont transporter leurs radeaux. Nous apercevons, seulement sur des îlots plus élevés et dans des clairières toujours au milieu des papyrus, une dizaine de huttes légères comme des cabanes pour les chiens et nous pensons que ce sont là leurs habitations. Ce sont bien les sauvages retirés de toute communication et qui ne vivent que de chasse et de pêche.

Les Luo

Ce sont des types réellement différents des Dinka et des Shilluk, ils n'ont pas la même allure, ceux-là sont très musclés et ont l'air terrible. Leur accoutrement diffère de beaucoup avec les autres. Ils ne sont plus passés à la cendre blanche de bois ou à la brique pilée, ils sont d'un noir luisant car ils se passent à l'huile ou à la graisse. Leur chevelure se mélange à des plumes de couleur, elle est saupoudrée de blanc comme celle d'un pierrot. Ils composent un mélange d'une huile épaisse et d'un plâtre quelconque pour s'en enduire les cheveux. Les coiffures diffèrent toutes entre elles. C'est ainsi que dans une pirogue montée par plusieurs indigènes, on en remarque un avec une calotte blanche surmontée de trois plumes, un autre avec des cheveux rouges roulés en petites boules de la grosseur d'un pois et formant un panache sur le derrière de la tête comme le ferait un petit plumeau, un autre encore aura laissé pousser sa tignasse et l'aura enduite pour qu'elle se redresse en arrière comme le représente le volant dont se servent les enfants pour jouer à la raquette !

Les ornements sont clinquants : des morceaux de boîtes à cirage coupées en rond comme des pièces ou des lamelles leur ornent le milieu du front, le cou, les bras, les chevilles. Il y en a qui ont les oreilles percées dix fois et tout le tour : à chaque trou se maintient en l'air une petite pièce de quatre sous en fer blanc découpé. Ils se mettent tous les plus drôles objets en colliers ou pendeloques. Ils se les procurent au moyen d'échanges avec les soldats des bateaux qui passent mais rarement.

Les uns ont autour du cou une ficelle au milieu de laquelle pendra un anneau de rideau, un bouton européen, un coquillage, un bout de verre usé et percé. Ces

sauvages font partie de tribus très éloignées l'une de l'autre dans le Bahr el-Ghazal (fleuve des gazelles), immense contrée que nous traversons, et appelées Luo Jur¹²¹, plus loin nous rencontrons les Nuer¹²².



Photo 114 : Guerrier Luo vers 1900



Photo 115 : Danseurs Luo

Depuis que nous avons quitté la terre aux lointains de moisson et que nous sommes entrés dans les lagunes verdoyantes, nous ne rencontrons que quelques hippopotames qui s'ébattent dans les petits golfes et beaucoup de petits oiseaux de toutes couleurs.

Les indigènes ne mettent certainement pas le feu à ces papyrus et je ne puis me rendre compte pourquoi, ils s'enflamment continuellement car nous assistons souvent à d'énormes incendies qui projettent des flammes de vingt mètres de hauteur et parfois sur une longueur de plusieurs kilomètres. Le jour, ces incendies dégagent une fumée noire au-dessus des grandes flammes, la nuit elles éclairent le ciel et le Nil semble par les reflets être tout en feu.

Ce soir nous n'arrêtons qu'une demi-heure et je ne sais pourquoi, on ne prend aucun approvisionnement ni on ne fait aucun chargement de bois ! Quelques sauvages arrivent, ils sont réellement curieux et ne semblent nullement gênés, même devant les dames, d'être complètement nus. Ils n'ont même plus la petite écharpe des Dinka qui était déjà un peu courte ! J'achète une lance à l'un d'eux mais avec beaucoup de difficultés. J'avais eu soin de la faire vivement porter au bateau car il semblait revenir sur sa décision. Voyant cela ses camarades nous lancèrent un mauvais œil et ramassant leurs peaux d'hippopotames qu'ils tentaient de nous vendre, ils s'en allèrent en colère croyant probablement que nous voulions leur prendre leurs lances de force. Quelques autres passèrent aussi de retour de la pêche ou de la chasse. Nous pûmes en arrêter quelques-uns avec beaucoup de gestes d'amitié, mais ils ne se montrèrent pas conciliants et s'éloignèrent vivement en regardant toujours derrière eux.

Nous reprenons la marche à travers ces lagunes et ces lacs toujours merveilleux surtout avec les effets du soleil couchant et de l'horizon en feu provoqué par les incendies.

¹²¹ Les Luo Jur vivent au Sud Soudan dans la région de Bahr el-Ghazal.

¹²² Les Nuer qui vivent dans le Sud Soudan et en Ethiopie se désignent comme Naath ou Nei Ti Naath, c'est-à-dire hommes.

Vendredi 30 janvier

Assez bonne nuit, un peu plus fraîche, si l'on peut dire, 38° dans la cabine. Cela se supporte et on en prend l'habitude !

Tous les matins, je fais mon petit exercice qui consiste à rentrer mes valises à plaques en couleurs que je mets à rafraîchir la nuit. Comme elles sont très lourdes et que j'ai vingt mètres à faire, cela me conserve les articulations !

Réveillé à quatre heures ce matin, j'ai profité de la nuit pour changer mes plaques Sigriste, car comme je l'ai dit, il n'y a pas de lumière dans les cabines. J'ai une petite lampe électrique rouge qui me permet de m'installer et j'opère dans la plus complète obscurité. Je me sers même du manteau arabe que madame Bellanger a acheté au Caire pour calfeutrer les issues où passent les rayons du clair de lune. Je suis monté à la terrasse voir le lever du soleil et guetter les éléphants que l'on peut seulement surprendre le matin ou le soir lorsqu'ils viennent boire au Nil, mais ce ne sera pas encore pour aujourd'hui car nous ne verrons pas la terre avant après-demain. Nous naviguerons toute la journée dans ces jolies lagunes bordées de papyrus. Je puis facilement patienter pour messieurs les éléphants, je ne me lasserai jamais d'admirer le paysage que nous traversons qui restera pour moi inoubliable !

Je ne sais si nous aurons rattrapé notre retard, mais à part le petit arrêt d'hier soir, notre bateau n'a pas stoppé depuis hier matin.

Depuis le lac No, nous avons quitté le Nil blanc et sommes entrés dans un des affluents appelé le Bahr el-Jabal¹²³. C'est au lac No également que se jette le Bahr el-Ghazal. Ce sont ces deux fleuves qui forment à partir du lac le Nil blanc que nous ne reverrons maintenant qu'au retour, mais les officiers anglais, sur leur carte, indiquent le Bahr el-Jebal comme étant malgré cela la continuation du Nil blanc qui ne fait que changer de nom, restant l'artère principale de l'écoulement le plus important.

Nous avons fait la rencontre ce matin de deux bateaux particuliers affrétés par de grands chasseurs du Soudan, le premier, l'*Omdurman*, était en diminutif la copie de notre bateau et avait été loué par un Américain. Le second, *Lord Cromer*, était plus petit et loué à une famille anglaise, deux messieurs et une dame. Sur le pont supérieur de leur bateau étaient étalés les trophées de leur chasse : quantité de cornes d'antilopes, de gazelles et de buffles – des peaux de différentes espèces séchaient au grand soleil. Nous avons remarqué aussi des défenses d'éléphants tués au lac No. Notre bateau s'arrête chaque fois à côté de ces particuliers et les capitaines des bateaux s'entretiennent quelques instants.

Nous continuons toujours le voyage à travers les mille sinuosités du Bahr el-Jabal, rencontrant parfois des étendues d'eau immenses. Comme je l'ai dit, dans les petites anses de ces sinuosités s'ébattent quantités d'hippopotames. Nous en avons compté au même endroit vingt-neuf. Nous ne voyons plus aucun indigène, la partie que nous traversons est complètement inhabitée. Ce sont toujours et toujours des forêts de papyrus qui s'étendent à perte de vue et dans lesquelles sillonnent le Nil et ses petits affluents.

Le seul intérêt de la journée, si intérêt il y a, c'est la multitude d'incendies qui s'allument de toutes parts et comment ? on ne le sait. Il y a de ces incendies qui comprennent plusieurs milliers d'hectares de papyrus. Lorsqu'ils éclatent dans un îlot tout y passe. C'est superbe il est vrai, mais c'est bien triste, on n'aime jamais voir le feu et surtout dans des proportions pareilles !

On n'a pas idée de la quantité d'oiseaux ou de couvées qui sont détruites par ces incendies. Il faut voir ces pauvres petites bêtes voleter, crier dans la fumée noire

¹²³ Rivière de la montagne

et tomber souvent dans les flammes. Elles cherchent à sauver leurs petits et devant l'impossibilité elles périssent dans le brasier !

Le soir nous arrêtons une heure à Hillet Nuer, à 1.169 km de Khartoum. Ce n'est pas une station de ravitaillement ou de chargement de bois, puisque depuis hier nous ne naviguons que dans ces lagunes inhabitées, c'est un point de repère pour les bateaux qui passent et qui peut-être seraient susceptibles de s'égarer dans le labyrinthe des îlots de papyrus.

Nous voyons simplement cinquante mètres carrés de terre dégarnis de végétation, au milieu desquels est montée une petite tente où deux hommes restent là pendant trois mois de saison d'hiver. Comme nous y arrivons la nuit, nous y remarquons un petit feu de bois allumé par les deux vigies. Il n'y a pas de bois et le papyrus ne brûle pas sinon par des flammes immenses d'incendie. Nous remarquons un énorme chaland en bois, échoué dans les papyrus qui démolit petit à petit sert à faire ces feux de signaux. Ce bateau aura été amarré là à la remorque depuis Khartoum. De temps en temps, il est probable qu'un bateau du gouvernement ou de chasseurs vient approvisionner ces deux pauvres malheureux qui sont bien, comme le disent les histoires qu'on raconte aux enfants, échoués sur une île déserte.

Samedi 31 janvier

Nuit excellente. Un vent assez frais est venu diminuer la température de nos cabines qui marquait 41° hier pendant l'arrêt d'une heure que nous avons eu à Hillet Nuer.

Je me lève comme toujours au lever du soleil pour tâcher de surprendre des éléphants qui se lèvent de bonne heure aussi ou plutôt qui ne se couchent pas.

Désillusion ! Car en arrivant sur la terrasse je vois que nous naviguons toujours autour des îlots de papyrus et tant que ce ne sera pas la vraie terre où pousse la brousse, nous ne verrons pas d'éléphants et même d'autres animaux. C'est la *désolation* depuis ces trois jours, comme le dit le *Baedeker*, en raison de ce que cela est un peu toujours la même chose et qu'on ne voit plus ni indigènes ni animaux. Mais c'est une désolation qui a son caractère, cette solitude est telle qu'on se rend bien compte de ce qu'est le Sudd ou lagunes de Madame encore inexplorées.

Ah ! il ne faudrait pas par exemple, et c'est la seule chose à craindre, qu'un incendie se déclare à bord ! Je crois qu'en quelques heures il ne resterait plus que le plateau du bateau ! Rôti comme il est par le soleil et ne possédant aucun appareil d'incendie ni même de sauvetage (nous n'avons qu'une petite barque depuis Fachoda) je me demande ce que nous deviendrions. Le mieux serait de se sauver à la nage, mais où aborder dans cette forêt inondée pour y attendre l'arrivée d'un bateau ? On n'aurait même pas le temps de prendre un vêtement, et en admettant qu'on puisse s'accrocher quelque part quelles journées atroces seraient à passer au soleil sans abri, et quelles nuits affreuses de se savoir dévorés par les moustiques ou autres habitants de ces hautes herbes sans compter les crocodiles ! Ce n'est pas gai de penser à cela, mais on y pense malgré soi, devant ces incendies immenses qui éclatent de toutes parts et devant ceux qui éclatent souvent aussi sur le bateau ! Hier la toile de l'avant qui abrite la salle à manger a été en partie brûlée par une flammèche de la cheminée du bateau qui est chauffé comme je l'ai dit au bois. Rien n'est fait pour éviter l'incendie, au contraire on dirait que tout est fait et prévu pour le susciter !

Le dessus de la passerelle est tapissé de linoléum (peut-être est-il ignifugé, je ne le crois pas). La cage à mouches pourrait être montée en fer, et bien elle est complètement en bois et très légère, j'ai toujours peur qu'elle s'allume au soleil.

Dans les cabines, linoléum par terre, les cloisons et le plafond en bois de sapin et peints couleur chêne. On peut fumer à volonté dans les cabines où il n'y a que l'eau d'un broc que le bamboula ne remplit que quand on se fâche. Il n'y a pas de cendrier pour jeter les cigares et cigarettes et comme je l'ai dit la nuit il n'y a pas de lumière. Réellement je ne suis pas froussard, car il n'arrive que ce qui doit arriver, mais nous frisons bien un grand danger ! Tout cela est bien mal organisé. J'ai fait cette observation au capitaine du bord qui reconnaît bien tous ces inconvénients mais qui répond que la légèreté dans la construction du bateau a été recherchée pour éviter les ensablements, que le gouvernement soudanais possède ces quelques bateaux (une dizaine) pour le transport de ses soldats et de ses marchandises et qu'il tolère seulement quelques passagers à leurs risques et périls !

En effet au départ nous avons eu la certification de cette non-responsabilité sur les horaires du bateau. Incendie, naufrages, attaques, pertes, vols, manque de nourriture ou de boissons, maladies, tout est prévu et à la charge de ceux qui veulent s'aventurer. J'ai dit du reste qu'il n'y avait ni médecin, ni pharmacie à bord. Les boissons commencent depuis trois jours, non pas à manquer, mais à être épuisées pour certaines sortes. J'ai bu du vin italien jusqu'ici, il n'y en a déjà plus ! Je me rabats sur le vin de Bordeaux, après j'userai tous les crus les uns après les autres ! On ne peut cependant pas boire l'eau du Nil qui contient des filaires, sorte de petits vers en forme de fil qui donnent à tous les Nègres l'éléphantiasis¹²⁴, la plus terrible des maladies ! Et il y en a d'autres ! Je bois donc des eaux minérales. J'ai déjà épuisé les dix bouteilles d'eau d'Evian qui étaient à bord, j'en suis maintenant à l'eau de Vichy Célestins qui me convient parfaitement mais quand elle va être épuisée il n'y en a plus d'autres. Les Anglais heureusement ne prennent que des limonades et sodas. Depuis hier il n'y a plus de limonades !

Au départ nous étions heureux de voir des oranges sur la table, elles ont duré cinq jours et depuis nous mangeons des raisins confits et des noisettes ! Il ne faut pas se plaindre, je l'ai dit, c'est la première fois cette année que le bord nourrit ses passagers, il fallait avant faire sa popote soi-même.

Toute la journée se passe à sillonner les îlots et à admirer, si l'on peut parler ainsi, les incendies qui éclatent de tous côtés. Partout à l'horizon on ne voit que du feu, et quel feu mon Dieu ! On dirait un véritable enfer ! Le soleil grille tout et le fait naître on ne sait encore comment : il y a des moments où nous passons entre deux immenses brasiers dont les flammes s'élèvent à vingt mètres de hauteur et sur une longueur de plusieurs kilomètres. On ne peut passer sans se calfeutrer dans les cabines et où l'on subit une température de 50° à ce moment-là. Nous sommes envahis par la fumée noire et par les brins de papyrus brûlés que le vent lance avec violence. On ne peut réellement se faire une idée de ces incendies. La vue est unique et on ne peut la décrire, on dirait absolument plusieurs villes qui brûlent et de tous côtés, j'ai compté hier soir quarante-deux incendies allumés en même temps. Il était quatre heures à ce moment-là, le soleil encore puissant était absolument voilé par la fumée et le ciel complètement obscurci. Comme on dit c'est beau mais c'est bien triste.

Chaque année le même phénomène, si c'en est un, se produit régulièrement. Au mois d'octobre la saison humide se termine et les pluies viennent faire renaître la végétation. Comme les racines de papyrus ne sont pas brûlées puisqu'elles atteignent le niveau du Nil, elles reprennent facilement et au mois de décembre

¹²⁴ Dans les pays tropicaux, il s'agit d'une complication chronique et grave d'une filariose lymphatique, maladie parasitaire qui concernait, en 2007, plus de 120 millions d'êtres humains dont un tiers sur le continent africain. La maladie est causée par un ver nématode, dont les larves sont transmises par piqûre de moustiques. Elle provoque un épaississement de la peau et des tissus sous cutanés.

ou janvier, les papyrus atteignent le maximum de leur fraîcheur et de leur grandeur (six à dix mètres). Le soleil recommence à devenir brûlant, c'est le printemps, et les incendies réapparaissent. Au mois de mars et avril tout est grillé, et cela reste pendant six mois jusqu'au mois d'octobre suivant. Je commence à croire en effet que lorsque nous reviendrons dans douze jours et que presque tous ces îlots de papyrus auront été dévastés par le feu, on pourra appeler le Sudd le vrai pays de la *désolation* et il est grand, car c'est maintenant le quatrième jour que nous le sillonnons sans arrêt nuit et jour.

Nous nous amusons aussi le soir à regarder les lucioles ou mouches lumineuses semblables à nos vers luisants. Ces mouches sont très petites et ont des ailes élytres, elles atteignent un centimètre seulement. C'est en volant qu'elles rendent phosphorescente la partie extrême de leur corps, à la queue pour ainsi dire. L'effet est très curieux dans la nuit, car les papyrus en sont couverts, on dirait absolument le ciel où brillent des millions d'étoiles filantes !

Dimanche 1^{er} février

Nuit passable, de bon matin, comme on dit, je suis sur le pont. Pas plus d'éléphants qu'hier, et toujours des incendies de toutes parts. Nous sommes éclairés par les flammes d'un îlot qui vient de s'embraser tout à coup à cinquante mètres de nous. Le bateau est arrivé à quatre heures à Shambe, mais comme le Bahr el-Jebal forme un immense lac de huit à dix kilomètres de diamètre, nous n'arrivons pas à Shambe même et attendons le jour. A certains endroits il y a peu d'eau et le bateau risquerait de s'enliser. Au petit jour la manœuvre commence, et c'est après plusieurs essais infructueux pour trouver assez de fond qu'enfin nous abordons au village. Shambe se trouve à 1.350 km de Khartoum et est le chef-lieu du district du territoire de Bahr el-Ghazal.

Nous y voyons quelques bâtiments militaires mais de très peu d'importance, trois ou quatre tout au plus. C'est un poste militaire, c'est le premier que nous rencontrons depuis quatre jours ! Le bateau décharge quelques colis et trois officiers coloniaux sont là pour les recevoir, ce qu'ils doivent s'amuser ! Des soldats aident au débarquement, et pendant ce temps-là, les ânes et les trois dindons qui sont à notre bord broutent et picotent le peu d'herbe qu'il y a sur la rive. Comme il est sept heures du matin, nous allons faire un tour dans le village, composé d'une centaine de paillottes portant toutes au sommet un petit drapeau d'un sou et tout blanc. Au milieu d'une place s'élèvent quelques mâts plantés en cercle et au bout desquels flottent des drapeaux soudanais. Une fête a dû avoir lieu mais nous ne pouvons en savoir la cause. Notre visite au village est comme toujours très curieuse.

Les types n'ont pas de coiffure spéciale (ce sont des Jur), ils sont plutôt rasés et au sommet du crâne ont laissé une mèche qu'ils ont roulée en forme de pointe avec quelques plumes. Les hommes et enfants sont complètement nus, nous remarquons beaucoup de jeunes filles rondelettes. Les femmes ne portent à la ceinture qu'une petite peau de bête agrémentée de quelques coquillages minuscules qui en font la bordure. Des petites filles ont une ficelle comme ceinture au milieu de laquelle est attaché un petit grelot qui leur bat entre les cuisses. Je me demande où elles vont dans ce pays placer leurs grelots ?

Lorsque nous approchons des cahutes, beaucoup de femmes y entrent précipitamment pour se cacher. Je tire quelques stéréos, dont un en couleur, mais l'heure matinale ne donne pas un bon résultat. J'ai tiré quelques zébus au repos, leurs cornes avaient bien un mètre de long et sont tordues d'une façon toute spéciale.



Photo 116 : Troupeau de zébus (*bos taurus indicus*) à Djouba, capitale du Soudan du Sud

Au retour nous avons la chance de rencontrer quelques femmes. Je négocie le collier de l'une d'elles et toujours avec beaucoup de mal je l'obtiens cependant, mais il a fallu que son mari vienne et que toutes les autres vérifient bien la pièce que je donnais en échange. Combien je regrette de n'avoir pas emporté de Paris des bibelots brillants, des glaces, des bagues, des colliers clinquants, des joujoux. J'aurais eu avec cela tout ce que j'aurais voulu, bien mieux qu'avec de l'argent ! Il faut les voir regarder la montre-bracelet de madame Bellanger, ses boucles d'oreilles et qu'elles demandent toutes. Ces femmes ont les oreilles percées tout autour d'une dizaine de petits trous dans lesquels sont passées des allumettes rouges suédoises coupées en petits morceaux d'un centimètre, ou du bois qu'elles ont teint. Elles ont trois ou quatre énormes bracelets en cuivre mais qui n'ont aucun caractère spécial. Ces bracelets sont soudés, elles ne les enlèvent donc pas et comme on dit elles couchent avec. Lorsque le bras devient plus gros elles ne les coupent pas, elles attendent qu'ils leur rentrent dans la chair !

Je me rappelle ce matin avoir vu un Jur dont le poignet était usé par des bracelets trop petits, la chair était creusée de deux centimètres l'os du poignet était purulent, la main était enflée et le bras était paralysé. Je lui ai fait comprendre par des signes qu'il fallait couper les bracelets ou qu'on lui couperait le bras. Peut-être a-t-il compris ?

Le bateau repart à neuf heures à la suite de notre compagnon le bateau *Amara* que nous avons perdu de vue depuis quelques jours. A notre grand étonnement, nous l'avons vu accosté à Shambe lorsque nous y sommes arrivés. Resterons-nous ensemble maintenant, tout au moins à une certaine distance au cas où quelque avarie ou incendie vienne à se déclarer à bord de l'un ou de l'autre ? Dans des pays pareils, ils ne devraient jamais se perdre de vue, car la T.S.F. malheureusement n'existe pas encore sur les bateaux soudanais !

En quittant la rive, nous remarquons aussi une dahabieh¹²⁵ (bateau à voile égyptien) louée par un Français car notre beau drapeau y flotte fièrement. Nous regrettons de nous en être aperçus trop tard. En qualité de compatriotes, nous nous serions permis d'aller le voir et le féliciter de sa chasse. Nous constatons

¹²⁵ Cf. photo n° 47 p. 52

qu'elle a été très fructueuse surtout en antilopes dont nous comptons une dizaine de têtes.

Nous reprenons les îlots de papyrus que nous contournons toujours. La journée se passe au milieu de ces îlots sans nombre et sans rencontrer aucun autre animal que des petits oiseaux de toutes couleurs et souvent des aigles blancs qui restent à leur poste au bord du Nil sans avoir peur de nous, et à quatre ou cinq mètres du passage du bateau. Le soir, l'effet du coucher du soleil est merveilleux sur les bras du Nil.

Notre camarade *Amara* ne nous a pas quittés, nous l'avons même dépassé vers les six heures. A certains moments lorsqu'il nous devançait il était curieux de le remarquer se dirigeant vers nous, car nous ne voyons pas le Nil caché par les touffes épaisses, il avait l'air de marcher dans la verdure. C'est ainsi qu'il nous devançait à un certain moment de près de deux kilomètres et après avoir parcouru un de ces lacets s'est trouvé, venant à notre rencontre, à une vingtaine de mètres et séparé par une étroite bande de verdure.

Il serait simple de faire de petits canaux qui raccourciraient ainsi le parcours et qui ne nécessiteraient pas de grands travaux, mais il n'y a personne, c'est la solitude complète, et amener là des ouvriers et les nourrir, ce n'est en effet pas facile.

A huit heures nous arrivons à une Wood Station et le chargement va durer une partie de la nuit. Voici quatre jours que nous n'en avons pris nulle part. nous passons la soirée à admirer les incendies qui ont éclaté de toutes parts. On dirait toujours des villes entières qui brûlent. Devant nous, nous avons une ligne de feu d'au moins trente kilomètres et sans interruption. Nous entendons le crépitement des flammes qui nous fait frémir, et à l'horizon de tous côtés tout brûle et le ciel est tout rouge. Quel drôle de pays !

Lundi 2 février

Il paraît qu'il y a eu cette nuit un vacarme épouvantable, les chargeurs de bois ont dû se battre ! Nous avons embarqué à Shambe quelques chèvres qui bêlent tout le temps et qui s'ajoutent maintenant aux cris des coqs, des ânes et des indigènes pour nous faire chaque matin le réveil aux sons harmonieux du « raffût de St Polycarpe » cher à monsieur Cochon¹²⁶ ! J'ai eu de la chance, car fatigué je n'ai absolument rien entendu !

Le bateau s'est mis en route à trois heures et j'ai été étonné en me réveillant de le sentir marcher. A cinq heures je suis sur la passerelle à mon point d'observation, tout le monde dort. Je tiens compagnie au Soudanais qui tient la barre du bateau pendant que ses quatre camarades dorment par terre enroulés dans une toile ayant ainsi l'aspect de cadavres. Ils doivent prendre leur service chacun leur tour. Je constate que le Nil est beaucoup plus enserré, il n'a même plus la largeur de la Seine, les papyrus ont diminué et font place à quelques grands roseaux. La terre est plus nue à certains endroits et des broussailles la couvrent presque totalement. Au loin de petits monticules de broussailles et quelques arbres. Le paysage a un tout autre aspect, c'est bien ce que nos coloniaux appellent la savane.

Notre bateau tient la tête, l'*Amara* est en arrière et reperd son avance. Je crois qu'il va encore disparaître. Nous sommes donc les premiers et bien placés pour surprendre les animaux au lever du soleil.

La matinée a été très fructueuse car on ne peut se faire une idée de la quantité d'hippopotames qui s'ébattent à ses premiers rayons. Il y en a partout, en avant, en arrière, sur les côtés du bateau et par groupes de cinquante et cent à la fois ! c'est une vraie baignade et plongeons, ces énormes bêtes se dressent quelquefois

¹²⁶ Voir note 30, p. 32.

à mi-corps hors de l'eau en jetant une gerbe d'eau avec leurs naseaux et en faisant entendre un grognement semblable au deuxième temps du braiement des ânes. Comme je l'ai dit, ils ne sont nullement effarouchés et nous les avons quelquefois à cinq mètres du bateau, je puis du reste en photographier. Malheureusement ceux qui sont sur la berge plongent à notre approche comme le font les grenouilles et il est impossible de les prendre. Lorsqu'ils ont plongé ils apparaissent quelques mètres plus loin en sortant leur énorme mufle rouge.

Les crocodiles pullulent, car dans les papyrus ils sont chez eux et par légion, sur les bords ceux qui viennent pour nous regarder au passage sont malheureusement gratifiés d'un coup de fusil, et les officiers anglais ne les manquent pas car maintenant ils sont à portée.

Les éléphants



Photo 117 : *Eléphant d'Afrique (loxodonta africana)*

Je désespérais de voir nos fameux éléphants, le soleil était déjà à l'horizon et je m'apprêtais à descendre du pont pour retirer mes valises à plaques que je mets à rafraîchir dehors pendant la nuit quand tout à coup je poussai un cri malgré moi ! A cinquante mètres à peine j'apercevais un groupe compact d'une cinquantaine de ces animaux qui tout doucement firent demi-tour. Je dégingolai vivement réveiller le colonel et sa dame et je mis l'alerte sur le bateau : *Vite, debout, venez voir les éléphants, il y en a au moins cinquante !* En quelques minutes tout le monde était sur le pont et dans les costumes les plus sommaires, il était six heures et quart. Nous pûmes admirer ces curieuses bêtes énormes toutes munies de jolies défenses et levant toutes leur trompe en l'air. Etait-ce pour nous saluer ou pour nous indiquer qu'elles étaient en colère ? Nous entendîmes quelques cris aigus et tout doucement la troupe s'éloigna. J'ai risqué une photo mais vu le peu de jour je ne sais si j'aurai réussi ?

Je remarquai ensuite la tenue de tous ceux qui avaient assisté à ce spectacle, les uns étaient nu-pieds, les autres dans leur peignoir de bain, madame Bellanger avec sa matinée et le colonel tout nu comme un Shilluk, mais il avait mis sont pardessus et ses sandales ! Je n'aurais jamais cru qu'avec les jambes nues son pardessus court lui aille si bien, décidément un rien habille le colonel ! Les deux jeunes filles, russe et anglaise, pleuraient presque de ne pas avoir été réveillées à temps, quand tout à coup une nouvelle apparition d'éléphants surgit à nos yeux sur la rive opposée à la première troupe, il y en avait dix-huit qui furent faciles à

compter, ceux-là parurent non pas en colère Je désespérais de voir nos fameux éléphants, le soleil était déjà à l'horizon et je m'apprêtais à descendre du pont pour retirer mes valises à plaques que je mets à rafraîchir dehors pendant la nuit quand tout à coup je poussai un cri malgré moi ! A cinquante mètres à peine j'apercevais un groupe compact d'une cinquantaine de ces animaux qui tout doucement firent demi-tour. Je dégingolai vivement réveiller le colonel et sa dame et je mis l'alerte sur le bateau : Vite, debout, venez voir les éléphants, il y en a au moins cinquante ! En quelques minutes tout le monde était sur le pont et dans les costumes les plus sommaires, il était six heures et quart. Nous pûmes admirer ces curieuses bêtes énormes toutes munies de jolies défenses et levant toutes leur trompe en l'air. Etait-ce pour nous saluer ou pour nous indiquer qu'elles étaient en colère ? Nous entendîmes quelques cris aigus et tout doucement la troupe s'éloigna. J'ai risqué une photo mais vu le peu de jour je ne sais si j'aurai réussi ? Je remarquai ensuite mais satisfaits. Ils marchaient tout doucement à la file en se tenant tous par la queue et en s'éventant de leurs larges oreilles. Quelques minutes après un autre groupe de quatorze était aligné au bord du Nil, ils firent volte d'un quart de tour et longèrent la rive dans la même direction que le bateau. Les appareils photographiques furent mis en batterie et nous pûmes aisément choisir le moment propice pour les tirer. Je crois que de mon côté j'aurai par cette photo un joli souvenir. Décidément c'était le jour des surprises car vers huit heures et demie nous vîmes une vingtaine de buffles sauvages mais assez éloignés de la rive. Ceux-là entamèrent un grand galop et se perdirent dans la savane.



Photo 118 : Groupe de femelles cobe à croissant ou waterbucks (*kobus ellipsiprimnus*)



Photo 119 : Mâle cobe à croissant

Plus loin encore nous vîmes cinq ou huit waterbucks, sorte de cerfs sans cornes¹²⁷, qui, paraît-il, plongent dans l'eau. C'est une espèce que l'on ne rencontre que très rarement au dire des officiers anglais qui ont déjà fait plusieurs fois le voyage. Nous suivons jusqu'au soir toujours les lagunes où disparaissent de plus en plus les papyrus mais au loin on remarque malgré cela toujours beaucoup d'incendies. La forêt se dessine également dans le lointain et nous en approchons.

Mardi 3 février

Nous passons une nuit étouffante à Kenise où se tenait une mission autrichienne qui a dû abandonner probablement faute de clients et par l'insalubrité du pays. Nous arrivons au lac Powendaël en contournant toujours de nombreux îlots où grouillent des quantités d'hippopotames et de crocodiles. Nous avons vu cinq crocodiles à la fois et qui étaient énormes, un de ces mauvais animaux atteignait bien cinq à six mètres, il a reçu une fusillade de six coups de fusil et a été tué net.

¹²⁷ Il confond les femelles et les mâles qui ont des cornes (voir photos)

Le crocodile, lorsqu'il est atteint, a toujours la force de se maintenir au fond de l'eau pendant quelques jours car il ne meurt pas tout de suite, de sorte qu'on ne peut le voir aussitôt tué. On les détruit parce qu'ils pullulent et que très souvent ils happent les animaux et quelquefois les indigènes !

Nous arrivons dans l'après-midi à Bor¹²⁸. Nous descendons à terre voir les quelques huttes des Dinka et comme toujours nous nous intéressons beaucoup à les voir ! Nous ne restons qu'une heure à Bor et nous rencontrons quelques huttes isolées au bord du Nil et qui donnent bien une idée de l'état sauvage de leurs habitants. Les femmes surtout ont accouru lorsque nous leur jetions quelques bouteilles vides ou quelques boîtes en métal. Elles se disputaient et se poussaient à qui attraperait l'objet lancé, souvent lorsqu'il tombait dans le Nil elles allaient le chercher à la nage.

Ces tribus dont les types sont isolés ne vivent que de chasse et de pêche ou possèdent quelques chèvres. Au passage j'ai pu en prendre en photo, ils font partie de la tribu des Bari.

Nous remarquons depuis Bor que nous suivons une ligne télégraphique qui va jusqu'à Rejaf. Sur chaque poteau on remarque presque toujours un oiseau de proie quelconque, vautours ou aigles blancs, et qui ne s'effraient pas du tout. Nous avons vu un aigle en train de manger la tête d'un autre oiseau en la maintenant dans ses serres.

Sur les fils télégraphiques nous voyons aussi nos hirondelles de France qui viennent ici passer l'hiver, il y en a, c'est incroyable, elles sont serrées les unes à côté des autres sur les fils comme le font généralement les perruches. Les oiseaux de proie ont de quoi manger, car les oiseaux aux plus vives couleurs y sont en très grande quantité. Madame Bellanger en a un dans sa cabine qui est de toute beauté : il est rouge et vert et a un long bec rouge, il ne vivra pas probablement, car son long bec indique plutôt un oiseau chasseur d'insectes. Ma boîte à cigares a été transformée en cage et on nourrit le pensionnaire de melon d'eau et de bananes.

Vers midi, nous avons fait une courte station à Ginging Tombé pour remettre le courrier à un officier colonial qui est le chef de ce petit poste. Il s'y trouve quelques paillottes seulement et la maison de cet officier. Le capitaine m'a demandé de bien vouloir le photographier avec son collègue et de me rendre à sa case. Je l'ai fait avec grand plaisir et je me rappellerai toujours ces quelques cinq cents mètres que j'ai fait à pied à midi ! Jamais je n'ai eu aussi chaud, je croyais que le soleil allait me rôtir sur place. Les deux officiers anglais qui me conduisaient n'en menaient pas large. Ils ne causent généralement pas beaucoup car ils ne savent pas le français, mais à plusieurs reprises ils se sont exclamés dans leur langue : *il fait bien chaud aujourd'hui !*

Lorsque je me suis installé avec mon appareil au grand soleil (il n'y avait pas d'autre endroit), j'ai remarqué qu'il était brûlant à ne pouvoir le toucher. Le bois et le métal avaient tellement travaillé à la chaleur que rien ne fonctionnait plus ! Enfin avec beaucoup de mal j'ai pu les prendre en photo devant la maison coloniale. L'officier très aimable me l'a fait visiter : tout y est grand mais installé en garçon. Je le plains ! Il a un grand magasin où il recueille des défenses d'éléphants, des peaux de rhinocéros et d'hippopotames destinées à être expédiées à notre retour. Il y en avait de grandes quantités.

Il me racontait que certaines nuits il recevait la visite de deux ou trois cents éléphants à la fois et qui brisaient tout. La chasse en est très difficile surtout à

¹²⁸ Aujourd'hui capitale de l'état du Jonglei dans le Soudan du Sud, 73.000 habitants.

l'intérieur, de même que les girafes et les autruches. Il y a aussi énormément de gros sangliers dont il m'a montré quantité de défenses.

Nous passons la nuit dans une anse après avoir admiré les lueurs des incendies que l'on remarque toujours à l'horizon.

Quelle chaude journée aujourd'hui, nous avons atteint 43° dehors à l'ombre de la passerelle et 42° dans les cabines. Nous dormons sous notre moustiquaire en tenue de sauvages et porte et fenêtre ouvertes. Nous ne mangeons presque plus, mais nous faisons des repas liquides : c'est étonnant ce que nous avalons de limesodas, sorte d'eau de Seltz au citron, pourvu qu'il y en ait assez jusqu'au retour !

Mercredi 4 février

Nuit horrible. Je me suis levé plusieurs fois pour respirer un peu. A deux heures du matin, il faisait encore 36° dans la cabine où je baillais comme une carpe. Pour une saison de transpiration, c'en est une ! Les malles brûlent à l'intérieur où l'air ne se renouvelle pas. Les pommades sont liquides, la poix de mon blaireau pour faire ma barbe a fondu et les poils ne tiennent plus. Un flacon de perchlorure d'éthyle a fait explosion dans ma valise qui se trouve maintenant parfumée à l'éther. Il est vrai que nous sommes dans l'axe du tropique. J'ai assisté cette nuit à véritable concert d'hippopotames.

Comme le bateau s'est arrêté dans une anse en raison du peu d'eau et des sinuosités du Nil, ces grosses bêtes ont tenu à nous empêcher de dormir. Elles venaient à quelques mètres du bateau, plongeaient, grognaient, soufflaient leurs jets d'eau avec leurs énormes naseaux et cela sans interruption. Je finis par croire que ces hippopotames sont apprivoisés.

Le Nil se resserre de plus en plus et nous sommes en ce moment en pleine forêt. Nous entrons dans l'enclave du Lado, loué à l'Etat libre du Congo devenu le Congo belge, et maintenant sous protectorat anglais¹²⁹.

La végétation équatoriale s'y fait sentir dans sa luxuriante beauté mais là nous n'en avons qu'un aperçu, on sait que le Nil ne fait que longer la grande forêt vierge distante de ce point de cinquante kilomètres.

Les Bari

Nous arrêtons à un petit village où nous chargeons du bois. Nous y restons deux heures, et le bateau repart à dix heures vers Mongalla. Comme toujours le village est très intéressant et nous remarquons que c'est le premier dont les huttes sont entourées de haies en jonc. Lorsque nous approchons tout le monde file comme des rats surpris et tous disparaissent dans leur cahute.

Les indigènes sont nus et se teignent les cheveux en jaune ou en blanc. Les femmes se passent du henné sur le corps ou un autre produit car elles ont la peau rouge. Elles sont bien vilaines. Les hommes au contraire sont élancés, forts et ont une belle allure guerrière. Au sommet de la tête ils portent des plumes de toutes les couleurs.

¹²⁹ Cf. supra note 95, p. 100



Photo 120 : Village Bari (Richard Buchta, 1878)



Photo 121 : Jeune Bari (R Buchta)

Les crocodiles ont encore ce matin du fil à retordre, les pétarades n'arrêtent pas ! Nous avons embarqué cette nuit deux prisonniers Shilluk qui vont être conduits à Mongalla¹³⁰ où se tient le Gouverneur. Ils ont été pendus en y arrivant. Je les ai photographiés dans la cale des soldats où l'on est en train d'égorger un veau que nous allons manger maintenant. Ces deux Shilluk ont l'air bien mauvais, et m'ont fait un sale coup d'œil lorsque je les ai surpris avec mon appareil. Ils ont assassiné un marchand, paraît-il, qui possédait trois livres (75 francs) et l'ont poignardé avec leur arme toujours maintenue à un bracelet qui se tient au-dessus du coude. On nous a montré le poignard du forfait. Madame Bellanger est descendue aussi les voir, et cela n'aura pas plus, paraît-il, au capitaine du bord qui les a aussitôt fait enfermer dans les cabinets. Ils sont enchaînés, le poignet de l'un aux chevilles de l'autre, de sorte que l'un est toujours accroupi et l'autre toujours allongé. De plus la chaîne qui les maintient fait le tour d'une colonne en fer qui soutient le plafond du bateau. Comment a-t-on pu les installer dans les cabinets ?

Les Anglais qui ont le cœur très dur avec les indigènes : en attendant leur exécution, ils ne leur feront même pas la plus petite faveur ! Du reste partout nous avons remarqué que les officiers et soldats anglais (ces derniers sont des Soudanais) étaient très sévères avec les indigènes qui les craignent peut-être plus que le feu, car ils sont habitués aux monstrueux incendies.

Dans l'après-midi, nous passons à Kiro, ancien poste militaire belge devenu anglais comme les autres, depuis trois ans seulement. Nous ne nous y arrêtons pas.

La forêt arrive jusqu'au bord du Nil d'un côté seulement, mais elle ne paraît pas touffue et les arbres n'ont rien de particulier comme essence, cependant il y en a de curieux. Le cours d'eau se resserre de plus en plus, et le peu de fond nécessite de grandes manœuvres du bateau qui a du mal à en sortir. Quelquefois cependant il forme de grands lacs et c'est dans un de ces derniers que nous voyons apparaître Mongalla (1.681 km de Khartoum). Nous retrouvons là notre camarade, le bateau *Amara*, qui nous lâche toujours. Il nous suit généralement pendant une journée et disparaît pendant deux jours.

Mongalla

Vers cinq heures nous arrivons à Mongalla qui nous apparaît tout de suite comme station militaire assez importante en raison des nombreux bâtiments et casernes

¹³⁰ A l'époque capitale de la province de Mongalla, aujourd'hui dans l'état du Jubek, dont la capitale est Djouba, capitale du Soudan du Sud.

qui y sont construits sur une assez grande étendue. Le capitaine Hutchins et deux autres doivent nous quitter là pour voir le gouverneur et nous les reprendrons, paraît-il, au retour. Ils doivent prendre les instructions pour leur service. Tous les soldats et domestiques procèdent au débarquement. Les ânes et les fameux dindons sont enfin arrivés et vont pouvoir être libres !

Les deux condamnés à mort sont également débarqués et enchaînés tous deux. Ils sont suivis par deux soldats avec le fusil chargé sur l'épaule. Les deux prisonniers sont tellement maigres qu'ils font pitié. Enfin ce sont deux chenapans puisqu'ils ont assassiné et il n'y a pas de pitié à avoir.

J'ai été surpris de la quantité de sauvages prisonniers qui nous attendaient sous bonne escorte et tous enchaînés. J'ai pris une photo de ce groupe. Il paraît qu'ils sont tous amenés à Mongalla pour faire des travaux forcés. Ceux-là en effet étaient aussitôt employés au débarquement de matériaux de construction. Ces sauvages, on peut dire le mot, sont complètement nus et ne portent que quelques bracelets en acier au-dessus du coude. J'ai voulu acheter de ces bracelets, mais c'est impossible car ils ont été serrés au bras à coups de marteau. Celui à qui je les ai examinés s'était passé le bras à l'huile à l'endroit des bracelets pour qu'ils ne rouillent pas et qu'ils ne le blessent pas non plus. Quelle drôle de coutume !

Nous sommes allés faire une promenade. Nous avons jeté un coup d'œil sur les bâtiments militaires. Nous avons vu la caserne où des Noirs faisaient l'exercice et nous sommes arrivés au village composé de quatre à cinq cents paillottes. Ces dernières sont entourées de roseaux et, comme toujours, les femmes et les enfants se sauvent à notre approche.

Une allée centrale est ombragée si l'on peut dire, de petits bananiers qui viennent d'y être plantés. Au milieu de cette allée circulent les indigènes, de beaux gaillards très grands et élancés, souvent deux par deux et qui se promènent avec un bâton à la main. Ils ont l'air plus éduqués que ceux de la brousse et ne portent aucune lance no tomahawk qui sont, du reste, interdits ici, ils n'ont droit qu'au bâton. Alors on se figure être sur les grands boulevards, où l'on voit les gandins¹³¹ se promener la canne à la main ! Ces gandins ne sont pas tout à fait nus puisqu'ils ont une canne ! Comme je suis habillé en kaki de la couleur des vêtements des officiers anglais, je suis pris pour un officier et il faut voir tous ces pauvres sauvages me saluer militairement aussitôt qu'ils m'aperçoivent.

On remarque dans leur regard une crainte effroyable et une soumission absolue. Je le crois bien, ils ne voient que des soldats, des fusils et une canonnière qui est amarrée un peu plus loin que notre bateau et qui et qui fait partir de temps en temps une bordée de coups de canon ! S'ils commettent la plus petite incartade, ils sont arrêtés, battus et enchaînés. Il le faut bien, il est vrai, mais il faut considérer tout de même que ce sont des sauvages qui n'ont pas le cerveau développé, ce sont de grands enfants qui jouent, qui s'assoient, se couchent par terre et qui ne pensent qu'à une chose, à leur coquetterie : se maquiller en se passant à la brique pilée ou à la cendre, se faire des petites boucles dans les cheveux avec une espèce de pâte à la brique, se raser la tête en y laissant des mèches pour se faire des coiffures guerrières mélangées de plumes, se taillader le corps en coupures qui forment des dessins, sur les joues, les seins, le ventre surtout et les reins, voilà leur seule préoccupation. Pour leur nourriture, la chasse et la pêche.

Je me demande ce que peut rapporter cette colonie, qui en somme est presque inhabitée, mais peuplée de toutes les bêtes féroces de la création, et où l'on ne voit aucune culture ! Ni palmes, ni bananes ou peu, ni caoutchouc, ni coton, ni

¹³¹ Sous le Second Empire, jeune homme très élégant, raffiné et assez ridicule.

café, enfin rien ! Il n'y a que les éléphants et les rhinocéros que les sauvages chassent et qui peuvent donner seuls quelques petits bénéfices ! Je ne vois réellement pas autre chose.

Tout le long du Nil depuis huit jours nous avons vu trois ou quatre villages de trois à quatre cents maisons, nous avons aperçu des huttes de quelques rares indigènes Dinka, Shilluk, Nuer, Bari-Jur, Niam-Niam et c'est tout. Partout le vide, l'immensité presque, inhabitée et encore inconnue, car toute cette région depuis Shambe est encore à explorer, et explorer quoi ? On devine qu'il n'y a que de la brousse à part les quelques arbres du bord et qui ne sert qu'aux repaires des bêtes féroces ! Ce qui a été intéressant pour l'Angleterre dans la possession de cette immense colonie infructueuse, c'est tout simplement la voie d'accès au centre africain par le Nil pour pouvoir y établir par la suite le fameux chemin de fer du Cap au Caire¹³² que nos enfants verront peut-être, car cet extraordinaire projet est loin d'être au point.

Depuis que nous commençons à longer la forêt équatoriale, qui est ici, comme je l'ai dit, bien médiocre, elle ne vaut pas certes celle de Fontainebleau ou de Rambouillet pour ce que j'ai pu en voir aux bords du Nil.

Nous sentons que le climat a absolument changé ! Jusqu'ici nous avons très chaud, le soleil était ardent, mais le peu d'air que nous respirions était sec. Lorsque nous transpirions (oh combien !) le vent sec absorbait instantanément cette transpiration tandis que maintenant nous sommes dans une atmosphère de vapeur ! Alors on étouffe, on ruisselle sans arrêt et rien ne sèche. La seule chemise que l'on a sur le dos est absolument comme si on l'avait trempée dans le Nil et inutile d'en changer, cinq minutes après ce serait à recommencer.

Il a plu hier soir à Mongalla et dans cette zone équatoriale ce fait est très fréquent. C'est pourquoi on commence à y rencontrer de la végétation et que l'on y respire cet air humide et malsain. Il n'y a pas trop à se plaindre des moustiques, car réellement ils sont rares et nous n'avons pas à en souffrir. Ils vont apparaître dans un mois, paraît-il, alors c'est par légions. J'aime mieux m'en aller !

Le soir au dîner nous étions quelques convives en moins, car certains officiers avaient été invités par le gouverneur.

Pour une fois, savez-vous, nous pouvons mettre nos montres à l'heure : en nous couchant les sonneries des trompettes nous ont indiqué neuf heures et l'extinction des feux à dix heures. De plus pendant les sonneries, qui n'ont rien de militaire et qui ressemblent à des petites roucoulades amoureuses, nous avons entendu sonner les heures, non pas par les cloches, mais par un soldat qui vient taper avec un marteau sur une poutre en fer pendue à un arbre. Comme cloche c'est rudimentaire, mais assez bien trouvé, on entend d'assez loin ce son de ferraille, et le soldat-sonneur fait son travail très sérieusement, les coups sont très réguliers comme ceux d'une horloge. Quelle chaleur dans nos cabines, 40°, et tout est humide ! Pour la première fois, je ne sors pas mes valises à plaques qui vont cette fois reposer sous ma couchette, car je crains que cette humidité ne les altère.

Jeudi 5 février

Nuit ruisselante, ce matin à cinq heures et demie lorsque je me suis levé, il faisait encore 38°, la température n'a varié que de deux degrés. On étouffe et d'autant plus que le ciel est orageux et couvert. Le soleil heureusement va nous laisser tranquilles et va nous permettre de monter à la terrasse pour y respirer un peu de vapeur !

¹³² Le chemin de fer Le Cap – Le Caire (*Cape – Cairo Railway*) est un projet incomplet de liaison ferroviaire nord-sud à travers l'Afrique. Il fut conçu à la fin du XIX^e siècle, à l'époque coloniale, sous l'inspiration de Cecil Rhodes, pour relier les possessions africaines de l'Empire britannique par une ligne de chemin de fer continue du Cap, en Afrique du Sud, au Caire, en Égypte. Bien que la plupart des sections prévues soient en activité, une partie importante manque entre le Soudan et l'Ouganda.

Nous abandonnons un des bateaux indigènes que nous remorquions sur un des côtés de notre bateau. Il en reste quand même un du côté opposé qui probablement a du transport pour Rejaf. Je vais avoir un peu plus d'air et je ne sentirai plus la cuisine aux oignons qui, à la fin, devenait écœurante ! Il est probable qu'au retour on va nous recoller ce bateau que l'on va charger sûrement pour Khartoum.

Nous sommes partis de Mongalla à trois heures et sans être prévenus comme toujours, je l'ai dit, il n'y a pas de pire organisation que l'administration du bateau. On ne sait rien, on ne sait où l'on s'arrêtera, on ne sait pas l'heure des départs, combien de temps on peut rester à terre, combien de temps durera le chargement de bois, en un mot le capitaine du bord est un Anglais de la série des flegmatiques invétérés qui ne cause à personne et qui ne sait jamais rien ! Quelle moule !

Le Nil devient de plus en plus étroit et de moins en moins profond. Nous ne marchons que par secousses et nous sommes à chaque instant ensablés. Enfin nous approchons du terminus de notre grand voyage qui doit se limiter à Rejaf parce qu'on ne peut aller plus loin sur le Nil interrompu par des rochers et des rapides. J'aurais voulu aller jusqu'aux lacs Albert et Victoria (ou Nyanza) mais il n'y a aucun service rapide d'organisé, c'est à faire en pirogue. Il faudrait faire de l'exploration comme va le faire cet officier avec sa dame, il a une mission à remplir dans ces parages, probablement à cause du grand chemin de fer en projet. Il emporte tout un matériel de campement ainsi qu'une quantité de soldats et de porteurs. Il lui faut pendant quatre jours traverser la savane en longeant la forêt équatoriale pour arriver aux lacs. Son voyage dans ces parages à peine explorés a donc un but précis car il aurait pu s'y rendre par une autre voie, celle de la mer par Mombasa¹³³ d'où part la voie ferrée anglaise qui aboutit au lac Victoria (ou Nyanza) par le sud à Port Florence. La région des grands lacs Albert et Victoria (ou Nyanza) est maintenant assez connue. La ligne ferrée depuis que l'Ouganda est sous protectorat anglais y a apporté la civilisation et le commerce.

Le climat équatorial pluvieux et chaud y a développé une végétation luxuriante et absolument extraordinaire. J'ai voulu me rendre compte de la région équatoriale, de son climat, je suis satisfait !

Cette région de l'ancien Congo Belge appelée enclave du Lado est comme climat la même que celle de notre Oubangui-Chari¹³⁴ à laquelle on arrive par l'Afrique Occidentale Française avec énormément de difficultés. On remonte le Chari qui se jette dans le lac Tchad comme nous avons remonté le Nil. Je me rappelle ce détail par les officiers coloniaux à Paris qui exigeaient mes livraisons de fournitures militaires aux troupes de l'Oubangui et Chari à des dates déterminées en raison des crues du Chari sur lequel on transporte toutes les marchandises.

Nous arrivons à Lado vers midi et nous ne faisons qu'y passer. Du reste il n'en reste plus que cinq à six cahutes. Le Lado était autrefois assez important et comprenait de cent à cent cinquante paillottes. Il y avait une station militaire assez forte et Lado fut pendant quelque temps le quartier général du gouverneur Emin Pacha¹³⁵. Cette station a été complètement abandonnée en raison de son climat

¹³³ Anciennement en français Mombassa, ville portuaire du sud du Kenya sur l'océan Indien et le chef-lieu du comté de Mombasa qui compte près d'un million d'habitants aujourd'hui.

¹³⁴ L'Oubangui-Chari fait partie de l'Afrique-Équatoriale française de 1910 à 1960, date de son indépendance, où ce territoire devient la République centrafricaine (RCA).

¹³⁵ Mehmet Emin Pacha (né Isak Eduard Schnitzer, baptisé vers 1847 Eduard Carl Oscar Theodor Schnitzer, 1840- 1892) est un médecin, naturaliste, explorateur et gouverneur de la province égyptienne d'Équatoria sur le haut Nil. Après 1876, Emin fit de Lado sa base pour ses expéditions scientifiques dans la région. En 1878, le khédive d'Égypte désigna Emin comme le successeur de Gordon en tant que gouverneur de la province, lui donnant le titre de Bey. Malgré cette promotion, ses pouvoirs étaient limités. Il était à la tête d'une armée de quelques milliers d'hommes qui ne contrôlait généralement qu'un périmètre d'un peu plus d'un kilomètre autour de chaque comptoir, et le gouvernement de Khartoum était indifférent à ses propositions de développement.

malsain surtout pendant la période des pluies d'avril à octobre. La fièvre y est très forte ainsi que la maladie du sommeil.

Lado se trouve à environ cinq cents kilomètres de notre colonie de l'Oubangui-Chari. La navigation devient de plus en plus difficile, le Nil très étroit devient souvent très large et notre bateau ne fait pas plus d'un à deux kilomètres à l'heure en raison du manque d'eau. Les marins sont obligés de chercher le passage au moyen de leurs grandes perches en sondant constamment le fond du Nil.

Le paysage qui paraissait uniforme change tout à coup à partir de Lado (1.704 km de Khartoum). Nous approchons de collines assez élevées et rocheuses qui donnent un aspect des plus pittoresques. A droite, à gauche nous passons auprès de ces collines hautes de deux cents à trois cents mètres. Ce sont les monts du Lado et au loin nous apercevons une assez longue chaîne de collines appelées collines de Réjaf.

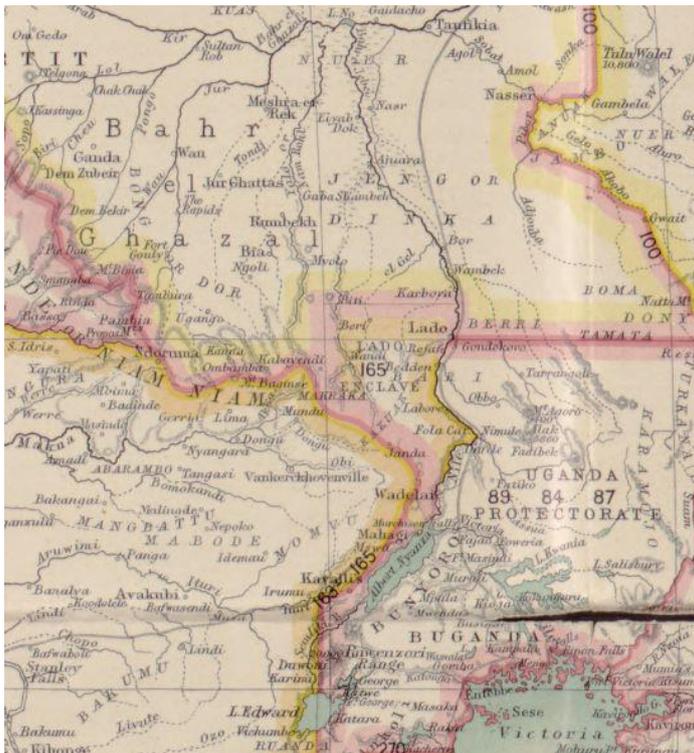


Photo 122 : Carte de l'enclave du Lado en 1910

Un pic assez élevé (environ trois cents mètres) ressemble à la pyramide à gradins de Sakkarah que nous avons vue en Egypte. Au pied de cette colline s'étend Réjaf que nous voyons mais où ne devons aborder que demain. Nous contournons quelques écueils rocheux remplis d'oiseaux guêpiers et dont ils sont couverts. Le Nil se divise comme toujours en plusieurs petits bras et forme des îlots sur lesquels nous voyons quantité de gros crocodiles. Nos officiers sont restés à Mongalla comme je l'ai dit et il ne nous reste qu'un tireur pour exterminer ces sales bêtes.

Notre compagnon de route, le bateau *Amara*, est resté également à Mongalla et va probablement nous attendre au retour.

Vers quatre heures nous passons devant Gondokoro, ancien poste militaire anglais, car je l'ai dit, le Nil servait de frontière entre le territoire anglo-égyptien et le Congo Belge. Gondokoro était la station militaire la plus septentrionale du protectorat anglais de l'Ouganda, mais pour les mêmes raisons que Lado cette station n'existe plus maintenant. Il n'y reste que quelques paillottes et un missionnaire anglais. Ce qu'il doit s'amuser ! Nous laissons Gondokoro sur la gauche. Depuis trois années on ne suit plus l'ancien cours d'eau que l'on était obligé de faire en pirogues. La distance entre Gondokoro et Rejaf est très courte puisqu'elle n'est que de dix-huit kilomètres en ligne droite mais depuis ces trois années le gouvernement a fait de Rejaf, qui était belge, une station terminus plus importante, devenue anglaise. Il a donc nettoyé le Nil en faisant couper les roseaux du Sudd au moyen de faucheuses spéciales placées sous un petit bateau et a établi une espèce de canal pour que les bateaux puissent aborder, mais la distance à parcourir est de quarante-deux kilomètres à cause des détours.

Les Madi

Notre journée est assez fructueuse en animaux : antilopes, crocodiles, éléphants dont nous avons photographié plusieurs groupes. Nous avons rencontré aussi des sauvages barbouillés au blanc et au rouge et qui habitent dans des paillottes isolées montées sur des poteaux, ceci pour se garder contre les serpents, moustiques et animaux de toutes sortes !



Photo 123 : Jeune Madi (R Buchta, 1878)



Photo 124 : Jeunes femmes Madi (R Buchta)

Ces indigènes, les Nyam-Nyam et d'autres tribus – les Bari, les Madi, les Aka¹³⁶, les Fidjelu, les Nyambara, les Lotuko –, viennent toujours nous regarder au passage, ils sont armés de lances et surtout d'arcs et de flèches. J'ai pu à notre arrêt au bord des joncs négocier un arc et deux flèches à un de ces anciens cannibales et qui le sont encore¹³⁷.

¹³⁶ Le peuple Aka est une population de pygmées nomades d'Afrique centrale.

¹³⁷ Voir note 94, page 99 sur le cannibalisme.

Nous avons cru pouvoir arriver à Rejaf dans la même journée, mais comme on est toujours très mal renseigné nous remarquons que nous stoppons au coucher du soleil et que nous allons passer la nuit en pleine savane.

Il a fait une chaleur humide toute la journée qui pourra compter pour une dans mon existence, jamais de ma vie je n'ai eu si chaud : j'avais le soir 43° dans ma cabine.

Vendredi 6 février

C'est aujourd'hui mon anniversaire de naissance et pour la circonstance monsieur et madame Bellanger ont décidé de me le fêter et d'autant plus que nous arriverons aujourd'hui au point le plus éloigné de notre voyage. Cette fête consistera tout simplement à boire à discrétion des lime-sodas et des orangeades, le champagne étant absent ! Ils ont proposé de se mettre en tenue de gala, soit en décolleté pour madame Bellanger et nous deux en smoking pour le dîner de ce soir. L'homme propose et Dieu dispose, car devant la chaleur qui nous étouffe nous abandonnons définitivement la tenue de gala pour rester en bras de chemise comme d'habitude, et en revanche nous décidons d'augmenter les liquides de quelques verres de sodas toujours malheureusement bien tièdes. C'est étonnant ce que l'on absorbe ! Mais nous remarquons que cela ne nous fait pas de mal et que ce sont nos chemises qui seules ont à souffrir de notre transpiration continue !

La nuit a été étouffante et plusieurs fois j'ai dû me lever pour prendre un peu d'air. Je suis même monté à la terrasse en pleine nuit, il était trois heures, pour regarder à nouveau au firmament la constellation de South Cross ou Croix du Sud qui ne peut se voir qu'à partir de Khartoum ou dans l'hémisphère sud. On sait que l'étoile polaire de la Petite Ourse indique le nord et que la Croix du Sud indique le sud. Cette constellation est très jolie car les étoiles qui la composent sont excessivement brillantes et sont de la deuxième grandeur. Il suffit de jeter les yeux au ciel pour la remarquer immédiatement au milieu des autres étoiles qui paraissent toutes petites. Elle se compose de quatre étoiles dont les trois supérieures forment un triangle et la dernière le bas d'un losange allongé. Cet ensemble représente absolument la croix de Notre Seigneur en réunissant ces étoiles par une ligne imaginaire de haut en bas et de droite à gauche. La grandeur de cette constellation est aussi imposante que celle de la Petite Ourse.



Photo 125 : La constellation de la Croix du Sud

On est réellement étonné puisqu'on se trouve à l'équateur de remarquer le peu de distance qui existe entre l'étoile polaire et la Croix du Sud que l'on sépare pour ainsi dire en deux parties égales par le regard. Ces deux points représentent à peu de chose près le diamètre de notre globe terrestre et l'on est étonné, dis-je, de voir le peu d'épaisseur que représente notre planète sous l'immensité du firmament.

Puisque j'en suis à la cosmographie dont mes connaissances sont on ne peut plus médiocres, j'ai constaté que le soleil à midi est bien droit sur la tête ! Les arbres n'ont de l'ombre que par leurs feuilles qui en tracent un cercle régulier tout autour et un bâton planté bien droit n'a à midi aucune trace d'ombre, j'en ai fait l'expérience, un rien m'amuse !

Un phénomène se remarque aussi à l'équateur et qui n'a été, paraît-il, contrôlé que tout récemment. Comme à la banquise du pôle nord où on voit la nuit les aurores boréales, on voit ici une lueur extraordinaire en forme d'éventail qui ne serait, paraît-il, qu'une aurore australe, c'est-à-dire provoquée par la réflexion du soleil sur les glaces du pôle sud¹³⁸. Cela semble extraordinaire, car au Spitzberg l'aurore boréale se comprend facilement, la réflexion du soleil qui éclaire le ciel provient des glaces de la banquise où l'on est placé pour la regarder, tandis qu'à l'équateur je ne vois pas comment cette réflexion partant des glaces du pôle sud peut arriver jusqu'ici. Alors dans ce cas elle doit être constatée dans tout l'hémisphère sud ! Comme je suis allé à la banquise du pôle nord, il faudra que j'aie vu cela !

En résumé, il y a tout de même quelque chose de vrai dans cette question de phénomène austral puisque des astronomes s'en occupent activement et qu'un illustre savant norvégien¹³⁹ est en ce moment installé à Khartoum pour étudier le dit phénomène et en rapporter de précieuses photographies. Une mission scientifique de plusieurs nationalités est sur place pour en constater les plus petits détails. Ce que je puis dire c'est que cette lueur est très jolie, on dirait un deuxième coucher de soleil. Nous l'avons toujours remarquée aussitôt que le soleil avait disparu à l'horizon et lorsque le ciel était encore rouge de ses derniers rayons car exactement au côté opposé apparaissait alors cette étrange lueur qui était composée de lignes droites plus lumineuses et formant un éventail. La durée de la visibilité du soleil à l'équateur est de douze heures exactement, de sorte que d'un bout de l'année à l'autre le soleil se lève à six heures le matin et se couche à six heures le soir. Contrairement à ce que j'ai entendu dire, il existe cependant une aurore et un crépuscule mais d'une durée plus faible qu'en France, et qui durent cependant une bonne demi-heure. En effet on peut être étonné le matin lorsque le jour arrive qu'une demi-heure après le soleil se montre à l'horizon et le soir qu'il fasse nuit noire une demi-heure après son coucher.

Ici à l'équateur et même à 20° de latitude on ne peut plus remarquer le soleil qui semble tourner vers la droite. Il monte perpendiculairement à l'horizon lorsqu'il se lève, passe sur la tête à midi et continue ainsi jusqu'à sa disparition. De ces constatations on ne dira pas que je n'ai rien fait dans mon voyage puisque je me suis livré même à des observations astronomiques. Elles ont peu de valeur certainement car tout le monde sait cela ! On l'a même appris à l'école mais voilà on ne l'a pas constaté, on ne l'a pas vu ! C'est très joli de lire ou d'entendre raconter, même très bien, une pièce de théâtre, mais il vaut bien mieux la voir ! Ici c'est la même chose !

¹³⁸ On parle aujourd'hui d'aurore polaire pour ce phénomène lumineux, appelé aurore boréale dans l'hémisphère nord et aurore australe dans l'hémisphère sud. L'aurore polaire est caractérisée par des voiles extrêmement colorés dans le ciel nocturne, le vert étant prédominant. Provoquées par l'interaction entre les particules chargées du vent solaire et la haute atmosphère, les aurores se produisent principalement dans les régions proches des pôles magnétiques, dans une zone annulaire justement appelée « zone aurorale » (entre 65 et 75° de latitude). En cas d'activité magnétique solaire intense, l'arc auroral s'étend et commence à envahir des zones beaucoup plus proches de l'équateur. Ceci explique que Pâmond ait pu en observer à l'équateur.

¹³⁹ Il s'agit de Carl Størmer (1874-1937) mathématicien et physicien norvégien qui étudia le mouvement des particules électrisées dans la magnétosphère et la formation des aurores polaires.

Rejaf

Le bateau se met en route à cinq heures et demie au petit jour avec d'énormes difficultés, et ce n'est qu'à neuf heures que nous arrivons à Rejaf qui se trouve exactement au pied de la petite colline en forme de pyramide dont j'ai parlé.

Le paysage est réellement merveilleux car nous arrivons dans une grande baie où sur trois côtés s'élèvent les petites chaînes des collines Dara, Nyam-Bara et de Rejaf. Rejaf se trouve exactement à 1.738 km de Khartoum. Nous avons mis dix-sept jours pour parcourir cette distance et nous mettrons probablement douze jours pour la descente du fleuve car nous ne rattraperons certainement pas notre retard qui est maintenant de quarante-huit heures. En approchant de la rive, il n'y a pas de ponton, nous remarquons au loin à droite les paillottes (une centaine) qui composent le village. En face une construction en briques recouverte de paille, c'est l'habitation du chef de poste. A côté de cette maison s'élève le Post Office et Télégraphe, installés dans un petit pavillon colonial où flottent les drapeaux anglo-soudanais. A gauche une cinquantaine de cahutes où logent les indigènes venant du Soudan et Kordofan. Ils sont chargés des transports par voitures traînées par des zébus sur la route qui mène au Congo Belge qui a, comme je l'ai dit, reculé sa frontière depuis trois ans.

Pour mémoire, cette route assez difficile dans la forêt équatoriale rejoint le poste belge de Loka puis est très belle jusqu'au poste de Dungu où le grand fleuve Uele devient navigable. Derrière la maison du chef de poste s'élèvent quatre petites maisons en briques mais du style indigène où sont logés une cinquantaine de soldats soudanais. Ces maisons forment une place où se fait de temps en temps l'exercice et où viennent souvent aussi des troupeaux d'éléphants en promenade nocturne.

Les voituriers ont un chapeau de paille en forme de casque surmonté d'une plume rouge. Ils portent un maillot écarlate, un pantalon court blanc et sont nu-pieds.

De la rive à la maison du chef s'étend une assez jolie avenue bien entretenue et sablée, ombragée par de jeunes caoutchoucs. Le commencement de cette avenue est orné de deux mâts surmontés de deux drapeaux et devant la maison du chef les deux mêmes drapeaux flottent également. Partout entre les paillottes on voit de la verdure, de petits arbustes et un assez grand nombre de bananiers, de sorte qu'en arrivant devant Rejaf la vue est des plus agréables et des plus riantes par le beau soleil qui dore les toits des petites paillottes bien alignées et qui pointent au milieu des massifs de bananiers.

Nous voyons arriver le détachement des voituriers (une trentaine) qui forment une jolie ligne écarlate.

Devant la rive sont également réunis une centaine d'indigènes tout nus ou presque pour certains et qui forment une curieuse ligne noire. Au premier plan quelques Syriens, Egyptiens, avec leur fez rouge, sont habillés de blanc, ils viennent chercher des nouvelles ou des marchandises. Trois ou quatre fonctionnaires habillés en kaki sont également là : celui des postes et celui des douanes, un officier et le chef de poste, commandant suprême de Rejaf. Je dis suprême car il remplit aussi toutes les fonctions civiles. Le poste est administré militairement, et le chef est à la fois officier de l'état civil, juge de paix (il prononce même les divorce et les liquide) et ne relève que du gouverneur qui est établi comme je l'ai dit à Mongalla.

Le débarquement commence, la centaine de Nègres est mise en mouvement sur un commandement militaire et docilement procède au transport de tous les colis du bateau. Il est réellement curieux de voir ces grands diables porter ces colis sur la tête et marcher à la queue-leu-leu, les bras en l'air en maintenant les colis qui sont tous de forme régulière.

Mon premier devoir est d'aller à la poste et de télégraphier à Paris (parfait) et de demander s'il y a quelques nouvelles pour nous. Toujours rien, aucune nouvelle, j'en déduis que tout va bien.

Nous rencontrons un officier auquel nous demandons où se trouve le cimetière des soldats belges morts au champ d'honneur dans la campagne qu'ils eurent à soutenir contre les révoltés il y a dix-sept ans¹⁴⁰. Cet officier était justement le chef de poste qui quelques minutes avant se trouvait sur le quai. Il fut heureux de parler français (il n'en a pas souvent l'occasion) et nous proposa bien aimablement de nous conduire lui-même à ce cimetière après la grande chaleur vers quatre heures et demie. Il nous indiqua à quelques pas de là la tombe d'un officier belge et comme nous la cherchions, un Européen, parlant assez bien le français et que nous prenions pour un marchand, voulut bien nous y conduire. Ce monsieur est un Syrien et fonctionnaire : il est inspecteur des douanes pour les expéditions de défenses d'éléphants, dont la vente aux étrangers n'est pas permise. Le gouvernement, pour ainsi dire, aurait seul le monopole du trafic de l'ivoire.

Nous visitons cette tombe composée d'un amoncellement de pierres noires granitiques posées là sans ordre et sur lesquelles on lit sur une plaque en marbre blanc un nom illisible suivi de *mort au champ d'honneur le 17 février 1897*.

Nous continuons à visiter le village en compagnie de l'inspecteur des douanes qui nous met au courant des mœurs indigènes. Chaque fois que nous rencontrons des Noirs nous sommes salués militairement à vingt pas à l'avance, les Nègres s'arrêtent jusqu'à ce qu'on ait rendu le salut.

Nous allons chez un marchand grec qui tient un comptoir en désordre de toutes sortes d'articles, c'est le seul il paraît à Rejaf. Nous achetons de la toile pour faire le ballot de nos lances achetées en route, des bracelets en crin de queue d'éléphant, des dents d'hippopotames et de sangliers, des dents de lions, des griffes de léopards, etc. et pour terminer nous sommes surpris d'y trouver des cartes postales bien médiocres il est vrai, mais bien locales. Ce sont les seules cartes que nous avons pu trouver depuis Khartoum et qui en viennent du reste, c'est le seul comptoir que nous avons vu depuis notre départ puisque partout ce ne sont que de petits villages, excepté Mongalla et où nous n'en avons pas trouvé. Heureusement que nous avons fait une ample provision de cartes avant notre départ à Khartoum, cela nous a permis de les écrire en route et de les expédier au fur et à mesure. Il m'en manquait une douzaine pour satisfaire mes amis, j'ai donc été heureux de pouvoir là terminer mon expédition. Ah les amis !

Après quelques photos en couleur et en noir et blanc de paysages et de types, nous rentrons déjeuner mais après avoir pris plusieurs lime-sodas qui descendaient comme dans un trou, on aurait avalé le verre ! Quelle chaleur et quelle soif !

J'ai oublié de dire que dans nos photos nous avons fait intervenir dans un groupe quelques dociles animaux apprivoisés : des gazelles, un cheval zébu tout jeune et très doux dont les pattes de devant sont beaucoup plus hautes que celles de derrière comme les girafes, un énorme marabout qui se croyait probablement au Jardin des Plantes !

A onze heures, nous retournons à terre et refaisons quelques photos de groupes de Noirs. Nous négocions avec eux quelques colliers, quelques dents d'hippopotames et comme toujours nous nous amusons beaucoup avec ces grands

¹⁴⁰ La bataille de Rejaf est livrée dans l'endave de Lado le 17 février 1897, pendant la guerre des Mahdistes. Elle oppose les troupes de l'État indépendant du Congo (qui deviendra le Congo Belge en 1908), commandées par le capitaine Chaltin, officier belge, aux guerriers mahdistes soudanais. Après un premier affrontement victorieux à Bedden en fin de matinée, Chaltin poursuit les Derviches et les attaque en fin de journée au village de Rejaf où ils se sont retranchés. Complètement battus, ces derniers abandonnent leurs positions et se replient en désordre vers le Soudan.

enfants qui nous regardent bien plus que nous les regardons et qui retournent les pièces sans savoir ce qu'elles valent, pourvu qu'on en donne beaucoup !

A quatre heures et demie nous sommes au rendez-vous chez le capitaine chef du poste de Rejaf (le capitaine H. Castle Smith du Suffolk Regiment), un homme superbe comme taille et qui respire une santé et une vigueur excellentes. Il est on ne peut plus aimable et tout en nous conduisant au cimetière nous causons de choses militaires et on établit des comparaisons entre les troupes françaises, anglaises et allemandes. Il nous apprend beaucoup de choses sur le pays, sur son climat très malsain à partir d'avril, sur la difficulté d'établir rapidement une route et la ligne de chemin de fer allant d'abord aux lacs Albert et Victoria ou Nyanza faute d'indigènes presque tous atteints de la maladie du sommeil. Il nous raconte les effets de cette maladie qui ne peut s'engendrer que par la mouche tsé-tsé qui y pullule à partir d'avril et plus à l'intérieur du pays dans la partie forestière. Cette maladie ne peut être transmissible que par contact des muqueuses ou par le sang d'un malade touchant une petite plaie quelconque d'un autre individu.

Il nous a dit aussi que trois savants sont en train d'étudier dans son dispensaire les remèdes à cette terrible maladie et que beaucoup d'indigènes semblent hors de péril. Il y a réellement longtemps que l'on cherche à combattre ce fléau dont j'ai déjà entendu parler il y a une quinzaine d'années, et je remarque que l'on n'a pas fait beaucoup de progrès. La mouche tsé-tsé est un peu plus grosse que notre mouche ordinaire, elle est de la grosseur de celles appelées vulgairement *mouches à viande* et au lieu d'une pompe plate comme ces dernières, elle possède une pompe piquante qu'elle entre dans la chair comme nos mouches à bestiaux ou le taon, ses ailes sont très écartées et leur couleur est noire mais d'un reflet bleuâtre. J'ai vu plusieurs de ces mouches qui ne semblent pas vouloir attaquer, et qui doivent commettre leur forfait le soir ou la nuit pendant que les indigènes sont endormis !

Le capitaine nous fait visite le camp des voituriers du Congo Belge, nous fait remarquer l'étable où sont les zébus ainsi que les petites voitures étroites et très lourdes, sans ressorts et sans abri, qu'ils conduisent.

A notre arrivée à ce camp, tous les Nègres habillés de rouge se dressent et sont immobiles en saluant militairement. Il nous explique que par ce chemin du Congo Belge, la route depuis la Belgique est de moitié plus courte que de passer par l'Océan Atlantique au port de Boma qui oblige de naviguer sur le Congo jusqu'au Centre africain où nous sommes. Nous avons du reste en effet remarqué que beaucoup de colis que nous avions dans la cale de notre bateau étaient tous marqués : *Congo Belge*. Nous avons eu ainsi l'explication. Il nous cause aussi de notre colonie française de l'Oubangui-Chari distante de Lado de cinq cents kilomètres seulement et qui reliée par une route encore à étudier serait également de moitié plus courte, pour les mêmes raisons. En un mot, les Anglais espèrent utiliser la route du Nil pour le trafic rapide du Centre africain français et belge. Il nous a causé aussi des espérances que le gouvernement avait de tirer profit de cette colonie réellement improductive, sauf l'ivoire, en y faisant des plantations de cotonniers et de bananiers. Mais tout cela n'est qu'à l'état de projet.

Il nous a fait visiter ensuite le cimetière belge où une vingtaine de braves ont été enterrés, soit morts des fièvres ou dans la campagne de 1897. Plusieurs portent des noms français et tous ont une petite étiquette portant leur nom mais sans autre désignation.

Nous faisons une photo sous un rocher ressemblant à un dolmen gaulois qui a été érigé par Emin Pacha. Ce dolmen est au milieu du cimetière juste au pied de la colline pyramidale. De cet endroit, avec l'ensemble des paillottes, le Nil en second plan et les collines à l'horizon, on jouit d'un panorama des plus merveilleux.

Il est l'heure de prendre le thé et le capitaine nous invite dans sa case à le partager avec lui. Nous acceptons avec empressement cette cordiale hospitalité, et quelques Nègres devant la maison ombragée nous servent le thé et des gâteaux comme on le sert à bord et versé dans un service en porcelaine du meilleur goût. Nous sommes un peu fatigués bien que le soleil ait été couvert et que nous n'ayons pas eu à nous plaindre d'une trop forte chaleur, aussi nous nous laissons aller aux douceurs du farniente et nous bavardons en compagnie des deux passagères de notre bateau qui avec le capitaine du bord avaient également été invitées à ce thé tropical. Je ne trouve pas de meilleur mot pour qualifier ce thé pris dans un endroit pareil ! Au milieu de cahutes bizarres, les femmes presque nues devant la porte portent toutes un gosse sur les hanches ou dans un berceau qu'elles tiennent sur la tête et ce au milieu de toutes sortes d'animaux, gazelles, antilopes et marabouts qui viennent autour de nous, de plus entourés de Nègres et de bamboulas rouges, oui c'est un thé peu ordinaire et l'on pourrait peut-être encore appeler pour son originalité : thé équatorial !

Comme clou le capitaine fait apporter deux jeunes léopards qui, aussi gros que des chats, ne font que pousser des cri rauques, s'assoient sur nos chaussures ou se mettent à l'abri sous les jupes de madame Bellanger. Nous avons assisté au repas de ces léopards qu'une belle Négrresse, domestique du capitaine, fait boire avec un entonnoir ne pouvant suffire à les allaiter elle-même. Ces pauvres petites bêtes ont l'air de connaître déjà le système car elles se laissent ouvrir leur petite gueule mais cherchent aussi à se raccrocher : elles ouvrent déjà de longues griffes. Tout à tour nous nous les passons et nous les caressons sur nos genoux, mais elles n'ont pas l'air de paraître satisfaites, elles crient tout le temps.

La belle Négrresse du capitaine est très jeune et plantureuse, on peut dire que c'est la seule réellement que nous pourrions qualifier de jolie ! Elle est toute lézardée d'entailles sur les bras, les seins, le ventre mais en forme de guirlandes et de fleurs, jamais nous n'avons vu encore une semblable décoration. A Mongalla, nous avons vu une Négrresse qui, elle aussi, avait son originalité : elle avait sur la poitrine, exactement au-dessus des seins, une paire de cornes d'antilope longues de vingt centimètres qui se dressaient à hauteur de ses joues. Elle était orgueilleuse de cette décoration, bien sauvage, car les cornes étaient implantées dans la chair qui y avait été tailladée en formant un bourrelet pour les maintenir solidement à leur base. Je ne sais pas si elle pouvait les enlever pour se coucher, mais je ne le crois pas ! Autour des cornes la chair était bien lisse, on les aurait cru collées s'il n'y avait pas eu ce bourrelet qui les enserrait.

Le capitaine nous fait voir à l'intérieur une jolie peau de léopard, ce dernier a, paraît-il, déjà dévoré deux hommes ! Il nous raconte encore qu'il y a une quinzaine la sentinelle de la caserne a vu déambuler une dizaine d'éléphants qui commençaient un concert sur la place où se fait l'exercice. Il a crié *A la garde !* et devant un ennemi aussi puissant, le capitaine s'est contenté de faire siffler fortement pour les éloigner. C'est du reste ce qu'ils ont fait sans se presser mais en levant tous leur trompe en l'air et en s'éventant de leurs larges oreilles. Avant de s'en aller ils sont allés au Nil pour se rafraîchir et se sont perdus dans la savane en longeant la rive.

Nous avons quitté le capitaine et sommes rentrés à bord accompagnés par un bamboula rouge qui nous portait nos colis et nos appareils.

J'ai aussi fait l'acquisition pour deux piastres (cinquante centimes) de deux œufs de crocodiles qui ressemblent à de gros œufs d'oies comme blancheur, grosseur et grenu de la coquille. Ces œufs sont trouvés sur le sable où ils sont déposés en plein soleil par la mère crocodile. Il paraît qu'il ne faut qu'une dizaine de jours

d'incubation ! Je les ai dans ma cabine, peut-être qu'un de ces jours je serai en compagnie de deux jeunes élèves, mais j'en doute.

Pour le jour de mon anniversaire, je crois que j'ai bien travaillé, cette journée a été fertile en histoires de toutes sortes et je m'aperçois que j'en suis à la vingtième page, c'est beaucoup pour un jour de fête ! J'écris ces lignes en attendant le dîner où madame Bellanger a voulu paraître en tenue de soirée en mon honneur ! J'ai été très touché de cette marque d'amabilité à mon égard et d'autant plus que j'ai trouvé sur ma serviette une jolie rose que j'avais cru naturelle, je cherchais du reste où elle avait pu, dans ces parages, être cueillie ! C'est une rose artificielle que madame Bellanger portait à son corsage les jours de gala dans les hôtels sélects où nous sommes passés !

Le capitaine, chef de poste, revient à bord avec un merveilleux phonographe et au clair de lune nous fait entendre sur la terrasse des marches ronflantes et des gigues de son pays, il nous fait entendre aussi des chansons comiques et quelques danses. Pour terminer la soirée, j'invite madame Bellanger à danser une polka. Je me rappellerai l'anniversaire de mes 27 ans ! non 47, je me trompe !

Chapitre 5 : de Rejaf à Port-Soudan, 7-24 février

Samedi 7 février

Le bateau part à cinq heures et demie du matin au petit jour et commence le voyage du retour. Nous allons donc repasser par le même chemin, mais peut-être nous arrêterons nous dans de petits villages où nous sommes passés de nuit et que bien entendu nous n'avons pu voir.

Toujours de grandes difficultés à cause des ensablements. Nous rencontrons plusieurs troupes d'éléphants, et deux surtout qui étaient à vingt mètres du bord, on a pu aisément les photographier.

Vers huit heures nous passons à Gondokoro, à onze heures à Lado dont il ne reste que trois paillottes en ruine à cause, je l'ai dit, de l'insalubrité du pays. Il y reste un palmier planté par Gordon, c'est le seul palmier que l'on voit à partir de Khartoum. Il semble résister au climat car il est au bord du Nil, mais ses feuilles sont jaunies, il est malingre et fait triste mine.

Nous rencontrons beaucoup d'antilopes et de waterbucks. Nous arrivons à trois heures à Mongalla. La chaleur humide que nous y avons rencontrée est la même, on suffoque absolument.

Nous retrouvons le bateau *Amara* qui va nous accompagner à nouveau et notre bateau s'accote, comme je l'avais supposé, au radeau indigène que nous avions laissé là. J'avais un peu plus d'air depuis que nous l'avions quitté et je ne sentais plus la cuisine aux oignons ! Cela va donc recommencer !

Le capitaine Hutchins qui était resté à Mongalla pour ses ordres de service auprès du gouverneur vient nous serrer la main.

L'après-midi se passe à bord où je tire quantité de photos en couleurs et noires de sauvages nus comme des vers qui s'occupent au déchargement du bateau ou à son embarquement. Ce sont bien des esclaves, car pendant les deux heures que je m'amuse à les examiner, ils sont bien allés dix fois et retour à leur village situé à cinq cents mètres de la rive. Ils étaient exténués et ruisselants de sueur.

Après le coucher du soleil, le capitaine Hutchins nous fait visiter le jardin du gouverneur Ov-en. Ce dernier, ayant appris que nous étions officiers, vient au-devant de nous et nous invite à le visiter avec lui. Nous avons été reçus très aimablement et voyant que nous nous intéressions à ses arbres de toutes essences, il a tenu à nous en expliquer la plantation, la floraison, etc. Nous y avons remarqué entre autres le caféier et le cotonnier. Il a cueilli lui-même une branche de cotonnier et nous l'a donnée voyant que cette plante paraissait nous intéresser. Son jardin sera superbe dans quelques années si les plantes se plaisent au climat. En ce moment on peut dire que c'est un jardin d'essai et qui n'en est qu'à ses débuts. Les cotonniers qui demandent beaucoup d'eau paraissaient très malheureux.

Nous quittons le gouverneur et revenons par le village. Comme je l'ai dit, il est le plus important du Soudan après Khartoum. Toujours les gandins, tous nus et canne à la main, se promènent sur la large avenue qui nous conduit au bateau. Surprise en y arrivant car nous constatons que les passagers sont en smoking ! Comme raison, le gouverneur a été invité à dîner par le capitaine du bord ! Il fait une chaleur telle qu'il serait préférable d'être habillé en Shilluk, enfin comme nous avons été bien reçus, nous n'avons pas voulu, comme officiers, faire tache à la réunion et il nous a fallu déballer les effets chics, faux cols, machettes, etc. Dans une cabine chauffée à la vapeur à 42°, faux cols et manchettes qui avant de se présenter à la salle à manger étaient déjà en accordéon ! Et quelle souffrance le

pendant le dîner où nous ne ressentions pas le plus petit souffle d'air ! Sur la terrasse nous avons apaisé notre fièvre en ingurgitant quantité de lime-sodas !

Dimanche 8 février

Tous les passagers couchent à la belle étoile, moins un Russe et monsieur et madame Bellanger et moi, mais nous couchons cabine ouverte et en costume d'Adam et Eve. Je me suis levé plusieurs fois pour prendre l'air car je n'y tenais plus : mon lit, mon oreiller étaient aussi trempés que si on les avait plongés dans le Nil.

Nous quittons Mongalla à huit heures, l'*Amara* nous suit à un kilomètre. Nous revoions des groupes d'éléphants, d'antilopes et des crocodiles énormes de six à huit mètres. Nous apercevons leurs œufs au soleil. Nous voyons en accostant brutalement dans la rive pour désensabler le bateau un énorme lézard qui ressemble à un petit crocodile et qui a bien vingt centimètres de longueur. Ce lézard est l'ennemi du crocodile, il ne se nourrit que de ses œufs. On peut dire que dans l'existence tout être a toujours son ennemi, même le crocodile qui certes devant sa férocité pourrait cependant espérer pouvoir dormir tranquille !

Nous reconnaissons bien les coins intéressants que nous avons vus en allant, et nous nous rappelons facilement les bancs de sable sur lesquels avaient été fusillés les crocodiles. Nous ne revoions plus sur notre bateau un missionnaire italien embarqué à Rejaf qui retournait dans son pays étant malade des fièvres, ce pauvre homme faisait peine à voir, il paraît qu'il est maintenant embarqué sur l'*Amara*.

Nous avons à bord un pensionnaire de plus, un joli petit singe avec lequel nous nous amusons beaucoup car il n'est pas méchant et se laisse prendre volontiers, souvent il s'échappe de sa caisse et grimpe sur le bateau en faisant des bonds prodigieux. Il n'aime généralement pas son compartiment, lorsqu'on veut le lui faire réintégrer, c'est une chasse de tous les diables ! Heureusement que nous sommes sur le Nil, car je crois qu'il aurait vite fait de retrouver sa forêt. De jeunes Nègres espiègles comme lui s'amusent à l'attraper et souvent nous font craindre leur plongeon dans le fleuve. Au lieu d'un singe, il y en a trois. Il serait facile d'en rapporter en France, les indigènes les donnent presque pour rien : un singe vaut 1,25 F, un perroquet deux piastres (0,50 F¹⁴¹). Il est malheureux que ma femme ait une répulsion pour ces animaux, sans quoi j'en aurais bien rapporté un pour amuser mes gosses¹⁴².

Les incendies réapparaissent toujours considérables. Les cahutes d'indigènes montées sur pilotis se revoient avec plaisir, car les quelques sauvages qui les habitent sont toujours là, au bord de la rive pour regarder les bateaux qu'ils ne voient pas souvent.



Nous arrivons toujours avec beaucoup de mal à Ginging appelé aussi S.Tombé où nous prendrons aussi un chargement de bois, nous devons y passer la nuit. Le capitaine Hutchins qui doit prendre là son poste nous fait ses adieux et nous promet de venir nous voir à Paris. Je lui promets de lui envoyer les deux photos que j'ai prises de lui.

Photo 126 : Le capitaine Hutchins (Photo : E Layeillon)

Au dîner nous trinquons à sa réussite et surtout à sa : où il est, ce n'est pas le pays rêvé. C'est le centre des animaux féroces, particulièrement des léopards et des éléphants. Je

¹⁴¹ Soit 1,67 euro aujourd'hui

¹⁴² Il finira par le faire (cf. infra p. 177) puisque je me rappelle que dans le bureau de mon grand-père, il y avait un petit singe empaillé sur une branche.

plains ces pauvres coloniaux qui ne souffrent pas il est vrai, car ils s'installent pour résister à la chaleur et aux moustiques, mais qui sont là bien seuls entourés seulement de ces sauvages !

A Rejaf, le capitaine Smith nous disait en voyant madame Bellanger qu'il y avait sept mois qu'une autre dame anglaise était venue jusque-là ! Il faut dire que les officiers et même les fonctionnaires ne sont pas autorisés à emmener leurs femmes qui ne pourraient certainement pas résister à ce climat.

La chaleur a été très forte aujourd'hui, et nous ne pouvons faire un tour au village qu'après le coucher du soleil. Avec le colonel, je vais faire un tour dans la brousse où nous rencontrons de petits animaux très curieux, des lézards multicolores, des araignées grosses comme une pièce de cinq francs, d'énormes fourmis qui courent très vite et qui lèvent toujours leur derrière en l'air pour piquer. Ces dernières construisent de vraies petites maisons, les termitières. Nous voyons aussi beaucoup d'autres insectes que nous n'avions encore jamais vus.

Jusqu'ici nous n'avons jamais rencontré de serpents ni de scorpions. Il est vrai qu'en allant dans la brousse, nous suivons toujours les sentiers où passent les indigènes. Nous ne voyons de sales bêtes que sur le bateau, mais elles sont rares. Elles y sont amenées par le bois que l'on y charge. C'est ainsi que nous voyons souvent de nos petits lézards inoffensifs, des scarabées noirs inoffensifs aussi, mais qui font peur, des mouches de toutes sortes inconnues pour nous et avec lesquelles nous sommes toujours en guerre. On rencontre malheureusement assez souvent de grosses araignées rayées de blanc et rouge et qui ont des yeux blancs détachés de la tête comme les homards. Ces yeux sont d'une mobilité surprenante et l'araignée suit tous les mouvements que l'on fait devant elle et sans se sauver, elle attend. Leur piqûre est mortelle. On a cependant trouvé un petit scorpion sur le bateau qui a été mis aussitôt dans l'alcool et qui va augmenter la collection de notre passagère anglaise qui se passionne pour recueillir tous ces insectes. Elle en a déjà une vraie série. Et lorsque nous voyons un animal ou une mouche d'une forme inconnue pour nous, vite nous appelons Miss Karpoff ! Elle arrive avec un verre, une feuille de papier, une pince et un petit bocal plein d'alcool. Elle applique vivement le verre sur l'animal, passe sa feuille de papier sous le verre de façon à l'emprisonner et l'emporte dans sa cabine.

Soirée délicieuse au clair de lune qui est d'une étincelance telle qu'on se croirait en plein jour, du reste plusieurs passagers lisent au clair de lune. Certainement qu'ici cette luminosité est spéciale car je ne lui ai jamais vu une telle intensité.

Lundi 9 février

Vacarme, cris des ânes, des coqs, des chèvres, d'une petite chienne piquée par la mouche tsé-tsé, etc. : tel est le commencement de la journée après avoir passé une nuit étouffante.

Le bateau part à cinq heures. Les hippopotames s'en donnent à cœur joie, ils plongent à notre approche comme le font les grenouilles, mais dans un bruit proportionné à leur grosseur, l'eau jaillit chaque fois à plusieurs mètres de hauteur. Les crocodiles également ont confiance en nous car bien posés sur le sable ils ne se sauvent même pas. On peut dire que cela grouille de crocodiles et d'hippopotames, rien que dans la matinée nous avons bien vu cinq cents de ces animaux, c'est incroyable ! Nous avons une journée qui commence bien, nous rencontrons aussi beaucoup d'éléphants par groupes de vingt, trente et cinquante à la fois.

Nous arrivons vers dix heures à Malek, village où nous avons passé la nuit et qui nous a fourni le clou de tous les types de sauvages que nous avons pu rencontrer dans notre voyage. Ce village se compose de deux-cents paillottes environ faites

de simples roseaux, posés debout en gerbes et réunis par une liane. A un certain endroit ces roseaux sont écartés et forment l'entrée, il n'y a pas de murs, ni toit, on dirait des bottes d'asperges et il faut voir ces indigènes, complètement nus et tous plus coquets les uns que les autres, car je l'ai dit, on ne rencontre pour ainsi dire pas deux indigènes ayant le même aspect, la même coiffure ou les mêmes ornements

Ici on dirait qu'ils ont cherché à ne pas se ressembler : l'un est blanc par tout le corps comme roulé dans la farine, un autre est noir brillant, il s'est passé à l'huile, un autre encore a les jambes noires, le corps passé à la farine et la figure passée au rouge. C'est extraordinaire !

Les chevelures sont de même, l'un est complètement rasé et laisse des mèches pour y mettre des plumes, l'autre a laissé pousser un casque ou un éventail de cheveux qu'il a teint en jaune citron, etc. J'ai raconté du reste toutes ces sortes de coiffures de même que tous les ornements baroques qu'ils se mettent partout. Et il y en a de ces sauvages ! Jamais je n'en ai vu autant à la fois, il y en avait bien cinq cents (comme les hippopotames) !

Comme nous sommes arrivés à Malek en plein jour et que notre bateau y a stoppé deux heures, j'ai pu cette fois tirer des stéréos en noir et en couleurs à profusion ! Nous sommes descendus et avons encore négocié des achats divers avec ces sauvages extraordinaires qui sont, malgré tout, très dociles et bons enfants. Réellement de voir ces grands gaillards aussi bien plantés, leurs plumes sur la tête, leurs multiples lances à la main, le bariolage de leur corps et surtout l'allure guerrière qu'ils ont tous, on se demande quels ennemis terribles farouches on aurait avec eux !

L'après-midi nous arrêtons à Bor où nous ne nous étions arrêtés qu'une heure en allant et que nous n'avions pas visité. Je puis dire que Malek et Bor se ressemblent. Du reste ces deux villages ne sont éloignés que de cinquante kilomètres. Ce dernier devait être en fête car il pullulait d'indigènes, en allant il y en avait très peu. Nous y sommes arrivés à trois heures et du bateau j'ai pu encore facilement prendre quelques beaux clichés.

A Bor j'ai vu pour la première fois certains sauvages ornés de panaches mais en plumes d'autruches ressemblant à ceux que se mettent les Peaux-Rouges que j'ai vu dans l'Amérique du Nord il y a vingt-cinq ans. Je dis il y a vingt-cinq ans car le colonel Bellanger qui a parcouru en détail l'Amérique du Nord avec sa dame l'année dernière me dit que maintenant les chefs de tribus Peaux-Rouges ne sont plus autorisés à venir dans les gares au passage des trains. Leurs camps sont tout à fait retirés de toute communication avec les Blancs.

Entre Malek et Bor nous avons rencontré des bandes d'éléphant dont la présence est toujours révélée par quelques oiseaux très blancs comme les tourterelles. Chaque fois que l'on rencontre de ces oiseaux par petits groupes, on peut chercher avec la lorgnette, les éléphants ne sont pas loin, ils sont tous couverts de ces oiseaux, comme chez nous le font les sansonnets noirs sur le dos des moutons blancs. Là c'est le contraire, et ces oiseaux tranchent d'autant plus par leur belle couleur blanche qu'ils se posent sur les éléphants qui sont très noirs, bien plus noirs que ceux que nous avons l'habitude de voir dans les jardins d'acclimatation qui sont d'un noir sale, presque gris.

Leurs défenses d'ivoire énormes atteignent quelquefois deux mètres et tranchent tout à fait sur leur corps en faisant une jolie courbe blanche. Ces éléphants ne peuvent se dresser ni se domestiquer. Jamais, paraît-il, on est arrivé à en amener en Europe. Ils sont sauvages et terribles, malheur à celui qui les manque ! On a même essayé, pour en tirer parti, de faire venir des éléphants des Indes qui, eux, sont très doux et intelligents, et de les lâcher dans les papyrus pour tâcher de faire

comprendre à leurs congénères qu'ils avaient tout intérêt à se laisser capturer vivants pour devenir des serviteurs bien nourris et même habillés aux frais de leur maître ! Les éléphants d'Afrique n'ont rien voulu savoir et se sont révoltés contre de semblables propositions, préférant avant tout la liberté et définitivement : ils ont assommé dans un ensemble parfait les émissaires qu'on leur avait envoyés. Depuis les choses en sont là et les éléphants noirs resteront longtemps encore dans leurs fourrés de papyrus, et la guerre restera ouverte !

Nous sommes réellement enchantés de cette belle journée qui nous a fourni tant de surprises et que nous considérons jusqu'ici comme la plus fertile en imprévus de toutes sortes.

Nous entrons dans la région du Sudd où, on se le rappelle, nous aurons à passer quatre jours dans les îlots de papyrus en parcourant le Nil dans ses nombreuses courbes et ses lacets en labyrinthe.

La navigation y est très difficile, je l'ai dit et nous en avons eu de plus un échantillon ce soir, car en butant l'arrière au tournant d'un îlot, les amarres d'un des pontons qui sont à nos côtés ont cassé et il est parti à la dérive, le courant l'a entraîné et il a fallu le rattraper. On peut dire qu'il ne se passe pas un quart d'heure sans que le bateau se cogne avec un bruit et une secousse épouvantables contre les rives du Nil. Il est difficile de comprendre la manœuvre que les pilotes emploient pour trouver pour trouver le passage ou pour se désensabler. Quelquefois nous pivotons comme un manège de chevaux de bois, souvent nous piquons de l'avant en plein dans la berge où nous rentrons de plusieurs mètres avec un bruit effroyable, pour ensuite laisser aller l'arrière au fil de l'eau, ce qui nous fait faire demi-tour par les procédés les plus rapides. Dans ces secousses inattendues, on comprend que tout le monde se flanque par terre et que tout dégringole. C'est pire que sur mer par gros temps ! Ah, ce n'est pas un voyage banal !

Le bateau continue sa marche dans la nuit sous un superbe clair de lune. Je remarque, une fois de plus, l'inversion presque complète de cette dernière par rapport à celle que nous voyons en France lorsqu'elle rit : la figure est complètement sur le côté. Comme toujours, un rien m'amuse !

Mardi 10 février

Le potin est régulier chaque matin, et on ne peut s'y habituer. Le chargement de bois s'est fait toute la nuit et nous sommes partis à cinq heures.

Comme mon voisin de cabine, monsieur de La Roche, un Russe, ne dormait pas, j'ai été étonné de le voir dans son peignoir de bain japonais faire les cent pas sur la terrasse. Il était trois heures et demie, je n'étais donc pas seul comme à l'habitude pour humer l'air frais du matin et assister aux plongeurs des hippopotames !

Nous rencontrons un hippopotame mort qui flotte sur l'eau et qui ressemble à un véritable ballon échoué, nous le voyons entouré de gros crocodiles qui sont à table et qui en arrachent de temps en temps un morceau. A notre approche tous les convives s'enfoncent.

Nous surprenons toujours des légions d'oiseaux et de gros canards de toutes sortes qui effrayés s'envolent à tire d'aile en faisant entendre un cri : ah ! ah ! ah ! ah ! qui ressemblent à s'y méprendre aux rires de plusieurs femmes. Ces canards sont bien amusants et comme il y en a toujours et que nous les imitons aussi, on peut dire qu'on entend des rires continuels !

Nous ne revoyons plus notre compagnon le bateau *Amara*, qui était bien fait pour nous lâcher définitivement un jour ou l'autre car il n'en était pas à son premier lâchage. Il paraît qu'un télégramme reçu à Bor du gouverneur de Mongalla lui donna l'ordre de faire demi-tour et de revenir le voir, il avait oublié de lui remettre

certaines papiers ! On n'a pas idée de semblables oublis pour obliger un bateau à refaire une pareille distance, c'est plutôt comique, mais il est vrai qu'il n'y a pas d'autre moyen !

Nous sommes toujours dans les sinuosités du Nil et des îlots de papyrus. Nous rencontrons beaucoup de bandes d'éléphants et nous constatons qu'on les rencontre aussi bien dans la journée que le soir ou le matin. On peut dire que l'on rencontre des éléphants comme les bœufs ou les vaches dans nos campagnes : quelquefois deux, quelquefois dix et le plus souvent par troupeaux de cinquante et plus ! C'est incroyable d'en voir de telles quantités !

Le grand chasseur

Vers deux heures de l'après-midi nous arrivons à Shambe que nous n'avions fait que parcourir. C'est un accident de machine qui nous oblige de rester là quatre heures. Nous ne le regrettons pas car nous nous rappelons que Shambe avait été très intéressant. C'est là que nous avons remarqué, trop tard, notre pavillon français qui flottait au mât d'une dahabieh particulière affrétée à un chasseur, pour aller féliciter notre compatriote de ses nombreux exploits. Nous allons à terre et comme cette dahabieh était encore là, nous nous proposons, le colonel et moi, de tâcher voir le grand chasseur. Quelle ne faut pas ma surprise lorsque deux de ces Nègres nous le déposèrent devant nous (car il avait été débarqué et transporté sur leurs épaules), de reconnaître monsieur le Vicomte avec lequel j'avais causé longuement sur le *Portugal* des grandes chasses au Soudan où il se rendait.

On dira une fois de plus : *comme on se rencontre ! et mon Dieu dans quel coin !* Je l'ai eu vite reconnu bien qu'il ait laissé pousser sa barbe et que son teint se soit pas mal culotté ! Ce n'est plus le jeune vicomte (il a une trentaine d'années) qui était un peu fier sur le *Portugal* et qui en smoking ne parlait pas à tout le monde ! Nous voyons un homme brûlé par le soleil, les bras nus et vêtu en kaki froissé et taché, deux chapeaux enfoncés l'un sur l'autre en feutre gris, mais de la dernière fraîcheur, l'abritent du soleil. Sa barbe très brune qui n'a pas été taillée lui donne absolument l'aspect d'un bandit de la Calabre. Il est également étonné de me voir, je lui présente le colonel et sa dame et nous échangeons nos impressions de voyage. Il nous présente le chef de sa dahabieh, un Suisse français, qui lui aussi a l'air d'un corsaire. Il nous dit que c'est un homme intrépide à la chasse, qui lui porte ses fusils et le dirige dans les papyrus.

Lorsqu'ils attaquent une troupe d'éléphants, généralement les indigènes (une dizaine) n'osent pas trop s'avancer, tandis que ce dernier va toujours en avant et ne manque jamais son coup. Il faut être prudent dans cette chasse, car sans le vouloir on peut s'égarer facilement dans les fourrés et se trouver entouré par les éléphants. Ces derniers dans ce cas deviendraient furieux et massacraient les chasseurs qui se seraient laissé encercler. Il faut donc toujours diriger la chasse de façon à les laisser en groupe et ne pas les diviser.

Au premier coup de feu, la troupe d'éléphants s'arrête et si l'un d'eux tombe, ils se resserrent, s'en vont lentement en levant leur trompe en l'air et en poussant des cris effroyables.

Le coup de feu se tire à la hauteur de l'épaule où se trouve le cœur, les Anglais préfèrent tirer dans la tête entre l'oreille et l'œil. Ce dernier coup serait plus sûr, mais il a le désavantage de briser quelquefois les belles défenses de ces animaux dont l'ivoire est très tendre.

L'ivoire des dents d'hippopotames est au contraire très dur et n'a aucune valeur parce que justement on ne peut pas le travailler.

Le gouvernement soudanais n'autorise pas les chasseurs à tuer plus de deux éléphants, mais il autorise la destruction de tous les autres animaux, excepté la

girafe, le rhinocéros, le zèbre pour lesquels il faut une autorisation spéciale. Le droit de chasse coûte 575 F¹⁴³ mais il y a aussi une taxe afférente à chaque animal abattu. On peut chasser le buffle, l'éléphant, l'hippopotame, différentes espèces d'antilopes, waterbucks et gazelles, l'autruche et quelques autres oiseaux (ibis, marabouts, flamants, pélicans, etc.). Il va sans dire qu'il n'y a aucune taxe pour les animaux carnassiers et les oiseaux de proie dont la chasse est libre : lions, léopards, crocodiles, etc.

Je reviens à notre chasseur et à son pointer qui nous montrent quantité de peaux et de cornes diverses et qui nous offrent des pieds d'éléphants pour nous faire monter des porte-parapluies. En effet ils ont tué trois éléphants et n'ont plus droit qu'à un, car ils ont chacun un permis de chasse.

Les quatre pieds du dernier éléphant sont là sur la berge à sécher au soleil. La chair en a été enlevée par les indigènes et il n'en reste plus que la grosse peau et les ongles, on dirait quatre grosses bottes d'égoutier ! Je suis réellement tenté de cette offre aimable, mais comme les pieds ne sont pas encore bien secs, je décline avec regret de ne pouvoir les accepter, ce serait trop de soins à prendre et un emballage trop important à faire.

Ils nous racontent plusieurs de leurs chasses très émouvantes, et sur ma question du moyen employé pour transporter l'éléphant lorsqu'il vient d'être abattu, ils nous disent que c'est là où commence le plus terrible travail !

Les dix indigènes qui font partie de l'équipage de sa dahabieh mettent quelquefois deux et trois jours à dépecer en partie l'animal, pour lui enlever seulement les défenses et les quatre pieds. Le restant est laissé sur place et sert de nourriture aux aigles et aux vautours. Le vicomte nous dit que c'est un terrible travail car cette opération se fait dans des endroits où viennent aussi d'autres bêtes féroces qu'il faut toujours avoir au guet. Il faut aussi transporter du bateau, arrêté dans une petite anse souvent éloignée, des outils, des haches, des marteaux, des scies, pour les os, enfin tout un attirail très lourd qui est mis en œuvre sous un soleil cuisant !

Réellement je remarque que les grandes chasses sont bien dures et fatigantes, mais c'est bien joli aussi lorsqu'un chasseur peut dire : j'ai tué un éléphant !

Il a limité là, à Shambe, son voyage et n'ira pas plus loin car il trouve dans ces régions le gros gibier à son désir. Il va donc y rester une quinzaine encore puis rentrera en France avec ses trophées ! Les grands chasseurs ne viennent généralement jamais plus loin, et souvent même s'arrêtent au lac No qui pullule d'éléphants. Nous souhaitons bonne chance à nos deux bandits qui nous souhaitent aussi bon voyage.

Une autre dahabieh est aussi accostée à Shambe à côté de notre compatriote, c'est celle d'un colonel compatriote anglais qui a eu l'autorisation de tuer tout ce qu'il veut ! C'est un veinard ! En effet sans compter quantité d'hippopotames, crocodiles, buffles, antilopes, etc., nous remarquons sur le pont de son bateau une corne double de rhinocéros. Jamais je n'en ai vu d'aussi grandes : cette corne double mesure pour la plus grande au moins soixante centimètres !

La chasse de ce dernier est toujours très dangereuse, car il vit seul et on est souvent surpris de se trouver en face d'un aussi terrible animal très difficile à tuer on le sait à cause de son épaisse carapace. Il est vrai que les balles qui les abattent sont énormes et acérées, trois fois plus grosses que nos Lebel¹⁴⁴. Les fusils qui les

¹⁴³ Soit aujourd'hui 575 francs x 3,35 = 1.926,26 euros

¹⁴⁴ Le fusil modèle 1886, ou fusil Lebel, a été adopté par l'Armée française en mai 1887. Il a été très largement utilisé comme fusil d'infanterie jusqu'aux lendemains de la Première Guerre mondiale, à un moindre degré jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, puis pendant les conflits de décolonisation pour équiper les troupes supplétives. De calibre 8 mm, le fusil modèle 1886 peut contenir dix cartouches, dont huit qui se logent dans le fût situé sous le canon, plus une dans le transporteur et une dans la chambre.

tirent sont des Winchester¹⁴⁵ à répétition avec lesquels on peut tirer sept coups de suite.



Photo 127 : Une Winchester 1894 à canon long et crosse pistolet destiné à la chasse

La dahabieh du colonel anglais, dont nous admirons la rusticité de même que celle de notre compatriote, est remorquée sur un des côtés de notre bateau. Le ponton que nous avons de ce côté-là est remis à l'avant. Nous remarquons donc pour le moment trois bateaux.

Nous flânons sur la berge en attendant le départ et nous nous amusons avec quantité de femmes indigènes qui viennent prendre leur bain et rire avec nous. Dans certains groupes, il y en a d'assez plantureuses, elles ne sont couvertes que d'une petite peau de bête, large tout au plus comme celle d'une peau de chamois qui tient à leur taille par une ficelle. C'est là, pour mémoire, que nous avons remarqué des jeunes filles vêtues tout simplement d'un grelot qui était suspendu au milieu de leurs cuisses, c'est un bien léger costume !

Ces jeunes filles s'amuse avec des singes qui se laissent cajoler, mais qui souvent sont de mauvaise humeur et se précipitent aux mollets les plus rapprochés qu'ils gratifient d'une légère morsure.

La journée a été très lourde et nous avons toujours 40° dans nos cabines, heureusement que nous partons à six heures et que la brise va pouvoir un peu nous rafraîchir.

La passe de Shamba est très difficile et ce n'est qu'après une heure de pivotage et de chevaux de bois que nous pouvons en sortir.

Mercredi 11 février

La nuit a été plus fraîche et il en est toujours ainsi lorsque le bateau marche. Dans le cas contraire ce dernier ne se trouvant pas ventilé atteint des températures insupportables.

Toute la journée va se passer dans les papyrus où l'on ne rencontrera presque plus d'animaux à part quelques oiseaux. En revanche, à mon réveil, je reçois la visite de deux intrus qui viennent voler dans ma cabine, ce sont des chauves-souris qui probablement veulent élire domicile chez moi. Cela ne me va qu'à moitié d'autant plus que ces bêtes inoffensives, paraît-il, cherchent toujours à s'accrocher par leurs pattes de derrière et la tête en bas, leur tenue est incorrecte ! Je cherche à les chasser, il n'y a rien à faire. Le jour étant venu, elles sont aveuglées par la lumière et s'obstinent à rester chez moi, bien mieux l'une s'est accrochée à ma lampe électrique et l'autre à un piton de ma moustiquaire. Je les approche de plus près, elles ferment leurs petits yeux et restent immobiles comme un petit bout de linge sale suspendu.

¹⁴⁵ La Winchester 94 est une carabine de chasse américaine, pratique et maniable, qui conquit de nombreux cowboys, gauchos et autres vaqueros. Sa version à canon long eut pour client de nombreux trappeurs et des amateurs de safaris dont le président américain Theodore Roosevelt. Les cartouches .44 Henry à percussion annulaire, propulsent une balle de calibre nominal 0,44 pouce (11,17 mm).

Le colonel a eu la même visite et m'en montre une accrochée à la baguette électrique dans le coin de sa cabine. Je les ai prises par les ailes, l'une d'elles a cherché à me mordre, aussi je les ai jetées au Nil. Une demi-heure après j'en retrouvai une autre sous mon lit, accrochée aux fils de fer du sommier ! Je dois certainement en avoir encore dans mes effets qui depuis vingt jours sont restés suspendus, aussi je vais passer un examen sérieux.

J'ai déjà dit que nous avions sur le bateau souvent de ces visites sans compter les araignées (dont une fait le voyage gratis aller-retour dans les W.C. et que personne n'ose déranger), les cafards à cornes qui ont un aplomb phénoménal, jusqu'à rentrer dans le caleçon du colonel et cela en plein midi. Un de ces insectes capturé à hauteur de son mollet mesurait bien six centimètres (c'est sûrement plus facile à cueillir qu'une puce).

J'ai aussi parlé plus haut des lézards qui courent sur le bateau à côté de nous sans s'effrayer et qui viennent prendre leur bain de soleil. Ah ! on ne s'ennuie pas, on a de la compagnie, ne serait-ce encore que les mouches que nous amène le bétail, par les ânes que nous transportons, et l'abattoir du bateau des indigènes qui en fournit pas mal. Heureusement qu'il y a peu de moustiques et que si de temps en temps il ne s'en glissait pas un sous la moustiquaire, on n'aurait pas à leur en vouloir. Mais mon Dieu, il n'en faut quelqu'un pour vous harceler toute la nuit ! Mais les moustiques sont comme les Nègres, ils ne sont pas intelligents car, contrairement à ceux de nos campagnes, qui savent s'envoler à l'approche du doigt qui veut les écraser, les moustiques nègres (car ils sont noirs) se laissent aplatir docilement ! Aussi lorsque j'en vois un, il n'y coupe pas ! Toutes ces bêtes et ces mouches font peur, on n'a pas l'habitude de les voir, elles sont de forme et de couleurs autres que celles qui habitent chez nous, mais elles ne sont pas plus offensives.

Nous marchons toujours sans arrêt en sillonnant la fameuse région du Sudd où nous ne voyons absolument aucun animal. Nous traversons comme en allant de monstrueux incendies et quelquefois nous sommes obligés d'entrer dans la cage à mouches pour ne pas être atteints par les flammèches.

Vers cinq heures du soir, nous arrivons à l'île où, je l'ai dit, deux Nègres sont campés pour indiquer probablement la marche des bateaux et nous sommes étonnés de les voir entourés cette fois d'un troupeau de zébus, une cinquantaine, et de deux cents chèvres, maintenus par quelques sauvages. Le campement de ces hommes est roulé et emballé et comme probablement notre bateau fait le dernier voyage, nous allons embarquer le tout. Nous arrêtons deux heures pour faire ce chargement qui ne se fait pas sans difficulté. Les pauvres bêtes sont tassées dans le chaland des indigènes, sur le pont inférieur, les zébus sont attachés tout autour de la barre qui sert de garde-fou au radeau, et les deux cents chèvres courent pêle-mêle dans leurs jambes. Ces bonnes bêtes doivent avoir conscience de ce qu'elles sont en voyage, car toutes font bon ménage, mais quel potin, quelle odeur !

Jeudi 12 février

Nuit plutôt fraîche, car ayant pris l'habitude de dormir en Shilluk, je suis surpris de grand matin par l'air assez vif qui entre dans ma cabine. Il ne fait que 26°, c'est le rêve ! On pourrait faire la grasse matinée, mais mon devoir m'appelle pour rentrer mes boîtes à photos qui ont passé la nuit dehors. Le soleil est tellement cuisant qu'un oubli de cinq minutes seulement suffirait pour que mes plaques en couleurs soient perdues. C'est du reste, je l'ai dit, une petite gymnastique matinale quotidienne !

L'équipage

Je m'amuse chaque matin avec les indigènes qui dorment à la belle étoile sur le radeau accosté au *Gedid* et qui attendent pour ainsi dire ma sortie de dessous ma moustiquaire pour me saluer militairement. Mon titre de docteur se passe successivement de station en station, car ces Nègres me demandent toujours quelques consultations ou médicaments. Ils me regardent avec vénération et ne cherchent qu'à m'obliger si j'ai besoin de quelque chose. Si j'ai besoin d'eau et que par hasard ma femme de chambre (un Nègre) ne soit pas là, vite en une seconde ils ont enjambé le parapet de leur ponton ainsi que celui de notre bateau : c'est à qui me prendra mon broc pour ensuite descendre le remplir au Nil avec l'habileté du singe.

Il y a aussi une blanchisseuse (un Nègre) qui rend le linge en deux heures, c'est je crois le record de vitesse ! Il fait tremper le linge qu'on lui donne dans une grande bassine plate et pendant que le bateau marche, il frotte, il frotte, il savonne sans plaindre la marchandise, il rince en laissant traîner le linge dans le Nil, il resavonne, il frotte encore, de sorte qu'en une heure un assez gros paquet de linge se trouve lavé. Ah, il ne s'occupe pas si ça se déchire, il faut bien qu'il enlève les taches, il enlèverait plutôt le morceau. Lorsque je le regarde travailler, il y met encore bien plus d'action, aussi j'ai toujours soin de ne pas me trouver là lorsque c'est le tour de mon linge à y passer. Comme on dit : qu'est-ce qu'il prendrait !

Le séchage est instantané : lorsque son lavage est terminé, il lui suffit de tenir chaque effet de lingerie par le bout des doigts et en quelques minutes, par la brise et le soleil cuisant, c'est sec.

Il y a aussi la repasseuse (un Nègre) qui repasse avec ses pieds et qui ma foi a dû prendre des leçons car il sait faire les plis aux chemises et surtout aux pantalons blancs.

Il y a aussi une raccommodeuse (un Nègre) qui raccommode le linge des indigènes. Il est amusant au possible, il chante tout le temps des petits airs flutés comme une fillette qui habille sa poupée. Il remue de temps en temps la tête à gauche et à droite, en signe d'admiration et de satisfaction de son travail, et ne manque pas de nous envoyer de temps en temps un sourire, comme une jeune fille ! Seulement il coud de la main gauche avec une aiguille pour coudre les sacs et il n'arrive à faire un point, qui peut se voir de loin, que toutes les minutes¹⁴⁶. Il n'est pas pressé !

Il y a aussi la cuisinière (une Nègresse) qui ma foi est assez gentille, mais qui ne regarde personne, elle fait son travail consciencieusement. Elle fait la cuisine des indigènes et elle a sous ses ordres quantité de filles de cuisine (des Nègres). Cette équipe culinaire ne travaille pas en silence, ils ne causent pas, ils gueulent ! Toute cette cuisine est toujours basée sur l'oignon, je l'ai dit du reste, de sorte que ma cabine qui est juste au-dessus en est toujours délicieusement parfumée, chacun son goût !

Le costume de la Nègresse est aussi des plus légers, elle est nue bien entendu et n'a qu'un morceau d'étoffe jaune avec pois rouges attaché à sa taille. Ce morceau d'étoffe pour ne pas être trop chaud et encombrant dépasse seulement les fesses de quelques centimètres !

La tortue

J'ai oublié de dire que depuis quelques jours j'ai une petite amie que j'ai achetée à Malek. Comment se fait-il que je n'en aie pas encore parlé, puisque depuis elle est devenue l'objet de tous mes soins assidus ? Cette petite amie n'est pas une

Commenté [Y2]:

¹⁴⁶ C'est le maître-tailleur qui parle !

Négresse, mais c'est une petite tortue ! Une tortue d'eau. Elle est très jolie car elle ne ressemble en rien aux tortues que nous connaissons et qui rentrent leurs pattes et leur tête lorsqu'elles veulent se cacher : celle-ci a une espèce de coquille sous le ventre qui forme charnière. Elle l'ouvre et la ferme à volonté, comme le fait une huitre. Si j'ai la chance de la transporter vivante jusqu'à Paris, je pourrai dire qu'elle vient de loin : 10.000 km !

Lorsque je descends à terre, je cueille un peu d'herbe, de roseaux, de plantes grasses pour la nourrir, mais je ne la vois pas manger. Elle est dans une cuvette en zinc remplie d'eau du Nil et elle a peut-être un peu l'illusion d'être encore dans son pays car je l'abrite du soleil par des bouquets de papyrus. Vivra-t-elle ? Elle est au même taux que mes deux œufs de crocodiles que je mire tous les soirs à la lumière électrique. J'attends toujours leur éclosion.

Ce matin, nous rencontrons des troupes d'éléphants, il y en a de tous côtés. Je ne parle plus des antilopes, waterbucks, gazelles et autres qui par cinquante à cent à la fois broutent comme des moutons à la campagne et lèvent seulement la tête que lorsque nous passons.

Au moment où notre bateau flanquait brutalement son arrière dans les papyrus (pour ne pas en perdre l'habitude dans ses manœuvres incompréhensibles), un énorme crocodile long de six mètres au moins dormait dans les roseaux à un mètre de nous, vite un tireur s'amène et comme le bateau s'éloignait du bord, il put avoir le temps d'ajuster le crocodile. Au premier coup de feu il ne bougea pas, au deuxième coup de feu il ne bougea pas non plus, il était donc bien mort ! Le capitaine fit reculer le bateau pour que l'on puisse juger du résultat de ce tir presque à bout portant et l'on constata qu'en effet le crocodile était bien mort, et bien mieux que cela il était mort depuis longtemps ! Coïncidence bizarre que notre bateau vienne justement s'échouer devant ce crocodile tué peut-être d'un coup de fusil, mais pas ce jour-là !

Dans l'après-midi vers trois heures nous arrivons au lac No qui, on le sait, pullule de toutes sortes d'animaux, les éléphants surtout et aussi les lions malheureusement. Il n'est pas de jour où quelque chèvre ne soit enlevée au pauvre Dinka ou Shilluk qui les garde.

Un reporter anglais du journal *The Times* va avec son secrétaire visiter une usine en voie de formation qui se trouve au lac No. Nous apercevons en effet deux hangars remplis de sacs de ciment, de pierres et de socles importants de machines à édifier. Cette usine va fabriquer du papier en utilisant le papyrus, ce n'est pas une nouvelle invention puisqu'il y a cinq mille ans les Egyptiens écrivaient sur du papyrus. On revient à cette idée. Le reporter que nous avons à bord n'a aucune espérance sur la réussite de cette entreprise qui a déjà dépensé cinq millions. D'après lui cette usine ne réussira pas à cause des longs et onéreux transports et surtout en raison de ces immenses incendies de papyrus qui leur en détruiraient peut-être d'énormes quantités.

Nous ne faisons qu'un arrêt d'une heure au lac No que nous sommes heureux de revoir tellement l'étendue d'eau y est considérable et les horizons superbes au coucher du soleil.

Les papyrus diminuent de plus en plus, nous y rencontrons à nouveau des files de pirogues montées par des Dinka, toujours très curieux sous leur bariolage et leurs coiffures. Nous en rencontrons une bande qui assez alignés marche dans le Nil, l'eau jusqu'à la ceinture, ils lancent au hasard au fond leurs lances effilées espérant y surprendre des poissons. Il faut qu'il en ait réellement beaucoup pour que ces indigènes se livrent à un genre de pêche aussi bizarre !

Vers cinq heures nous arrivons à Tonga où, on se le rappelle, est établie une mission américaine avec sa chapelle. Nous sommes reçus de nouveau par les

missionnaires toujours aimables. Nous allons ensuite voir les huttes et nous regrettons bien de ne pas avoir pris nos appareils pour photographier une bande de Shilluk encore plus drôles que ceux rencontrés jusqu'ici. Ceux-là se sont fait des têtes horribles, mais ils se croient très beaux, ils se font des raies rouges et blanches sur la figure, ils ont en main deux ou trois lances à la fois, ils sont accroupis une vingtaine sous une paillote et en y approchant on est presque saisi d'effroi en voyant de pareils diables qui atteignent tous de 1,80 à 2 mètres de hauteur.

Nous négocions avec eux quelques lances et objets divers. J'achète une lance à poissons, des bracelets de corde et trois amulettes, dont une surtout est très caractéristique (un testicule humain).

Après avoir pris le Sobat, affluent du Nil, et pour raccourcir le chemin de huit kilomètres environ, comme je l'ai dit à l'aller, nous arrivons dans la nuit à Tanfikia, centre militaire assez important et dont j'ai fait une succincte description.

Vendredi 13 février

Le bateau est arrivé à deux heures cette nuit à Tanfikia. A partir de cette heure le vacarme n'a pas cessé bien que le débarquement des zébus et chèvres, que nous avions embarqués il y a deux jours en plein Sudd, n'ait commencé qu'au petit jour. Je me suis donc encore levé à quatre heures et me suis promené sur la passerelle en attendant le débarquement qui m'a paru de suite assez périlleux pour les pauvres animaux.

Notre bateau ne pouvant s'approcher assez près de la rive y été relié par une passerelle en bois, mais trop courte, dont l'extrémité touchait le fond du Nil encore profond d'au moins un mètre à cet endroit. Il s'en est suivi que pour débarquer les cinquante zébus l'opération ne s'est pas faite très facilement. La passerelle était très en pente et les pauvres bêtes conscientes du danger qu'elles couraient faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour ne pas glisser en se raccrochant aux quelques barres de bois qui traversaient la passerelle. Les indigènes trop brutaux les poussaient au derrière, de sorte que presque toutes glissaient et tombaient sur le côté en plein dans le Nil. Ce n'était pas un débarquement banal ! Les pauvres zébus se mettaient à nager et arrivaient au bord en attendant leurs camarades.

Après ce fut le tour des deux cents chèvres. Leurs petits bicots furent descendus à bras d'hommes, il y en avait une vingtaine. Il devait les entendre bêler en appelant leurs mamans qui bêlaient aussi sur le radeau en essayant de se jeter à l'eau. Comme ces chèvres n'allaient pas assez vite et faisaient des manières, les indigènes employèrent un moyen énergique des plus rapides : ils enlevèrent la passerelle et à quatre ou cinq empoignèrent ces pauvres bêtes et les lancèrent dans le Nil, sauve-toi comme tu peux ! Beaucoup ont dû boire la goutte mais elles sont arrivées quand même au bord.

La troupe au complet, zébus et chèvres, était dépaysée mais semblait se rendre compte du voyage qu'elle venait de faire. Elle était docile en attendant les bergers qui devaient la conduire.

Des ânes ont aussi débarqué : ce sont cependant des entêtés qui ne passent généralement qu'où et quand ils veulent, et bien il fallait les voir aller doucement, pas à pas, ne risquant un pied sur la traverse qu'autant que les autres étaient bien sûrs, ils ne faisaient pas les malins et il leur tardait d'arriver au bout pour fouler à leur tour le plancher des vaches et aussi des ânes. Il y en avait un vieux qui avait l'air de rouspéter : ça n'a pas été long, une poussée énergique et à l'eau monsieur l'entêté ! Je suis certain qu'après deux ou trois leçons semblables les plus rébarbatifs deviennent les plus dociles ! Tous ces animaux ont l'habitude du voyage et ils le savent certainement.

Nos chevaux de troupe sont aussi récalcitrants lorsqu'on veut les embarquer au chemin de fer pour la première fois : ceux qui ne veulent pas entrer dans le wagon, on les y transporte, on les attache et on les ligote, il faut qu'ils cèdent ! Ah si l'on pouvait par ce système faire céder tous les entêtés en les envoyant à une baignade forcée, quels beaux résultats on obtiendrait et combien de ménages resteraient unis à tout jamais ! L'eau, il n'y a que ça de vrai, c'est merveilleux pour rafraîchir et apaiser les plus mauvaises humeurs !

J'ai raconté que le capitaine Hutchins faisait de temps en temps débarquer ses trois dindons lorsque le bateau arrêta. Ces trois volatiles, qui représentent cependant bien le summum de la bêtise, savaient aussi qu'ils étaient en voyage. Ils étaient, après plusieurs débarquements, habitués à ce genre d'exercice, peut-être les premières fois faisaient-ils les mijaurées ! Mais leur estomac était plus fort que leur cerveau de dindon et ils cédaient bien vite. De même que les poulets sont toujours ligotés par paquets de trois ou quatre, le Nègre qui doit leur faire prendre l'air les amène en botte au bout d'une longue ficelle, si la ficelle est trop longue les pauvres bêtes traînent par terre. Il les laisse là au milieu de quelques touffes d'herbe rare et s'en va.

Les poulets restent dans la position où ils ont été traînés tellement ils sont abrutis, mais cela ne dure que les deux ou trois premières fois, car j'ai remarqué un jour que la ficelle était plus courte et que le Nègre qui causait avec un de ses camarades n'y portait aucune attention et que les quatre poulets suspendus par les pattes se mirent aussitôt à allonger le cou et tant qu'ils pouvaient pour tâcher de picoter le sol. Tout n'est qu'habitude !

Ainsi nous, à bord, nous arrivons à manger tout ce qu'on nous donne et à boire les saletés les plus horribles, nous sommes dressés, nous avons aussi rouspété au début, ça n'a pas duré longtemps ! Les bonnes choses (oranges, desserts) ont disparu le cinquième jour. Nous mangeons maintenant depuis vingt jours quelques petits raisins confits gros comme des petits pois, et nous sommes heureux, il n'y a pas autre chose. Lorsqu'il n'y a pas de pain, on nous donne quatre palmiers et si on en redemande on nous répond : il n'y en a plus ! Pour l'eau minérale, les boissons, sodas et vins, c'est la même chose, il n'y en a plus. En ce moment, nous buvons l'eau du Nil, filtrée autant que possible, et dans laquelle on verse un peu de carbonate de soude. Heureusement que nous sommes, le colonel, sa dame et moi, les seuls à boire du vin dont nous usons les crus les uns après les autres.

Nous faisons une promenade matinale à Tanfikia où, je l'ai dit, est établi un poste militaire assez important. J'en profite pour envoyer un télégramme à ma femme (*Parfait - Edmond*). Il le faut bien que ce soit parfait, le principal c'est d'être en bonne santé et sur ce point je n'ai pas à me plaindre.

La case

Nous visitons les cases réservées aux femmes des soldats soudanais. Un officier, très aimable, avec lequel j'avais fait connaissance en allant, m'a reconnu et s'est offert de nous piloter. Il nous fait entrer dans l'intérieur d'une paillotte où deux femmes sont accroupies, c'est à peine si nous pouvons les voir tellement il fait noir, car j'ai omis de dire que nous n'étions pas entrés par une porte, il n'y en a pas, mais par un trou bien rond.

Le colonel à qui, par préséance, je cède toujours le pas, m'a laissé un moment dans la crainte, lorsque je l'ai vu s'engager prestement dans ce trou dont il n'avait peut-être pas examiné la petite dimension : passera-t-il ou va-t-il rester pris au collet, comme les lièvres ? En se baisant un peu, il a pu entrer ! En fermant les yeux pendant une minute, nos prunelles ont pu se faire à l'obscurité de la case et

nous vîmes l'installation bien rudimentaire de ces pauvres gens qui s'y plaisent cependant car elles aussi, ne pouvant faire autrement, en ont pris l'habitude !

La case est ronde et n'a que trois mètres de diamètre. Tout se passe par terre : à droite une natte qui sert de lit, à gauche une femme assez âgée est complètement nue et pétrit une espèce de graine mi-écrasée (le sorgho) qui fera du pain. Au milieu la femme du soldat (la vieille femme doit être sa belle-mère puisqu'elle faisait les travaux les plus pénibles !) fait le café sur un petit feu de bois qui empeste car il n'y a pas de cheminée et la fumée fait une traînée bleue qui sort par l'unique trou qui sert de porte et de fenêtre. Sont accrochés au mur en terre qui n'a qu'un mètre de hauteur toutes sortes d'ustensiles de cuisine et c'est tout, pas de table, pas de chaise.

La femme du soldat est nue aussi, mais cache son sexe avec une serviette sale, elle laisse cependant voir une gorge ferme qui tremble comme de la gélatine et un arrière-train de cheval de brasseur. Elle est toute guirlandée de tatouages qui lui ont été entaillés dans la peau en de milliers de petites coupures. Ces deux femmes ont été gracieuses et aimables, peut-être par force, car l'officier était là, elles encore en ont pris l'habitude pour ce qui est de sourire devant l'officier ! Je prends quelques clichés avant le départ et nous reprenons notre route.

C'est le jour des crocodiles, c'est incroyable ce qu'il y en a d'endormis sur les pointes de sable, les malheureux n'y coupent pas, ils sont fusillés !

Nous arrivons à dix heures à Malakal où nous faisons une courte promenade. Les Shilluk nous reconnaissent et viennent nous entourer. J'achète encore quelques bibelots. Nous n'y restons que deux heures après avoir embarqué quelques victuailles.



Photo 128 : Shilluk à Malakal en 1936

Nous passons vers quatre heures à Lul où se trouve la mission autrichienne dont nous apercevons la chapelle. Nous étions passés là de nuit et n'avions pu juger de l'importance de ce village qui ne comprend qu'une centaine de paillottes. Le bateau ne s'y arrêtant pas, nous arrivons à Kodok-Fachoda à six heures.

Nous allons mettre quelques cartes à la poste, toujours pour les amis ! Et la nuit tombant très vite nous nous dépêchons d'aller au village. Les indigènes sont toujours peints au rouge ou au blanc et se font des calottes en terre ou en matière blanche comme du plâtre. Ils sont en général tous huilés ou graissés. Nous nous arrêtons dans le seul comptoir tenu par un Grec, comptoir de dix mètres carrés, et nous y achetons quelques curiosités. Des Grecs et des Juifs, il y en a partout ! Nous repartons après le dîner, toujours avec un clair de lune merveilleux et en surprenant quantité d'hippopotames qui plongent à notre approche.

Samedi 14 février

Nous n'avons pas arrêté cette nuit, mais vers quatre heures, sans que je puisse en connaître la raison, le bateau a stoppé jusqu'à six heures. Peut-être est-ce pour donner aux pilotes et mécaniciens le temps de se reposer ? Ils le méritent bien car les pauvres hommes ont parfois des moments très pénibles lorsqu'ils ont à désensabler le bateau. Il n'est pas de jour sans qu'ils soient obligés de se jeter à l'eau pour les amarrages et très souvent aussi pour porter leurs câbles à la nage en plein milieu du Nil pour y fixer l'ancre.

Je me suis réveillé à trois heures pour ne pas en perdre l'habitude et me suis mis à faire mon installation de chambre noire pour changer mes plaques Sigriste. Réellement si cet appareil donne de bons résultats en raison de sa rapidité, il est bien désagréable à cause du changement de ses plaques, car nulle part on ne peut trouver de chambre noire pour faire cette opération. Et quelle souffrance on éprouve lorsqu'il fait 42° de chaleur, et surtout sans un souffle d'air ! On transpire comme au bain de vapeur et on risque même de tacher les plaques.

L'appareil le plus agréable est celui que je vois dans plusieurs mains de touristes : le Kodak à pellicule du format de la carte postale. Il est léger, il est métallique et peut mieux résister aux tropiques. Il se charge en plein jour au moyen des bobines de pellicules et est assez rapide. Il remplit les meilleures conditions pour les grands voyages. Evidemment les épreuves du Sigriste sont bien plus fines et peuvent être prises à de très grandes vitesses.

Ce matin, au réveil, j'ai constaté avec peine que mon amie la tortue n'était plus dans sa cuvette ! Elle a dû se sauver ou l'a-t-on jetée dans le Nil ? Je la regrette bien car elle était bien jolie. Enfin elle sera certainement plus heureuse qu'à Paris et elle aura plus chaud, mes gosses auraient été si contents !

Nous arrêtons trois heures à Melut où nous étions arrivés la nuit en allant. Nous allons visiter le village à midi en plein soleil. C'est à peine si nous pouvons marcher tellement le sable est brûlant. Les indigènes ont l'air moins sauvages et on peut facilement entrer dans leurs paillottes. Nous entrons dans plusieurs et les femmes se montrent très aimables à l'égard de madame Bellanger. Ce ne sont que des courbettes, des signes d'amitié. Elles lui prennent la main en l'embrassant vingt fois. Une de ces indigènes, entre autres, a couru chercher son enfant pour le lui montrer. Le gosse était à cheval sur sa hanche mais se cachait la figure, il avait peur de nos figures blanches auxquelles il n'est pas habitué.

Le type de ces femmes est réellement curieux : lorsqu'on arrive dans un village, les femmes et les enfants se sauvent ou entrent dans leurs paillottes, je l'ai dit plusieurs fois du reste, mais comme nous avons plus d'aplomb maintenant, nous nous accroupissons devant le trou d'entrée et nous leur faisons des signes d'amitié en leur disant : *saâlam ! bonjour !* Aussitôt elles répondent et se mettent à rire, alors à la queue leu-leu on entre, et elles sont alors aimables au possible. Elles n'ont plus peur et se mettent à nous examiner : elles regardent les boucles d'oreilles, les bracelets, les chaînes de montre et nous font signe de leur donner. La visite terminée on donne quelques piastres et les embrassades de mains recommencent, c'est bien amusant !

Vers quatre heures nous passons à Kaka où nous ne nous arrêtons pas et à cinq heures nous arrêtons pour faire un chargement de bois à Jebel Ahmed Agha. Nous restons là trois heures. Pendant ces arrêts je tire quelques photos en couleurs très intéressantes. Pendant la journée c'est incroyable ce que nous avons rencontré comme crocodiles, hippopotames et troupes d'antilopes. Dans la forêt qui longe la rive nous avons vu aussi des familles de singes, mais c'était un peu loin et on ne pouvait facilement les distinguer qu'avec la lorgnette.

La chaleur

La chaleur a été aujourd'hui des plus fortes et nous a remis en mémoire les dures journées passées sous l'équateur. A l'ombre le thermomètre du bord a atteint 41°, dans les cabines nous avons 42°. Chaque fois que je vais me coucher, je fais avec ma serviette office de ventilateur pour ventiler et rafraîchir ma cabine. Je la tourne dans tous les sens pendant un quart d'heure. Lorsque j'ai terminé ce petit exercice je suis complètement trempé tout en n'ayant pas obtenu le résultat désiré. Les parois de la cabine sont tellement brûlantes que l'air que j'y engouffre se trouve immédiatement à la même température.

L'eau de mon broc et de ma carafe est brûlante. On sait qu'un bain chaud atteint généralement de 36° à 37°, comme cette eau a pris la température de 42° qui se découvre dans la cabine on peut juger si elle brûle, on dirait absolument qu'on la retire du feu.

Le bois de ma malle se fend, le cuir des poignées est brûlé et se casse, toutes les semelles de mes chaussures baillent comme des huitres, la sécheresse du cuir ayant fait céder le fil !

A table il y a quelques tablettes de chocolat qui s'étalent sur l'assiette en forme de pâte, on coupe ce chocolat avec un couteau comme si c'était du camembert ! Celui qui n'a pas subi 42° de chaleur (température soutenue pendant plusieurs jours) ne peut pas se le figurer. J'aime beaucoup la chaleur, mais là vraiment il y en a trop !

Dimanche 16 février

Nuit assez bonne, mais chaude. J'ai pris hier au dîner une bouteille de bière embarquée récemment puisqu'il n'y a plus maintenant que de l'eau du Nil à boire, et elle a été probablement cause de ce que j'ai passé **une** nuit presque complète, je la dis complète lorsque je ne suis pas réveillé pendant cinq heures de suite. Depuis notre départ de Khartoum, c'est la première fois que je dors cinq heures sans interruption ! Ce soir je vais reprendre de la bière puisqu'il y en a maintenant !

Nous sommes arrivés cette nuit à Renk, nous ne sommes plus maintenant qu'à 491 km de Khartoum. Le bateau devant partir à huit heures, nous ne faisons qu'une tournée, le village étant assez éloigné. Nous nous rappelons la belle allée de mimosas qui y conduit et nous revoyons l'endroit où par un soleil de plomb j'ai risqué ma première photo en couleurs sous quelques touffes de bananiers. Quelques indigènes sont là et s'occupent du déchargement et de l'embarquement des marchandises. Des pêcheurs sont dans une petite barque remplie à moitié d'énormes poissons et font le tour de notre bateau, cherchant le cuisinier pour lui en vendre.

Il y a des poissons de toutes les couleurs, j'insiste sur les couleurs, car jamais je n'en ai vu de pareils. Il y en a des bleus, des rouges à raies noires, des jaunes avec points bleus et rouges, enfin toutes les nuances sont représentées sur ces poissons dont quelques-uns sont très jolis, mais d'autres ressemblent à des monstres. Et tous ces poissons sont énormes et pèsent bien de deux à quatre kilos. Nous naviguons sans arrêt et comme nous descendons le Nil, nous allons beaucoup plus vite. Nous sommes heureux de faire ce voyage de retour car nous remarquons beaucoup mieux les choses que nous n'avions pu voir que rapidement.

Nous avons appris depuis, nous connaissons maintenant les types, leurs costumes, la façon de les approcher, nous savons acheter, nous savons entrer dans les paillottes, nous savons presque parler puisque nous savons dire bonjour ! Nous savons nous faire agréer par les indigènes et surtout par leurs femmes qui se sauvent à notre approche. Nous nous y prenions mal, nous avançons trop

Commenté [V3]:

doucement et en braquant des appareils photographiques comme le chasseur armé de son fusil. C'est donc avec plaisir que nous revoyons tout cela.

C'est avec plaisir que nous aimons à reconnaître les endroits où des groupes d'hippopotames nous avaient gratifiés d'un concert. Une chose sur ce point est aussi à remarquer : en allant nous n'avons vu des hippopotames que leur tête ou leur mi-corps. Nous avons toujours vu ces animaux nager comme des poissons dans les endroits profonds du Nil, et ne sortir leur mufle acajou que pour lancer une gerbe d'eau et prendre de l'air. Et bien maintenant nous voyons ces hippopotames par bandes de huit à dix, mais endormis sur l'eau et ne bougeant pas au passage du bateau qui n'en est éloigné que d'une dizaine de mètres. Pourquoi voyons-nous maintenant ces bêtes endormies sur l'eau et sur les rives ? Pourquoi rencontrons-nous souvent des mamans hippopotames entourées de deux ou trois petits ? Il paraît que c'est tout simplement parce que la saison est plus avancée d'un mois, et que le Nil a baissé de près de cinquante centimètres. Ces bêtes avaient trop d'eau et n'en sortaient que la nuit, maintenant le sable apparaît et elles y restent. Il en est de même des crocodiles que nous apercevons maintenant par légions et endormis comme leurs camarades du Jardin d'Acclimatation sur les bancs de sable.

A tous les points de vue, ce voyage de retour, que nous avions supposé devoir être monotone en raison de ce que nous avons déjà tout vu, est beaucoup plus intéressant qu'à l'aller !

L'après-midi nous avons très bien reconnu l'endroit où nous avions surpris la lionne au bord du Nil, et l'arbre où elle s'est assise après avoir essuyé un coup de fusil. Et puis chaque fois que nous revenons dans un village, les indigènes nous reconnaissent, nous les reconnaissons aussi, la glace est rompue, comme on dit, et nous ne nous regardons plus de travers, nous nous sommes déjà vus, nous sommes donc par conséquent presque des amis !

Nous avons rencontré un bateau, l'*Omdurman*, qui va encore remonter le Nil, mais jusqu'à Fachoda seulement. Il paraît qu'il a trois jours de retard, s'étant trouvé enlisé près de Kosti où nous arriverons demain. Espérons que cela ne nous arrivera pas, car étant déjà en retard de quarante-huit heures nous ne saurons plus quand nous pourrons partir de Khartoum. Enfin qui vivra verra !

Le soir après le coucher du soleil, nous arrivons à Gobelein (392 km de Khartoum). Nous y prendrons du bois et y passerons la nuit car la passe étant difficile et parsemée de rochers, il est plus prudent d'attendre le jour.

La soirée est assez fraîche, nous la passons sur la terrasse comme d'habitude en admirant les feux allumés de toutes parts pour éloigner les lions qui pullulent dans ces parages. Ce ne sont plus les fameux incendies de papyrus, mais ils n'en sont pas moins effrayants !

Lundi 16 février

Nous sommes partis ce matin au petit jour, au lever du soleil qui commence déjà à retarder son apparition. Ces constatations, pour moi, sont très intéressantes : maintenant que nous nous éloignons de l'équateur, il ne se lève qu'à six heures et quart et le soir il se couche à six heures moins le quart. Nous avons donc une demi-heure de soleil en moins. Ce n'est pas à regretter car réellement il est trop brûlant. Il est certainement plus puissant qu'à l'équateur où cependant ses rayons tombent d'aplomb. Cette constatation m'a été aussi donnée par des officiers coloniaux de mes amis qui m'ont toujours dit qu'au Sénégal il faisait bien plus chaud qu'au Congo français placé sous l'équateur.

Le Sénégal ou Tombouctou est placé sous le dixième degré de latitude, c'est-à-dire à mille kilomètres environ de l'équateur. Le Kordofan où nous sommes

maintenant est exactement sous la même latitude. Tombouctou de l'Afrique Occidentale et Khartoum de l'Afrique Orientale sont sous la même latitude, il y a donc des chances pour que la chaleur y soit la même, et nous nous en apercevons. Nous nous arrêtons pendant trois heures à une Wood Station pour faire notre approvisionnement en bois. Comme on se le rappelle lorsque j'ai dit qu'il n'y avait pas de ponton, les indigènes qui opèrent ce chargement passent sur un petit pont de branchages à jour au risque chaque fois de passer au travers. Ces chargements sont toujours très amusants, car ils se passent au milieu d'un vacarme indescriptible, c'est une vraie pièce de théâtre et comique dans son genre dont les acteurs sont bien pénétrés de leur rôle, tous ont des figures spéciales !

Vers trois heures, nous voyons apparaître au loin le fameux pont du Nil blanc (White Nile Bridge). Pour y arriver notre bateau a beaucoup de mal, vu le peu de profondeur d'eau. Le Nil est large depuis Gobolein d'au moins un kilomètre mais n'a pas plus de quatre-vingts centimètres de profondeur.

Une canonnière *Meneha* stoppée à Gobolein nous a remorqué deux bateaux et doit nous les conduire dans ce passage difficile, nous en conservons un seulement placé sur le côté. Les marins sont à l'avant et avec de grandes gaules sondent le fond d'un mouvement rythmique et en chantant, comme toujours, le refrain applicable à la profondeur d'eau trouvée. C'est ainsi qu'ils chantent : *Tout va bien, continuez !* ou bien encore : *Arrêtez, pas assez d'eau !* Le pilote placé à la passerelle supérieure entend ces airs et donne ses ordres.

Vers deux heures nous atteignons le pont en fer dont j'ai donné la succincte description¹⁴⁷. On ne peut qu'admirer cet ouvrage d'art qui sert à relier Khartoum avec le Kordofan par une voie ferrée en passant par Kosti. La manœuvre de la partie centrale de ce pont qui est tournante est très intéressante et il suffit de cinq à six hommes pour faire pivoter cette masse énorme en tournant une manivelle à bras. Le passage est étroit et il faut au pilote une grande habileté pour nous diriger sans encombre.

A cinq heures nous atteignons Kosti. Nous descendons à terre visiter les quelques bazars qui commencent à réapparaître. On remarque que le chemin de fer a amené là des types grecs, arméniens, syriens et autres qui dans leurs petites échoppes ne cherchent qu'à faire du commerce. Dans ces bazars, peu importants, on y trouve beaucoup d'articles européens.

Le village indigène se trouve à une demi-heure de là. Le caractère en diffère complètement de tout ce que nous avons vu dans le sud. On voit que nous sommes dans des pays civilisés : les femmes et les hommes sont tous habillés, mais leur costume léger leur donne cependant un caractère tout spécial et très curieux, c'est le vrai Soudan !

Nous arrêtons à Kosti trois heures, car nous y avons du débarquement et de l'embarquement à y faire.

Le journaliste du journal *The Times* nous fait ses adieux, accompagné de son secrétaire, plus pressé que nous, il veut atteindre Khartoum plus rapidement. Ce journaliste est paraît-il un écrivain distingué qui au cours du voyage a écrit un livre sur le Soudan qui paraîtra en français dans le courant de cette année.

Lorsque nous nous étonnions qu'il y ait plusieurs Soudans, le Soudan français et le Soudan anglo-égyptien, il nous répondit qu'il y avait aussi le Soudan belge et le Soudan allemand ! Ne comprenant rien à cette réponse, il nous explique que le Sud (Soudan) voulait dire *Pays des Noirs*, et que ce titre s'étendait donc à plusieurs nations.

¹⁴⁷ Voir photo n°96, page 114

Les petits singes

Après le dîner nous reprenons notre route et nous naviguerons toute la nuit. J'ai deux nouveaux pensionnaires qui remplacent avantageusement ma pauvre tortue. Ce sont deux jolis petits singes à queue de la race des frégatons et qui ont été pris sur leur mère tuée par un indigène de Malakal. J'ai acheté ces deux singes 1,25 F pièce¹⁴⁸, ce n'est pas cher, car on peut en avoir pour deux ou trois piastres. Ils sont gentils à ravir mais ils sont très jeunes et ne boivent que du lait. Quelle corvée je viens encore de m'adjoindre avec ces deux petites bêtes qui ne sont heureuses que sur madame Bellanger ou sur moi et comment vais-je pouvoir les transporter à Paris, j'ai encore un mois et demi de voyage. Enfin je le fais pour mes gosses qui vont être bien contents ! Une certainement qui ne sera pas contente, c'est mon épouse¹⁴⁹ qui ne peut pas voir un singe, elle trouve que de me posséder, c'est déjà suffisant ! Nous avons baptisé le mâle *Fachoda* et la guenon *Malakal* du nom de leur pays.

Mardi 17 février

Nous avons marché jusqu'à deux heures cette nuit et n'avons repris notre route qu'à six heures au petit jour. Les jours diminuent de plus en plus.

Je partage le petit déjeuner qu'on m'apporte tous les matins dans ma cabine avec *Fachoda* et *Malakal* qui paraissent avoir passé une bonne nuit. Ils sont attachés à la ceinture et à deux cordes différentes : comme ils ne veulent jamais se quitter et qu'ils se cramponnent toujours l'un à l'autre, ils s'entortillent tellement avec leur corde qu'ils se trouvent à tout moment ficelés comme des saucissons ! Et ce n'est pas un petit travail que de défaire cet entortillage surtout avec ces ouistitis peu complaisants qui ne veulent pas du tout se prêter à la circonstance. Ah, ils me font souvent attraper chaud ! Et puis c'est leur queue qui est encombrante, la corde et les deux queues ne font qu'une boule inextricable.

Nous employons notre matinée à préparer en de petits ballots les objets que nous avons achetés au cours de notre voyage. C'est une matinée d'emballage. Je fabrique aussi une caisse pour pouvoir transporter les singes.

Nous arrivons à dix heures à Ed Dueim qui est, on se le rappelle, un des villages les plus importants du Kordofan. Cette fois il y a un ponton pour aborder, identique à ceux de la Seine.

Nous approchons du désert qui va maintenant border le Nil, la place ne manque pas, la ville s'étale et forme aussi une plage de sable comme au bord de la mer sur une longueur de trois ou quatre kilomètres.

Les maisons sont toutes en terre et carrées, nous ne reverrons plus ces originales cahutes et paillottes.

En arrivant à Ed Dueim on remarque au premier coup d'œil l'importance de cette station qui comme Kosti et El Obeid représentent les trois principales villes du Kordofan. On y remarque deux ou trois constructions à arcades qui doivent probablement être des docks pour les marchandises. On y voit aussi une mosquée carrée en briques surmontée d'un dôme bleu avec le croissant mahométan.

¹⁴⁸ Soit environ quatre euros

¹⁴⁹ Cf. supra page 160



Photo 129 : Chameaux à Ed Dueim en 1906

Nous faisons une promenade de deux heures en reconnaissant les endroits où nous avons fait, en allant, quelques acquisitions. Les enfants qui ne nous lâchent pas reviennent encore nous proposer de petites bouteilles vides et surtout des pots de fleurs également vides. Ils doivent réellement trouver ces articles bien rares pour nous les offrir avec tant d'insistance !

Nous passons en vue de la montagne du Jebel Arachkol toute dorée par les effets du soleil couchant et vers neuf heures le soir nous apercevons la silhouette du Jebel Aulia, colline volcanique où nous étions passés de jour.

Le Nil est toujours très large et les rives très plates s'y étendent à perte de vue. Nous constatons un progrès dans la végétation car nous les voyons beaucoup plus verdoyantes qu'en allant.

Nous avons rencontré plusieurs troupeaux de chèvres très importants, et aussi un régiment de dromadaires alignés au bord du Nil sur une longueur d'un kilomètre sur quatre ou cinq rangs. Nous avons estimé cet immense troupeau entre 2.500 et 3.000 dromadaires. Certainement qu'il y a là un centre d'élevage de ces bons animaux.

A Ed Dueim notre bateau a pu se réapprovisionner en liquides dont nous avions à souffrir depuis longtemps, étant presque condamnés à boire l'eau du Nil, de sorte que pour le dernier dîner à bord nous avons pu retrouver nos bonnes bouteilles de sodas et nous en avons usé ! Mais pas autant que nous l'aurions fait les jours précédents où nous supportions une chaleur torride. Il fait beaucoup de vent ce soir et plutôt frais de sorte que nous n'avons pas soif ! C'est la première fois depuis un mois !

Mercredi 18 février

Nuit fraîche qui nous a permis de bien nous reposer. De bonne heure je vais voir mes singes qui sont logés d'importance puisqu'ils occupent une cabine entière ! Je partage mon déjeuner avec eux. Fachoda, le mâle, semble avoir mauvais caractère, c'est un élève qui va sûrement me donner du fil à retordre pour son éducation.

Nous sommes de nouveau en retard, notre bateau, s'étant ensablé dans la nuit, est resté dans cette position jusqu'au petit jour. Le capitaine nous avait promis de nous libérer à onze heures pour nous permettre de déjeuner à notre hôtel à Khartoum. Il n'en sera rien, paraît-il, et on parle de n'arriver que dans l'après-midi. On pourra dire que dans ce voyage nous aurons vécu dans l'incertitude la plus complète, il est impossible d'avoir un renseignement exact. Il est vrai qu'avec la difficulté de navigation sur le Nil le capitaine et les pilotes eux-mêmes ne peuvent jamais savoir ce qui adviendra.

Depuis ce matin le vent souffle en tempête, le mot est exact car nous sommes presque aussi secoués que sur mer : les vagues sont très grosses et couvrent les trois bateaux que nous poussons à l'avant. A chaque station maintenant nous nous adjoignons un bateau de plus. A l'aller nous en avons quatre, maintenant nous en avons cinq et avec cette tempête tous ces bateaux se cognent tellement fort que tout se renverse et que nous nous renversons nous-mêmes. Pour terminer notre voyage sur le Nil, il ne nous manquait plus que cela, je suis heureux de ce petit incident, car je n'aurais jamais cru à une tempête en eau douce, on en voit généralement que sur les grands lacs. Le vent vient du nord, c'est-à-dire de la Méditerranée, et passe sur le grand désert de Nubie que nous avons traversé. En hiver, à l'époque actuelle, il n'est pas rare à Khartoum d'avoir de pareilles tempêtes, soulevant des montagnes de sable, on peut dire qu'elles ont lieu en moyenne deux fois par semaine. Le vent n'est pas froid, mais il est très fort et amène avec lui du sable fin qui fatigue les yeux.

Le déjeuner a lieu à bord en raison de notre retard. Vers deux heures nous repassons devant le fameux arbre de Gordon dont j'ai parlé au début et qui est bien reconnaissable, d'abord par sa grandeur et sa forme qui est celle d'un gros tilleul dont le tronc à hauteur des grosses branches serait cassé, et aussi par ses énormes racines qui descendent comme des lianes des grosses branches inférieures. L'arbre de Gordon est seul au bord du Nil, c'est une raison de plus pour le reconnaître parmi les autres !

A trois heures nous arrivons à Omdurman qui, on le sait, fait partie de Khartoum, il est même beaucoup plus important comme population indigène et comme commerce que ce dernier. Khartoum est devenu un centre sélect dans la partie qui borde le Nil par les habitations des officiers et fonctionnaires qui y ont été construites depuis l'occupation anglaise. C'est là où se trouve le Grand Hôtel qui y est magnifiquement élevé.

La gare se trouve maintenant à Khartoum-Sud, il y a quelques années avant que le pont de chemin de fer ne soit construit, on arrêtaient à Khartoum-Nord et on passait le Nil en bac. On pourrait donc appeler Khartoum Central la partie européenne et Omdurman le dénommer Khartoum-Sud car maintenant ces trois parties n'en font qu'une tout en étant séparées par deux ou trois kilomètres de désert.

A trois heures et demie, après avoir fait une pause pour nous débarrasser des cinq bateaux que nous avons poussés ou remorqués, nous arrivons enfin dans le Nil bleu qui prend maintenant son nom définitif jusqu'à la mer. On se rappelle que le Nil blanc sur lequel nous avons fait tout notre grand voyage se jette dans le Nil bleu à Omdurman.

En arrivant à Khartoum nous sommes étonnés de remarquer que la rive opposée à notre débarquement est beaucoup plus découverte. C'est un désert de sable, le Nil est entré dans son lit et ne paraît être maintenant pas plus large que la Seine. En partant il avait bien un kilomètre de largeur.

La capitaine fait sonner le thé car il tient à nous faire ses adieux. A quatre heures le *Gédid* aborde juste devant le Grand Hôtel. Comme toujours quantité de bamboulas se précipitent pour nous arracher un colis, mais nous connaissons le système et savons nous en débarrasser : nous avons tous un stick en peau d'hippopotame et en faisant signe de leur en appliquer un coup sur le coin de la figure nous leur crions : *Mafiche, mafiche ! C'est-à-dire Fiche le camp ! C'est un mot bien facile à se rappeler.*

Comme toujours entrée solennelle à l'hôtel. Le patron, le portier galonné avec ses coups de casquette, l'interprète Mohamed, les petits Nègres bariolés, etc. tout

l'état-major est au complet ! Nouvelles du voyage, compliments, rien ne manque, *salaâma, salamaleka !*

Après une installation sommaire et en attendant le débarquement de nos gros bagages, nous nous offrons une bonne bière, comme on dit en Belgique, et bien fraîche savez-vous ? Il y avait un mois que nous n'avions pas bu une boisson fraîche, jugez un peu comme cette bonne bière a été avalée avec volupté. Nous allons ensuite chez Cook, comme toujours : fermé !

Jeudi 19 février

Nuit délicieuse pour le colonel et sa dame, mais très mauvaise pour moi, car mes maudits singes, que j'avais mis devant ma porte sur la terrasse, ont fait un vacarme épouvantable toute la nuit. Je crois qu'une bête nocturne quelconque, un rat par exemple, a dû leur déclarer la guerre. Ils n'ont fait que pousser des cris aigus qui ont dû joliment agacer mes voisins. Ce concert a recommencé à minuit et n'a pas arrêté jusqu'au petit jour où j'ai pu me lever pour les délivrer. Je n'ai rien vu d'anormal, peut-être ont-ils eu un peu froid ? En tout cas, j'ai mis mes deux élèves en pension chez le jardinier qui a également deux singes de la même race, il va me les garder pendant ces trois jours. Tous les quatre font bon ménage, mais mon Dieu ! que Malakal a mauvais caractère !

De bonne heure, à sept heures et demie, nous sommes prêts à retourner à Omdurman où nous avons décidé de nous rendre une seconde fois, tellement il nous avait intéressé.

Nous nous y rendons par le désert, route beaucoup plus longue que par le Nil où le petit vapeur de Cook nous y avait transportés en une demi-heure. Un petit tramway longe le Nil et nous conduit devant Omdurman en trois quarts d'heure, là nous prenons un joli bateau, bien plus important que le *Gédid* et qui fait la traversée du Nil en un quart d'heure, puis nous montons dans un autre petit tramway qui nous mène au centre d'Omdurman.

Sur le bateau nous avons fait la rencontre de monsieur Bergeron, l'associé de monsieur Espagne qui représente le consul de France à Khartoum. nous nous rappelons l'amabilité de nos deux compatriotes et nous nous proposons d'aller leur rendre visite vers cinq heures pour prendre aussi mon passeport pour la Turquie que j'avais omis de prendre à Paris et qui était à ma disposition.

Nous voici dans les bazars où se trouvent amassées toutes les curiosités des pays du sud. Nous y reconnaissons tous les articles, les mêmes que nous avons achetés de la main des indigènes et qui nous rappelleront toutes les péripéties de notre voyage. Nous faisons différentes acquisitions de tam-tams, musiques baroques, divinités des Niam-Niam et autres objets curieux.

Les Niam-Niam (Azandé)

On sait que les Niam-Niam sont encore anthropophages et qu'au lieu d'enterrer leurs parents, ils les mangent¹⁵⁰ !

Nous en avons vu à Rejaf qui forme la frontière de leur territoire. Ce dernier comprend la partie de 500 km environ qui se trouve entre le Lado et notre colonie française de l'Oubangui-Chari¹⁵¹. C'est cette partie qui est encore difficile à explorer en raison de la barbarie de ces sauvages et qui, une fois civilisés, mais quand ? pourra abrégé la route de l'Oubangui car on passerait par Khartoum et le Lado. J'ai dit que le gouvernement soudanais comptait beaucoup à l'avenir mettre à jour cet énorme projet.

¹⁵⁰ Faux ! voir note 94, page 99

¹⁵¹ Voir illustration n° 122, page 150

Les Niam-Niam sont très musclés et moins grands que les Shilluk et les Dinka.

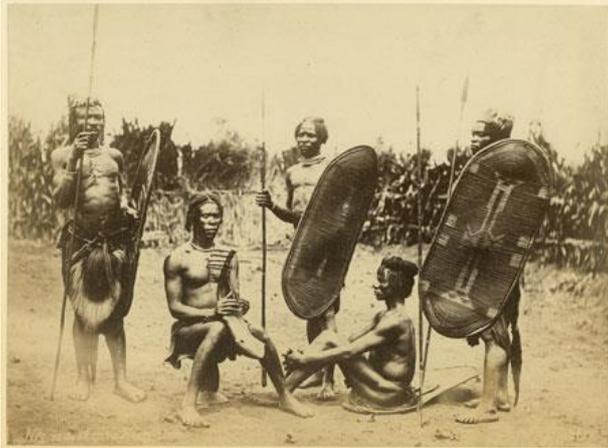


Photo 130 : Azandé (Niam-Niam) avec boucliers et harpe (Richard Buchta)

On remarque dans leur figure les traits grossiers des Nègres du Congo (les Nègres Bantous) qui ont le nez épaté et de grosses lèvres lippues. J'ai dit qu'au contraire les Shilluk et les Dinka avaient des figures presque distinguées, des lèvres fines, un nez fin et relevé, de petits yeux vifs et à l'air intelligent, et qu'ils étaient très grands et élancés. Ces Niam-Niam adorent leurs divinités consistant en d'odieuses statuettes de bois d'un seul morceau et sculptées très grossièrement.

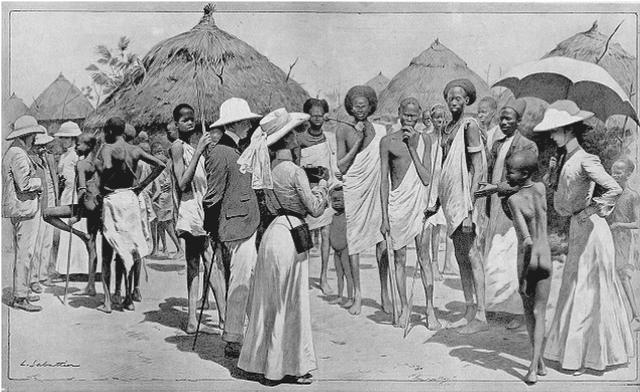


Photo 131 : Touristes dans un village Shilluk (L'Illustration, n° 3279 du 30 décembre 1905)

Nous avons trois petits bamboulas pour nous porter nos acquisitions, car madame Bellanger a acheté aussi trois grands crocodiles et tout cela n'est pas facile à transporter à Khartoum.

L'après-midi j'ai pu voir l'agence Cook qui m'a remis un gros paquet de lettres de mes parents et amis qui ne m'ont pas oublié et qui ont voulu me témoigner leur amitié par un mot à mon retour de Khartoum. Il y avait des lettres du 4 janvier ! Réellement la poste est mal faite.

A cinq heures nous avons été voir monsieur Espagne qui nous a toujours bien reçus et qui s'est très intéressé à notre voyage. Nous l'invitons à dîner avec monsieur Bergeron, ce qu'il accepte avec grand plaisir.

Nous allons chez l'emballeur de Cook, Maison Frank, qui va nous expédier les colis de nos acquisitions.

La soirée se passe avec nos deux compatriotes avec lesquels nous sommes heureux de boire une bouteille de champagne. J'ai dit qu'ils étaient les trois seuls Français à Khartoum avec le cuisinier de l'hôtel. Ils représentent une maison de vins de Bordeaux, la maison Jannieu, et s'occupent beaucoup aussi du commerce de la gomme arabique dont le marché principal se trouve à El Obeid dans le Kordofan. Ils paraissent satisfaits de leur commerce, mais nous disent qu'ils le font avec beaucoup de difficulté car ils ont à faire à des Grecs qui ne sont pas de la pure franchise ni de la première honnêteté. Ils sont menteurs et voleurs. Ce sont bien des Grecs !

J'ai oublié de dire que sur le bateau nous avons vu un des descendants du grand prophète Mahomet qui habite Khartoum. Il était entouré d'une dizaine d'Arabes ayant tous l'air de patriarches et qui veillaient à ses plus petits désirs. Ce Mahomet est tout jeune, il a peut-être vingt-cinq ans et il a l'air d'aimer se faire dorloter. Ses ministres l'ont installé dans un fauteuil comme sur un trône et ont monté la garde debout autour de lui. Tous les mahométans viennent se courber devant ce jeune homme qui est habillé très somptueusement. C'est une véritable procession jusqu'au moment où le départ du bateau est signalé. Même les marins viennent à leur tour lui embrasser la main qu'il laisse négligemment tomber sur son genou pour la circonstance. Ses traits sont assez fins, et son teint est olivâtre, il n'est pas si noir que ses ministres qui sont soudanais, il a toujours le sourire et en attendant qu'on vienne lui baiser la main droite, il se tape sur le bout du pied avec sa canne qu'il tient par l'autre bout et de la main gauche. En résumé, il a l'air de se payer la tête de ses fidèles ! Mais il est très, très riche, il n'a qu'à demander, on lui donne tout ce qu'il veut. C'est un Mahomet, ce n'est pas rien, et pour les mahométans c'est tout, quel veinard !

Vendredi 20 février

J'ai moi aussi fait mon petit Mahomet car en raison d'un bal masqué qui a eu lieu hier soir à l'hôtel, le patron sachant que je n'avais pas dormi à cause de mes singes n'a pas voulu que son bal m'empêchât encore de dormir. Il m'a donc installé pour cette nuit dans un pavillon situé au bout de la terrasse de l'hôtel : chambre faisant la rotonde avec six fenêtres donnant sous une futaie de palmiers, deux lits et meublée du plus grand luxe, au milieu de cette vaste chambre une table ronde en acajou de deux mètres de diamètre, c'était un petit palais ! J'y ai passé une très bonne nuit et ce matin j'ai déménagé.

Le bal a été donné par une riche Américaine, tout le sélect de Khartoum y était. Les toilettes les plus somptueuses s'y rencontraient avec les costumes travestis du meilleur goût. Ces travestis¹⁵² étaient composés par leur propriétaire, ils ne manquaient pas d'originalité. Il y avait aussi beaucoup d'officiers. Mais le bal était plutôt froid et la musique très froide aussi, les danseurs étaient encore plus froids, car ce sont des Anglais, mais ils avaient très chaud comme température ! Ils auraient dû choisir le costume de Shilluk, bien préférable par une chaleur pareille ! La matinée s'est passée en correspondance, en visites répétées à mes singes et à la remise de mes bibelots à l'emballeur.

¹⁵² Déguisement pour une fête, un bal.

L'après-midi a été employé à une promenade à pied le long du Nil vers l'embarcadère où le *Gedid* est encore amarré. Il y a une futaie de palmiers de toute beauté, et les indigènes qui y circulent donnent à ce paysage un caractère tout particulier. Nous visitons le jardin zoologique encore en construction. Il se trouve à cinq minutes de l'hôtel. Nous y voyons deux jeunes girafes qui viennent manger les feuilles de bananiers que nous leur donnons. Nous remarquons tous les oiseaux rencontrés au cours de notre voyage. Nous y voyons aussi une belle panthère et quelques antilopes. Dans une petite cage, nous apercevons deux singes qui ont l'air de s'ennuyer.

En somme, jardin zoologique des plus petits et jardin de l'hôtel tout en fleurs, surtout des lauriers-roses. Correspondance, préparation des bagages qu'on doit enlever à six heures ce soir. Nous devons prendre le train pour Port-Soudan à dix heures.

La journée se passe en repos bien mérité. Cela ne fait pas de mal de temps en temps d'avoir une journée de flânerie !

La journée du voyageur

On dit généralement que ceux qui voyagent sont des oisifs, je ne partage pas cet avis et je trouve au contraire que ceux qui entreprennent de longs voyages sont courageux et actifs ! La nuit on en dort presque jamais, le matin il faut être prêt de bonne heure après avoir tout mis en ordre et avoir tout prévu pour la journée. La journée se passe à courir, monter, descendre et sous une chaleur torride (cela dépend des pays que l'on visite), le soir il faut penser à ses parents, à ses amis en faisant de la correspondance. Il faut refaire pour le dîner une toilette complète tellement on a eu chaud et avalé de poussière, il faut changer de vêtement, se mettre en smoking. Le soir, il faut faire bonne contenance au salon et ne pas avoir l'air fatigué. Si l'on est à la veille d'un départ, il faut replier tous ses vêtements, refaire ses malles et ce n'est pas rien. Il faut régler sa note d'hôtel, distribuer force pourboires, et ce n'est pas rien non plus ! Et quand une journée a été aussi bien remplie, on dira encore que le voyageur est un oisif ?

J'en connais et beaucoup qui ne voyagent pas ou peu car ils savent très bien qu'ils ne trouveront pas en route le confortable auquel ils sont habitués ! Ils aiment bien se lever tard, faire leur toilette sans se casser en y mettant une heure, avaler leur petit déjeuner servi à leur goût. Le matin ne pas faire grand-chose (pour ceux qui le peuvent) en lisant les journaux ou en faisant une petite course dans Paris. Rester deux heures à tableau déjeuner, faire la sieste ou une autre petite course dans Paris, prendre l'apéritif sur les boulevards pendant deux heures en attendant le dîner. Rester à table le restant de la soirée en lisant quelques bouquins ou aller de temps en temps au théâtre. Boire quelques bocks et rentrer se coucher à une heure du matin, et puis tous les jours se ressemblent en attendant le beau temps pour faire de même à la campagne ou au bord de la mer. Les voilà bien les paresseux, les oisifs, ceux qui préfèrent ne rien apprendre et ne rien voir que de manquer un seul instant à leurs petites habitudes et à leur confortable.

Nous faisons après la grande chaleur une promenade le long du Nil jusqu'au palais du gouverneur dont nous sommes heureux d'admirer à nouveau le magnifique jardin.

Depuis le Grand Hôtel jusqu'à ce palais, j'ai dit que ce ne sont que de jolies villas européennes entourées de jardins où habitent les officiers et les fonctionnaires, il y en a de superbes. Tous ces jardins sont arrosés par l'eau du Nil qui y est montée au moyen de sakiehs¹⁵³ (puits à roue actionnés par des zébus) qui font face à

¹⁵³ Voir photo n° 64 page 74

chaque propriété, cela ne manque pas d'originalité. Ce sont les mêmes puits à roue rudimentaire que nous avons rencontrés en Egypte et qui, construits en bois, font un grincement désagréable.

Je prépare l'emballage de mes singes qui ont bien dîné pour affronter les trente-deux heures de chemin de fer qui nous séparent de Port-Soudan. A six heures on vient enlever les gros bagages.

Le départ des étrangers va être très important car on en compte trente-huit qui vont quitter l'hôtel ce soir. Nos quatre camarades, les deux demoiselles russes et les deux Américains sont aussi du nombre. Tous se dirigent sur Wadi-Halfa excepté nous trois qui allons à Port-Soudan. On se rappelle que l'embranchement pour cette dernière ville a lieu à Atbara où nous arriverons demain matin à sept heures. Le soir après le dîner, règlement des notes et des pourboires. L'omnibus de l'hôtel nous attend, le patron et son état-major nous envoient leurs plus aimables sourires et nous partons à la gare située à une demi-heure de là. La gare est une façon de parler, car il n'y en a pas : le train est en plein désert, dans le sable, on y arrive de plain-pied sans passer à aucun guichet ou contrôle. Il y a bien une petite construction, c'est là où se trouve le personnel de l'administration du chemin de fer, mais située à deux cents mètres du point où le train est arrêté.

Nous nous installons à l'arrière du train dont une seule voiture (sleeping-car ou wagon-lit) ira à Port-Soudan. Les autres voitures iront à Shellal ou Wadi-Halfa. Nous sommes étonnés de trouver à la gare nos deux compatriotes, messieurs Espagne et Bergeron qui, très aimables, viennent nous faire leurs adieux. Nous garderons un bon souvenir de leur gentillesse à notre égard.

A dix heures le train se met en route, nos cabines avaient été retenus et nous y lisons nos noms inscrits sur chacune d'elles. Nous remarquons que nous ne sommes que quatre voyageurs pour faire ce voyage, nous trois et un officier anglais. Ça manque réellement de clients, il paraît que c'est toujours la même chose et il arrive souvent qu'il n'y en a aucun ! Je laisse mes singes dans la cabine, je les ai cachés sous mon pardessus, mais le préposé a l'œil et les a bien aperçus : un pourboire raisonnable et il ne dira rien ! En voyage il faut de l'argent et on dépense beaucoup, mais avec cela on passe partout !

Dimanche 22 février

Nuit très bonne, j'ai dormi comme un loir sans me rendre compte des arrêts. Le sleeping-car est très doux et on ne ressent aucune secousse. Mes deux petits élèves ont bien dormi aussi car ils n'ont pas fait de bruit, ou je ne les ai pas entendus.

A sept heures on frappe à mon compartiment, c'est le bamboula femme de chambre qui m'apporte le thé. Je partage le lait et les petits palmiers avec mes deux pensionnaires qui y ont pris goût. Ils boivent avec la cuiller que je leur passe à travers les barreaux. Aussitôt qu'ils l'ont vidée ils se fâchent sans me donner le temps d'en remplir une nouvelle. Il faudra que je les corrige de ces impatiences, Fachoda surtout est très coléreux.

Nous sommes à Atbara, la jonction de Port-Soudan. L'avant du train est déjà parti emportant nos compagnons de voyage que nous avons salués hier soir au départ de Khartoum. le colonel va prendre un bain dans une petite construction spéciale car le train reste là pendant deux heures. Un bamboula y est de planton pour servir les voyageurs désireux de prendre leur bain matinal, ce bain coûte 2,50 F.

Après avoir déjeuné dans le wagon restaurant, le train se remet en route toujours en traversant le désert. On ne voit que du sable à perte de vue et de temps en temps à l'horizon quelques collines rocheuses et quelques touffes d'alfa.



Photo 132 : Alfa (*stipa tenacissima*)

Nous rencontrons assez souvent de jolies gazelles mais seules ou quelquefois deux ou trois tout au plus. Comme dans le désert de Nubie, nous sommes étonnés aussi de rencontrer quelques dromadaires seuls et que nous croyons égarés ou restés à l'état sauvage, car il ne se trouve là aucune habitation.

Lelong de la voie ferrée nous voyons souvent des ossements que nous supposons être de chameaux et aussi des aigles blancs à bec jaune qui n'en sont jamais éloignés. Ces derniers avec les vautours se chargent du nettoyage du désert. Quelques stations sans nom portent comme je l'ai dit un gros numéro pour être reconnaissables.

Ce qui nous a le plus intéressés dans la journée, ce sont les effets de mirage que l'on voit parfaitement dans le désert. Ces effets d'optique sont dus on le sait à la réflexion du soleil sur des traînées de vapeur qui sont à ras du sol. A cent mètres de nous et jusqu'à perte de vue on a l'illusion absolue d'arriver à des flaques d'eau et plus loin à de grands lacs séparés par des bancs de sable. On a beau fixer pour tâcher de pénétrer ce phénomène, on n'y parvient pas. L'eau reflète les touffes d'alfa ou les quelques arbres qui y sont parsemés. Il s'y produit absolument le même miroitement et si l'on suit attentivement la flaque d'eau la plus rapprochée, on est très étonné, lorsque le train arrive à sa hauteur et la dépasse, de voir que la flaque d'eau a disparu comme par enchantement, à la place de l'eau c'est du sable bien sec. Alors au loin on n'a pas idée de la beauté de ces effets de mirage car on ne voit que de l'eau, de petites îles, des rochers et quelques arbres qui s'y reflètent très nettement. Ces effets se produisent toujours du côté éclairé par le soleil, à contre-jour le mirage n'existe pas.

A une heure on nous sert le lunch, nous sommes tout juste quatre personnes comprenant l'officier anglais qui va en permission. Malgré cela le menu est des plus choisis et pour une fois on nous sert nos boissons avec de la glace !

J'ai lâché mes singes dans mon compartiment, ils grimpent, ils sautent, ils se chamaillent, et je suis obligé très souvent d'intervenir pour séparer les deux batailleurs.

Le coucher du soleil est merveilleux devant les montagnes que l'on voit à l'horizon. Le train marche lentement car nous atteignons une altitude assez élevée (on m'a dit 800 m). Jusqu'à la Mer Rouge ces petites montagnes forment une chaîne ininterrompue.

Après le dîner nous faisons une partie de cartes et allons dormir. Notre bamboula femme de chambre a eu soin de faire la couverture de notre lit !

Lundi 23 février

A six heures nous sommes à Port-Soudan. La nuit a été très lourde car la chaleur, sans être excessive, est très humide, on est constamment en transpiration et il ne fait que 26°. On laisse les voyageurs tranquillement faire leur toilette en prenant le thé qu'on vient de leur apporter, car à l'unique hôtel de Port-Soudan on attendra que nous voulions bien débarquer ! Cela se passe en famille ! Il faut dire que l'hôtel appartient au gouvernement soudanais.

Je constate qu'il manque un colis dans mes bagages, celui où sont ficelées mes lances de sauvages : on m'assure que pour le départ du bateau qui n'a lieu que mercredi à midi, ce colis sera en ma possession, on va télégraphier de suite.

L'hôtel est à un quart d'heure de la gare, cette dernière est bien mieux qu'à Khartoum, elle a l'aspect d'une gare, sans hall bien entendu. Tout est en plein air, mais il y a un quai construit, quelques bâtiments et des docks assez importants pour les marchandises. L'hôtel est merveilleusement situé à deux cents mètres du bord de la mer où a été construit le port. Tout le confortable désiré est à remarquer dans cet hôtel, les chambres y sont énormes et les plafonds ont sept mètres de hauteur. La nourriture y est supérieure, les vins français excellents.

Devant l'hôtel s'étend la Mer Rouge qui est bleue comme la Méditerranée ! Derrière, une chaîne de petites montagnes qui se découpent dans un ciel pur. Il ne fait pas excessivement chaud, mais nous sommes exactement en transpiration, nous respirons de la vapeur tellement l'air est humide. Après un bon lavage, nous prenons le breakfast et allons faire une promenade.

Les poissons du port

Nous allons au port que nous traversons en barque pour quelques piastres. Cette traversée dure un quart d'heure. L'eau y est tellement claire et profonde que l'on peut malgré cela remarquer au fond les coraux blancs et rouges ainsi que des poissons merveilleux de toutes couleurs. Jamais nous n'avions vu de poissons semblables. Il y en a surtout des bleus et jaunes, ils ressembleraient à ceux du Nil qui sont de toute beauté. Nous voyons aussi des poissons-flèches qui sortent de l'eau en faisant une courbe pour replonger dix mètres plus loin.

Nous remarquons le long du port des myriades de petits poissons violets longs de dix centimètres et qui sortent aussi de l'eau par quantités énormes et tous ensemble, on dirait une vague de la mer qui s'élève tout à coup de cinquante centimètres de hauteur pour retomber deux ou trois mètres plus loin. Il ne faut pas confondre les poissons-flèches les poissons volants. Nous avons vu un pêcheur en attraper un et il l'avait enfilé près de la queue avec une tringle en fer. Ce malheureux poisson faisait sortir ses nageoires dorsales pour piquer quiconque oserait y toucher. Les indigènes qui étaient présents à cette pêche nous empêchèrent de toucher à ce poisson qui peut vivre une journée hors de l'eau et dont la piqure pourrait être mortelle.

Le poisson volant est rouge à la queue et a le corps marron violacé. Il a deux ailes comme des arêtes réunies par une membrane transparente. La tête est affreuse et ressemble au rouget, il est du reste de sa grosseur.

L'après-midi nous poussons plus loin notre promenade en allant à la plage pour ainsi dire devant la mer délicieusement bleue. On se croirait au bord d'un lac tellement elle est calme, et c'est à peine si de petites vagues viennent s'étaler sur le sable fin. Nous nous amusons beaucoup à surprendre des espèces de crabes très hauts sur pattes et qui font dans le sable des trous très ronds et très profonds

comme ceux de nos lapins de garenne. D'abord nous nous demandions ce que pouvaient être ces trous, puis nous supposons que c'étaient des espèces de muettes qui en étaient les propriétaires. Pas du tout, en examinant un de ces trous avec patience, nous vîmes en sortir un gros crabe qui à notre approche s'est blotti rapidement. Plus loin nous en avons vu beaucoup faire le même manège quittant un trou pour entrer dans un autre et cela avec une rapidité vertigineuse. Nous avons pu tous les trois en cerner un et l'empêcher d'entrer dans son trou : eh bien il fallait voir cette bête se défendre, épier nos moindres mouvements, reculer, nous attaquer en ouvrant ses pinces avec colère. Nous nous sommes bien amusés à taquiner ces crustacés ! Quand on n'a rien à faire, on fait le mal !

Madame Bellanger a marchandé une carapace de tortue géante ainsi que des coraux mais qu'elle n'a pas achetés en raison de l'encombrement. Elle a surtout ramassé de petits coquillages extraordinaires de forme et de couleurs. En voulant les nettoyer, elle s'est aperçue tout à coup que ces coquillages qu'elle avait laissés sur la table prenaient tous la poudre d'escampette, car elle n'avait pas remarqué qu'ils étaient vivants et qu'ils renfermaient tous une espèce de crustacé avec pinces ressemblant en tous points à de petits homards. Aussitôt qu'on y touche, ils rentrent dans leur coquille et laissent apparaître une de leurs pattes qui, repliée, bouche l'ouverture. Nous avons remarqué que les gros crabes ne se nourrissent que de ces petits crustacés. C'est la guerre ouverte, la lutte pour la vie !

La soirée se passe à la terrasse en prenant une bonne bière fraîche et sans arrêter de nous essuyer tellement la chaleur est humide. Mon panama est aussi mou que si je l'avais trempé dans l'eau. Les petits gâteaux que l'on nous a servis et que l'on appelle gâteaux secs sont devenus gâteaux mouillés : ils se désagrègent dans l'assiette et redeviennent en pâte !

Mardi 24 février

Nous avons dormi pour ainsi dire à la belle étoile, car devant cette chaleur humide nous avons laissé portes et fenêtres grandes ouvertes. Il n'y a aucun danger, nous assure le patron de l'hôtel, un indigène monte la garde toute la nuit en faisant le tour de l'hôtel situé au milieu du sable sans aucune maison avoisinante.

Les Bisharin

Nous sommes ici chez les indigènes Bisharin, réputés pour être peu honnêtes et même peu sûrs. Le fait est que, tout en étant plus civilisés que les sauvages, ils ont un aspect beaucoup moins rassurant : ils ont des têtes qui font peur et sont tous armés de longs poignards courbes passés au bras ou à la ceinture. Ils sont d'un beau noir et ont une chevelure extraordinairement jolie. Leurs cheveux ne sont pas crépus, ils sont d'un noir d'ébène et très bouclés, mais en de très grosses boucles. Ils les laissent pousser sur le sommet de la tête de façon à former une grosse touffe et les laissent tomber tout le tour au ras des épaules où ils les coupent très droits. Ils ont des têtes qui ressemblent absolument aux panaches que l'on met aux corbillards de première classe.



Warriors of the Bisharin Tribe, pagans, in the Eastern Sudan

Photo 133 : Guerriers Bisharin vers 1900

Nous allons visiter les quelques maisons de Port-Soudan qui sont construites en bois de caisses d'emballage, morceaux cloués les uns sur les autres, on se croirait aux environs de Paris où l'on ne voit que des petites cahutes semblables dans la zone militaire. Ces maisons sont habitées surtout par beaucoup de Grecs, d'Arméniens qui y viennent faire du commerce.

En raison de nombreux scorpions et de fourmis énormes, ces baraques sont élevées sur pilots, il paraît que les scorpions pullulent à Port-Soudan, je ne tiens pas à en voir ni à en trouver dans mes chaussures. Le patron de l'hôtel recommande de ne jamais les laisser par terre – c'est plus prudent !

Ce qui est à remarquer c'est la propreté. Dans deux ou trois grandes voies, car comme à Khartoum tout est grand et espacé, on ne voit rien qui traîne. Tous les cent mètres sont établies de vastes boîtes à ordures avec couvercle et les habitants doivent faire le chemin pour aller vider leurs boîtes.

Il y a une petite voie ferrée étroite où un réservoir de mille litres roule traîné par un mulet. Ce réservoir contient de l'eau et un soldat la distribue à chaque maison, qui paye probablement. Ces larges voies sont bordées çà et là de quelques maisons basses construites à l'europpéenne et qui renferment des magasins où se trouvent toutes sortes de marchandises. Ces magasins appelés bazars sont tenus par des Grecs.

Ce matin j'ai donné la liberté à mes singes qui étaient restés enfermés toute la journée d'hier. Pendant que j'écris ces lignes à la terrasse, ils dorment au soleil ! Je les prépare pour la traversée de trois jours que nous allons faire demain.

La journée se passe en de petites promenades au bord de la mer. Nous sommes retournés au port dont nous avons admiré l'ensemble qui a été parfaitement étudié pour devenir dans quelques années une place de premier ordre¹⁵⁴.

En ce moment Port-Soudan est très triste, il ne s'y fait presque pas de commerce, mais tout y est prévu au cas où il prendrait son essor. Les Anglais ont établi tout simplement ce port dans une anse naturelle qu'ils ont fermée par une jetée qui en fait la porte. Au bout de cette jetée sont établies d'immenses grues mécaniques. Au long du quai formé par la jetée viennent aborder les gros bateaux. Il n'y en a qu'un en ce moment venu de Liverpool et qui doit charger des balles de coton que

¹⁵⁴ La ville est fondée par les Britanniques en 1905 au terminus de la ligne ferroviaire reliant le Nil et la mer Rouge. Elle a remplacé comme principal port du pays Suakin qui ne pouvait accueillir de navires modernes. La ville compte aujourd'hui près de 500.000 habitants.

nous voyons en nombre assez important. A ces immenses grues aboutit la voie ferrée et parallèlement derrière elles s'élèvent deux docks merveilleusement construits. Au milieu de ces deux bâtiments est érigée une petite construction blanche à colonnades artistiques, on y accède par quelques marches. Ce petit monument a été le trône du roi Georges V d'Angleterre lorsqu'il est revenu des Indes.

En résumé, Port-Soudan est la ligne stratégique qui, je l'ai dit, ouvre une nouvelle voie pour pénétrer au cœur de l'Afrique. C'est cette voie que nous avons parcourue entièrement jusqu'ici et que nous allons continuer jusqu'à Port Saïd.

Dans la soirée un autre bateau est arrivé au port, mais c'est celui qui doit nous amener à Suez. Il fait partie de la Khediviale Line et se nomme *Dakahbieh*. Il a l'air assez confortable, je crois que nous serons bien d'autant plus que lamer est très calme. La soirée se passe à la terrasse devant la mer sous un ciel étoilé merveilleux et dans un silence de mort. On n'entend aucun bruit, même pas celui des vagues, puisqu'il n'y en a pas !

Chapitre 6 : de Port-Soudan à Port-Saïd, 25-28 février

Mercredi 25 février

Matinée brumeuse, le soleil a de la peine à traverser l'épaisse couche de brouillard lorsqu'il se lève à l'horizon, mais cela est de courte durée car sa chaleur a vite fait de le dissiper. Ce brouillard disparaît comme par enchantement et laisse voir un ciel bleu resplendissant. C'est le moment de refaire ses malles, on part à dix heures pour aller au bateau qui doit lever l'ancre à midi.

Après avoir réglé l'hôtel dont la note est établie sur une feuille de papier aussi grande qu'un journal, nous faisons nos adieux au patron et à sa dame qui ont été charmants avec nous. Nous ne pouvons garder qu'un bon souvenir de cet hôtel si confortable et si bien tenu. Nos bagages sont transportés sur une voiture au petit ponton d'embarquement où nous devons prendre une barque qui doit nous faire traverser le port. Ce n'est pas rien de charger nos bagages dans cette barque qui paraît trop petite car nous avons cru qu'elle était suffisamment chargée avec nos colis lorsqu'on nous y fit monter tous les trois. Le chargement était plus que complet et il n'aurait pas fallu chahuter, comme on dit, car certainement nous aurions coulé. Nous avons été heureux d'arriver de l'autre côté.

Un officier des douanes jette un coup d'œil sur nos bagages et nous demande si nous n'avons pas des armes, revolvers et munitions. Nous assurons que non et aussitôt il nous fait signer cette déclaration sur une feuille imprimée en plusieurs langues. J'ai dit qu'en entrant au Soudan à Wadi-Halfa on nous avait posé la même question et fait signer une même déclaration. Cette mesure sévère prise par le gouvernement soudanais a pour but d'empêcher l'étranger d'apporter des armes aux indigènes. La déclaration à l'aller n'a d'autre but que de savoir si on remportera ces mêmes armes en quittant le Soudan.

Nous embarquons sur le *Dakahabieh* pendant qu'il opère un important chargement de zébus et de chèvres. Les zébus, comme toujours, sont récalcitrants. En deux minutes une large toile solide les prend sous le ventre et les enlève comme une plume au moyen d'une grue placée sur le bateau et qui les y dépose tout doucement. J'installe mes singes qui doivent réellement se demander si cette vie de tribulations doit être éternelle. Je les ai eus si petits qu'ils doivent se croire destinés à vivre en chemin de fer ou en bateau jusqu'à la fin de leurs jours ! En effet ils ont l'air de s'habituer à cette existence – pourvu qu'ils s'habituent au climat de France, il n'y fait pas 43° de chaleur !

A côté d'eux dans une cage à claire-voie broutent deux mignonnes petites gazelles que deux Français rapportent du Kordofan où ils font des achats de gomme arabique. Ces pauvres bêtes doivent passer une quarantaine en arrivant à Suez ainsi que tous les ruminants du bateau. Heureusement que mes singes ne ruminent pas, car tout d'abord on m'avait certifié que tous les animaux sans exception devaient subir cette formalité.

Un de ces Français, monsieur Alland, gros négociant en gommes, rapporte aussi un petit crocodile du Kordofan. Son élève ne veut pas manger la viande qu'il lui tend au bout d'une ficelle, mais il veut bien manger ses doigts, car il a été déjà gratifié de deux légères morsures. Il paraît que lorsque le crocodile vient au monde, il est en mesure de témoigner au besoin sa méchanceté, car il peut mordre de suite : il a des dents fines comme des pointes d'aiguilles. Est-ce que ces animaux installés sur le pont arriveront sains et saufs en France ?

On nous installe dans nos cabines qui sont médiocres comme grandeur mais surtout comme propreté – ce ne sont plus les jolies cabines de Cook que nous avons pour aller à Assouan et à Wady-Halfa.

Le bateau est de même dimension (cent mètres de long), il est commandé par un Anglais, mais tout l'équipage et les garçons de service sont des Grecs. Le chef mécanicien et le docteur du bord sont également de cette nationalité et sont très aimables.

A midi on siffle le départ et nous voilà partis pour trois jours pour la traversée de la Mer Rouge. Nous nous éloignons de suite de la côte en regardant une dernière fois Port-Soudan qui ne fait plus qu'une ligne brillante, ensoleillée, parsemée de petits points rouges, blancs et noirs.

A deux heures nous ne voyons plus que le ciel et l'eau. La mer est calme et nous aurons une belle traversée mais le colonel et sa dame sont malgré cela déjà indisposés, le mal de mer les travaille et ils s'installent tous deux en plein air. J'admire à tous deux leur courage de tenter d'aussi longs voyages (car ils ont fait le tour du monde) tout en sachant qu'à chaque traversée ils seront certainement malades.

La journée se passe en conversations avec les passagers. Nous sommes douze maintenant : sept Français, trois Américains, une dame italienne et un Allemand. Cette fois, ce sont les Français qui l'emportent et on ne dira plus que ces derniers ne voyagent pas d'autant plus que nous sommes en colonie anglaise et que nous n'avons aucun Anglais à bord que le commandant du navire.

Monsieur Alland, conseiller du commerce extérieur, vient tous les ans au Soudan qu'il parcourt dans tous les sens et à dos de chameaux pour faire ses achats de gommes dont le marché principal est dans le Kordofan à El Obeid. Ce monsieur, charmant à tous les points de vue, nous instruit beaucoup sur le Soudan qu'il connaît très bien et il est chargé souvent, en raison de sa qualité, de missions importantes pour le gouvernement français. Je profiterai de son amabilité pour lui demander encore beaucoup de choses qui m'ont intéressé au Soudan et sur lesquelles je serai heureux d'avoir quelques renseignements.

Jeudi 26 février

De grand matin, je suis debout pour soigner mes deux singes qui couchent avec moi dans la cabine, mais pas dans mon lit ! Je les sors de leur boîte et les attache au pied de la couchette. Ils sont heureux et ne font que grimper sur cette boîte pour y entrer rapidement au plus petit bruit. Ils sont réellement amusants, surtout lorsque je leur fais boire le lait à la cuiller, c'est à qui l'attrapera avec sa patte.

Sur la Mer Rouge

Le lever de soleil sur la Mer Rouge est de toute beauté. Il apparaît bien entendu à l'est du côté de l'Asie que nous allons longer ce soir, car nous verrons les deux rives. Les côtes que nous longerons à gauche appartiennent à l'Afrique, on sait que la Mer Rouge sépare ces vastes continents.

De grand matin, nous avons rencontré deux énormes rochers appelés par certains *Les deux frères* et par d'autres *Les deux jumeaux*. Sur ces rochers quantité de navires s'y sont perdus corps et biens. Il existe deux vastes bouées pour prévenir les bateaux, mais c'est tout. On comprend qu'il est difficile d'y allumer quelque signal pour la nuit.

Nous voyons dans l'après-midi l'île Saint-Jean dont on aperçoit l'entrée du port signalé par un petit phare. Cette île est habitée par des pêcheurs et il paraît qu'on va y exploiter des mines de corindon et péridot, sortes de pierres précieuses dont la couleur varie entre l'émeraude et le saphir.

Monsieur Alland nous raconte les chasses à l'autruche dans le Kordofan près de El Obeid, ville réputée du Globe comme la plus élevée en température avec

Tombouctou au Sénégal¹⁵⁵. Les indigènes sont très adroits pour trouver des nids d'autruches, ils ont un flair extraordinaire pour remarquer une piste et trouver les œufs bien cachés dans le sable. Ces œufs sont mis à jour, les chasseurs montés sur leurs chameaux forment le cercle à cinq cents mètres de rayon et se cachent derrière leur monture. L'autruche trop confiante apparaît dans le lointain et voit de suite ses œufs à découvert, elle accourt avec une rapidité incroyable et se trouve ainsi cernée par les chasseurs qui raccourcissent leur cercle en empêchant l'autruche d'en sortir. C'est une course effrénée, et après une heure de poursuite l'autruche exténuée de fatigue est assommée à coups de bâton.

La gomme arabique

Il nous raconte aussi l'énorme production de la gomme au Kordofan qui est le point renommé du globe pour fournir la gomme comestible destinée aux confiseurs et même aux parfumeurs. Monsieur Alland en exporte pour plus de deux millions de francs¹⁵⁶ chaque année.



Photo 134 : Gomme arabique

Le gommier¹⁵⁷ est un arbre de deux mètres, malingre, donnant de très petites feuilles d'un vert foncé et ressemblant à du cerfeuil. Il pousse en plein désert et n'a besoin d'aucun soin, il vit donc à l'état sauvage et n'exige pas d'arrosage comme le palmier. La gomme qui sort de l'arbre par l'écorce en des morceaux gros comme un œuf et quelquefois comme le poing ne serait que le résultat d'une maladie provoquée par la chaleur torride. La gomme que secrète l'arbre n'aurait d'autre but que de boucher les crevasses produites par la sécheresse, au bout de quelques années l'arbre périt ! Bizarrerie de la nature car pourquoi cet arbre ne pousse-t-il pas autre part dans un climat moins sec, dans un terrain plus humide ? La soirée se passe très agréablement car le cousin de monsieur Alland qui l'accompagne nous fait entendre quelques jolis morceaux d'opéra qu'il chante admirablement. Je joue aussi quelques fantaisies et nous quittons avec regret la mer brillante qui est calme comme de l'huile, puis nous allons nous reposer.

Vendredi 27 février

Au réveil nous approchons du Golfe de Suez. Le lever du soleil est merveilleux et on ne peut décrire ses reflets multicolores qui resplendent sur la mer unie comme une glace.

¹⁵⁵ Ville qui est aujourd'hui au Mali, à l'époque dans le Haut-Sénégal puis au Soudan français.

¹⁵⁶ Soit 6,7 millions d'euros

¹⁵⁷ Il s'agit en fait de l'acacia Sénégal : la gomme arabique dure ou Ktir (gomme dure de 1re qualité sur le marché mondial s'identifiant au Kordofan soudanais et nigérian) est obtenue par saignée de cet arbre.

Réellement nous sommes favorisés. Les côtes se resserrent de plus en plus et à droite nous apercevons la chaîne de montagnes dominée par le mont Sināi¹⁵⁸ dont l'altitude atteint 2602 m. nous avons beau lorgner avec nos jumelles, nous ne distinguons pas les fameuses tables de la Loi que le vieux Moïse y a installées au sommet : on ne sait où elles sont passées !



Photo 135 : Le sommet du mont Sināi

Le mont Sināi est désert, il forme de vastes rochers rouges émergeant du désert de sable jaune.

Vers midi nous remarquons dans les rochers très nombreux à cet endroit un navire échoué il y a deux ans. Il est sur le flanc et attend que le temps fasse son œuvre de destruction, il paraît que c'est un bateau hollandais. Nous apercevons à gauche plusieurs petites îles très dangereuses pour la navigation, quelques-unes sont habitées par des pêcheurs d'huitres à perles fines et des pêcheurs d'éponges.

Monsieur Alland nous raconte ce matin différentes choses très intéressantes au sujet du Soudan et tient à nous faire remarquer combien les Anglais nous sont supérieurs pour la colonisation. Nous ne partageons pas son avis, car il nous semble que c'est plutôt par la douceur que l'on peut arriver à gagner les indigènes et que ce n'est cette douceur que nous avons remarquée jusqu'ici, bien au contraire. Sur ce point il nous dit que la douceur est un mauvais système à employer avec des gens qui sont inintelligents et qui ne comprennent pas les égards que l'on a pour eux. Sans être méchants, il faut être sévère et il ne faut pas craindre de se montrer très dur avec ceux qui sont récalcitrants.

Le plan des Anglais, je l'ai dit plusieurs fois, est de préparer le terrain pour ouvrir la voie du Cap au Caire en se rendant absolument maître du Nil. La partie du Centre Africain d'où nous venons et qui constitue l'ancienne enclave du Lado a toujours été pour eux leur pierre d'achoppement, comme on dit, en raison de ce qu'ils ne possédaient pas cette contrée qu'ils avaient louée à la Belgique et qui les empêchait d'avoir le Nil en entier. Des dissensions existèrent longtemps entre l'Angleterre et la Belgique au sujet de cette concession du Lado, et la première n'agit pas toujours très courtoisement à l'égard de la seconde qui avait fait de cette colonie le premier coin de l'Afrique centrale où naquit la civilisation.

¹⁵⁸ En réalité c'est le mont Ste Catherine qui culmine à 2642 m, le mont Sināi ou Djebel Moussa (mont de Moïse) culmine lui à 2285 m.

En lisant le *Baedeker* d'il y a quatre ans on voit qu'au Lado on comptait des postes belges importants, de même qu'à Rejaf qu'ils ont construit entièrement. Le Nil limitait la frontière et il ne passait pas de jour, nous dit monsieur Alland, où une canonnière anglaise remontait et descendait le Nil, en montrant avec hostilité ses canons braqués sur la rive belge. Les Belges avaient tout construit, tout installé et, comme on dit, avaient retiré les marrons du feu, les Anglais voulaient les manger, c'est souvent leur attitude !

C'est il y a trois ans, à la mort de Léopold de Belgique, qu'un traité intervenu entre l'Angleterre et la Belgique avec l'assentiment des puissances mit fin à ces hostilités continuelles. L'Angleterre posséda le Lado qu'elle avait loué il y a des années, et la Belgique obtint que l'Etat libre du Congo devint le Congo belge. C'est pourquoi, continue notre compatriote, je ne vois pas pourquoi la France a intérêt à préparer la voie aux Anglais de Lado vers notre colonie d'Oubangui-Chari. Du jour où nous aurons établi une route, nous aurons donné un grand essor au Soudan anglais qui ne compte que sur cette réalisation. Il faut à tout prix laisser les choses comme elles sont et laisser cette barrière nous séparer de l'Angleterre, car ce que les Anglais ont fait aux Belges, se représentera sûrement, dans un temps plus ou moins reculé, à nous-mêmes. Laissons donc les anthropophages Niam-Niam chez eux, et ceux-là, ne les civilisons pas, au contraire, puisque cela nous est utile, encourageons-les à se manger les uns les autres.

C'est merveilleux comme on comprend la civilisation ! Et monsieur Alland donne encore un exemple, pour appuyer son dire, de la façon dont les Anglais ont agi à notre égard au moment de l'affaire de Fachoda qui a failli susciter la guerre. Notre commandant Marchand parti du Congo français a exploré entièrement la partie du territoire qui va jusqu'au Nil et appelé le Bahr el-Ghazal. Les Anglais n'avaient aucun droit sur ce territoire. Marchand, au prix d'un terrible labeur et de pénibles voyages, est parvenu à planter notre drapeau français à Fachoda espérant nous donner cette colonie qu'il avait conquise, mais les Anglais, voyant là leurs espérances entravées par la conquête du Soudan, ne l'entendirent pas ainsi et s'opposèrent même par des moyens peu courtois à ce que Marchand restât maître de Fachoda.

Lord Cromer, alors gouverneur, lui intima l'ordre brusquement d'avoir à déguerpir. On sait que Marchand répondit comme Mac-Mahon *J'y suis, j'y reste !* et que cette réponse faillit déclencher la guerre. Nous n'étions pas prêts et comme toujours nous n'avons pas osé répondre ! Les Anglais en ont profité. Ce qui est acquis de part et d'autre doit rester infranchissable suivant monsieur Alland, et leur ouvrir la porte de notre Oubangui serait la faute la plus grave que la France pourrait commettre. Il faut au contraire la laisser impénétrable, continuer nos expéditions à l'Oubangui par la voie de Tombouctou et du lac Tchad qui est très longue évidemment, mais qui nous laisse absolument chez nous. Un jour arrivera, et très rapproché peut-être, où le chemin de fer de Biskra reliera Tombouctou jusqu'au Tchad. Alors nous aurons la voie la plus courte, et nous n'aurons pas à envier les Anglais avec leur ligne de Port-Soudan à Khartoum et leur Nil sur lequel ils comptent pour le trafic au Congo belge et à notre colonie. Ils en seront pour leurs frais, espérons-le !

La journée s'est passée agréablement dans ces conversations intéressantes entrecoupées par quelques jeux, par quelques chants et morceaux de piano. Les passagers sont tous aimables et nous sommes maintenant de la même famille. C'est étonnant à bord comme on se lie très vite. Heureusement car on s'ennuierait lorsqu'on ne voit que le ciel et l'eau.

Samedi 28 février

A notre réveil, nous apercevons de très près les deux rives, nous allons arriver à Suez. La traversée de la Mer Rouge va avoir sa fin, car nous comptons aborder vers neuf heures.

Je fais vivement une toilette soignée à mes deux singes qui ont l'air d'avoir bien supporté la traversée. Une passagère française, une Lilloise, s'y est beaucoup intéressé, et puis madame Bellanger ne les quitte pas de vue. Ah ! je me rappellerai ce voyage avec mes singes ! On n'a pas idée du travail et des soucis que donnent, bien malgré elles, ces pauvres petites bêtes, car il faut que je les fasse boire, que je lave leur cage tous les matins, que je les sorte prendre l'air ou que je les mette au soleil, que je les rentre lorsqu'il fait plus frais ou que je les emmaillotte pour ainsi dire pour passer la nuit. On devine qu'ils sont sales, qu'ils sont mouillés de leur urine et du reste, on comprend qu'il faut beaucoup de patience et pour arriver à quoi ? Peut-être à les jeter à la mer s'ils meurent en route. Ah mes gosses ! Ce qu'ils m'en font faire avec mes deux singes ! Je puis dire que j'en ai maintenant quatre, car il faut absolument que je les soigne comme des bébés, et je ne sens pas très doué pour faire ce métier de nourrice, même sèche !

On n'entre pas en Egypte aussi facilement qu'on le suppose, et le service sanitaire est très exigeant sur ce point. En effet à neuf heures nous arrivons à Suez. Le quai, peu important, est encombré de garçons d'hôtels et de débardeurs. Il y a un vacarme indescriptible et la police à coups de bâtons arrive à mettre un peu d'ordre et de silence dans cette cohue.

Nous touchons terre, la passerelle est abaissée : immédiatement, la police s'en empare et ne laisse entrer ni sortir qui que ce soit. Deux officiers viennent à bord en compagnie d'un docteur français qui va inspecter les passagers et les hommes d'équipage sans exception. Le médecin du bord qui a suivi tous ses passagers va les présenter au docteur-inspecteur : heureusement pas de malades, pas de fièvre à bord, pas de choléra. Un seul cas, même incertain, aurait pu nous obliger à rester en quarantaine. Nous avons tous bonne mine. Nous sommes tous alignés comme des soldats après avoir répondu à l'appel. Les hommes d'équipage sont également alignés de l'autre côté du pont, depuis les chauffeurs, les marins, les garçons de salle et de cabine, jusqu'aux cuisiniers et laveurs de pont. Comme pour nous, le médecin les appelle et ils répondent *Présent*, le médecin-inspecteur les regarde comme le colonel qui inspecte sa garde. Les passagers rigolent tous et plaisantent. Tout va bien, la visite est terminée, le sifflet de la machine retentit, c'est la permission de sortir pour nous et de rentrer pour les débardeurs. Il faut voir cet enlèvement, ce vacarme, on dirait une prise d'assaut.

La douane égyptienne

Nous débarquons et nous mettons en ordre nos colis sur le quai, car les ennuis vont commencer : c'est la douane ! J'ai cru pouvoir passer facilement mes lances et attirails de sauvages sans être incommodé par cette maudite douane qui est très ennuyeuse dans tous les pays. Je me suis bien trompé car je suis tombé sur un mauvais moricaud qui m'a tout fait ouvrir. Mes lances ont été déballées, ma caisse en bois clouée a été déclouée, ma malle fouillée de fond en comble, il n'y a que ma valise et mes sacs à plaques en couleurs qu'il a laissés tranquilles.

Après un examen rapide, ce maudit employé fait un calcul en arabe sur un bout de papier et me dit de payer deux livres, soit cinquante francs¹⁵⁹. J'ai fait une tête qui a dû être vilaine, je me suis emporté, car en anglais je lui ai hurlé qu'il pouvait

¹⁵⁹ Soit 167 euros

flanquer le tout à la mer, mais que je ne voulais pas payer cinquante francs. Ma colère l'a tellement épaté autant que ma prompt décision qu'il a refait de suite un autre calcul pour me dire de payer une demi-livre, soit 12,50 F. Il m'a de suite rédigé un reçu de cette somme. Sur une pareille dégringolade de prix, j'ai cédé et ai fait refaire mes colis et réclamer ma caisse, mais toujours en distribuant profusion de bakchichs.

Des porteurs se chargent de nos colis et nous les transportent cent mètres plus loin à l'enregistrement des bagages. En échange du prix, qui est très élevé, le préposé nous remet des étiquettes à destination de Port-Saïd que nous sommes obligés de faire apposer nous-mêmes. Un bonhomme avec un pot de colle est là pour ce petit travail, mais il colle les étiquettes où on lui indique. Quel tintouin que ce débarquement et quelles secousses ont dû recevoir mes pauvres singes qui, à un certain moment, avaient leur petite maison à l'envers !

Enfin nous voilà installés dans un wagon qui doit rejoindre le train qui va de Suez au Caire. Nous avons deux heures devant nous et en profitons pour jeter un coup d'œil sur la ville de Suez qui est très petite et qui n'est intéressante que par ses docks et ses bassins dans l'un desquels commence le canal de Suez.



Photo 136 : La rue Colmar à Suez vers 1900

On y remarque quelques jolies maisons européennes et dans la rue Colmar qui est la principale nous nous arrêtons à quelques magasins peu importants. C'est à Suez où peuvent s'acheter les péridots et corindons de l'île Saint-Jean ainsi que les turquoises du mont Sinaï. Madame Bellanger en fait quelques achats en pierres brutes et en pierres taillées comme des diamants : elles sont superbes et relativement bon marché.



Photo 137 : Corindon (Al_2O_3)



Photo 138 : Péridot brut (Mg_2SiO_4)

A deux heures le train pour le Caire arrive, mais comme nous allons à Port-Saïd, nous sommes obligés de changer à Ismaïlia vers trois heures. Le chemin de fer entre dans l'isthme de Suez absolument désertique et plat. Un petit canal d'eau du Nil longe la voie. De temps à autre au bord de ce canal s'élèvent quelques rares palmiers. Au loin à cinq cents mètres nous apercevons le fameux canal de Suez qui, on le sait, n'a que soixante mètres de largeur. Il permet cependant le passage à eux des plus gros navires. Nous en apercevons un et sommes très étonnés de ne pas en voir plus. Nous nous étions figurés voir tous les bâtiments naviguer presque à la suite l'un de l'autre. On sait que ce canal a nécessité de grands travaux bien qu'il n'y ait aucune écluse, le niveau de la Mer Rouge ne dépassant celui de la Méditerranée que de cinquante centimètres. Il s'ensuit un léger courant de Suez vers Port-Saïd.

Le grand Français, Ferdinand de Lesseps, qui a conçu ce prodigieux travail a réuni plusieurs petits lacs naturels mais a dû construire tout d'abord le petit canal d'eau douce en faisant une dérivation du Nil pour alimenter les travailleurs. Le déblai du canal forme tout le long de petits monticules de sable. En résumé, la vue de ce canal qui a ouvert au monde la porte de l'Orient n'offre rien de particulier, on ne voit que du sable et de temps en temps un lac ou des lagunes sans végétation.

A trois heures nous arrivons à Ismaïlia, petite ville¹⁶⁰ restée de couleur locale, c'est-à-dire n'ayant pas l'aspect des maisons européennes. Ismaïlia est réputée pour être très fertile. En effet, avant d'y arriver, nous avons remarqué un brusque changement dans la végétation. La dérivation du Nil a pu déposer sur le sol très plat son limon vivifiant et faire de cette petite ville le fournisseur des légumes pour le nord de l'Egypte. Nous remarquons des carrés de salades, de choux fleurs et autres, le tout bien aligné et soigné comme nous le voyons aux environs de Paris.



Photo 139 : Vue d'Ismailia en 1913

Le train pour Port-Saïd nous attend, et comme nous sommes maintenant habitués aux transbordements nous y sommes installés en cinq sec. Nous écrasons tout le monde, mais ainsi nous y arrivons !

Port-Saïd

Vers quatre heures nous sommes à Port-Saïd. Une voiture à deux chevaux nous emporte à bride abattue comme si nous allions rater un train, et cependant nous en revenons ! A plusieurs reprises nous nous croyons renversés tellement la brute de cocher frappe ses deux pauvres bêtes. Ce n'est pas à ce citoyen là que je confierais mes équipages !

¹⁶⁰ Ismaïlia compte aujourd'hui 750.000 habitants.

Nous arrivons à l'Eastern Exchange Hotel, le plus confortable de Port-Saïd. Des lettres nous attendent. Nous les dévorons des yeux, impatients depuis longtemps d'avoir des nouvelles. Tout va bien !



Photo 140 : L'Eastern Exchange Hotel en 1916

Notre première course est d'aller chez Cook qui se trouve à quelques minutes de là pour prendre connaissance du nouvel itinéraire qui nous a été promis ayant été en retard par sa faute : Cook n'a rien fait, ni l'agence du Caire, ni celle de Khartoum ne se sont occupées de nous. Pour se débarrasser, une agence nous renvoie à une autre, et lorsqu'on arrive à cette autre, elle est tout à fait étonnée et télégraphie au Caire pour chercher une solution. On nous renvoie donc au lendemain mais on nous assure que nos places seront assurées pour nous rendre en Palestine bien qu'il y ait en ce moment beaucoup d'étrangers.

Nous nous promenons en voiture. Nous avons vite fait de faire le tour de la ville, très peu importante, mais cependant plus conséquente que Suez. Nous allons au principal édifice qui est le siège de la Compagnie Française du Canal de Suez. Ce bâtiment est devant le port, il est très bien construit, est surmonté de deux dômes qui se font pendant et qui brillent au soleil d'un reflet bleu de grès flammé.



Photo 141 : Palais de la Compagnie du Canal de Suez vers 1900

Nous suivons le port, puis la digue qui nous mène à la statue de Lesseps dont la prestance est tout à fait remarquable. Il est debout recouvert d'un manteau de soie, sa main gauche tient un rouleau, sa main droite est ouverte et a l'air d'inviter les bâtiments à entrer chez lui en indiquant l'entrée du canal.



Photo 142 : La statue de Lesseps peu avant son érection en 1899

La conception de cette statue est bien, mais il est malheureux de constater que la jambe droite est toute de travers, on dirait que Lesseps a la jambe cassée.

Dans la mer, dans le prolongement du port et faisant suite au canal, on remarque une ligne de bouées s'alignant à plus de deux kilomètres. C'est la route indiquée pour les navires qui sortent du canal pour prendre la pleine mer ou pour ceux qui vont entrer dans le canal.

A gauche de la jetée où se trouve la statue, nous remarquons une petite plage parsemée de cabines de bains. Le long de la mer, faisant suite à la plage, s'étalent les maisons indigènes de Port-Saïd toutes construites en bois avec balcons et colonnades en bois, bariolées de toutes les couleurs.



Photo 143 : La plage de Port-Saïd vers 1913

Notre voiture nous fait passer dans les petites rues où nous y remarquons une saleté repoussante. C'est un peu le Caire où nous rencontrons des types de toutes les nationalités. Peu d'Arabes, mais beaucoup de Grecs, Syriens et Arméniens. Port-Saïd est la ville cosmopolite par excellence, elle est le point où viennent se joindre les marchandises européennes et de l'orient, c'est pourquoi dans les quelques voies plus importantes, près du port, on y remarque de luxueux magasins vendant des marchandises de tous les pays : Chine, Japon et Inde. Nous y remarquons le Mikado, le grand magasin japonais et chinois de la rue du Quatre-

Septembre à Paris qui doit avoir son siège principal ici. Les objets de ces pays sont réellement de toute beauté et on est vraiment tenté de dépenser son argent car ils ne sont pas d'un prix excessif, mais il y aura la douane française réputée comme étant la plus sévère du monde entier qui percevra des droits d'entrée énormes. Nous remarquons beaucoup de magasins de plumes d'autruches, les plus belles valent de quinze à vingt francs.

Le plus curieux de Port-Saïd, à mon avis, c'est de remarquer toutes les monnaies qui y circulent et plus ou moins fausses. On peut payer son article dans n'importe quelle monnaie, elle est toujours acceptée, mais on peut vous rendre aussi de la monnaie anglaise, allemande, russe, égyptienne, etc. C'est dangereux car si on ne connaît pas très bien la monnaie, on est très souvent trompé.

Dans la monnaie française on nous donne souvent des pièces de cinq francs à l'effigie de Louis-Philippe : elles sont complètement usées et on ne distingue presque plus la tête en poire du souverain.



Photo 144 : Pièce de cinq francs à l'effigie de Louis-Philippe

Il y a aussi à Port-Saïd une poste française. Les timbres sont assez jolis et mentionnent le nom de la ville. C'est ici où les collectionneurs doivent venir pour compléter leur album : on trouve des timbres très curieux des colonies anglaises qu'on trouve difficilement à Paris.



Photo 145 : La poste française

La journée a été bien remplie, c'est une journée de tribulations de toutes sortes et nous sommes fatigués.

Nous avons de belles chambres à l'hôtel Eastern Exchange qui donnent sur une magnifique terrasse où j'ai installé mes singes qui sont en train de faire une bonne partie pour se délasser de la traversée de trois jours que nous avons faite. Je m'entends avec le maître d'hôtel auquel je vais les confier pendant dix jours – pendant notre voyage en Palestine. Seront-ils bien soignés ? Qui vivra, verra !

Je passe la soirée à préparer mes plaques en couleurs dans un sac spécial, car je vais laisser à l'hôtel mes boîtes à plaques et mes gros bagages pour n'emporter qu'une valise.

Chapitre 7 : de Port-Saïd à Paris, 1^{er} – 17 mars

Dimanche 1^{er} mars

Quelle mauvaise nuit ! J'ai eu tort de rentrer mes singes dans ma chambre et de les sortir de leur cage. Ils ont eu froid probablement car ils n'ont pas arrêté de crier ! Ah les sales bêtes, ils feront tache dans mon existence !

Nous retournons chez Cook qui a envoyé de multiples télégrammes au Caire, car nous tenons absolument à être fixés pour notre départ vers Marseille lorsque nous reviendrons de Palestine ! Il nous informe que les bateaux de la Compagnie Maritime sont en grève et qu'il ne peut rien nous promettre ! Nous voici encore une fois de plus dans l'incertitude jusqu'à notre retour. C'est très amusant, enfin en voyage il faut toujours s'attendre à des avaries, on sait bien quand on part mais on ne peut pas dire quand on reviendra !

Nous visitons la ville à pied, nous entrons dans les magasins chinois, japonais, persans, arabes, etc. nous y voyons de très jolies choses. Le colonel et sa dame, comme toujours, ne lésinent pas pour emporter des souvenirs, ils en font une ample provision. Chaque fois que madame Bellanger est tentée par un article à son goût, le colonel invariablement se laisse aussi tenter pour un autre article. *C'est pour ma vitrine*, dit-il ! Il ne dit rien, il attend, il connaît son épouse et ne désire jamais quelque chose avant elle, il est sûr du résultat. *Tu veux cela*, lui dit-il, *eh bien moi, je prends cela, c'est pour ma vitrine !* Je trouve que le système est bon !

Nous rentrons déjeuner et comme toujours chargés de paquets, nous nous aidons mutuellement.

Un employé de Cook nous porte nos billets de passage. L'embarquement a lieu aussitôt après le déjeuner pour Jaffa, et il me prévient qu'au lieu d'avoir une cabine seule, je coucherai avec un camarade. Nous partons au port à pied toujours très chargés des appareils photographiques et on nous conduit à la douane pour ne pas en perdre l'habitude. A cette douane tout se passe très bien, nous nous demandons pourquoi il y a une douane puisque nous sortons d'Egypte ? C'est pour récolter tout simplement quelques bakchichs pour augmenter les revenus de l'Etat, on paye en un mot un droit de sortie (deux piastres par colis) plus sur les articles imposables.

Nous passons ensuite au service sanitaire de quarantaine. On jette un coup d'œil sur notre bonne figure, on inscrit notre nom, nationalité, etc., on nous demande où l'on va et d'où l'on vient. Après ces formalités plutôt drôles on nous fait encore payer trois piastres par personne et le service sanitaire nous donne un laisser-passer et un certificat que nous devons conserver.

Un soldat nous prend le laisser-passer et nous arrivons à une barque ou plutôt un canot automobile qui va nous conduire à bord du *Saïdieh*. Nous naviguons à toute vitesse au milieu d'une grande quantité de barques qui vont et qui viennent. Ces barques rejoignent les différents paquebots qui sont ancrés de chaque côté du canal de Suez dans de petits bassins. Je me demande pourquoi ces bâtiments n'accostent pas à un quai. Il y manque peut-être la profondeur d'eau nécessaire, en tous cas nous avons fait une gentille promenade dans ce canot automobile qui a bien mis une demi-heure pour nous conduire à bord.

L'abordage en canot est toujours très amusant car il faut faire de la gymnastique et de la bonne, si on ne veut pas prendre un bin forcé. Enfin nous voilà embarqués : le représentant de Cook qui s'est chargé de ce transbordement l'a fait avec beaucoup d'aptitude et d'amabilité – sans lui, je me demande comment nous aurions pu nous en sortir surtout sans connaître l'arabe. Comme toujours il nous

a fallu distribuer force bakchichs aux porteurs qui ne sont jamais contents, c'est comme en Italie.

A bord du *Saidieh*

Le *Saidieh* est un très joli bateau de la Compagnie Khédiviale, qui fait comme les Messageries Maritimes, le même itinéraire que celles-ci, mais il pousse jusqu'à Constantinople en quittant Port-Saïd et passant par Jaffa, Caïffa et Beyrouth.

On nous informe que si l'état de la mer est mauvais, nous ne pourrions pas débarquer ni à Jaffa ni à Caïffa car il n'y a pas de port et que nous serons obligés de débarquer à Beyrouth distant de Jaffa de vingt-deux heures. Il nous faudra revenir à Jaffa avec le chemin de fer. Cette perspective n'est pas très amusante, car elle aurait pour but de retarder encore notre voyage.

Le bateau est bondé de passagers pour la plupart allemands, qui se rendent comme nous en Terre Sainte. Nous transportons aussi en troisième et quatrième classe beaucoup d'indigènes de Palestine. Il faut voir ces groupes couchés pêle-mêle au milieu de leurs ballots et de leurs haillons. C'est réellement curieux.

Les officiers et hommes d'équipage sont tous grecs, mais le commandant est un Anglais comme sur le bateau qui nous a fait traverser la Mer Rouge.

Tout le confortable désiré existe sur ce bateau et la salle à manger est superbe. La mer est très calme, nous ferons certainement une bonne traversée et il y a des chances que nous puissions débarquer à Jaffa, mais la Méditerranée change si vite et je m'en suis souvent aperçu !

Mon camarade de cabine s'est déjà installé, il dort à poings fermés en attendant qu'on sonne le dîner. A mon entrée il se réveille en sursaut en me riboulant d'énormes calots¹⁶¹ et en s'excusant d'avoir fait la bombe toute la nuit au Caire. Le fait est qu'il avait une vraie tête de poivrot, c'est un Israélite.

Le dîner est très bien servi et annoncé sur de jolis menus artistiques que je conserve du reste précieusement sur chaque bateau que je prends. Nous faisons une partie de cartes avec madame Bellanger et allons prendre un repos bien gagné aujourd'hui.

Lundi 2 mars

La mer a été très calme, nous avons donc passé une bonne nuit. Mon camarade de cabine n'est pas rentré, comme on dit, il a découché car j'ai été très étonné à mon réveil de ne pas le voir dans son lit – sûrement qu'il n'est pas allé continuer sa bombe au Caire, mais je me demande où il a dû se coucher ? Il est vrai qu'il y a des dames si complaisantes à bord que probablement l'une d'elles aura eu pitié de lui !

Nous apercevons les côtes de Palestine vers huit heures et nous les longeons jusqu'à neuf heures en arrivant à Jaffa qui se dessine sur une colline en amphithéâtre. Il fait un temps superbe et bien que Jaffa soit à contre-jour les effets de lumière sont merveilleux.

Nous ancrons à deux kilomètres de la côte près d'un magnifique bateau hollandais.

Le débarquement

Nous sommes tous heureux de ce beau temps qui nous permet de débarquer, ce qui est très rare car deux fois sur trois on ne débarque pas. La mer à cet endroit est parsemée de petits rochers et on ne sait pourquoi (je pense à cause d'un fort courant) les vagues y sont très fortes. Beaucoup de gros bateaux ont sombré sur ces rochers, c'est pourquoi ils se tiennent à distance. Il faut donc que nous

¹⁶¹ En roulant de gros yeux

débarquions dans des canots, opération excessivement difficile si l'on montre quelque résistance aux bateliers qui sont d'une habileté et d'une force extraordinaires. Il faut se laisser aller aux mains de ces hommes courageux qui nous empoignent comme un paquet et nous déposent plus ou moins doucement dans le fond de leur canot. Les malles, les colis, les personnes, tout cela ne fait qu'un tas, on s'arrange ensuite en se cramponnant, car la barque tangue et roule d'une façon peu stable, ce sont les vraies montagnes russes liquides ! Toutes ces barques sont montées par huit rameurs qui ne peuvent manœuvrer qu'avec une seule énorme rame : ils ne peuvent la retirer de l'eau qu'en étant debout et en s'arqueboutant avec un pied sur la banquettes qui est devant eux. Il faut voir leur ensemble merveilleux et leur habileté prodigieuse dans les passages difficiles. Les rochers sont presque à fleur d'eau. Pour aborder ces hardis matelots sont obligés de passer en toute vitesse en étudiant la lame qui les enlève au milieu de ces dangereux écueils.

Quelques indigènes, surtout des femmes complètement voilées, ont refusé de se laisser empoigner par les matelots, c'étaient des femmes de harem et leur maître était là. Il n'aime pas que l'on touche à ses femmes, mais là il se montrait très heureux qu'on veuille bien les lui débarquer. Les femmes étaient seules récalcitrantes, deux ont manqué la vague qui devait les déposer dans le canot et sont tombées à la renverse en poussant des cris effroyables, c'était amusant !

Le débarquement à quai est plus facile bien qu'il soit encore assez mouvementé car les vagues au bord sont encore plus fortes. Enfin de notre côté, nous nous en sommes bien tirés, madame Bellanger est extraordinaire !

Nous passons de nouveau à la douane, mais elle ne se montre pas exigeante. Nous repassons également à un service sanitaire qui moyennant quelques bakchichs nous laisse passer aussi très facilement. Les Turcs ont l'air de se moquer de tout. Pendant que nous attendons notre tour, l'un d'eux est en train de satisfaire ses grands besoins derrière un paravent ou parapet en planches placé dans le coin de la salle de visite de la douane !

L'agence Cook est au débarcadère avec une grande quantité de porteurs qui se chargent de nos colis et nous voilà partis pendant une bonne demi-heure à pied pour arriver aux bureaux de l'agence. Nos colis sont numérotés – tout marche avec un ordre parfait et nantis de nos billets d'excursion pour la Palestine qu'on vient de nous délivrer, nous allons déjeuner dans un hôtel, l'hôtel Franck, situé en face de l'agence Cook.

Le guide

Des calèches assez confortables nous attendent et notre drogman ou guide, qui ne va pas nous quitter pendant huit jours, commence son rôle de cicerone. Il s'appelle Thalamas mais n'a rien à voir avec notre député socialiste¹⁶² ! C'est un bon vivant qui a besoin de trotter pour se faire maigrir, mais mon Dieu qu'il parle mal le

¹⁶² Amédée François Thalamas (1867–1953), professeur d'histoire et géographie, fut député radical de Seine-et-Oise de 1910 à 1914. Son nom est lié à des affaires qui firent grand bruit à l'époque : en novembre 1904, éclate la première « affaire Thalamas » : selon une lettre en date du 14 novembre de Georges Berry, député monarchiste « rallié » de la Seine, au ministre de l'Instruction publique Joseph Chaumié, le professeur aurait « outragé en termes inqualifiables devant ses élèves la mémoire de Jeanne d'Arc ». Le 15, une campagne de presse hostile est déclenchée. Des manifestations sont organisées. Le 29 novembre, le ministre Chaumié nomme Thalamas au lycée Charlemagne, après lui avoir adressé un blâme.

En décembre 1908, l'« affaire » rebondit : Thalamas doit assurer un cours libre en Sorbonne sur la « pédagogie pratique de l'enseignement de l'histoire ». Des incidents éclatent, impliquant notamment des étudiants « nationalistes et royalistes ». Maurice Pujo, à la tête des Camelots du roi, branche étudiante de l'Action française, dirige ainsi les manifestants. L'Action française fait ainsi parler d'elle et élargit son audience en perturbant les cours, frappant et insultant Thalamas. Le 17 février, à la suite d'une énième perturbation, le cours est annulé.

français : il nous sort des *et bouis, et bouis !* pour dire *et puis*. Je croyais qu'il n'y avait que les Allemands qui mettaient les B pour les P.

Il a dans sa poche un guide, *En Terre Sainte*, de style religieux et qui, tout en indiquant les endroits remarquables, rappelle les faits de l'Histoire Sainte qui s'y sont passés.

Après avoir fait son explication à laquelle nous ne comprenons généralement rien, il ouvre la page de son guide et nous fait lire l'article qui y a trait. Cela nous amuse beaucoup, car chacun à notre tour, en prenant une voix austère et de circonstance, nous lisons les paroles de l'Écriture Sainte – tout est saint dans ce pays ! et nous commençons : *En ce temps-là...* c'est généralement comme cela que ça commence.

Thalamas est un musulman converti, il remarque que madame Bellanger est une bien-pensante et chaque fois qu'elle se met à genoux pour faire une courte prière, il ne rate pas d'en faire autant à côté d'elle, et quels coups d'œil il lui lance ! Il a toujours peur qu'elle ne le voie pas, il veut se mettre bien avec sa voyageuse, il a raison, mais ce que madame Bellanger se tord !

Jaffa

A Jaffa, c'est le pays des oranges et quelles belles et bonnes oranges ! Il y en a profusion. Dans notre excursion nous ne traversons que des orangers et des citronniers. Que c'est joli de voir ces fruits énormes suspendus à leur tige comme à un arbre de Noël et ayant malgré cela leurs petites touffes de fleurs qui emplissent l'air de leur suave et modeste parfum !

Notre drogman nous bourre de ces oranges qui ne coûtent presque rien, quatre pour un sou, et nous en mangeons à satiété, elles sont délicieuses et pleines d'un jus très sucré. L'écorce par exemple est très épaisse et souvent les plus gourmands sont volés – cela m'arrive fréquemment car je choisis souvent la plus grosse !



Photo 146 : Citronnier, fleur et fruit



Photo 147 : Oranger, fleur et fruit

Nous remarquons une superbe végétation, des bananiers, des palmiers, et dans les jardins beaucoup de légumes. Mais Jaffa est bien sale, c'est épouvantable, et lorsqu'on quitte les orangers, il s'exhale souvent un tout autre parfum (qui n'est pas un parfum) et qui n'est pas du tout agréable.

Notre voiture arrête devant les endroits à visiter. C'est ainsi que nous voyons la maison de Simon le Tanneur¹⁶³, bien connue par ceux qui connaissent l'histoire sainte ! Pour y arriver nous sommes obligés de gravier de petites rues dégoutantes et très rapides. Nous arrivons à cette maison qui a été plusieurs fois reconstruite,

¹⁶³ Actes, ch. 9, v. 36-43 : résurrection de Tabitha à Joppé

mais le guide nous fait remarquer quelques ruines de l'époque sur une terrasse donnant sur la mer, et une fenêtre où saint Pierre eut sa fameuse vision après avoir fait ressusciter Tabitha également très connue ! Nous voyons la place où elle est morte et où saint Pierre lui dit : *Tabitha, lève-toi !* et elle se leva.

Autrefois Jaffa s'appelait Joppé : c'est là où les bois du Liban pour la construction du Temple de Salomon furent expédiés par Hiram¹⁶⁴, roi de Tyr, mille ans avant la naissance de Jésus-Christ. C'est encore là où le prophète Jonas, très connu aussi pour son stage dans le ventre de la baleine, s'embarqua pour fuir vers Tarse¹⁶⁵. Il y a beaucoup d'histoires à raconter sur ce qui s'est passé à Jaffa qui a toujours été le port de débarquement de ceux qui allaient à Jérusalem. Les croisés de Godefroy de Bouillon, qui ont conquis Jérusalem¹⁶⁶, ont également débarqué dans cette ville. Nous sortons un peu de notre programme religieux pour visiter une savonnerie qui nous intéresse beaucoup. Le patron qui parle assez bien le français nous fait voir les énormes cuves où bouillonne le liquide préparé pour faire le savon, huile, carbonate, etc. Ce liquide en refroidissant devient pâte qui est étalée dans de grandes chambres à sol dallé très uni et surtout bien de niveau. Cette pâte forme une épaisseur de trois centimètres qui au bout de deux ou trois jours devient solide. Avant qu'elle soit complètement sèche elle est découpée au moyen d'un emporte-pièce qui en même temps y appose la marque de fabrique. Cette usine est évidemment très rudimentaire, mais elle nous a beaucoup intéressés.

A quatre heures notre excursion est terminée et les voitures nous conduisent à la gare où tous nos colis ont été transportés. Thalamas se déploie pour nous installer le mieux possible, les wagons étant très petits. Il transpire beaucoup car il est très gros, nous dit-il, *et bouis il fait très chaud ! et bouis encore nous avons beaucoup de paquets !*

Enfin nous voilà en route pour Jérusalem, il y a quatre heures de chemin de fer. C'est une ligne à voie étroite mais plus large que la voie Decauville. On est assis dans le sens de la voie comme dans nos défunts omnibus. Je plains réellement les pauvres pèlerins, et il y en a de tous les pays, surtout de Russie, qui voyagent en quatrième classe comme des bestiaux et qui sont serrés comme des harengs dans le train où on les enfourne de force. *Et bouis* quand on pense aux anciens pèlerins qui faisaient la route à pied lorsqu'il n'y avait pas de chemin de fer (il y a quinze ans) ! Ceux-là réellement méritaient le Ciel en arrivant à Jérusalem.

Les quatre heures de voyage se passent vite, car il est des plus intéressants. Les montagnes de Judée sont spéciales dans leur genre, elles ne ressemblent à aucune autre : elles sont à certains moments arides et rocheuses et à d'autres verdoyantes et cultivées. La ligne est toujours ascendante pendant ces quatre heures puisque Jérusalem se trouve à 790 m d'altitude. Il y a une dizaine de stations où les types, surtout les femmes, nous représentent bien les tableaux religieux que nous connaissons. Nous voyons en effet beaucoup d'hommes à longue barbe rousse qui ressemblent au Christ et nous rencontrons souvent aussi beaucoup de jolies Vierges Marie, habillées en bleu et blanc comme certaines de nos sœurs de Charité en France, qui ont dû prendre là leur modèle. Il y a des visages de femme superbes, des teints d'une blancheur éclatante, des yeux noirs à longs cils d'une douceur idéale. J'ai toujours cru que les tableaux de nos grands peintres français et italiens, qui ont toujours choisi leur maîtresse pour faire leur Vierge Marie, avaient exagéré la beauté de la Mère du Christ ainsi que des deux Marie qui ont assisté à la crucifixion. Il n'y a certainement aucune exagération.

¹⁶⁴ 1 Rois, 7-13

¹⁶⁵ Jonas 1, 3

¹⁶⁶ En 1099

Je m'étais toujours figuré qu'en Palestine qui n'est autre que la véritable Arabie, les types étaient plutôt bronzés de teint et je me suis toujours étonné en voyant les tableaux religieux de nos grands maîtres d'y voir des figures blanches encadrées de jolis cheveux blonds ou roux. Je le répète, on rencontre très souvent ces figures et cette couleur de cheveux. Il y a surtout des jeunes filles véritablement jolies. Evidemment je me rends compte que ces types sont de race juive, et que cette race qui émigre partout diffère absolument du véritable indigène qui est arabe et de couleur tabac.

Jérusalem

Vers six heures¹⁶⁷ nous arrivons à Jérusalem dont nous apercevons les vieux murs d'enceinte hauts de douze mètres. Une calèche nous conduit à l'hôtel. Thalamas est à côté du cocher, sa large envergure nous garantit heureusement du vent froid qui se fait sentir. Il ne fait pas chaud à Jérusalem et cela nous change du Soudan où nous étouffions. On nous installe dans le meilleur hôtel de la ville près de la Porte de Jaffa, le Grand New Hotel, qui nous paraît assez confortable.



Photo 148 : Le Grand New Hotel vers 1900

Le Saint-Sépulcre

Madame Bellanger brûle de se rendre de suite au Saint-Sépulcre. Nous accédons à son légitime désir et Thalamas ne demande pas mieux. Il nous fait passer dans une petite rue étroite qui descend en escalier et qui est bordée de petits magasins où se vend de tout comme au Caire. Nous tournons à gauche, puis à droite et nous sommes en face du Saint-Sépulcre qui nous étonne beaucoup par son extrême simplicité.

Nous pénétrons dans une église sous un dôme d'une trentaine de mètres de hauteur au milieu duquel se trouve une construction grecque entourée de verres lumineux de toutes couleurs. Dans cette construction se trouve le Saint-Sépulcre. On y accède par une toute petite porte. On entre dans une chambre appelée *La Chapelle de l'Ange* : c'est là où il se tint pour veiller le corps de Notre Seigneur¹⁶⁸.

¹⁶⁷ Il y a, semble-t-il, un problème : parti après quatre heures, faisant quatre heures de voyage, il arrive à huit heures ou le voyage ne dure que deux heures !

¹⁶⁸ Inexact : selon la tradition c'est là que se tenait assis l'ange qui annonça aux femmes la Résurrection (Marc 16,5)

Cette chambre n'a pas deux mètres cinquante de côté : au milieu se trouve une petite pierre placée sur un socle qui est un morceau de celle qui avait été roulée sur le sépulcre.



Photo 149 : L'édicule abritant le Saint-Sépulcre

Avant d'entrer dans ce dernier, tous les fidèles s'agenouillent et embrassent cette pierre. On est obligé de se courber pour entrer dans le Saint-Sépulcre car l'entrée n'a pas un mètre cinquante de hauteur. On se trouve là devant une dalle blanche qui recouvre le lieu où a été enseveli le Sauveur. Il y a juste le passage d'une personne et comme la tombe a environ deux mètres de long on peut tenir à peine à trois personnes.



Photo 150 : Entrée dans la Chambre du Sépulcre

Un gardien grec est au fond, debout, qui est relayé par d'autres de confessions différentes. Cela nous étonne beaucoup et Thalamas nous en donnera l'explication. En attendant madame Bellanger s'est agenouillée devant le tombeau du Christ, et il (Thalamas) ne manque pas d'en faire autant. Elle fait le signe de la croix, Thalamas le fait aussi en lui lançant un coup d'œil de la plus grande piété. Le colonel attend dans la Chapelle de l'Ange que madame Bellanger ait terminé sa prière et moi j'attends mon tour derrière lui.

Cette visite a été très succincte, car elle n'est pas dans notre programme et nous devons revenir examiner le Saint-Sépulcre en détail. Je puis dire qu'avant de le quitter, nous vîmes le Golgotha ou Calvaire où Jésus fut cloué sur la Croix et crucifié. Nous vîmes également l'endroit, entouré par une petite grille ronde où brûlent quantités de petits cierges où les trois Marie se tinrent pendant la Crucifixion.

Le Golgotha ou Calvaire est un assez gros rocher qui dominait cet emplacement sur lequel on a construit cette église qui appartient en toute propriété à plusieurs confessions¹⁶⁹ différentes : Grecs, Latins et Arméniens. Cela paraît drôle, mais il en est ainsi et il paraît que de tous les souvenirs que nous visiterons nous serons successivement chez les uns ou chez les autres. Nous verrons cela, mais de prime abord cela nous étonne beaucoup et il y a de quoi !

En revenant à l'hôtel nous parcourons quelques rues plus sales les unes que les autres. Le Saint-Sépulcre est très mal encadré, car les immondices et autres saletés y séjournent dans les rues qui le touchent.

Il fait nuit, nous rentrons et après avoir été chez Cook, voisin de l'hôtel, prendre ses instructions il nous informe que contrairement au programme qui nous faisait faire l'excursion à Jéricho le troisième jour, je gèle presque dans ma petite chambre où il ne fait que 6°. Un petit lit en fer recouvert d'une moustiquaire, une commode, une chaise et j'allais oublier une table de nuit forment l'ameublement de ma chambrette de bonne. On dirait une installation de la campagne bretonne. C'est très propre, c'est le principal. Il n'y a rien pour suspendre mon unique serviette que j'accroche à un clou. Enfin le pèlerinage commence !

Mardi 3 mars

De bonne heure, nous sommes prêts. Une jolie calèche à trois chevaux de front nous attend. La course va être longue car nous n'arriverons à Jéricho que vers les cinq heures.

Nous faisons le tour de la ville et nous nous rendons compte de sa situation au milieu des hautes collines. Nous suivons les vieux murs crénelés qui laissent huit portes monumentales les entrecouper (il y a vingt-trois portes dans les murs de Jérusalem). Nous passons devant la porte de Damas réellement intéressante, puis la porte Saint-Etienne. Nous sortons du nouveau Jérusalem bâti hors les murs et formé et formé de constructions modernes de tous styles et de tous les pays européens. Toutes les nations y ont un petit ou un grand morceau : des couvents français, russes, allemands et italiens y sont en majorité.

Nous entrons dans la vallée de Josaphat. La route est assez bonne et coupée par des files interminables de chameaux lourdement chargés. En descendant la colline qui nous mène dans la vallée, nous passons devant le jardin de Gethsémani dominé par le mont des Oliviers dont il fait partie du reste. Le jardin de Gethsémani nous étonne par sa petitesse, il ne fait pas mille mètres carrés, il est entouré de murs blancs, partout des murs entourant quelque construction ou quelque terrain. Le mont des Oliviers nous étonne aussi car nous y voyons très peu d'oliviers, il faut les chercher pour les voir. On remarque deux clochers appartenant l'un aux Grecs et l'autre aux Latins. A côté de Gethsémani est une église russe avec ses dômes dorés. Après avoir tourné près de la tombe d'Absalom¹⁷⁰ bien connu aussi à cause de ses grands cheveux (cette tombe n'a rien de particulier), nous descendons vers Béthanie que nous viendrons visiter demain au retour.

¹⁶⁹ Il faut comprendre orthodoxes quand on dit Grecs et catholiques quand on dit Latins.

¹⁷⁰ Absalom ou Avshalom (Père de la paix) est le troisième fils du roi David. Son histoire est racontée dans le deuxième Livre de Samuel à partir du chapitre 13. Ayant fomenté une révolte contre son père, son armée fut mise en déroute lors de la bataille d'Éphraïm. Dans sa fuite, il se prit les cheveux qu'il avait longs dans un grand térébinthe et fut tué par Joab, le général du roi (chapitre 18).

Béthanie¹⁷¹ est un tout petit village où Marie et Marthe rencontrèrent le Christ qui y ressuscita Lazare.

Les brigands

Notre voiture marche à grande allure au milieu de montagnes arides et blanches sous le grand soleil. La route devient très mauvaise car elle n'est pas entretenue. Elle n'existe que depuis quelques années car elle a été préparée pour l'empereur d'Allemagne¹⁷² lorsqu'il a fait son voyage en Palestine en 1898. Avant ce voyage se faisait à âne ou à pied en suivant un mauvais sentier. Comme la Palestine est encore infestée de brigands qui tuent et dévalisent les voyageurs, on a établi à mi-chemin de Jéricho, en pleine montagne, un poste de gendarmerie. Les gendarmes, paraît-il, vont et viennent sur cette route déserte. Je dis paraît-il, car jusqu'à ce poste ni après jusqu'à Jéricho nous n'en avons pas rencontré un seul !

Avant l'établissement de cette route, on ne devait pas être bien rassuré ! Nous rencontrons de temps à autre quelques groupes de pèlerins ou d'indigènes, les uns à âne, mais la majeure partie à pied.

Nous remarquons chez les indigènes qu'ils ont tous leur fusil en bandoulière et que leur ceinture est complètement garnie de cartouches à balles. Quelques-uns ont encore les anciens fusils arabes à canon évasé qui se chargent de poudre et de plomb. L'aspect de ces derniers n'est pas bien rassurant non plus et il ne nous inspire qu'une demi-confiance. Les collines sont très resserrées, la route ne fait que de les contourner, ce sont d'interminables lacets qui montent ou qui descendent. Les brigands peuvent facilement se cacher dans les rochers pour guetter leur proie qui certainement ne doit jamais leur échapper, car on ne voit jamais la route devant soi, elle est toujours entrecoupée par des collines qui ne masquent la vue. Et avec leur fusil, ils ont tout le temps pour bien l'ajuster et l'abattre. Enfin ces brigands nous épargneront je l'espère, et d'autant plus que c'est la saison des pèlerinages maintenant qui rendent la route moins déserte. Mais il paraît que de l'autre côté de Jéricho, sur la même route qui suit le Jourdain, il ne serait pas prudent d'y aller seul, on n'en reviendrait peut-être pas ! Quel doux pays que cette Turquie !



Photo 151 : Grotte de brigands sur la route de Jéricho (Photo E Layeillon)

Vers neuf heures notre voiture s'arrête dans un site merveilleux de montagnes, il y a là une auberge. Nous descendons pour visiter à quelques pas de là la fontaine des Apôtres : c'est à cette fontaine que se réunissaient souvent ces derniers dans leurs voyages à Jérusalem. Cette fontaine ressemble à un abreuvoir, le filet d'eau

¹⁷¹ Beth Ananiah en hébreu, la maison des pauvres. C'est là qu'habitaient Marthe, Marie et Lazare (évangile de Jean, chapitre 11)

¹⁷² L'empereur Guillaume II se rapprocha de l'empire ottoman, y fit une visite d'état en 1898 et se vit confier la construction d'un chemin de fer de Bagdad : 4.000 km de voies ferrées avec le droit d'exploiter les richesses minières situées sur une distance de 20 km le long de la voie.

sort d'un rocher qui est recouvert d'une petite construction carrée en pierres blanches.

Nous repartons, toujours en parcourant des lacets pour arriver vers dix heures à l'auberge du Bon Samaritain. Cette auberge est réellement intéressante, car il paraît que tout en ayant été restaurée on a conservé le plan exact de ce qu'elle était. On connaît l'histoire du Bon Samaritain qui avait recueilli un voyageur dévalisé et assommé par les brigands pour le soigner dans cette auberge en se démunissant de ses vêtements et de sa nourriture¹⁷³.

Cette auberge ressemble plutôt à une grande ferme entourée de murs. Au centre il y a une cour, à droite des écuries et l'auberge longe la route, elle se compose de deux grandes salles. Dans la première on peut y manger en y apportant sa nourriture, dans la seconde on peut y acheter beaucoup de bibelots et souvenirs, car elle a été disposée en magasin de vente. Nous prenons un peu de vin de Palestine en mangeant quelques oranges et continuons notre route qui devient de plus en plus mauvaise. Nous sommes réellement étonnés de la résistance des ressorts et des roues de la voiture qui monte et descend des rochers comme si c'était un escalier. Il faut avoir e ventre solide !

A onze heures, après avoir gravi des côtes très rapides et le plus souvent à pied, nous arrivons au col appelé gorge de Cherith qui est le point culminant de la chaîne des collines que nous avons parcourues. De là la vue est grandiose : on embrasse l'immense vallée du Jourdain qui est arrêtée à l'horizon par une chaîne de montagnes. Cette vallée s'étend vers la gauche, tandis qu'à droite s'étale, bleue comme la Méditerranée, la mer Morte que nous irons voir dans l'après-midi. Alors commence la descente et à un tournant nous apercevons dans le bras de la vallée de petits points blancs au milieu de la verdure : c'est Jéricho.

Nous descendons toujours, car la vallée du Jourdain forme une immense cuvette qui est bien au-dessous du niveau de la mer Méditerranée. Je parle de la Méditerranée, qui n'a cependant rien à faire ici, pour établir une comparaison entre son niveau et celui du Jourdain qui s'écoule dans la mer Morte. On sait que cette dernière est unique au monde en raison de ce qu'elle est plus basse de quatre cents mètres par rapport au niveau de la Méditerranée. Cette immense cuvette ressemblerait donc au cratère d'un volcan car le soleil brûlant la chauffe comme un four.

On nous dit en effet que Jéricho en été est une des villes du monde où la chaleur est terrible : le thermomètre y atteint 50° à l'ombre ! Bien que nous soyons encore en hiver, nous nous apercevons de cette température : plus nous descendons, plus nous sentons une forte chaleur.

A cinq heures nous longeons une petite source venant d'une fontaine et appelée Fontaine d'Elisée qui a été sanctifiée puisqu'elle a donné la fertilité à Jéricho situ en plein désert de roches et de sable. Il paraît que cette fontaine donne de l'eau salée, et le prophète Elisée, voulant la rendre douce, y jeta une poignée de sel¹⁷⁴ (c'est presque de l'homéopathie !). La partie de terrain où coule le petit ruisseau est en effet très fertile : la terre y est forte et brune. Cette partie du terrain forme donc une tache au milieu de l'immense désert. Cette tache est une bande de verdure où poussent toutes les plantes tropicales que nous avons rencontrées à l'équateur. On y voit des bananiers, des palmiers, des poivriers, etc. On comprend facilement que cette fertilité provient de cette fontaine qui comme le Nil a la propriété de contenir un limon bienfaiteur. La chaleur torride y fait pousser

¹⁷³ Interprétation un peu rapide : le texte dans Luc, chapitre 10, versets 29-37, précise qu'il banda ses plaies, le conduisit à l'auberge et prit soin de lui.

¹⁷⁴ L'histoire est racontée dans le deuxième livre des Rois, chapitre 2, versets 19 à 22 : Elisée (en hébreu El Yasa, Dieu a aidé) assainit l'eau de la fontaine qui est mauvaise (polluée) en y jetant du sel.

naturellement des plantes tropicales. Cette constatation est très curieuse car elle n'existe que là dans toute la Palestine.

Nous arrivons à Jéricho, la fameuse ville bien connue pour ses trompettes ! Personne n'a pu nous dire où elles sont passées ! Nous arrêtons devant un petit hôtel de campagne : c'est l'hôtel de Belle-Vue, c'est là que nous allons passer la nuit. Cet hôtel se trouve dans un établissement turc car en y entrant par un petit jardin garni d'orangers et de bananiers, nous lisons au-dessus de la porte une grande pancarte : *Postes ottomanes*. Il est l'heure du déjeuner, nous y faisons honneur. Il nous est servi très simplement mais très proprement. Nous buvons du vin de Judée, je le trouve excellent, il paraît que c'est le même cru que notre archi-grand-père Noé trouvait à son goût, même d'un goût trop prononcé ! En effet ce vin monte à la tête et je me suis arrêté à temps, car je m'apercevais à la fin du repas que je faisais aussi mon petit Noé. L'air de la vallée et l'eau du Jourdain vont dissiper cela facilement. La voiture nous attend, nous emportons un panier d'oranges superbes que nous allons de temps en temps alléger car le soleil nous rôtit. Nous sillonnons le désert parsemé de roches blanches, nous manquons plusieurs fois de renverser tellement la route est mauvaise.

Le Jourdain

Au bout de deux heures de tribulations et de secousses nous arrivons au bord du Jourdain caché sous quelques grands arbres. L'effet ne nous emballa pas : nous nous figurons arriver au bord de la Marne !

On sait que le Jourdain est appelé Yarden en hébreu qui signifie l'impétueux¹⁷⁵, il traverse le grand lac de Tibériade qui sert de régulateur à son courant rapide au moment de la fonte des neiges de l'Hermon et du Liban. Son cours est d'environ 195 km¹⁷⁶ et sur ce parcours sa dépression en arrivant à la mer Morte est de 914 m. C'est le seul fleuve au monde qui ait cette particularité de dépression. Son eau est douce et est habitée par quantité de poissons qui meurent aussitôt lorsqu'ils se laissent aller dans la mer Morte.

Madame Bellanger fait un petit tour en canot sur Le Jourdain et remplit quelques bouteilles de l'eau sacrée où Jésus a été baptisé par saint Jean-Baptiste. Pendant ce temps-là je tire quelques photos et fait baigner également tous les objets saint que j'ai achetés pour les amis.



Photo 152 : Al Maghtas, à 10 km au sud-est de Jéricho, lieu supposé du baptême du Christ

¹⁷⁵ Erreur : en hébreu Nehar ha Yarden signifie le fleuve qui descend.

¹⁷⁶ En fait, du mont Hermon à la mer Morte, le Jourdain s'écoule sur 360 km (alors qu'à vol d'oiseau il n'y a que 250 km). Il rejoint la mer Morte à -392 m sous le niveau des océans.

La mer Morte

Nous remontons en voiture pour nous rendre à la mer Morte que nous apercevons depuis longtemps. Cette masse d'eau limpide comme le cristal étincelle sous les rayons du soleil et offre à l'œil un tableau grandiose au milieu des montagnes qu'on ne peut se lasser d'admirer. Mais pour y arriver la route est encore longue et il semble qu'on n'y parviendra jamais. Est-ce sa déclivité qui est cause de cet effet d'optique, car plus on avance, plus la mer Morte recule pour ainsi dire. Nous traversons toujours la plaine désertique blanchie par le sel et le gypse, notre voiture à plusieurs reprises semble se briser tellement le chemin est mauvais, tortueux et parsemé de roches quelquefois suffisantes pour nous faire verser.

Nous sommes dans la plaine du campement des Israélites où 24.000 d'entre eux périrent pour s'être livrés à l'idolâtrie¹⁷⁷. C'est là que Moïse rédigea les dix commandements appelés le Deutéronome¹⁷⁸ qui fut inscrit sur les tables de la Loi érigée sur le mont Sināï. Il y a beaucoup d'histoires qui se sont passées dans ce camp des Israélites et les Livres saints sont bien plus précis que moi à ce sujet.

Nous arrivons enfin devant ce grand lac bleu comme celui de Genève dont il rappelle la forme et les dimensions mais qui peut se diviser en deux parties complètement distinctes à cause d'un étranglement ou promontoire appelé *El Lisâm* ou *La Langue* qui le divise en deux profondeurs, l'une vers le Jourdain qui atteint jusqu'à 400 mètres, l'autre après le promontoire qui ne dépasse pas six mètres. On dit que la partie de six mètres était l'emplacement de la vallée de Siddim qui a été engloutie par la mer Morte en même temps que les villes de Sodome et Gomorrhe et trois autres qui furent toutes anéanties par le feu du ciel¹⁷⁹.

La mer Morte est un tiers plus grande que le lac de Genève. En raison de sa dépression de 400 m et du soleil brûlant qui la chauffe, l'évaporation en est excessive. C'est un vaste bassin qui serait vite à sec¹⁸⁰ si le Jourdain alimenté aussi par quelques affluents n'y déversait pas journallement de six à sept millions de litres d'eau. Il s'en suit de cette évaporation continue que la densité est telle qu'on a de la peine à y nager, les jambes restent toujours en l'air, et un œuf plein qu'on y jette surnage comme un bouchon de liège.



Photo 153 : Baigneur sur la mer Morte

¹⁷⁷ Lorsque Moïse redescend du Sināï avec les tables de la Loi, il voit les Hébreux adorer le veau d'or. Pris de colère il fracasse les tables contre un rocher et ordonne le massacre de trois mille adorateurs et non 24.000 (Exode, chapitre 32).

¹⁷⁸ Confusion : les dix commandements sont appelés le Décalogue. Le Deutéronome, ou seconde loi en grec, est le cinquième livre de la Bible et forme un second code de lois après celui de l'Exode.

¹⁷⁹ Genèse, 18, 20-29. Les autres villes sont Adma, Cevōim (Deutéronome 29, 22), la troisième Coar a été épargnée car Loth s'y réfugia (Genèse 18, 21-22)

¹⁸⁰ Comme la mer d'Aral et le lac Tchad, la mer Morte a perdu, ces cinquante dernières années, le tiers de sa superficie. Le dessèchement est tel qu'une large bande de terre craquelée la scinde désormais en deux bassins distincts. La cause essentielle en est la surexploitation croissante du Jourdain, sa principale source d'eau douce, à des fins d'irrigation.

Elle contient 25% de matières solides, asphalte, sel, etc. et son poids spécifique est de 1,250 kg au litre. On n'y trouve aucun animal ou coquillage : c'est bien la mer Morte. Mais pas cependant quand il y a la tempête, elle est aussi vivante que les autres et envoie souvent ses fortes vagues inonder les gypses à un kilomètre à la ronde. Ce fait est cependant assez rare.

Nous nous sommes bien amusés car nous sommes arrivés en même temps que d'autres touristes dont l'un a voulu prendre un bain. En sortant de l'eau, le soleil ayant rapidement séché le baigneur l'a laissé complètement recouvert de petits cristaux de sel qui lui rentraient dans la peau en le faisant crier horriblement ! Il aurait dû apporter de l'eau douce du Jourdain pour se laver à la sortie de son bain afin de faire dissoudre ces cristaux aigus et coupants. Les cochers auraient dû le prévenir – ils s'en sont bien gardés – c'est une farce qui réussit toujours ! Puisque c'est là que Sodome et Gomorrhe ont été détruites et que la femme de Loth trop curieuse et désobéissante a été changée en statue de sel, je me demande si ce n'est pas d'avoir pris un bain trop prolongé dans la mer Morte, dont l'eau a été trop rapidement séchée par l'immense incendie, qui serait cause de cet accident ? Je peux peut-être me tromper mais c'est une idée !

On ne voit aucun bateau sur la mer Morte qui est complètement abandonnée, mais il existe cependant un service d'un bateau à voile qui part de l'embouchure du Jourdain et qui va à la presqu'île El Lisâm et qui aborde à un petit village appelé Kerak. Nous n'avons pas vu ce bateau qui ne part que très rarement, paraît-il, je n'ai pu avoir de renseignements à ce sujet, mais au point où il fait son escale il n'y a pas une maison, c'est le désert absolu ! Nous sommes restés une demi-heure à contempler ce paysage féérique et à ramasser quelques pierres usées par les vagues.

Nous sommes revenus à Jéricho en passant par un autre chemin beaucoup plus court car nous n'avons pas à revenir au Jourdain. La route est aussi mauvaise qu'en allant, nous remontons la vallée de la Terre Promise ayant à droite les montagnes de Moab et à gauche la montagne de la Quarantaine célèbre par la scène de la tentation de Jésus par Satan.

On nous fait remarquer au loin un arbre ressemblant à un sycomore et qui ne serait autre que l'arbre de la Terre Promise qui commence à son pied et qui s'étend vers le nord de la Palestine. Cet arbre est seul à cet endroit et n'est pas de l'époque, il a poussé là comme par hasard, mais au point exact, paraît-il, où commence la Terre Promise¹⁸¹. Je rapporte exactement ce qu'on nous a raconté.

Le soleil se couche derrière la montagne de la Quarantaine et ses rayons rouges embrasent la vallée, le coup d'œil est de toute beauté. Il fait plus frais et il fait nuit lorsque nous arrivons à Jéricho. Pour une dure journée, ça été une dure, savez-vous ? N'est-ce pas madame la Colonelle ? Aussi après le dîner nous entrons dans nos petites chambrettes pour y goûter un repos bien mérité. Ah qu'il fait bon dormir à Jéricho !

Mercredi 4 mars

Un roulement de tambour sur ma porte et une fanfare imitée par des taratata aigus me réveillent en sursaut ! Je me lève d'un bond pour répondre : c'est le colonel qui a tenu à me rappeler les trompettes de Jéricho et qui sans le vouloir entravait un beau rêve dans lequel j'étais plongé – j'embrassais ma femme près des vieux murs sous une touffe de bananiers ! Je rêve très rarement, mais j'avais remarqué

¹⁸¹ Dans le livre des Nombres (34, 1-12), Dieu indique à Moïse les frontières du pays de Canaan, la Terre Promise, qui commence au-delà du Jourdain. Moïse, ayant frappé le rocher de Meriba pour faire jaillir l'eau dans le désert par deux fois – et non une, et donc douté de Dieu – se voit interdire de franchir le Jourdain. (Nombres, 20, 1-13). Il est toutefois autorisé à l'embrasser du regard, du haut du mont Nébo où il meurt à 120 ans (Deutéronome, 34, 1-9)

hier un coin ravissant sous les bananiers qui m'avait frappé l'esprit, *et bouis*, comme dit Thalamas, il y a bientôt trois mois que je n'ai pas embrassé mon épouse ! Rien d'étonnant à ce que j'en rêve, *et bouis* encore c'est la première fois que je reste aussi longtemps sans embrasser ma femme – pour moi, c'est un record – c'est long trois mois ! Surtout quand on aime !

Bref, en cinq sec je suis prêt. Thalamas est là, la voiture aussi, il faut partir. Nous devons rentrer à Jérusalem par le même chemin, il n'y en a pas d'autres ! Nous passons donc dans Jéricho en nous arrêtant dans quelques campements bédouins qui nous intéressent beaucoup. Jéricho ne se compose que de quelques maisons et de masures habitées, les premières par des colons grecs et israélites, les secondes par des bédouins de races mêlées et dégradées. Nous remarquons un bel hospice pour les pèlerins russes, une église grecque de peu d'importance et une chapelle latine.

Jéricho s'appelle encore El Riha¹⁸² et ne se compose que d'une rue mal entretenue où circulent quelques rares indigènes, mais où sont accroupis quantité de paresseux qui nous regardent nonchalamment. La route est parsemée de pèlerins qui nous rappellent les tableaux que nous avons vus souvent, la fuite en Egypte par exemple, Joseph à pied avec son bâton et la Vierge Marie à âne tenant dans ses bras le petit Jésus.



Photo 154 : La fuite en Egypte par Vittore Carpaccio (1500)

Vers onze heures et demie nous arrivons à l'auberge du Bon Samaritain. Thalamas toujours pieux et complaisant a eu soin d'emporter de Jéricho un déjeuner froid. Nous n'y avons pas pensé et nous avons été étonnés lorsque, gravement et réellement pénétré de son service de table, il étala le couvert sur la grosse table en bois de l'auberge : couvert ultra-chic car c'était de l'argenterie marquée au chiffre de Cook & Sons ! Un plat argenté, des assiettes, des timbales et couverts de même, étincelants d'astiquage. Une feuille de papier de soie remplit l'office de serviette. Des sardines et œufs durs comme hors d'œuvre, du filet froid et langue fumée comme entrée, un bon poulet rôti froid, du fromage de chèvre, des noix, manades, bananes et oranges comme dessert. A chaque plat, Thalamas nous change les assiettes, il lui suffit de nous tourner le dos et de passer sur chacun d'elles un coup de serviette en papier. C'est vite fait et on ne s'en aperçoit presque pas : il n'y a qu'au commencement après les sardines que l'huile a été un peu plus longue à disparaître, on ne s'en est aperçu que par son odeur révélatrice. Du bon vin de Palestine, un bon café et une liqueur sainte du pays termine de déjeuner champêtre !

¹⁸² C'est le nom de la ville en arabe.

Nous faisons quelques ascensions digestives dans les collines rapprochées et prenons quelques jolies vues. Nous reprenons toujours la route agrémentée des quelques pèlerins ou indigènes curieux par leur figure ou leur accoutrement. Nous passons le poste de gendarmerie, nous y voyons un gendarme et à l'horizon nous apercevons les deux clochers qui dominent le mont des Oliviers. Nous faisons un court arrêt à la fontaine des Apôtres pour laisser souffler les chevaux et permettre à notre sang de circuler dans nos jambes paralysées.

Nous entrons dans la vallée de Josaphat où se découvre le superbe panorama de Jérusalem perchée sur une montagne et entourée de ses murs crénelés qui lui donnent l'aspect d'une immense forteresse.



Photo 155 : Vue panoramique de Jérusalem

Avant de monter à Jérusalem nous dévions de la route que nous avons prise en allant, pour aller voir la maison et le tombeau de Lazare qui se trouvent à Béthanie. J'ai dit que c'est à Béthanie où Jésus aimait à se rendre souvent en raison de son ami Lazare et de ses deux sœurs Marthe et Marie. Beaucoup de faits se sont passés à Béthanie et j'ai cité entre autres la résurrection de Lazare par le Christ. Nous avons visité son tombeau où l'on accède en descendant un mauvais escalier de pierre. Ce tombeau est fermé par une pierre ronde que l'on roulait devant l'ouverture construite verticalement comme du reste toutes les sépultures de l'époque. Des ruines d'une église couvrent le tombeau de Lazare. D'autres ruines provenant d'anciens édifices religieux nous font grimper et descendre dans de petits chemins sales et tortueux. En résumé Béthanie est un tout petit village composé d'un amas confus de pierres et de quelques maisons habitées par environ 250 musulmans.

Nous passons au pied du mont des Oliviers. De là la vue sur Jérusalem est admirable. Nous arrivons près de la tombe d'Absalom toujours méprisée par les Juifs qui ne manquent pas d'y lancer des pierres lorsqu'ils passent à sa portée. A côté de cette tombe est alignée celle de Josaphat et cinquante mètres plus loin celles de Jacques et de Zacharie qui n'ont rien d'intéressant.



Photo 156 : L'entrée de la tombe de Josaphat à gauche derrière le monument d'Absalom

Gethsémani

Nous arrivons au jardin de Gethsémani. Thalamas qui parle l'italien plus correctement que le français a ses entrées libres dans ce jardin sacré et parlemente avec les pères franciscains¹⁸³ italiens pour obtenir notre entrée. Le Père supérieur est très aimable, il nous cueille des fleurs du jardin dessiné tout simplement en petits ovales et rectangles comme ceux des petites maisons de campagne et nous permet de nous photographier sous l'olivier séculaire où le Christ pria la dernière nuit avant son supplice.

Ce célèbre jardin de Gethsémani est petit, j'ai dit qu'il n'avait pas, sauf erreur, mille mètres de superficie. Huit énormes oliviers y étendent leurs branches. Le Père supérieur nous garantit que sept de ces arbres sont des rejetons de celui qui est resté pour commémorer l'agonie de Notre Seigneur et qui a par conséquent deux mille ans ! Il se peut en effet que ce soit exact, car l'olivier dépasse, paraît-il, ce nombre d'années, il se peut aussi, continue le Père, qu'en raison de sa célébrité il vive éternellement. Les futures générations vérifieront cela !



Photo 157 : Deux Franciscains dans le jardin de Gethsémani en 1914

Avant notre départ, il nous remet à chacun un petit flacon d'huile provenant de ce mémorable olivier, nous savons ce que cela veut dire, et discrètement nous laissons notre obole pour les pauvres. Thalamas est rouge comme un dindon amoureux, il éclate, ses yeux riboulent de joie, car aussitôt partis du jardin de Gethsémani, il sort de la poche de son veston deux branches du fameux arbre qu'il a chipées pendant que le Père supérieur tournait le dos. Comme ce sont des branches volées, nous porteront-elles bonheur ? Thalamas est coutumier du fait, il fait de la religion à sa manière, il est un peu pardonnable, j'ai dit que c'était un musulman converti !

Nous allons visiter à quelques pas de là la grotte où Jésus-Christ se réunissait avec ses apôtres. C'est un père franciscain parlant très bien le français qui nous indique l'endroit où le traître Judas embrassa le Christ pour le faire reconnaître aux soldats qui venaient le faire prisonnier. Cet endroit est marqué par une pierre rougeâtre ressemblant à du marbre et poli par le toucher de tous les visiteurs qui y portent la main.

Nous voyons aussi deux rochers situés à quelques mètres de là sur lesquels s'étaient endormis les trois disciples Pierre, Jacques et Jean lorsque le Christ priait

¹⁸³ Les Franciscains sont les gardiens officiels des Lieux Saints depuis 1342, date de la fondation de la Custodie de Terre Sainte, ou territoire d'activité des Franciscains.

dans le jardin de Gethsémani. On comprend qu'à cette époque ces endroits mémorables n'étaient pas comme maintenant enclos de murs et que Jésus pouvait facilement se rendre de la grotte où il se réunissait avec ses disciples au jardin de Gethsémani distant de la grotte de cinquante mètres à peine.

Dans la grotte du Christ le père franciscain nous fait remarquer une lourde croix en bois de chêne pesant au moins cinquante kilos qu'un pèlerin russe a apportée ici, faisant la route à pied depuis Budapest en passant par Constantinople. Il a porté cette croix comme l'a fait le Christ, sur son épaule ! La grotte est dans une masse de rochers apparents, elle est irrégulière mais de forme ovale dans son ensemble et a environ 150 m² de superficie. La grotte est de plus célèbre par la Cène et le lavement des pieds qui y eurent lieu la veille de l'entrée triomphale de Notre Seigneur à Jérusalem¹⁸⁴. Nous sommes réellement sur le terrain du Christ pour ainsi dire, car les histoires et les endroits s'y rapportant ne manquent pas. nous ne faisons que courir, monter, descendre pour voir tous ces souvenirs très curieux et d'autant plus qu'ils appartiennent à quantité de sectes religieuses¹⁸⁵ d'interprétations différentes mais dont la base fondamentale est toujours la doctrine du Christ. Latins catholiques, Arméniens, Grecs et Russes orthodoxes, Coptes égyptiens, Abyssins, Syriens jacobites, Maronites, etc. Les uns ont le jardin de Gethsémani, les autres la grotte, toutes ces sectes ont un petit morceau de l'histoire du Christ, c'est réellement extraordinaire ! Et dire que tout cela est sous la domination des Turcs musulmans !

Tout près de là nous descendons un escalier de quinze marches qui nous mène dans une cour de quinze mètres de côté, c'est le parvis de l'église de l'Assomption de Marie. L'église est par conséquent souterraine et on y accède par un porche construit au XII^e siècle. Nous descendons encore quarante-deux marches pour arriver au tombeau de la Vierge Marie¹⁸⁶. C'est un tout petit édicule qui ne peut contenir que quatre personnes et qui est masqué par un minuscule autel arménien. Une dalle en marbre couvre le sépulcre où le corps de Marie resta trois jours avant son Assomption. On se figure en descendant à ce tombeau à façade monumentale pénétrer dans un de ceux des Pyramides d'Égypte. A droite et à gauche quelques autels de différentes sectes et à mi-chemin de l'escalier la chapelle de saint Joachim et sainte Anne, parents de Marie, ainsi qu'une chapelle dédiée à saint Joseph, son chaste époux.

Le programme de la journée est terminé, nous en avons assez et nos jambes refusent de nous porter. Thalamas est toujours en ange et essoufflé, et il reconnaît que si tous les jours il devait faire semblable gymnastique, il ne serait pas long à en claquer ! *Et bouis*, il a un trop gros ventre qui ne lui permet pas de monter et descendre de si nombreux escaliers.

Nous revenons à notre New Grand-Hotel, les vendeurs de tous les magasins qui bordent le petit passage qui y conduit nous font leur bouche en cœur et leur plus gracieux sourire pour que nous allions les voir. Thalamas a son idée, il nous empoigne par le bras pour dérober à la vue de ces audacieux marchands qui probablement ne lui donnent pas de commission sur les achats – il a des marchands à lui – il nous promet de nous y conduire un autre jour. Ce sera, dit-il, bien meilleur et meilleur marché, quel brave homme et comme il tient bien ses intérêts !

¹⁸⁴ Il faut remettre dans l'ordre : il y eut d'abord l'entrée à Jérusalem (fêtée le dimanche des Rameaux qui commence la Semaine Sainte), puis le lavement des pieds et la Cène (que l'on célèbre le Jeudi Saint). Jésus et ses disciples n'étaient pas dans une grotte mais dans une pièce en hauteur pour célébrer la Pâque juive (Luc, 22, 7-13). Mais à l'époque de Parnod la tradition voulait que cette grotte commémore le lieu de l'arrestation de Jésus.

¹⁸⁵ Aujourd'hui on parlerait plutôt de confessions différentes.

¹⁸⁶ Selon des écrits apocryphes comme celui du Pseudo-Jean (IV^e ou V^e siècle) sur la dormition de Marie, elle aurait été enterrée dans le jardin de Gethsémani, à Jérusalem, d'où l'église en question.

Jeudi 5 mars

Il fait un froid de tous les diables, quelle différence de température avec le Soudan ! Jérusalem se trouve à 570 m d'altitude et sa situation sur un plateau fait que le vent y souffle assez souvent en hiver. Il fait à peine 6° dans ma chambrette où il y a un petit poêle de mansarde que je réveille en y brûlant tous les vieux catalogues et papiers que j'ai sous la main. En deux minutes il ronfle à tout brûler et trois minutes après il meurt – j'ai vu le feu, cela me suffit !

La journée est chargée en programme ! Thalamas est emmitoufflé d'un châle qui lui couvre complètement son fez et on ne lui voit qu'un œil. A huit heures et demie nous sommes en voiture et nous arrivons aux tombeaux des Rois de Judée. Nous entrons dans la nécropole construite en l'an 44 de notre ère. Un escalier monumental de vingt-sept marches nous conduit dans un souterrain obscur où à l'aide de bougies nous visitons tous les tombeaux vides des rois de Judée ont Thalamas nous fait l'énumération. Nous nous retrouvons comme sous les Pyramides d'Egypte avec ces couloirs, ces chambres séparées contenant toutes plusieurs caveaux. C'est monstrueux comme construction mais cela n'a d'intéressant que le souvenir.

Nous commençons la journée et nous avons déjà les jambes cassées, ces nombreux escaliers et couloirs nous ont donné de suite le coup du lapin, comme on dit – enfin on se reposera en voiture !

Le mont des Oliviers

Nous admirons la vue de Jérusalem toute ensoleillée, nous prenons une route qui nous conduit au sommet du mont des Oliviers qui fait face comme on le sait à Jérusalem. C'est la vallée de Josaphat qui les sépare où coule le torrent du Cédron. Le mont des Oliviers est un peu plus élevé que Jérusalem puisqu'il a 818 m d'altitude. Nous laissons au bas la route de Béthanie et celle du jardin de Gethsémani qui se trouve à mi-côte. Nous arrivons à l'église russe qui le domine par son superbe clocher et dont madame Bellanger tient à faire l'ascension – elle a des jambes plus solides que les nôtres ! Avec le colonel nous entrons dans l'église en ce moment en prière, et nous remarquons extérieurement à droite de son entrée une petite grille ronde qui garantit une pierre de cinquante centimètres carrés carrée, usée par le temps, et qui marque la place où se trouvaient les apôtres au moment de l'ascension du Christ. Comme il paraît que les Russes ne possèdent aucun souvenir de l'Histoire Sainte, ils ont inventé cette dernière légende et Thalamas nous confirme qu'elle est fautive !



Photo 158 : Clocher du monastère (russe) de l'Ascension

Nous visitons ensuite plusieurs établissements catholiques : tous méritent une visite car la réception qui nous est faite est des plus aimables. Chacun de ces établissements a une histoire à raconter, un endroit à faire visiter témoignant d'un fait relatif à la vie du Christ. Plusieurs ont affiché la généalogie des propriétaires successifs de ces lieux sacrés pour appuyer la véracité de leurs histoires. C'est ainsi que nous visitons un couvent de Carmélites et l'église du Pater Noster.

Cette dernière est très curieuse, car pour y parvenir on traverse une espèce de cloître formé de quatre galeries en arcades. Ces galeries sont ornées de vingt-huit colonnes entre lesquelles on peut lire en trente-cinq langues différentes le Pater écrit sur émail sur autant de panneaux. Par curiosité j'ai copié les noms des différentes langues de ce pater universel, les voici par ordre des panneaux qui se suivent : turc, anglais, allemand, moscovite, danois, slave, norvégien, grec, syriaque, chaldéen, latin, polonais, espagnol, portugais, géorgien, italien, français, samaritain, suédois, breton, hongrois, flamand, provençal, sanscrit, chinois, éthiopien, copte, bohémien, kurde, hébreu, arménien, arabe, basque. Ces panneaux ont deux mètres de hauteur, les lettres y sont très grosses de sorte qu'on peut lire le pater dans toutes les langues et sans avoir besoin de lunettes !



Photo 159 : Pater en français



Photo 160 : Pater en grec

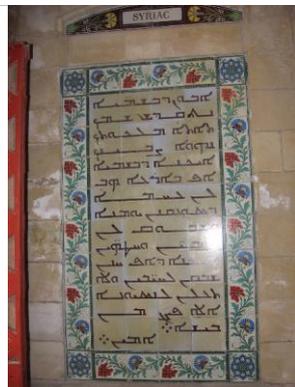


Photo 161 : Pater en syriaque

Nous arrivons au sommet de la deuxième éminence du mont des Oliviers, celle où eut lieu l'ascension de Notre Seigneur. Le mont des Oliviers, tout en présentant de loin une colline régulière, forme à son sommet trois éminences distinctes, mais rapprochées : celle placée au nord est la plus haute et se nomme Viri Galibori, on la laisse à droite pour arriver à celle du centre (808 m) qui est le lieu traditionnel de l'ascension de Notre Seigneur, celle du sud ne porte pas de nom, paraît-il, et renferme le tombeau des prophètes.

Nous arrivons dans une cour au milieu de laquelle s'élève une petite chapelle minuscule surmontée d'un dôme. C'est là que Notre Seigneur monta au ciel. A l'intérieur on remarque un rocher où sont restées les empreintes des pieds du Christ, le pied gauche y est encore très visible. Un petit autel se trouve à côté de la pierre sacrée. Une gardienne nous suit pas à pas, car il n'est pas rare que les touristes en ce lieu béni s'approprient de la terre de l'Annonciation.



Photo 162 : Eglise de l'Ascension

Thalamos se distingue encore cette fois-ci pour nous obtenir de la fameuse terre, car nous avons comploté d'en remplir notre panier d'oranges maintenant épuisées. Il ne trouve rien de mieux que de promettre à la gardienne un bon bakchich si pour madame Bellanger elle pouvait lui obtenir quelques branches d'un olivier que nous avons remarqué en entrant. Son stratagème réussit à merveille, car la brave femme disparut pendant cinq minutes à peine et revint avec trois petites branches d'olivier. Nous n'avons pas perdu notre temps, je l'assure, et nous cachant derrière la chapelle pour qu'elle ne nous voie pas, nous nous sommes mis à l'œuvre à coups d'ongles d'abord et à l'aide d'un couvercle de boîte de cirage tombé là comme par miracle ensuite qui nous a permis de remplir vivement notre panier. C'est donc encore de la terre volée, comme nous l'avons fait pour le véritable olivier du Christ. Je doute qu'elle nous porte bonheur, mais puisqu'il n'y a pas de moyen de faire autrement nous serons je pense certainement pardonnés ! Ce lieu de l'Ascension du Christ est des plus simples, nous sommes étonnés de ne pas y voir plus de chapelles ou monuments luxueux quelconques, ni d'y rencontrer plus de visiteurs. Nous étions tout seuls dans cette petite cour verdoyante fermée par une simple grille blanche, au milieu de laquelle s'élève la toute petite chapelle de six mètres cinquante de diamètre seulement recouverte d'un dôme peu élevé. On dirait absolument ce que l'on appelle un marabout, endroit sacré où les mahométans enterrent leurs prêtres¹⁸⁷. En résumé, c'est bien triste et l'on est étonné de cela, on voit bien que ce sont les musulmans qui en sont les propriétaires¹⁸⁸.

Le panorama sur Jérusalem est de toute beauté et nous en tirons quelques photos. Nous rentrons déjeuner et à deux heures nous continuons notre excursion mais cette fois à pied. C'est la visite du Saint-Sépulcre que nous avons faite sommairement le soir de notre arrivée et par laquelle nous allons commencer.

L'église du Saint-Sépulcre

Après les petites rues tortueuses et sales nous descendons quelques marches en arrivant à la cour qui précède l'entrée du Saint-Sépulcre, cour entourée de hauts murs ou de maisons d'habitation. J'ai dit que cette entrée est, comme tout le reste,

¹⁸⁷ Un marabout désigne le tombeau à coupole de la personne vénérée.

¹⁸⁸ Cette église est un édifice qui faisait partie d'un complexe plus vaste comprenant une église et un monastère chrétiens à l'époque des croisades et qui aujourd'hui est intégré à la « Mosquée de l'Ascension », construite au sommet du Mont des Oliviers en mémoire de l'Ascension de Jésus que les musulmans considèrent comme un prophète. Bien que toujours administrée par les musulmans, cette mosquée est actuellement ouverte aux visiteurs de toutes les confessions, pour une somme modique. C'est la seule mosquée au monde où a lieu chaque année, la pratique de l'Eucharistie à l'occasion de la fête de l'Ascension.

fort simple. On se figure entrer sous le portail d'une église de campagne, il est placé sur le côté de la cour. On ne voit aucune façade d'église, un grand mur droit sur lequel est bâtie une terrasse, quelques marches au milieu donnant accès à une petite porte fermée et sur le côté le portail en question. Au milieu de la cour des vendeurs étalent sur le dallage en pierre leurs menus objets de piété qui sont alignés sur trois rangées.



Photo 163 : Entrée principale de l'église du Saint-Sépulcre

Nous entrons et Thalamas commence ses explications. Devant nous à quelques mètres de l'entrée se trouve la Pierre de l'Onction, pierre rouge polie placée presque au niveau du sol ayant la grandeur et l'aspect d'une pierre tombale. Cette dalle recouvre le rocher sur lequel fut placé le corps inanimé du Christ lorsqu'il fut sommairement embaumé et oint de parfums par Nicodème avant d'être mis au tombeau situé à vingt mètres de là. Tout autour de cette pierre sont suspendues quantité de lanternes de plusieurs couleurs entretenues par les propriétaires (latins, grecs et arméniens schismatiques¹⁸⁹). Chaque propriétaire entretient les lanternes et lorsque l'une d'elles s'éteint il est interdit aux autres de la rallumer !



Photo 164 : La Pierre de l'Onction surmontée d'une plaque de marbre

Un peu plus à gauche à douze mètres de la Pierre de l'Onction se trouve la Place des Saintes Femmes que j'ai déjà décrite : on y voit une pierre circulaire surmontée d'une cage en fer où les trois Marie assistaient à la mort du Christ. De

¹⁸⁹ L'église apostolique arménienne est une église orientale qui ne reconnaît que les trois premiers conciles (Nicée, Constantinople, Ephèse) et refuse celui de Chalcédoine où a été affirmée la double nature, humaine et divine, du Christ. L'église arménienne, comme les églises syriaque orientale, copte et guèze, ne reconnaît que la nature uniquement divine du Christ (monophysisme ou miaphysisme).

là on pénètre dans la rotonde centrale. Elle a dix-neuf mètres de diamètre et est entourée de dix-huit piliers. Au-dessus de ces piliers sont étagées deux galeries où peuvent se mettre les spectateurs les jours de fête. Entre les piliers s'ouvrent différentes chapelles dont les principales appartiennent aux Grecs, Arméniens et Latins.

Au centre de la rotonde est l'édicule de forme rectangulaire de huit mètres de long sur cinq mètres de large et autant de haut qui a été érigé par les Grecs en 1810 et qui recouvre le Saint-Sépulcre. J'ai décrit sommairement le Saint-Sépulcre et je dirai simplement que tout y est petit, qu'on y remarque aucune splendeur ou richesse, qu'il appartient en même temps aux Grecs, Arméniens, Latins qui y entretiennent tout autour leurs lanternes comme à la Pierre de l'Onction. Il y a encore des chapelles autres que les trois que j'ai énumérées.

Nous visitons aussi la chapelle de Sainte-Marie-Madeleine marquant l'endroit où cette dernière rencontra le Christ lorsqu'il fut ressuscité, et sans le reconnaître le prit pour le jardinier.

Nous visitons encore l'autel de l'apparition de Jésus à sa mère, tenu par les religieux franciscains, toujours petit et d'une extrême simplicité. C'est là où se trouve la colonne de la Flagellation masquée par l'autel, mais qu'on nous a fait toucher au moyen d'un bâton passé par un petit trou fait exprès. On ne voit pas la colonne, on n'en perçoit que le bruit fait avec le bout de bois ! Et ce n'est qu'un morceau de la colonne où fut flagellé le Christ dans le prétoire de Pilate situé dans un autre endroit que nous visiterons. Ce morceau de colonne est un porphyre de soixante-quinze centimètres de hauteur. On nous dit que le mercredi de la Semaine Sainte les fidèles peuvent baiser la relique sacrée. On ouvre pour cela une petite grille, mais que nous n'avons pas vue non plus. Toujours dans l'église du Saint-Sépulcre, nous allons, nous venons, nous passons dans des couloirs sombres, nous montons, nous descendons dans des souterrains, cela n'en finit plus ! Je remarque en somme que cette église cosmopolite renferme presque toute l'histoire du Christ : elle s'est passée sur cette colline (le Calvaire ou Golgotha) dont nous aurions préféré voir l'ensemble tel qu'il était en ce temps-là, car nous ne voyons que des murs ou des couloirs qui la recouvrent complètement. C'est ainsi que nous arrivons au couvent des frères franciscains, étroit et malsain, enclavé dans de très hauts murs noircis par le temps. Ces pauvres pères n'ont qu'une petite terrasse d'où ils peuvent prendre l'air en n'ayant d'autre vue que le firmament.



Nous passons ensuite dans une salle étroite et longue appelée Sacristie de Terre Sainte. Nous y voyons l'épée et les éperons de Godefroy de Bouillon.

Photo 165 : Croix pectorale, épée et éperons de G de Bouillon exposés dans la sacristie de l'église du Saint-Sépulcre

Ce sont également des pères franciscains qui en sont les propriétaires. Madame Bellanger cause avec l'un d'eux en flamand, car c'est un Hollandais. Et il se trouve très heureux de parler cette langue dont il n'a pas souvent l'occasion. Nous profitons de cette connaissance pour lui demander de bénir tous les souvenirs que nous avons achetés, ce qu'il fait

avec grand plaisir. Nous vidons nos poches qui en sont pleines et nous en faisons un petit tas. Le Père le couvre d'un des pans de son étole pendant cinq minutes, dit quelques prières et y donne sa bénédiction finale. Madame Bellanger se propose

de plus de porter tous ces souvenirs sur le Sépulcre du Christ pour que la bénédiction en soit plus complète.

Nous passons sous les Arceaux de la Vierge dont il ne reste que quelques débris. Thalamos suffoque, il manque d'air mais nous lui conseillons de marcher moins vite et de mettre moins d'emportement dans ses explications. Comme il fait presque noir, nous ne nous apercevons pas qu'il est tout rouge et qu'il frise une apoplexie – il nous le fait lui-même remarquer en allumant une suédoise¹⁹⁰ qu'il promène devant sa grosse figure. Pourquoi ne nous l'a-t-il pas dit plus tôt et pourquoi met-il tant d'entrain à nous épater ? Puisque nous y sommes tellement que nous n'avons pas proféré un seul mot pendant toute cette longue visite, et il paraît que ce n'est pas fini, nous dit Thalamos, nous n'en sommes qu'à la moitié ! Nous le supplions aussitôt de faire un entracte de quelques minutes et nous nous appuyons le long des colonnes qui sont heureusement là pour nous recevoir. Reprenant notre véritable course nous arrivons à une très moderne chapelle divisée en deux compartiments absolument obscurs, c'est la Prison du Christ. Nous entrons dans le réduit où il fut enfermé, on peut à peine y passer et y contenir, l'air n'y vient que par une lucarne garnie de barreaux.

Nous longeons ensuite un couloir encore plus obscur (on allume un rat de cave) c'est le Déambulatoire construit par les Croisés. Nous remarquons à la lueur du faible lumignon trois coffres dans le mur appelés chapelles et dont il ne reste que la place, car il n'y existe aucune garniture ni décoration. Nous passons ensuite devant la chapelle de Saint-Longin, le soldat qui de sa lance ouvrit le côté du Sauveur mort sur la croix, puis dans celle de la Division des Vêtements où les soldats se sont partagés ses vêtements et ont tiré au sort sa tunique.

Nous descendons encore vingt-neuf marches pour arriver dans l'église de la Sainte-Croix ou de Sainte-Hélène, où l'on vénérât la Croix du Christ, puis descendant encore trois marches nous arrivons dans une grotte taillée dans le rocher – c'est la chapelle de l'Invention¹⁹¹ de la Sainte-Croix – c'est là que l'on retrouve la croix authentique ainsi que les instruments qui ont servi au supplice : la lance, l'éponge, la couronne d'épines, etc.

Nous remontons et reprenant le fameux couloir sombre déambulatoire, nous passons devant un autel appartenant aux Grecs et appelé Chapelle du Couronnement d'Épines : c'est là que le Sauveur couronné d'épines, couvert d'un lambeau d'étoffe rouge et un roseau à la main, fut tourné en dérision par la cohorte et poussé au prétoire de Pilate. Si, de ce point, l'on veut suivre l'itinéraire parcouru par le Christ, nous remarquons que nous nous trouvons bien au pied de la colline du Calvaire, et qu'en effet le prétoire de Pilate que nous visiterons demain en suivant la Voie Douloureuse¹⁹², c'est à dire les quatorze stations qu'il a gravies, est bien le point de départ de cette courte mais rapide ascension. Je crois bien faire d'insister sur ce détail, car il est impossible, lorsqu'on est dans l'église du Saint-Sépulcre, de se rendre compte comment le Christ a été obligé de gravir la colline pour arriver au Calvaire.

Remontant donc dans l'église du Saint-Sépulcre, nous gravissons un escalier étroit et rapide d'une trentaine de marches et nous arrivons au lieu du supplice de Notre Seigneur. Il se divise en deux nefs : celle de droite où Jésus fut cloué sur la Croix

¹⁹⁰ Allumette de sûreté qui ne s'enflamme qu'à l'aide d'un frottoir spécial, selon un procédé mis au point par des Suédois au XIX^e.

¹⁹¹ Invention dans le sens de découverte.

¹⁹² La Via Dolorosa est une rue de la vieille ville de Jérusalem, d'une longueur de 500 m, marquée par neuf des quatorze stations du Chemin de Croix, les cinq dernières étant à l'intérieur de l'église du Saint-Sépulcre. Ce parcours tire son origine d'une procession organisée par les Franciscains au XIV^e siècle. L'emplacement des quatorze stations n'a aucune validité historique et est symbolique. Seules deux sont relatées dans les évangiles (la rencontre avec Simon de Cyrène et avec le groupe de femmes pieuses de Jérusalem), les autres provenant de traditions ultérieures.

appartient aux Latins¹⁹³, celle de gauche où la Croix fut dressée et où il expira appartient aux Grecs¹⁹⁴. Entre ces deux nef, au milieu se trouve l'autel du Stabat Mater, où se tenait la Mère du Christ pendant le supplice, il appartient aux Latins. On est réellement surpris en remarquant ces trois autels qui sont on ne peut plus simples comparativement à ceux que l'on rencontre dans les églises catholiques qu'on dirait des autels de campagne.

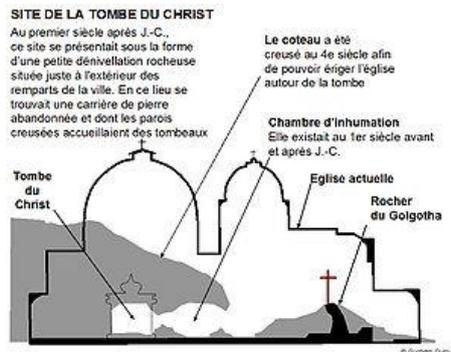


Photo 166 : Position de la tombe du Christ et du Golgotha au sein de l'église

A l'endroit où fut plantée la Croix il existe une ouverture ronde grande comme une soucoupe, ouverture sertie d'argent et par laquelle on peut passer la main pour toucher le rocher du Golgotha entrouvert. A droite et à gauche de cette place mémorable, à un mètre soixante de distance de la Croix du Christ sont élevés des disques en marbre noir qui indiquent la place des croix des deux larrons crucifiés à ses côtés¹⁹⁵. Celle du bon larron est à droite. Près de la Croix du Christ se trouve la fissure du rocher qui s'ouvrit à l'instant de sa mort, on peut également y passer la main : c'est une crevasse de quelques centimètres de large et probablement très longue mais qui se trouve recouverte par le dallage de l'autel. En résumé, nous nous attendions à voir à cette place sacrée beaucoup plus de richesses et de goût surtout, c'est réellement étonnant ! De plus il y fait très sombre et c'est à peine si l'on peut y voir quelque chose.

¹⁹³ Cet autel de la Crucifixion est associé à la station XI de la Via Dolorosa.

¹⁹⁴ Cet autel du Calvaire est associé à la station XII de la Via Dolorosa

¹⁹⁵ Luc, 23, 39-43. La tradition, depuis l'évangile apocryphe de Nicodème du IV^e siècle, donne le nom de Dismas ou Desmas au bon larron et de Gesmas ou Gestas au mauvais larron.



Photo 167 : La crevasse du rocher dans la chapelle du Golgotha

Après être redescendus, nous pensions avoir terminé notre visite et nous nous disposions à sortir quand Thalamas, mettant le doigt devant sa bouche pour se donner un air grave, nous retint par le bras et nous dirigea encore dans le couloir très sombre ! Nous voulions prendre l'air, mais pour lui éviter une syncope, car il semblait se fâcher, nous obéîmes en lui demandant ce qu'il restait encore à voir. Mais, nous dit-il, c'est le plus curieux de tout, car nous allons voir le lieu où fut enterré Adam le premier homme !

Quelle coïncidence ! Le lieu où fut crucifié le Christ se trouve exactement au-dessus du rocher qui s'est entrouvert pendant le supplice et sous lequel repose Adam ! Thalamas nous dit même que, lorsque le soldat a transpercé le côté du Christ pour voir s'il était bien mort, une goutte de son sang traversa juste le rocher entrouvert et tomba sur le crâne d'Adam qui se trouvait au-dessous. Voilà la légende telle qu'elle est racontée et écrite dans les livres saints et même le guide Baedeker¹⁹⁶. Des missionnaires auxquels je me suis adressé pour avoir une plus ample explication m'ont répondu en effet que c'était une coïncidence mais voulue de Dieu qui a fait remarquer ainsi que le Fils de l'Homme est mort pour racheter le péché du premier homme. Je crois que ces légendes surpassent l'imagination et que nous devons nous confiner dans le mystère ! D'après moi, je crois que le crâne d'Adam seul se sera arrêté là dans une anfractuosité du rocher au moment du Déluge puisque d'autres assurent qu'il n'a pas été enterré à cet endroit, mystère !

Nous sommes exténués, nous n'en pouvons plus, Thalamas est dans les mêmes conditions, mais malgré cela il tient à nous faire visiter les petites rues étroites qui contournent le Saint-Sépulcre. Il a encore une fois son idée et nous le voyons venir, il veut certainement nous conduire dans ses magasins. Ce n'est pas le jour, mon vieux Thalamas, il ne nous reste plus de salive pour pouvoir marchander, tout ce que nous pouvons faire, c'est de rentrer tranquillement à pied et sans nous faire porter. Nous nous intéressons beaucoup dans ces petites rues qui nous rappellent celles du Caire avec leurs marchands et artisans de toutes sortes.

Demain, puisque nous allons au mont Sion, nous irons voir le Père Filhard auquel j'avais promis ma visite dans les premiers jours de mars. On se rappelle que c'est ce jeune Père âgé de trente ans seulement, natif d'Alsace, avec lequel j'avais fait connaissance sur le *Portugal* aussitôt son départ il y a deux mois et demi. Nous étions devenus de suite des amis, c'est au moment où notre bateau allait à la

¹⁹⁶ La chapelle d'Adam qui est créée artificiellement après l'invasion des Perses en 614 et qui appartient actuellement aux Grecs orthodoxes, expose derrière une vitrine le rocher d'Adam. Selon une tradition légendaire qui apparaît dans les Catéchèses de Cyrille de Jérusalem en 79, Adam aurait été enterré dans cette chapelle et rappelé à la vie par le sang de Jésus qui aurait coulé sur sa tête par la fissure du rocher du Calvaire situé au-dessus dans la chapelle du Golgotha.

dérive et par une tempête terrible que nous avons presque tiré des plans pour nous sauver à la nage !

Un bon dîner arrosé du bon vin de Palestine nous fait oublier nos fatigues, demain il n'y paraîtra plus. Thalamas, tous les soirs, vient nous dire : *Au revoir !* et nous indique en même temps le programme du lendemain. Il est contrarié de ce que nous n'avons pas voulu aller dans ses magasins. Comme il y a un vendeur autorisé dans le salon de l'hôtel qui étale après chaque repas ses bibelots sur la grande table, il nous recommande encore à l'oreille de ne rien lui acheter - *c'est mauvais et beaucoup trop cher !* Pauvre Thalamas, comme il se fait de la bile !

Vendredi 6 mars

La voiture est prête, nous aussi. Thalamas voit qu'il a affaire à des militaires car jamais nous ne le faisons attendre, aussi ne manque-t-il pas de nous servir du *mon Colonel, mon Capitaine* chaque fois qu'il en a l'occasion - il n'oublie pas non plus *madame la Colonelle !* C'est une pommade qui fera, d'après lui, augmenter son pourboire final - ce qu'il est intelligent ! Il tient aussi à se renseigner sur la valeur de ses clients, car ayant remarqué à ma boutonnière ma petite rosette multicolore¹⁹⁷, il a pris à part le colonel en lui disant : *Le capitane doit être comte probablement puisqu'il a une décoration à la boutonnière ?* - *Pas du tout*, lui répondit-il, *en France presque tout le monde en a autant et on n'y fait pas attention.* Cette réponse n'a pas paru lui suffire, car un peu plus tard il a fait la même question à madame Bellanger qui lui a répondu : *Il n'y a pas qu'en France, c'est la même chose en Belgique !* Thalamas n'a pas insisté, mais il est resté perplexe et incrédule, car de temps en temps il se risque à m'appeler monsieur le Comte ! *Aurai-je une tête de comte par hasard ?* lui ai-je demandé. *Cela me suffit d'être capitaine et de Territoriale encore, je vous défends de m'appeler Comte, monsieur Thalamas, ou vous n'aurez pas de pourboire.* C'est fini, il m'a demandé pardon en m'embrassant la main. *Vous n'êtes pas fâché, Capitaine !* Quel type ! Il aura été le clown de notre voyage, on pourrait presque dire le clou, car il est réellement extraordinaire !

La voiture nous emporte au couvent Saint-Jacques, c'est là où Saint Jacques fut décapité. Nous visitons un couvent arménien habité par de pauvres malheureux, nous passons à la citadelle turque appelée Tour de David : c'est une immense tour carrée et très ancienne puisqu'elle fut occupée par les Perses en 614 et qui domine Jérusalem.



Photo 168 : La Tour de David et les fortifications

¹⁹⁷ Pamond a été promu officier dans l'ordre du Nichan Iftikhar (Tunisie) en mai 1909, il porte donc la rosette multicolore (cf. préface, photo n°5).

J'abrège en indiquant simplement la visite de plusieurs églises toutes intéressantes dans leur genre : l'église des Trois Marie, l'église de Saint-Jacques-le-Majeur, la Chapelle des Anges, etc. Nous arrivons aux ruines d'une ancienne basilique, dont nous voyons encore les colonnades et quelques salles : c'est le Saint-Cénacle où eut lieu la mémorable Sainte-Cène de Jésus-Christ. C'est une belle salle de 126 m² et pouvant bien contenir cent-vingt personnes. Comme elle est la propriété des musulmans, il est interdit de s'y agenouiller pour prier ou d'y rester trop longtemps. Plusieurs parties de la basilique qui sont encore conservées ne peuvent être visitées par les chrétiens, par exemple la salle où eut lieu le Lavement des pieds. C'est là où Jésus lava les pieds de ses apôtres pour les préparer aux mystères qui les attendaient : c'est au saint-Cénacle que Jésus institua la sainte-Eucharistie et le Sacerdoce, c'est là aussi qu'il prédit la trahison de Judas et le triple reniement de Pierre.



Photo 169 : Le Cénacle aujourd'hui

Nous sommes sur le mont Sion, autre petite colline faisant face à Jérusalem et au mont des Oliviers, la route n'y est pas merveilleuse et les chevaux qui nous y conduisent sont rétifs. Thalamas, assis à côté du cocher dont il prend toute la place, fait des efforts d'équilibre pour ne pas dégringoler, il s'accroche où il peut et quelquefois à son chapeau. Je lui tourne le dos et m'abrite du vent derrière son opulente structure.

Le temps se gâte et la pluie commence à tomber. Les chevaux ne veulent plus avancer, sur le côté gauche s'ouvre le flanc abrupt de la colline, nous faisons le restant de la route à pied pendant quelques minutes pour arriver à l'Établissement Saint-Pierre magnifiquement situé. Je donne ma carte à un vieux gardien le priant de la remettre au Père Henri Filhard, et par un mot au crayon, j'ajoute *passager du Portugal*. Nous n'attendons pas longtemps dans le salon d'une merveilleuse tenue et d'une extrême simplicité. Le Père arrive avec la bonne figure rayonnante que je lui connaissais, je le présente à monsieur et madame Bellanger. Des liqueurs et des gâteaux arrivent. On trinque en se souvenant des moments d'anxiété sur le *Portugal*. On ne peut décrire la joie qu'eut ce cher Père Filhard en nous voyant, il regrettait seulement que nous ne soyons pas venus plus tôt pour qu'il nous pilote dans Jérusalem où il habite depuis quatorze ans. Il se propose de passer l'après-midi en notre compagnie, ce que nous acceptons avec grand plaisir. Nous faisons une courte visite de l'établissement, car c'est l'heure du déjeuner. Nous sommes présentés au Père Supérieur qui se montre très aimable à notre égard et qui permet à son subordonné de nous accompagner autant de fois que cela sera nécessaire. Nous nous attardons dans l'atelier des jeunes orphelins : tailleurs,

tapissiers, etc. déchets de la malheureuse guerre balkanique¹⁹⁸ ! Ces pauvres enfants ont tous bonne mine, parlent tous le français plus ou moins bien et ont l'air contents de leur sort. Le but de l'établissement de Sion est de recueillir des orphelins mahométans (il y en a une centaine), de les instruire dans la religion pour en faire des catholiques, mais surtout de leur apprendre le français pour les placer dans tous les postes administratifs de Palestine pour lutter contre l'influence allemande qui tend à s'étendre considérablement. C'est donc un établissement à mon avis plus patriotique que religieux. Il est regrettable que dans la séparation de l'Eglise et de l'Etat on n'ait pas fait une exception pour ces établissements, car il y en a plusieurs, qui n'ont plus d'autres ressources que ce que leur donnent les personnes charitables. Madame Bellanger qui ne recule jamais devant une bonne action achète un superbe tapis exécuté par les pauvres petits malheureux rescapés du hachis de la guerre ! Les Pères nous confirment que les Bulgares ont été des monstres : arrivant dans une maison, ils y mettaient le feu, tuaient le père, souillaient la mère devant ses enfants pour la tuer ensuite, puis massacraient les pauvres petits qui ne pouvaient se sauver.

Nous rentrons déjeuner, Thalamas boude, car il a l'air jaloux du Père Filhard qui va dorénavant nous accompagner – peut-être pense-t-il que ce bénédictin va lui faire rater ses magasins ? Car c'est ce soir que nous avons promis de nous y rendre. Le Père est au rendez-vous et vient nous prendre à l'hôtel, nous aurons à faire nos promenades à pied dans les petites rues de Jérusalem pour nous rendre au commencement de la Voie Douloureuse et visiter ensuite le quartier juif. Le temps est très mauvais, ce n'est pas de chance ! Il fait froid et il pleut à verse par intermittence, ce sont bien les giboulées. Le Père se charge de tous les appareils photographiques, manteaux, parapluies, il veut tout porter malgré nous.

La Via Dolorosa

Nous arrivons aux ruines de l'ancienne forteresse Antonia où commence la Voie Douloureuse ou Chemin de la Croix. Nous ne manquons pas d'explications et de renseignements. A toutes nos demandes, le Père répond avec facilité, ses réponses sont on ne peut plus intéressantes surtout qu'il est toujours animé d'un entrain et d'une jovialité extraordinaires. Il nous explique toutes les stations du Christ qui sont marquées par une plaque en chiffres romains donnant presque toutes sur une maison habitée ou un couvent. Je ne m'étendrai pas sur ces stations connues de tous, je signalerai simplement que nous gravissons toujours de petites rues étroites et sales et dont le ruban ne fait que 500 mètres. C'est le chemin qu'a parcouru le Christ depuis le prétoire de Pilate jusqu'au sommet du Golgotha.

La sixième station nous a intéressés puisqu'elle appartient aux Latins et que nous avons pu nous y arrêter. Nous entrons par la petite porte d'une maison banale et nous nous trouvons dans une chambre de cinq mètres sur trois dans laquelle sont disposés deux personnages en cire ou en staff représentant le Christ à genoux portant sa croix et Sainte Véronique tenant le fameux linge mouillé qui devait lui rafraîchir la face ensanglantée. Cette scène à l'instar du Musée Grévin est odieuse, elle n'inspire que l'hilarité, car les personnages sont grotesques, habillés comme des mannequins disproportionnés et l'ensemble ne dénote aucun goût artistique. Je m'étonne qu'aux mains des Latins, ces derniers n'ont pas cherché à représenter quelque chose de mieux¹⁹⁹. Une sœur de Charité est là et distribue quelques petites images de la Sainte-Face et reçoit les aumônes. Je signale au Père avec lequel je ne me gêne pas, que je suis bien surpris d'une telle représentation !

¹⁹⁸ Cf. note 14, page 16

¹⁹⁹ La chapelle a été restaurée en 1953 (cf. photo) et on n'y trouve plus que des icônes de la Sainte-Face.

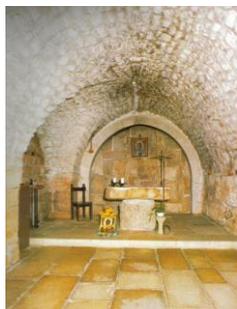


Photo 170 : Sixième station, l'église Sainte-Véronique, aujourd'hui

Arrivés à la neuvième station où Jésus tomba pour la troisième fois, nous nous trouvons devant un couvent copte égyptien. Nous entrons à nouveau dans le Saint-Sépulcre où les cinq autres stations sont marquées dans les chapelles que nous avons déjà visitées. Le Père tient à ce que nous suivions ces explications jusqu'au bout, en conséquence nous recommençons la visite du Saint-Sépulcre entièrement, au détriment de nos pauvres jambes qui n'en peuvent plus.

La pluie tombe toujours, nous sommes crottés et trempés comme des barbets²⁰⁰, nous descendons des petites rues épouvantables craignant à chaque moment de glisser et de nous rompre le cou.

Le Mur des Lamentations ou Mur Occidental

Nous arrivons au quartier juif dont toutes les maisons portent comme signal une barre, une étoile ou une devanture bleues. Nous arrivons au Mur des Lamentations des Juifs, c'est une particularité et une des curiosités typiques de Jérusalem. Ce mur qui n'est autre que le soutènement du Temple de Salomon construit au-dessus d'une longueur de quarante-huit mètres sur dix-huit de haut. Il est formé d'immenses blocs de pierre. Il est certain que les Juifs viennent depuis les temps les plus reculés pleurer ici sur la ruine de Jérusalem, car ces pierres sont usées et polies par les mains des fidèles qui y sont alignés et qui se lamentent tout haut devant elles. Entre ces pierres ils laissent leurs livres²⁰¹ pour la prochaine visite. C'est un spectacle touchant de voir ces hommes et femmes pleurer et baiser le mur et entrer en conversation avec lui sans jamais en recevoir de réponse. Sous la pluie battante il y en avait bien une trentaine en ce moment et il y en a toujours.

²⁰⁰ Le barbet est un chien d'arrêt à longs poils frisés blancs ou noirs, spécialisé dans la chasse au marais, d'où l'expression m ouillé, crotté comme un barbet.

²⁰¹ Les Juifs insèrent en fait des feuillets, sur lesquels sont inscrits des vœux et des prières, dans les fentes du Mur.



Photo 171 : Homme priant au Mur Occidental

Nous voyons un vieux se disputer avec le mur, piétiner sur place en lui riboulant des yeux terribles, fermer les poings comme pour lui rentrer dedans, comme on dit. Le Père nous dit qu'il est en train de réclamer le Messie qu'il ne voit pas venir. Il lui dit : pourquoi ne viens-tu pas ? Tu nous abandonnes, tout va mal, il sera trop tard, les chrétiens prennent le dessus, dépêche-toi ! etc. etc. C'est bien amusant ! Et lorsqu'il fait beau, on voit souvent plus de deux-cents Juifs se lamenter devant cette haute muraille qu'ils ne peuvent jamais franchir, car le Temple de Salomon comme tous les autres monuments chrétiens ou musulmans leur sont absolument interdits. Ils ne peuvent également aller où ils veulent dans la ville et sont limités à leur quartier. Et il y en a 45.000 à Jérusalem contre 19.000 seulement de la population totale de 64.500. il faut voir ces types, cette misère, ces haillons, c'est indescriptible ! Par comparaison, je donne un tableau que le Père m'a remis et qui indique la population de Jérusalem par religions différentes. Les catholiques latins y sont en petite quantité. Les Français ne dépassent pas un millier.

Nous retournons à l'hôtel complètement trempés et gelés. Nous nous séchons aux poêles qui ronflent dans la grande salle, nous prenons un vin régénérateur avec le Père qui nous promet de nous accompagner après-demain à Bethléem.

Encore une journée bien employée ! Thalamas est furieux, nous ne sommes pas encore allés dans ses magasins ! Ce sera pour demain, il respire car le Père ne sera pas là !

Le patron de l'hôtel nous fait dire que le gouverneur de Jérusalem, ayant appris que deux officiers français étaient de passage, se tenait à notre disposition au cas où nous aurions besoin de lui et nous annonce que demain matin il nous fera accompagner par un de ses kaououas (soldats) pour visiter la mosquée musulmane d'Omar. Il paraît du reste que les étrangers sont toujours accompagnés par un soldat. En tous cas, nous constatons que le gouverneur a été bien renseigné !

Différentes religions à Jérusalem²⁰²

Ceux qui ne croient pas au Christ :

- Juifs :	45.000	
- Musulmans :	8.000	
- Russes schismatiques :	500	= 53.500

Ceux qui croient au Christ mais qui n'acceptent pas l'autorité du Pape :

- Grecs orthodoxes :	6.000	
- Arméniens :	950	
- Coptes égyptiens :	150	
- Abyssins :	100	
- Protestants (toutes nations) :	800	
- Syriens jacobites :	100	= 8.100

Ceux qui acceptent l'autorité du Pape :

- Catholiques latins (dont 1000 Français)	2.500	
- Grecs :	250	
- Syriens :	50	
- Arméniens :	50	
- Maronites :	200	= 3.050

Population totale de Jérusalem = 64.650

Samedi 7 mars

Le temps est affreux, il pleut à torrent et le vent souffle en tempête. Notre voiture nous attend pour nous conduire au Temple de Salomon et à la Mosquée d'Omar.

Ce matin la visite sera employée aux lieux sacrés mahométans. Nous ne faisons pas grand trajet en voiture, nous sommes vite arrivés. Après avoir contourné l'établissement de la colonie russe, nous pénétrons dans le Harem ou Enceinte sacrée. Nous avons devant nous l'Hôpital Sainte-Hélène, vaste bâtiment qui se distingue par trois portes en ogives ornées de riches stalactites imitées.

Nous sommes sur le mont Moriah où fut construit 966 ans avant Jésus-Christ le Temple de Salomon dont Hiram, roi de Tyr envoya les pierres, le bronze et le bois des cèdres du Liban. Cet al-Haram al-Charif²⁰³ est pour ainsi dire la partie la plus intéressante de Jérusalem. Les assises de ce temple dont il ne reste que quelques vestiges sont énormes puisqu'elles descendent de dix-huit mètres sur la partie basse de Jérusalem – c'est le long de ce mur que les Juifs font leurs lamentations. Ce vaste emplacement est couvert de nombreuses constructions ou palais encore bien conservés : au centre s'élève la mosquée d'Omar construite au sommet du mont Moriah.

Le Dôme du Rocher (la Mosquée d'Omar)

En pénétrant dans la mosquée, toujours en enfilant des babouches sur les souliers pour ne pas profaner le saint lieu, nous apercevons le sommet de la colline masqué

²⁰² En ce qui concerne les chiffres, la ville comptait 80.000 habitants du temps de Jésus. En 1916, on comptait effectivement 45.000 Juifs, 10.000 musulmans, 15.000 chrétiens, soit un total de 70.000 habitants. En 1947, il y avait 205.000 habitants dont 100.000 Juifs (49 %) et 105.000 Arabes et autres (51 %) dans le territoire incluant Jérusalem et les villes et villages proches. La ville comptait 865.000 habitants en 2015.

²⁰³ En arabe, le Noble Sanctuaire, c'est le nom de l'Esplanade des Mosquées.

par les constructions et la grille en bois qui l'entoure. C'est un immense rocher arrondi sur lequel eut lieu le sacrifice d'Abraham.



Photo 172 : Le Dôme du Rocher (appelé à tort Mosquée d'Omar) en 1913

Notre soldat nous accompagne partout, Thalamas aussi, il relève ses jupes pour traverser les cours, car la pluie ne cesse de tomber à torrent. La mosquée d'Omar est intéressante mais ressemble à toutes les mosquées que nous avons vues en Egypte. Les tapis et vitraux y sont particulièrement remarquables. Le calife Omar trouva l'emplacement du Temple couvert d'immondices que les chrétiens y avaient amoncelées par mépris des Juifs et y fit construire cette mosquée qui reste encore pour les musulmans le lieu le plus saint après la Mecque²⁰⁴.

Depuis les temps les plus reculés les temples se sont succédés sur le Haram, ils furent violés, détruits et incendiés. Dans la partie sud de cette immense esplanade ce ne sont que des constructions anciennes sur lesquelles ont été faites des substructions. C'est ainsi que nous remarquons des assises antiques appelées *Ecuries de Salomon*. Au temps des Croisades, les rois latins et les Templiers y eurent leurs écuries : on voit encore aux coins des piliers les trous des anneaux auxquels ils attachaient leurs chevaux. Beaucoup de croisés y furent enterrés. Ces écuries de Salomon sont d'une grandeur immense, car on y compte treize galeries parallèles ayant 83 mètres de longueur et formant ensemble une largeur de 60 mètres, soutenues par 88 énormes piliers. Le tout est bien conservé et solide, le sol est parfaitement sablé et on ne comprend pas que ces vastes galeries bien éclairées, quoiqu'en contrebas de quatre mètres, ne soient pas employées. Il est vrai que les seules troupes qui sont à Jérusalem sont casernées dans la Tour de David, en cas de guerre ou dans tout autre cas où l'on pourrait utiliser ce vaste sous-sol, on peut estimer pouvoir y loger au moins 5.000 hommes – et il existe encore trois autres galeries analogues.

²⁰⁴ En fait le troisième lieu saint musulman après La Mecque et Médine.



Photo 173 : Les Ecuries de Salomon

En sortant de la mosquée, le gardien nous appelle pour nous faire voir la pierre de Satan encastrée dans le sol et pas plus grande qu'une chaufferette soigneusement encadrée de cuivre bien astiqué. Cette pierre est garnie de clous que le Diable y a plantés ! Il y en a une vingtaine, chaque année on en arrache un. Il suffit, nous explique le gardien, de mettre un bakchich sur cette pierre pour être certain de monter au Ciel ! C'est Thalamas qui nous fait cette traduction d'un air absolument persuasif et qui nous conseille d'y déposer quelque menue monnaie – comme je tiens à monter au Ciel j'y vais de mes quatre sous. Le colonel et sa dame ne se laissent pas tenter. J'avais cru que mes quatre sous passeraient au compte de l'entretien de la mosquée, pas du tout, le gardien les mit dans sa poche ! Je parie qu'il partage avec Thalamas !

Toujours sous une pluie battante, nous passons devant la mosquée Al-Aqsa puis devant la Porte Dorée où le dimanche des Rameaux les Croisés, descendant en procession du mont des Oliviers, passaient avec le peuple qui portait des palmes pour commémorer l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Si le temps n'était pas aussi mauvais, nous pourrions de là admirer le panorama splendide du mont des Oliviers que nous avons devant nous. Nous y distinguons facilement cependant le jardin de Gethsémani et les quatre tombes d'Absalom, Saint-Jacques, Zacharie et Josaphat.

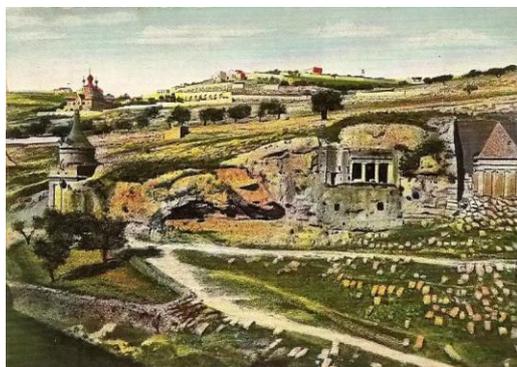


Photo 174 : Vallée de Josaphat (ancienne carte postale de Fr Vester), tombeau d'Absalom à gauche, puis celui de St Jacques (colonnades) et de Zacharie à droite.

La vallée de Josaphat s'étale devant nous, mais nous ne pouvons y distinguer les sépultures des Juifs qui ont été expédiés de tous les coins du globe et qu'on nous fait remarquer. Il paraît que pour les Juifs c'est un luxe de se faire enterrer dans la vallée de Josaphat²⁰⁵ ! Rien que de France il en arrive deux ou trois par semaine. Notre voiture nous fait passer devant la colonie allemande, nous remarquons de là la léproserie allemande où sont soignés cinquante à soixante malades. Ces petits bâtiments sont isolés. On sait que les lépreux ne peuvent circuler dans Jérusalem, ils ne peuvent non plus que se marier entre eux.

Nous passons devant le Nebi Laoud où nous avons vu hier le Cénacle et où se trouve le tombeau de David. Nous visitons l'église Sainte-Marie de la Dormition de la Vierge, construite en 1901 et qui est une véritable œuvre d'art.



Photo 175 : Intérieur de l'église de la Dormition

Nous passons à nouveau devant le couvent arménien et nous nous arrêtons à une petite église où on nous fait remarquer l'endroit où Saint Pierre renia son Maître et la cour où le coq chanta. Nous rentrons enfin par la Porte de Sion où nous sommes passés hier et nous arrivons à l'hôtel inondés et transis de froid.

Nous avons rendez-vous avec le Père à une heure et demie pour nous rendre à Bethléem. Il est midi, nous n'avons pas à perdre de temps.

Après un bon déjeuner qui nous a réchauffés un peu, nous voilà de nouveau en voiture ou plutôt en tapissière²⁰⁶ dont on a relevé les rideaux. Comme notre programme est arrêté, nous ne pouvons remettre l'excursion de Bethléem et d'autant plus que le Père a bien voulu nous accompagner. Nous partons donc quand même bien qu'il fasse un temps épouvantable. La route est assez bonne et distante de huit kilomètres de Jérusalem. Par quelque éclaircie nous pouvons juger de la vue qui doit être magnifique par beau temps. Nous passons devant deux pylônes surmontés de drapeaux ottomans indiquant le terrain d'atterrissage élevé pour l'aviateur français Caudron²⁰⁷ qui, le premier, est venu de France à Jérusalem.

²⁰⁵ Dans le livre de Joël (4,2), c'est la vallée du Verdict, où aura lieu le Jugement Dernier : *Je rassemblerai toutes les nations et je les ferai descendre dans la vallée nommée « Le Seigneur juge ».*

²⁰⁶ Voir note 43, p. 46

²⁰⁷ Les frères Caudron, Gaston (1882-1915) et René (1884-1959) sont des pionniers de l'aviation. René Caudron a été le premier pilote à se poser au Touquet, c'était le dimanche 10 juillet 1910. En tant que constructeurs, ils créent en 1909 l'Association « Aéroplanes Caudron Frères » qui devient, dès 1910 la Société des avions Caudron initialement installée au Crotoy. En 1912, ils créent le tout premier hydravion de l'histoire. Dès 1910, ils créent aussi la toute première école de pilotage du monde : École de pilotage Caudron du Crotoy, attirant dans la Somme de futurs aviateurs.

Après avoir monté la colline, car nous sommes dans une partie des plus accidentées, nous arrivons au plateau dénudé du mont du Mauvais Conseil où l'on nous montre l'arbre où Judas se serait pendu.

De tous côtés la vue est superbe et le soleil semble percer, mais le vent souffle terriblement.

Nous voyons maintenant des terrains plus fertiles. Au bord du chemin, après avoir fait cinq kilomètres, Thalamas fait arrêter la voiture pour nous faire remarquer la Fontaine des Mages qui marque l'endroit où l'étoile apparut à ces derniers pour les conduire à la crèche de Jésus. C'est là aussi où la Sainte Vierge se serait reposée dans son voyage à Bethléem. Tout bas à l'oreille, Thalamas me fait remarquer que le Père avait oublié de nous signaler cette importante curiosité et que sans lui nous n'aurions pas vu cela. Il faut dire que puisque le Père venait avec nous, nous n'avions pas voulu emmener Thalamas qui avait insisté pour venir quand même – c'est pour cela qu'il avait du reste commandé une tapissière au lieu de la victoria²⁰⁸ que nous avons habituellement. Et puis il y a des magasins à Bethléem dans lesquels il touchera sûrement sa petite commission !

Bethléem

Nous montons toujours et nous apercevons au loin Bethléem qui comme Jérusalem domine une hauteur. Près d'un couvent, le Père cette fois nous fait remarquer une fontaine où, dit-il, la Sainte Famille se désaltéra.

A sept kilomètres de Jérusalem sur la droite et au bord de la route nous arrivons au Tombeau de Rachel. Ce tombeau est en grande vénération chez les musulmans : il a la forme d'un marabout, c'est-à-dire qu'il est de forme rectangulaire et surmonté d'un dôme demi-sphérique. Ce tombeau presque toujours fermé n'a rien de particulier. A l'intérieur, paraît-il, le sarcophage moderne est blanchi, l'intérieur du tombeau est peint en bleu ciel.



Photo 176 : Le tombeau de Rachel en 1910

Nous arrivons à Bethléem où nous sommes étonnés d'y remarquer les costumes de toutes les femmes : ils sont très curieux et coquets.

²⁰⁸ Véhicule hippomobile découvert.



Photo 177 : Femmes chrétiennes de Bethléem en 1911

La rue principale est étroite et bordée d'artisans de tous les métiers, mais surtout des ouvriers qui travaillent avec art les coquilles de nacre qui leur parviennent d'Amérique et de la Mer Rouge.



Photo 178 : Artisans travaillant la nacre à Bethléem vers 1900

Nous arrivons à une grande place devant l'église de la Nativité. Autour de cette place sont construits des écoles, des couvents et des magasins d'objets de piété. La ville a une population d'environ 11.000 habitants²⁰⁹, son nom veut dire en hébreu (Beit Lehem) la maison du pain. Elle est divisée en huit quartiers. Les Latins y ont un couvent de franciscains avec un hospice, une école de garçons et une pharmacie ainsi qu'une jolie église neuve. Ils y ont en outre un orphelinat, un couvent de Carmélites et un hôpital des Sœurs de la Charité.

²⁰⁹ Bethléem est aujourd'hui en Cisjordanie et compte 30.000 habitants, principalement des Palestiniens musulmans.

Les Grecs, les Arméniens ont des établissements semblables. Il y a aussi une petite église protestante, des écoles et un orphelinat. Le nombre des protestants ne dépasse cependant pas soixante à Bethléem.

Nous entrons dans l'église de la Nativité. Le Père nous en fait voir toutes les curiosités, mais on est étonné d'y remarquer une simplicité cependant grandiose. Cette église est assez vaste et comprend cinq nefs. Nous arrivons pendant le service dont l'ensemble forme un mélange de couleurs et de costumes du plus bel effet. Nous avons l'air d'intrus en traversant les fidèles tous debout ou agenouillés. Le Père nous dit que cela n'a aucune importance et continue à voix basse ses explications.

A droite de l'autel nous descendons un escalier de pierre qui nous mène à la chapelle de la Nativité. Tout y est d'une extrême simplicité et comme à Jérusalem nous nous figurons être dans une église de campagne. Nous sommes, il est vrai, à la campagne, mais nous trouvons étrange que ces lieux si précieux en souvenirs ne soient pas plus ornements, plus enrichis. Lorsqu'on compare les églises somptueuses dédiées à des saints de peu d'importance en France ou mieux encore en Italie dont la richesse développée est incalculable, on a tout lieu d'être véritablement surpris. Il est vrai que ces souvenirs sont la propriété des Grecs et des Arméniens et que les Latins ne possèdent que l'autel des Mages dont l'importance comme souvenir ne peut se comparer à la grotte où le Christ est né. Nous allons dans la grotte. Nous nous trouvons bien dans une grotte naturelle, mais relativement petite. Je doute, puisque c'était une étable, qu'on ait pu y loger plus de deux ou trois ânes et cinq ou six chèvres.

Sous l'autel qui se trouve à droite, on voit une étoile qui indique la place où le Christ est venu au monde. Cette étoile est en argent et appliquée sur le sol avec l'inscription : *Hic de Virgine Maria Iesus Christus natus est*. Cet endroit ou plutôt cette niche est éclairée par quinze lampes dont six appartiennent aux Grecs, cinq aux Arméniens et quatre aux Latins.



Photo 179 : L'étoile à quatorze branches

En face se trouve dans une autre petite niche grillagée la crèche où fut déposé l'Enfant. Cette crèche est en marbre blanc dans le fond et brun à la paroi supérieure. Elle doit être une copie de la crèche véritable car certes elle ne devait pas être en marbre. Je crois plutôt qu'elle indique la place où fut déposé le petit Jésus. Dans cette crèche on y voit la représentation en cire du Nouveau-Né. Un soldat turc monte la faction dans la grotte dont les côtés sont garnis par des toiles peintes ignifugées, paraît-il, qui ont été données par Napoléon I^{er}²¹⁰.

²¹⁰ Trois parois de la grotte sont effectivement recouvertes d'amiante, mais c'est un don du maréchal Patrice de Mac Mahon en 1874, afin d'éviter un nouvel incendie comme celui de 1869 qui a détruit les riches tapisseries latines.

Nous remontons après avoir visité l'autel de l'Adoration des Mages placé à l'est de la chapelle de la Nativité. J'ai dit que cet autel est la seule propriété des Latins à cet endroit.

Nous passons devant les autels d'Arméniens et nous arrivons à l'église Saint-Catherine. C'est ici que Jésus serait apparu à Sainte Catherine d'Alexandrie et lui aurait prédit le martyre. Cette église est mieux ornée et on y sent plus de richesse. Le couvent des Franciscains y est adossé et offre avec ses fortes murailles l'aspect d'un important château-fort.

Nous longeons des couloirs sombres et nous passons devant de petites chapelles pour ainsi dire délaissées : elles n'ont aucune décoration et sont à peine éclairées. C'est ainsi que nous voyons la chapelle des Innocents où furent enterrés les petits enfants qui furent égorgés sur l'ordre d'Hérode espérant y comprendre le petit Jésus, la chapelle de Saint-Joseph où ce dernier reçut l'ordre par l'Ange de fuir en Egypte, puis des tombeaux de saints, St Eusèbe, St Jérôme, etc.

La visite est terminée, nous allons enfin satisfaire Thalamas car nous entrons dans un de ses magasins. Nous faisons ample acquisition de souvenirs et particulièrement de coquilles de nacre merveilleusement travaillées. Thalamas est ennuyé car il n'a pas pu saisir le total de nos achats et il nous sonde pour en connaître le montant. Nous le prions de nous laisser tranquilles et nous lui disons au hasard : 25 francs. Il devient rouge comme une tomate mûre, car il comptait que nous pouvions en avoir pour deux cents francs !

La pluie recommence à tomber, nous voulions visiter les rues de Bethléem, mais le temps s'y oppose et nous sommes obligés de revenir par une tempête épouvantable. Nous sommes complètement trempés. Thalamas en route a e courage de nous montrer un champ où il n'y pousse que des petits cailloux ronds. C'est là que le Christ questionna un paysan en train d'ensemencer son champ avec des pois. Lui demandant ce qu'il semait, le paysan par ironie lui répondit : je sème des pierres. Il paraît que depuis ce temps-là, ce terrain est inculte et on y peut trouver en effet que des quantités de pierres rondes comme des petits pois. Il est regrettable que nous ne puissions, vu l'averse, descendre de voiture pour en rapporter quelques-unes.

Nous arrivons à l'hôtel où nous changeons de vêtements et de chaussures. Espérons que cette trombe va laver le ciel, comme on dit. Si la tempête continue, nous ne pourrions certainement pas partir demain, car le paquebot n'arrêtera certainement pas à Jaffa et nous serons obligés de rester ici encore huit jours ou plus. On ne peut jamais savoir quand on quittera la Palestine, à moins de prendre la décision de partir à Beyrouth où les bateaux peuvent aborder.

Nous prenons le vin régénérateur traditionnel qui doit nous retaper complètement. Le Père qui a été on ne peut plus aimable accepte de venir déjeuner avec nous demain, car nous devons prendre le train à deux heures pour Jaffa. Thalamas qui nous avait quittés en entrant à l'hôtel vient nous trouver au salon, tout ruisselant de pluie et nous donnant le programme du lendemain, nous rappelle que c'est le moment ou jamais d'aller dans les magasins, car demain nous ne serons plus là. Nous nous mettons à rire car il y a longtemps que madame Bellanger a fait dans ses moments libres et sans l'en prévenir ses petites acquisitions. Les miennes ont été faites en même temps, car madame Bellanger plus autorisée que moi pour marchander a bien voulu s'en charger. Nous avons cru qu'il allait s'évanouir. Tout ce que nous avons pu faire c'est de lui indiquer où nous étions allés. Ce n'était pas loin, c'était dans le couloir de l'hôtel. Il pouvait y aller réclamer sa commission puisque maintenant nous avons acheté, marchandé et payé. Le marchandage doit être employé amplement en Palestine, car on a généralement pour un franc un article que le marchand fait à dix francs.

Dimanche 8 mars

Ce matin le ciel est radieux et c'est le jour du départ. Nous en profitons pour consacrer la matinée à prendre des vues de Jérusalem. Pendant que madame Bellanger prépare les bagages, le colonel et moi nous partons à l'aventure en contournant les vieux murs de la ville pour prendre quelques vues d'ensemble. Nous sommes assez favorisés car en passant devant la Porte de Jaffa nous découvrons quelques panoramas splendides sur le mont des Oliviers. J'ai eu tort d'escalader un mur pour me permettre de prendre une meilleure position devant un paysage réellement merveilleux, car je me suis trouvé dans un champ en surélévation, mitoyen aux vieux murs d'enceinte et dans lequel j'ai failli être mordu par un chien terrible. J'ai dû employer la plus grande douceur pour m'en débarrasser. Son maître est venu à mon secours mais je crois qu'il aguichait son chien plutôt que de l'apaiser – je n'avais pas une tête d'Arabe et je ne savais pas parler la langue. J'ai eu de la chance de m'en sortir indemne car le propriétaire paraissait très courroucé de m'avoir surpris dans son champ surtout après avoir escaladé son mur ! Le colonel impuissant pour me secourir était resté sur la route et se demandait si je n'allais pas être dévoré !

La poste turque

Nous allons ensuite faire quelques achats de timbres dans les postes étrangères et envoyer un télégramme. Les postes ottomanes sont peu recommandables et les lettres que l'on y jette arrivent rarement à destination. Les employés sont tous des voleurs. Il paraît qu'ils décollent les timbres et font disparaître les lettres. Quel doux pays !

A la poste turque en effet j'ai pu constater que dans le compte de la collection que j'avais achetée, il y avait une erreur de trois francs sur le total ! Thalamas a vérifié et m'a remis les trois francs en un paquet de petite monnaie de billon²¹¹ affreusement mince, percée de trous et ressemblant à des pièces d'un à deux centimes. Le colonel a eu le même sort mais comme le compte était absolument le mien, c'est en lui rendant la monnaie que l'employé a cherché à lui chiper deux francs. Au télégraphe j'ai été encore mieux servi. J'ai remis en paiement une pièce de vingt francs²¹², l'employé m'a donné un tas de pièces turques de tous métaux et dimensions. Thalamas que j'avais laissé dehors exprès est entré pour vérifier le prix de mon télégramme et la monnaie rendue. Il y manquait trois francs et j'avais de plus une pièce de cinq francs et une de deux francs qui étaient fausses. En résumé sur vingt francs que j'avais donnés, l'aimable fonctionnaire m'en volait dix. Il n'y allait pas de main morte ! C'est pourquoi le voyageur qui arrive à Jérusalem est très étonné d'y rencontrer les postes d'autres pays étrangers et qui y possèdent leur établissement, leur personnel, leurs wagons ou moyens de transport absolument indépendants des postes ottomanes.

Les timbres sont spéciaux et sont très curieux.

Les postes étrangères de Jérusalem sont les suivantes : française, russe, italienne, autrichienne et allemande. Chaque étranger va donc mettre sa lettre à la poste de son pays. L'Angleterre n'y a pas d'établissement, nous en sommes étonnés. Du reste j'ai dit, je crois, que la monnaie anglaise n'avait pas cours en Palestine, pas plus du reste que celle des autres nations. Il n'y a que la monnaie française qui circule librement, mais mon Dieu, que de fausses pièces et combien il faut faire attention surtout lorsqu'elle est mélangée avec de la monnaie turque ! Il est

²¹¹ Monnaie faite d'un alliage de cuivre et d'une faible dose d'argent, de peu de valeur.

²¹² Soit 66 euros

impossible, à moins d'être très au courant, de pouvoir vérifier celle qui vous est rendue.

Nous rentrons à onze heures et demie à l'hôtel. Le Père Filhard est exact au rendez-vous pour partager notre déjeuner et nous accompagner à la gare. Après avoir bu une vieille bouteille de Palestine et encore une plus vieille de Bordeaux, nous trinquons à la France et à l'Alsace²¹³. Le Père Filhard est ému, car nous avons touché l'endroit sensible en trinquant à son cher pays qu'il souhaiterait voir redevenir français ! Un pleur coule le long de sa joue ! Quel brave homme et quel ardent patriote !

Il faut partir, la voiture nous attend. Le Père Filhard tient à aller à la gare. Nous y arrivons en quelques minutes. Quelle cohue pour prendre ses places car le train est bondé d'Allemands qui retournent à Jaffa pour embarquer comme nous. Et ils sont peu complaisants et pas du tout aimables. Ils sont un peu comme les Anglais et ne toucheront pas un seul de leur colis pour faire un peu de place aux arrivants ! Thalamos se déploie admirablement et parvient à nous installer, c'est son dernier jour et par conséquent le jour du pourboire. Il est bientôt deux heures, le train va partir. Il est curieux de voir sur le quai de la toute petite gare de Jérusalem les femmes en costume de la Vierge Marie se lamenter et pleurer à chaudes larmes sur le départ de leurs hommes qui sont obligés de quitter ce triste pays pour aller chercher fortune ailleurs.

Nous faisons nos adieux à notre cher Père Filhard qui tient à nous embrasser et qui nous dit à bientôt ! Le train part au milieu d'un vacarme extraordinaire, tout le monde pleure ! Les 87 km²¹⁴ qui nous séparent de Jaffa sont vite franchis et en quatre heures nous arrivons à destination.



Photo 180 : La gare de Jérusalem en 1900

Ce petit voyage comme à l'aller est des plus intéressants : les mendiants à chaque station ne manquent pas de nous amuser en nous proposant des oranges et des fleurs. Presque tous sont des enfants qui savent pleurer quand il faut pour attirer la charité des voyageurs. Ils sont en haillons et sales et se battent lorsqu'on leur donne une aumône.

Nous avons passé les stations de Bittir, Sejed, dans une plaine des plus fertiles, Ramleh, peuplé de 7.000 habitants, et Lydda²¹⁵, ville de même importance.

²¹³ Rappelons que la mère de Pamond, Dorothee Steinbach, était alsacienne : née à Schiltigheim, elle a quitté l'Alsace en 1870 lorsque celle-ci a été occupée par les Prussiens.

²¹⁴ La ligne, inaugurée en septembre 1892, a été construite par une société française, la Société du Chemin de Fer Ottoman de Jaffa à Jérusalem et Prolongements

²¹⁵ Lod

Après avoir traversé les magnifiques champs d'orangers de Jaffa nous arrivons en gare. Une calèche nous mène à l'hôtel Frank où nous devons coucher. J'ai dit que cet hôtel était des plus confortables et situé juste en face des bureaux de Cook.

L'embarquement doit avoir lieu demain à deux heures, mais comme le temps est incertain et que les marins nous engagent à embarquer dans la matinée puisque le bateau est arrivé, nous décidons notre embarquement pour onze heures. Cook et le patron de l'hôtel cherchent à nous détourner de cette décision, le premier à cause de ses bateliers qui vont avoir à nous conduire en bateau spécialement, le deuxième à cause de son déjeuner perdu.

Nous allons faire un tour dans Jaffa vers le port qui à vrai dire n'en est pas un, c'est un embarcadère dans les rochers. La rue principale n'a aucun attrait, elle est horriblement sale et les boutiques sont très misérables.

A Jaffa comme à Jérusalem, les postes étrangères y sont établies. On voit que dans la Turquie, la confiance règne !

Nous rentrons à l'hôtel où nous passons la soirée en compagnie d'un écrivain anglais venu à Jérusalem pour faire un roman sur la vie du Christ. Cet écrivain qui parle très correctement le français nous a beaucoup intéressés car il est très humoristique.

Lundi 9 mars

J'ai rêvé de mes singes que je voyais courir et gambader dans les orangers – c'est mauvais signe, il paraît que l'on rêve le contraire ? Il me tarde d'être de retour à Port-Saïd pour les revoir. Peut-être sont-ils morts ? Comment auront-ils passé ces dix jours ?

L'embarquement

A onze heures nous sommes prêts, une voiture nous conduit à l'embarcadère. Le temps est assez beau et on annonce que l'on pourra embarquer. C'est une bonne nouvelle, car j'ai dit que huit fois sur dix l'embarquement est impossible en raison des nombreux rochers dangereux qu'il faut contourner pour arriver au bateau ancré à plus de deux kilomètres de la côte. Les bateliers de Cook sont là, nos bagages sont hissés dans l'énorme canot conduit par huit rameurs de première force. La houle est toujours forte à cet endroit, mais nos hardis marins avec un ensemble parfait ont vite fait de franchir la passe dangereuse.

Nous voici à bord de l'*Abbassieh*, superbe bateau commandé comme toujours par un Anglais, mais avec un équipage complètement grec. L'aménagement est parfait et comme nos cabines avaient été retenues, nous nous trouvons bien installés. Nous déjeunons à nos frais puisque nous ne devons embarquer qu'à deux heures. Le chargement du bétail et des marchandises bat son plein. Les bateaux bondés d'oranges de suivent et prennent leur tour. Quatre grues, deux de chaque côté du paquebot enlèvent les grosses caisses d'oranges et par dix à la fois. Quelques accidents se produisent. Des caisses se brisent, les fruits tombent sur les chargeurs qui reçoivent quelques horions²¹⁶. Les oranges sont aplaties, on les jette à la mer. Les mousses des bateaux qui font la queue recueillent les moins écrasées et en font une ample provision. Tous mangent des oranges. Les passagers arrivent. Les petits canots du Reichsbureau amènent les Allemands qui généralement ne veulent pas avoir affaire à Cook parce qu'il est anglais.

²¹⁶ Quelques coups.

Nous nous intéressons beaucoup pendant ces quelques heures à ces embarquements qui offrent toujours quelque particularité ou une anicroche²¹⁷ amusante.

L'embarquement des indigènes en troisième classe et dans les cales est toujours gai surtout lorsque les marins empoignent les femmes à bras le corps juste au moment où la vague remonte le canot à hauteur de l'escalier du paquebot. Les femmes crient, les enfants pleurent, quelques-unes sont effrayées et manquent la première marche de l'escalier. Alors elles retombent dans le canot avec le marin généralement qui est en colère d'avoir à recommencer une nouvelle gymnastique. A trois heures seulement l'embarquement est terminé, les passagers inscrits sont tous à bord. On lève l'ancre, quelques coups de sirène annoncent le départ et le bateau doucement prend le large. La mer est calme et la traversée promet d'être bonne. On est trop de monde pour faire connaissance, et puis il y a trop d'Allemands.

Nous passons l'après-midi en d'interminables parties de cartes. Madame Bellanger n'a pas de chance et perd tout le temps. J'attribue ma veine à un petit talisman que j'ai dans ma poche auquel j'ai fait toucher tous les lieux saints où nous sommes passés en Palestine. De plus il a été baigné dans toutes les eaux sacrées : l'eau du Jourdain, la mer Morte, la fontaine des Apôtres, la fontaine d'Elisée à Jéricho, etc. Madame Bellanger veut me le prendre – je me garde bien de le lui laisser – je le sors de ma poche de temps à autre pour lui faire caresser le paquet de cartes.

Le dîner à bord est parfait et comme nous sommes placés près du docteur, nous entamons conversation et causons beaucoup du Soudan où il naviguait sur la ligne khédiviale de Suez à Port-Soudan. In nous intéresse beaucoup au sujet des mœurs de Palestine et nous prévient ensuite que nous aurons encore demain matin à passer une nouvelle visite sanitaire avant de débarquer. A onze heures nous nous rendons dans nos cabines. La mer est unie comme une glace.

Mardi 10 mars

Excellente nuit, le colonel comme toujours est le premier sur pied, il en prend, comme on dit, pour son grade²¹⁸, et il a raison. Est-ce qu'un colonel ne doit pas toujours être le premier ?

Le soleil est excessivement chaud, nous sommes heureux de le retrouver car il nous a bien délaissés en Palestine où nous avons toujours été gelés.

A neuf heures nous sommes en vue de Port-Saïd et nous entrons dans le chenal en passant devant la statue de Lesseps qui semble dire cette fois encore : *Donnez-vous la peine d'entrer !* Nous entrons et prenons la droite du chenal, le bateau ancre à cent mètres du quai. Les petits canots des hôtels sont là, ceux de Cook aussi, mais on ne peut pas encore débarquer car la visite sanitaire va commencer. Le bateau automobile de ce service, flottant pavillon blanc avec croix rouge, accoste à bord en débarquant un monsieur et une dame : le docteur et la doctoresse ! Vite l'appel, tous les passagers sont alignés sur le pont, la revue commence. Le médecin du bord présente ses passagers à son collègue et lui rend compte qu'il n'y a rien de suspect à bord. On nous remet une feuille du service sanitaire sur laquelle nous devons inscrire nos noms, qualités, adresses, etc. et signalement complet, d'où l'on vient et où l'on sera pendant le délai de cinq jours. Ceci est prévu dans le cas où un passager serait atteint de choléra, et pour que cinq jours après on puisse encore le retrouver. Pour mon compte j'indique que dans cinq jours je serai à Alexandrie, puisque je compte y aller, mais est-ce certain,

²¹⁷ Difficulté occasionnant un désagrément passager.

²¹⁸ Emploi étonnant de l'expression, puisqu'elle signifie subir une violente réprimande, mais on peut prendre cela pour de l'humour.

j'en doute, car il me tarde d'arriver en ville au bureau de Cook pour savoir quand je pourrai retourner en France. La grève des Messageries Maritimes est-elle terminée ? Je le saurai tout à l'heure.

Le docteur inspecteur est bon garçon et les formalités sont vite terminées, mais il n'en est pas de même de la doctoresse qui probablement tient à se faire remarquer des passagères qu'elle a à examiner. Elle en fait des chichis, comme on dit. Les dames de première classe ne sont pas toutes présentes, la doctoresse est en colère, tape sur la table et menace de vingt francs de contravention les dames qui ne seront pas là dans cinq minutes pour répondre à l'appel de leur nom. Les messieurs rigolent. L'irascible inspectrice a mis sa montre devant elle et attend cinq minutes en prenant une pose d'impatience sur la banquette. C'est dommage d'être ainsi méchante, surtout quand on est assez jolie ! Il est vrai qu'elle n'a affaire qu'aux dames qui ont bien souvent besoin d'être dressées ! Ces dernières arrivent les unes après les autres. Les cinq minutes sont écoulées, l'appel commence, pas une dame ne manque ! Certainement que si c'eût été le docteur qui ait montré une telle exigence, pas une dame n'aurait cédé. Je suis peut-être un peu rosse, mais pour une fois, savez-vous, on est toujours heureux de voir les dames recevoir un peu sur les ongles : réellement elles abusent, et il leur faut de temps en temps une bonne gaillarde pour leur montrer qu'elles sont aussi obligées d'obéir.

Cette fameuse visite sanitaire a duré presque deux heures, l'équipage depuis les officiers jusqu'aux cuisiniers et chauffeurs y a passé. La visite des indigènes a été très curieuse, car sans exception ils ont tous été vaporisés au Lysol comme je le fais pour tuer les pucerons de mes pommiers à la campagne. Bien mieux, les deux servants qui faisaient cette opération en présence des docteurs portaient sur leur dos le même appareil dont je me sers : le Vermorel, sans faire de réclame ! L'odeur n'est pas désagréable, mais en sortant de là, on ne sent pas la violette !

Un coup de sifflet retentit, le permis de débarquement est accordé. On respire, car on ne sait jamais ce qui peut advenir lorsqu'on transporte beaucoup d'indigènes dont un seul peut avoir le choléra et obliger ainsi tous les autres passagers à rester en quarantaine. Les cas sont très fréquents en Palestine et Port-Saïd qui est la porte de l'Orient se montre excessivement exigeant sur ce point. Il y a deux ans, paraît-il, on a constaté plus de 60.000 cas de choléra en Asie Mineure. Il paraît qu'il y est en permanence et qu'il s'y réveille de temps en temps surtout en été. C'est réellement un pays bien triste et peu favorisé : comment se fait-il que le bon Dieu ait choisi cette Terre Promise pour y créer le premier homme et y faire naître aussi son malheureux Fils ? Mystère !

Le petit bateau de Cook nous amène à quai en un quart d'heure. On nous fait encore répondre à l'appel de notre nom en nous prenant la feuille sanitaire que nous avons remplie, puis nous passons à la douane. On nous fait encore payer quelques piastres sans savoir pourquoi. On nous fait passer dans quelques barrières étroites comme pour prendre le tramway. Un petit carton portant un numéro nous est remis et repris par un soldat au bout de la barrière. Ouf ! nous sommes libres, vite à l'hôtel, puis au bureau de Cook, non loin de ce dernier. En un saut je suis en bas de la voiture pour courir voir le maître d'hôtel auquel j'ai confié mes deux malheureux singes. *Eh bien, mes singes, comment vont-ils ? - A merveille, Monsieur, ils sont superbes !* Mon rêve était donc exact et je n'avais pas rêvé le contraire. Le temps trop court ne me permet pas d'aller les voir de suite, car ils étaient au quatrième étage. Je les savais vivants, c'était le principal. Quant à les voir superbes, je n'étais pas très confiant dans ce qualificatif.

Nous arrivons chez Cook qui de suite nous fait une piètre figure. *Tout va mal*, nous dit-il, *la Compagnie des Messageries est toujours en grève et je n'ai qu'un bateau*

dans huit jours pour monsieur le Colonel et sa dame pour se rendre à Naples et un dans une dizaine de jours pour monsieur Layeillon qui va avoir ainsi le temps de retourner au Caire puis de visiter à son aise Alexandrie !

Ce fut à notre tour de faire une piètre figure car cette réponse ne nous satisfaisait pas du tout. Nous nous sommes fâchés, et pour une fois, Madame la Colonelle, qui ne ferait pas de mal à une mouche, allait sauter sur le bonhomme pour l'écharper si nous ne nous y étions pas opposés. *Nous voulons partir de suite, il faut nous trouver des bateaux* – ce que femme veut, Dieu le veut, dit-on. L'employé voyant que cela tournait mal et que nous n'acceptons pas de rester plus longtemps nous dit qu'il allait télégraphier au Caire pour prendre des instructions. Il nous pria de revenir le soir offrant même de nous faire prévenir à l'hôtel. Vers six heures nous sommes revenus, nous avons préféré cela. Nous avons enfin des bateaux. Le colonel partait le lendemain soir pour Palerme en Sicile sur le paquebot *Sicilia* et moi le matin pour Marseille sur un bateau japonais, le *Kitano Maru*. Enfin nous étions certains de partir, mais il nous fallait payer notre passage, car notre retour devait avoir lieu par les Messageries Maritimes en ce qui me concerne et par le Lloyd autrichien pour le colonel qui voulait aller à Naples. Ce changement l'obligeait à aller en Sicile. Il en profitera pour la visiter.

Après le dîner nous avons fait une promenade dans Port-Saïd nous plaisant à parcourir certaines rues très intéressantes surtout le soir et dont le coup d'œil est peu banal, mais après avoir soigné cependant mes pauvres singes dont l'aspect était des plus lamentables. Pauvres petits, ils étaient maigres et mourants : c'est ce que le maître d'hôtel appelait des singes superbes ! Je m'en doutais, car je savais très bien que cet homme, très occupé par son service, ne pouvait pas malgré sa bonne volonté leur donner le nécessaire. Ce n'est pas rien de soigner d'aussi jeunes animaux qui, toujours enfermés dans leur petite cage, sont toujours mouillés par leur urine et par suite transis de froid. Avant de me coucher, je leur ai donné du bon lait chaud sucré, quelques tranches de pomme et des petits gâteaux secs et les ai admis dans ma chambre, enveloppés dans une couverture. Résisteront-ils à la grande traversée de six jours dans un état pareil surtout et en arrivant vers la France sous un climat beaucoup plus froid ?

Je crois que le mal que je me suis donné depuis un mois et demi que je transporte ces pauvres bêtes, ne sera pas couronné de succès et que pour terminer je serai obligé de les jeter à la mer. Enfin j'arrive au bout de mon voyage, prenons patience, et disons encore : tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir !

Mercredi 11 mars

Nuit affreuse comme toujours lorsque je fais coucher mes petits enfants avec moi. Toute la nuit j'ai été sur pied à les soigner au moindre cri et à leur faire chauffer du lait. J'ai passé une vraie nuit de nourrice sèche.

Je me dépêche à préparer mes gros bagages car Cook vient de m'envoyer un groom pour me prévenir que le *Kitano Maru* était entré dans le canal de Suez et qu'il serait à onze heures à Port-Saïd, je n'ai pas de temps à perdre. A dix heures je suis prêt. Je cours vite en ville acheter une bonne couverture pour entourer la cage de mes singes et à l'heure indiquée mes bagages sont enlevés. C'est le moment de se séparer avec mes charmants compagnons de voyage, le colonel et sa dame avec lesquels je suis resté presque trois mois !

Le colonel qui n'embarque que dans la soirée tient à m'accompagner à bord. Je fais donc mes adieux à madame Bellanger en la remerciant de tout cœur des boutons qu'elle avait cousus à mes chemises sans compter les réparations accidentelles survenues à mon gilet lorsque le feu avait pris dans la poche. Je lui

souhaitai en même temps bon voyage pour la traversée en Sicile en lui disant : à bientôt à Paris !

A bord du Kitano Maru

Le colonel prit place avec moi dans le petit canot de Cook qui nous conduisit à bord de l'énorme *Kitano Maru* ancré dans un bassin. Il monta à bord et put jeter un coup d'œil rapide sur ce magnifique bateau japonais.

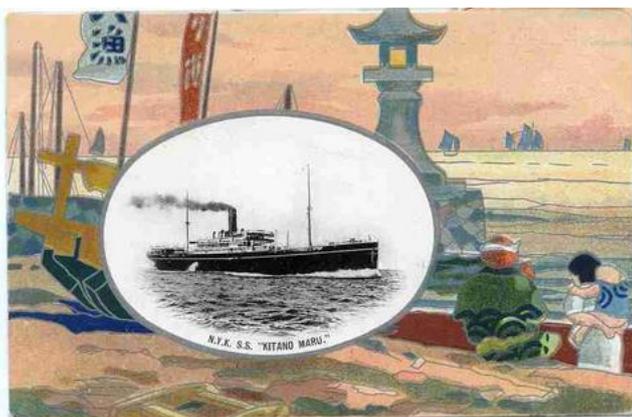


Photo 181 : Le Nippon Yusen Kaisha S.S Kitano Maru

Il vint visiter la cabine que je partageais avec un colonel anglais, absent en ce moment. Décidément je suis fait pour voyager avec des colonels ! Il n'est pas de chose qui n'ait une fin, il fallait se séparer. Je remerciai de tout cœur mon cher compagnon de voyage qui maintenant était devenu pour moi un véritable ami. A bientôt, mon Colonel et bon voyage !

Les passagers du *Kitano Maru* étaient tous à terre pour visiter Port-Saïd pendant qu'il faisait son charbonnage. J'aurais certainement pu embarquer l'après-midi, car ce bateau ne leva l'ancre qu'à trois heures. Je suis donc resté quatre heures dans la poussière de charbon et ce n'est pas peu de chose. Comme toujours on en recueille partout, même dans les cabines qui sont hermétiquement fermées.

A trois heures on sonne le thé, je ne me fais pas prier car je n'ai pas déjeuné et tous les passagers ont pris leur repas en ville. C'est au thé où je fais connaissance avec les passagers étonnés de voir quatre nouvelles figures : un Français et moi, et deux singes ! Mes singes eurent plus de succès que moi, car les dames, comme toujours, les prirent en compassion tellement ils étaient dans un piteux état.

Nous eûmes vite fait connaissance, car les passagers, une trentaine seulement, étaient tous réellement aimables. La généralité était anglaise, il y avait cinq Japonais et Japonaises et deux Chinoises presque tous revenant de Yokohama ou de Tokio, d'autres de Chine et des Indes.

Le colonel anglais, mon voisin de cabine, revenait de Singapour. Nous avons été vite camarades, c'est presque forcé lorsqu'on couche dans la même cabine. Il ne s'attendait pas à ma venue et mon lit placé au-dessus du sien était tout encombré de ses bagages. Il eut vite fait de remettre le tout en ordre et de me réserver la moitié des compartiments de la toilette et des différentes armoires.

Le *Kitano Maru* est un magnifique paquebot ayant son port d'attache à Yokohama au Japon²¹⁹. Il mesure 180 m de longueur et a deux cheminées. L'agencement est des plus luxueux et du vrai type anglais. Les cabines y sont très vastes, munies de ventilateurs et du plus grand confort. Les rideaux à coulisses qui ferment les lits sont en soie vert mousse brochés et sont magnifiques, à terre de moelleux tapis.

Le dîner est annoncé au moyen du gong traditionnel, surtout sur un bateau d'Extrême-Orient. Les dames sont toujours en toilette de gala, les messieurs en habit ou en smoking. Je fais tache, car je suis habillé en gris, n'ayant pas eu le temps d'ouvrir mes gros bagages. On nous présente des menus illustrés à la japonaise du plus bel effet, la composition en est étudiée pour satisfaire tous les goûts. On choisit ce qu'on veut, car la multiplicité des plats le permet amplement. La base de la cuisine est anglaise. Elle change à son avantage contre celle du Soudan qui était réellement médiocre comme quantité, mais surtout comme qualité. On est réellement gâté en entremets, glaces et fruits. Les boissons ne sont pas fournies, mais on a des vins français à des prix très raisonnables et des eaux minérales japonaises excellentes et relativement bon marché. Une bouteille de vieux Bordeaux trois shillings ou 3,75 F²²⁰, une demi-bouteille d'eau gazeuse japonaise six pences ou 0,60 F.

La soirée se passe au fumoir d'abord et au salon ensuite. Les passagers, tous camarades, étant en voyage depuis un mois et demi, ont organisé un concert. Des dames et demoiselles chantent chacune à leur tour, une d'entre elles accompagne au piano, c'est une vraie artiste. Je reste avec le colonel qui tient à parler français, car il en sait quelques mots. Lorsqu'il ne me comprend pas, je lui parle en anglais de sorte que nous arrivons à nous entendre.

Je n'ai pas encore pu remarquer l'équipage qui va et vient en silence, ce que je constate c'est que tout marche admirablement et sans bruit. A table surtout les servants, tous japonais, sont d'une complaisance extrême. Mon garçon de cabine a l'air d'un bon sujet, je viens de m'entendre avec lui pour les soins à donner à mes petits singes. Ces derniers sont en ce moment dans leur boîte entourée de la grosse couverture que j'ai achetée à Port-Saïd, de plus ils sont placés à l'entrepont à côté de la salle des chaudières et à l'abri des courants d'air. Ils sont à quelques pas de moi. J'espère qu'ils vont passer une bonne nuit. La mer est calme et si ce temps continue j'ai des chances de les ramener à bon port, mais ils sont encore bien malades ! Mes enfants sont couchés, je puis donc aller me coucher aussi. Mon voisin est encore au fumoir, je puis donc à mon aise me glisser dans les draps. En route vers la France !

Jeudi 12 mars

Quelle bonne nuit, les lits sont merveilleux, je n'ai pas entendu mon voisin rentrer. Il n'a pas osé allumer l'électricité, me dit-il, de crainte de me réveiller ! On ne peut pas être plus aimable.

Il est sept heures, un Japonais arrive avec le thé traditionnel, des petits gâteaux et des fruits. Il nous sert ce léger repas dans notre lit.

Pendant que le colonel procède à sa toilette, puisque nous sommes obligés de la faire l'un après l'autre n'ayant qu'un seul lavabo, je vais faire celle de mes singes et partager avec eux mes quelques gâteaux et fruits. Il est malheureux de ne pouvoir leur donner que du lait stérilisé qui n'est certes pas aussi bon que du lait

²¹⁹ Ce bateau de la compagnie NYK (Nippon Yusen Kaisha) fut construit en 1909, faisait 141 m de long, jaugeait 7952 tonneaux et allait à une vitesse de 16,4 nœuds. Il coula en 1942 sur une mine japonaise avec 650 militaires à bord.

²²⁰ Soit 12,50 euros

naturel. Les pauvres petits ont l'air moins triste, mon garçon de cabine en a eu bien soin, et ils n'ont certainement pas souffert du froid.

Le temps est beau et le soleil est chaud, j'en profite pour leur faire prendre l'air et les laisser gambader hors de leur prison. Les passagers tout à tour viennent les voir et leur porter des friandises.

Nous sommes toujours entre le ciel et l'eau et apercevons à l'horizon deux grands vapeurs se dirigeant sur Port-Saïd. Il en sera ainsi jusqu'à demain où dans la matinée nous passerons en vue de l'île de Crète. Le colonel est presque toujours en ma compagnie, il m'intéresse beaucoup dans les voyages qu'il a faits aux Indes anglaises et néerlandaises. Les chasses aux tigres auxquelles il a assisté ne manquent pas d'être frémisantes, tant elles paraissent dangereuses. Je me renseigne beaucoup sur les Indes que j'ai l'intention de parcourir l'année prochaine.

Je remarque que l'on est bien nourri à bord, car après le thé du matin servi à sept heures, le gong résonne pour le breakfast ou petit-déjeuner à huit heures et demie. J'ai dit que ce petit-déjeuner était pour les Anglais le plus copieux, malheureusement je ne puis y faire honneur et me contente d'une tasse de lait.

A onze heures, les servants se promènent avec un plateau garni de petites tasses de bouillon, genre Liebig. Ils vont dans les salons, le fumoir, les cabines, etc. pour faire leur distribution aux passagers. Ce bouillon est très apprécié par moi car il est servi avec de petits gâteaux secs salés et qui m'ouvrent bien l'appétit pour le lunch qui doit avoir lieu à une heure. Ce lunch est généralement un peu médiocre comme quantité, surtout pour les Français, mais là ce n'est pas le cas, car on peut librement choisir différents plats et se rassasier à volonté.

A trois heures, on sonne le thé, à sept heures le dîner. Pour ce dernier repas, je l'ai dit, la grande tenue est exigée et ce soir je serai en smoking comme les camarades.

A onze heures du soir, souper pour ceux qui ne sont pas encore couchés et qui ont entamé des parties de bridge au salon et au fumoir. Il est à remarquer que l'on mange sept fois dans la journée ! Il faut dire que c'est une des principales occupations et que les quelques jeux qui sont organisés sur le pont ne sont faits que pour aider la digestion de ces nombreux repas ou collations.

Les jeux à bord

On joue aux anneaux : ce sont des ronds en corde, il y en a une douzaine qu'il faut enfiler les uns après les autres sur un piquet planté sur une lourde planche et à cinq mètres de distance.

On joue aussi un jeu de croquet spécial sur le pont qui est lisse comme un billard. Les boules sont remplacées par des palets en bois de différentes couleurs et numérotés. Ces palets sont de la dimension d'une soucoupe et à l'aide d'un bâton à crosse on tape sur le palet qui glisse sur le parquet. Il n'y a pas de petits ponts comme dans le jeu de croquet à boules, les stations différentes sont marquées par des cercles tracés régulièrement à la craie au moyen d'un gabarit. Chaque joueur a son cercle et son palet. Le jeu consiste à passer dans tous les cercles de ses partenaires et d'arriver le premier au but qui marquait le point de départ. Ce jeu est des plus amusants, d'autant plus que la promenade des palets ne se passe pas sans anicroches. Lorsqu'un joueur se propose de faire glisser son palet dans un cercle, le partenaire le plus voisin fait tout ce qu'il peut pour l'en empêcher en frappant fortement sur le sien qui doit rencontrer l'autre pour l'envoyer le plus loin possible et ce n'est pas facile.

Comme on le sait, à midi on fait le point. L'heure change tous les jours, à mesure que l'on avance vers l'ouest il faut retarder sa montre de vingt minutes, car nous

parcourons à peu près 310 miles par jour, ce qui fait environ 575 km. Ce point de midi est indiqué par un coup de sirène. Tous les passagers mettent leur montre à l'heure. Les servants montent sur une chaise et avec leur doigt reculent les pendules de vingt minutes.

Depuis que le bateau a quitté Yokohama, un jeu est régulièrement à cet effet organisé chaque jour entre les passagers. On me propose d'en faire partie et j'accepte volontiers. C'est une espèce de loterie à laquelle les passagers font le versement d'un shilling par jour. Les noms sont inscrits au fur et à mesure des versements en face d'un numéro correspondant à peu près à la distance en miles qui aura été parcourue en vingt-quatre heures exactement à midi lorsqu'on fait le point. On sait la distance parcourue en moyenne par le bateau, il est donc facile de savoir à peu de choses près le chiffre qui sera trouvé le lendemain, mais comme on ne peut le savoir qu'approximativement, c'est sur cette incertitude qu'est basée la loterie organisée. Lorsque le point de midi est fait, le compteur de tours de la machine indique un chiffre – c'est ce chiffre qui indique le numéro gagnant. Une trentaine de passagers se font inscrire journalièrement et à 1,25 F la somme à gagner est donc de 37,50 F.

Puisque je me suis étendu sur les jeux à bord qui font faire la digestion, j'ajouterai qu'on fait aussi de la gymnastique, des sauts à la corde et surtout du footing qui consiste à faire matin et soir une heure de marche à grande allure en faisant le tour de la passerelle du bateau. Ce tour représente bien 150 m, on le fait en une minute et demie ce qui donne quatre kilomètres et demie à l'heure. En résumé on fait de neuf à dix kilomètres par jour, et il faut voir comme on se dépêche, on dirait qu'on va manquer le train ! Il paraît que le footing est merveilleux pour ceux qui sont obligés de séjourner longtemps à bord.

Le temps est toujours superbe, la mer calme, nous passons une agréable soirée. Le tango et les one et two steps battent leur plein.

Une visite à mes singes qui sont bien au chaud et à onze heures je vais me coucher. Décidément mon colonel est un noctambule, pour lui rendre sa politesse à l'égard de l'électricité qu'il n'avait pas voulu allumer, je laisse cette fois la cabine éclairée pour son arrivée – une politesse en vaut une autre !

Vendredi 13 mars

Est-ce la musique du tango ou le petit verre de Cherry Brandy que j'ai pris hier soir au fumoir qui sont cause de mon insomnie ? Je suis sûr qu'à cette heure mon camarade de cabine n'était pas encore rentré. Il doit y avoir un petit mystère qu'il ne m'est certes pas permis d'approfondir mais qui est cause de ces retards au bercail. Peut-être veut-il me laisser me coucher tranquillement ou aime-t-il savourer son bon cigare en humant l'air assez vif de la mer ? Après tout il est libre puisqu'il est garçon ! J'ai pu cependant remarquer qu'il était au mieux avec une jeune Japonaise !

A quelle heure vous êtes-vous donc couché mon colonel ? – A onze heures, m'a-t-il répondu. Je n'ai pas insisté. Il est vrai qu'à bord l'heure n'est jamais exacte. ! Entre les rideaux de nos hublots nous apercevons la côte. Le soleil dore l'île de Crète que nous avons devant les yeux. On est toujours heureux de revoir la terre et malgré soi on est tenté de la regarder. Le colonel, qui couche dans une tenue sélecte puisqu'il a une combinaison²²¹ (pantalon et petit veston coquet) en guise de chemise de nuit, en un saut est à la lucarne et d'un coup d'œil parcourt l'horizon. Je ne puis l'imiter aussi rapidement, car d'abord j'ai un étage à descendre par une petite échelle, et puis je ne suis pas vêtu à la mode anglaise, je n'ai pas une

²²¹ Le pyjama a commencé à s'imposer à partir des années 1870, tout d'abord adopté par les colons britanniques en Inde, puis se répandant en Europe.

combinaison qui me permette de descendre de ma couchette en escalade – il faut d’abord que j’enfile mon caleçon !

Le thé arrive, les petits gâteaux et les fruits, nous partageons l’orange et la pomme et pensons aux petits monkeys (singes en anglais), leur part est réservée. Nupieds dans nos sandales et dans notre tenue matinale nous prenons ce petit déjeuner, lui assis sur son lit, moi sur la banquette et entamons la conversation. Décidément le colonel est très gai au réveil ! Celui qui serait dans la coulisse en nous écoutant baragouiner français ou anglais et qui nous entendrait rire serait vivement débarrassé de sa neurasthénie !

Je pars faire une tournée. Je vais à mon service quotidien, c’est-à-dire soigner mes petits enfants qui paraissent revenir à la santé. Le bon et chaud soleil y est pour beaucoup et je passe une partie de la journée à côté d’eux comme une bonne d’enfants ! Encore quatre jours !

La côte rocheuse de l’île de Crète est superbe, nous en sommes éloignés d’une dizaine de kilomètres. Cette île ne forme qu’une masse de hautes montagnes dont le pic le plus élevé atteint 2.450 mètres. Nous entrons dans la mer Ionienne laissant à droite le cap Matapan formant la pointe de la Grèce mais que nous ne pouvons pas distinguer.

Dans la journée nous rencontrons trois vapeurs. Chaque fois les jumelles et longues-vues sont tirées et c’est à qui pourra lire le premier le nom du bateau, souvent éloigné de plusieurs kilomètres.

Aujourd’hui j’ai visité le bateau en détail. Les machines sont puissantes et d’une extrême propreté, les cales sont garnies de marchandises (cuivre en lingots principalement), c’est-à-dire que notre *Kitano Maru*, dont la stabilité est merveilleuse est un cargo-boat, c’est-à-dire un bateau de marchandises mixte pouvant également prendre des passagers. Le fait est que nous sommes très peu à bord de cet immense bateau contrairement aux paquebots transatlantiques qui portent jusqu’à deux mille passagers et plus suivant leur importance. J’ai dit que nous n’étions qu’une trentaine en première classe, et j’ai lu sur la liste affichée dans l’entrepont qu’il y en avait douze seulement en deuxième classe et un en troisième classe, un ouvrier australien, soit en tout 43 passagers. Et il y a cent hommes d’équipage !

Le service de sauvetage est très bien organisé, les canots et radeaux sont alignés sur le pont supérieur et prêts à toute éventualité. Il est regrettable qu’il n’y ait pas de poste de télégraphie sans fil, mais ce perfectionnement y sera certainement établi l’année prochaine au dire du capitaine. Ce dernier est un homme charmant, il est anglais et se plaît à causer avec les passagers. Les autres officiers sont tous japonais et chose curieuse savent à peine parler l’anglais pas plus que l’équipage qui alors n’en sait pas un mot. C’est un peu ennuyeux car il est impossible de pouvoir se renseigner sur beaucoup de choses intéressantes. Heureusement que le capitaine à cet effet se montre excessivement complaisant, mais il n’a pas que cela à faire !

Les matelots n’arrêtent pas de la journée, ils vont, ils viennent, ils travaillent en silence. Dans l’entrepont des marins réparent les cordages, des mécaniciens liment et frappent sur un étau, un ouvrier en bois rabote des planches, un peintre fait des raccords au bas des bastingages, un mousse attache des fanions, la blanchisseuse étend son linge pour le faire sécher entre des cordes tendues sur deux bambous, un aide cuisinier épluche des pommes de terre et les lave soigneusement, un autre lave dans un grand tonneau du riz bien blanc qu’il remue avec un bâton et qu’il change plusieurs fois d’eau. Des Japonaises, toutes petites mais de figure aimable, secouent les tapis, vont et viennent sans s’occuper de personne. Tout le monde

travaille, tout le monde a une tâche à remplir et la remplissant par devoir n'a besoin d'aucune surveillance, c'est merveilleux !

Je risque quelques photos en noir de mes deux petits singes, leur boîte est placée en plein soleil sur l'entrepont et sur les tuyaux de chauffe sur lesquels on peut tenir la main qui ne reçoit qu'une douce chaleur. Les pauvres bêtes ont ainsi leurs petites mains au chaud et le soleil assez ardent les fait revivre. Un verre rempli de lait est à côté de la boîte dans lequel sont trempés quelques petits palmiers. Si j'ai la chance de les ramener à Paris, les deux photos que j'ai prises me les rappelleront sous un aspect bien malheureux !

Toute la journée s'est passée entre le ciel et l'eau car depuis les côtes de l'île de Crète nous n'avons plus aperçu à l'horizon, sinon nous n'avons pu distinguer le pavillon à cause de leur éloignement.

Après une soirée musicale des plus charmantes, je fais quelques tours de passerelle au clair de lune dont les effets sont merveilleux sur la mer. A onze heures je réintègre ma cabine, mon voisin n'est pas encore rentré. C'est une habitude ! Mais diable où peut-il bien aller, je ne l'ai vu ni au fumoir ni au salon ? Au fait cela ne me regarde pas et je puis certes dormir tranquille, je suis toujours certain qu'il n'est pas avec ma femme !

Samedi 14 mars

Nous avons dormi comme des marmottes, car c'est le boy japonais qui nous réveille en frappant à coups de poing à la porte de la cabine. Il arrive avec le thé. En un saut le colonel est à la porte, écarquillant de grands yeux et le reçoit aimablement avec son sourire. Ses yeux se portent ensuite vivement à l'étage supérieur de sa couchette pour me dire le *Good morning !* obligatoire. *Ah, Mister Leïlione, how are you this morning ? – Quite well, colonel...* et la conversation continue moitié français, moitié anglais. *Je have bien dormi, mister Leïlione, je have cherché beaucoup vous hier soir et impossible trouver vô !* En moi-même je me disais, et bien mon colon, il en a un culot ! J'étais tout simplement couché. Il m'a cherché partout peut-être, mais excepté dans la cabine où je reposais sans m'occuper de ses escapades nocturnes. Il a reçu certainement un coup de soleil à Singapour en passant la ligne, où une flèche cupidonique lui a effleuré le cœur ! Je commence à croire qu'il est amoureux, et ma foi la petite Japonaise que je supposais doit l'avoir accaparé – ce sont toujours les femmes qui nous accaparent ! ça y est, il a fléchi ! Il est vrai que c'est une Japonaise ! Et ma foi, elle est jolie, c'est une petite poupée bien rose et surtout bien fardée ! Du reste elles sont toutes fardées, mais fardées avec art.

J'ai répondu au colonel que je l'avais cherché aussi et que certainement la chance, pour nous trouver, ne nous avait pas favorisés – de plus je n'ai pas insisté, car j'ai toujours pris l'habitude d'être aveugle devant les amoureux !

Je suis seul à prendre le thé, car le colonel le réserve pour le prendre après le bain qu'il vient de commander. Il endosse à cet effet un joli peignoir en soie blanche tout chamarré de lunes, de soleils, de fleurs de lotus et de chrysanthèmes – il a l'air d'un vrai clown, du reste un rien l'habille, et ce peignoir lui va à merveille. Il va pouvoir poser dans le couloir qui mène aux salles de bain, où généralement les passagers étalent, sans en avoir l'air, tous les costumes de bain ou peignoirs les plus luxueux, et toujours de provenance indienne ou chinoise. Décidément je ne suis pas à la mode et avec mon peignoir blanc en tissu éponge, j'ai l'air d'être un habitué des bains froids à quatre sous, comme on en voit ... sous les ponts de Paris ! Pour mon prochain voyage, il faut que je me cherche aussi un peignoir original, ma femme me trouvera certainement quelque chose qui aille à mon genre

de beauté – en pou-de-soie²²² qui me fasse un tas de petits plis à la taille et qui colle bien sur le derrière ! C'est ainsi du reste que font tous ces messieurs chics ! Shilluk et Dinka, que je viens de baptiser en leur préférant ces deux noms, ont bien dormi aussi, ils vont de mieux en mieux et me témoignent leur contentement en me tendant vivement leur petite main à travers les barreaux de leur boîte. Est-ce l'amitié ou la faim ? C'est certainement la faim, car en avançant ma tasse de lait pour leur donner à boire avec la petite cuillère, elle est aussitôt prise trop rapidement pour que je puisse empêcher de se renverser ! Il me faut chercher d'autre lait et en faire refabriquer car il est épuisé, lait condensé bien entendu. La mer a été aujourd'hui plus houleuse et maintenant le vent souffle avec violence. Jusqu'ici la traversée a été superbe, le temps va-t-il changer ? Le ciel est cependant bien clair et le soleil toujours brûlant. Il nous tardait de revoir un peu la terre, et aujourd'hui nous avons pu nous régaler des vues les plus grandioses et des plus belles qui existent.

Nous avons passé le détroit de Messine. En allant en Egypte, ce passage a été fait la nuit. L'effet du paysage au clair de lune m'avait émerveillé et restera pour moi inoubliable : Reggio di Calabria du côté droit et Messine en face scintillant de milliers de lumières ressemblant à un décor de féerie, évoquant le souvenir des Mille et une nuits, tandis que maintenant la nuit ayant levé son voile, Reggio et Messine apparaissent ensoleillés. On les dirait enveloppés d'un manteau d'or et de pourpre encadré par l'azur du ciel qui se confond avec le bleu émeraude de la mer. On court à bâbord, à tribord, on ne se lasse pas d'admirer ces vues grandioses. Les jumelles sont braquées, on cherche à reconnaître différents points renommés surtout à Messine qui a été si affligé par le récent tremblement de terre. Comme je suis allé en Sicile²²³ et ait fait le voyage en détail ainsi que les côtes de Calabre, j'ai pu facilement renseigner les camarades. J'ai très bien reconnu l'entrée du port dans la magnifique rade où j'ai failli faire naufrage avec mon ami Quercia sur le ferry-boat qui traverse le détroit de Reggio di Calabria à Messine. Je me rappelle ce mauvais passage et nous n'en menions pas large comme on dit. J'ai très bien reconnu la grande Via Cavour qui borde la rade avec les beaux monuments aujourd'hui écroulés. J'ai bien distingué la petite colline qui domine la ville et de laquelle la vue du détroit et du continent est merveilleuse.

Les alignées de milliers de petites maisonnettes basses qui ont été construites depuis le cataclysme se sont encore prolongées au bord de la mer : Messine renaît, les courageux habitants ne se lassent pas de reconstruire après chaque tremblement de terre. C'est encore une habitude, ils ne veulent pas quitter leur beau pays et depuis la date fatidique du 28 décembre 1908 (il y a à peine cinq ans), on est étonné de voir les nouvelles constructions qui se sont élevées de toutes parts aussi bien sur la Sicile que sur le continent.

Sur le continent, San Giovanni et Reggio di Calabria s'étendent aussi bien plus au bord de la mer et les nombreux baraquements qui y avaient été établis par la généreuse Amérique sont remplacés par des petites maisons basses sans étage et construites en ciment armé. Quelle ténacité et quel courage pour ces valeureux habitants !

Je reconnais bien sur la Sicile la côte où sur un immense rocher domine la petite ville de Taormina, le séjour délicieux et enchanteur des rois et empereurs de la terre : tous y sont venus en goûter les beautés et les délices. Je distingue très bien avec ma jumelle le couvent transformé en hôtel de San Domenico où justement

²²² Taffetas de soie, assez lourd, souvent moiré, présentant des côtes parallèles à la trame.

²²³ Il évoque dans son premier récit (1911) le tremblement de terre de 1908 qui a rasé la ville de Messine. Il a fait quelques photos (voir ce récit p.48ss). La ville a été reconstruite à partir de 1912.

sont venus séjourner les souverains qui y ont laissé leur portrait avec une dédicace de leur main sur leurs impressions de ce coin rêveur et inoubliable²²⁴ !

La mer devient très mauvaise, et le bateau cependant très chargé tangué et roule énormément. Les vagues sont grosses et le vent souffle avec furie. Tout le monde est malade, même mes singes : ils ne pâlisent pas comme les autres puisque ce sont des poilus mais je vois bien que leurs petits yeux sont larmoyants et qu'ils ont l'air de se rendre compte de la situation. Je les mets bien au chaud près de la chaufferie et je reprends mon rôle de bonne d'enfant !

Nous passons devant le volcan du Stromboli qui se trouve sur notre droite et qui émerge de la mer comme un énorme tas de sable bien régulier et pointu, il fume toujours mais le vent violent ne laisse plus voir cette belle traînée lumineuse qui éclairait le ciel et même le bateau lorsque nous l'avons croisé en allant. A gauche nous passons devant les petites îles Lipari et le volcan Vulcano. On peut dire que nous naviguons sur l'enfer en pleine chaîne de volcans en éruption qui se correspondent tous sous la mer avec le Vésuve et son voisin d'en face l'Etna.

En faisant le point à midi, le capitaine nous annonce qu'à raison de 310 miles que nous parcourons par jour nous arriverons après-demain lundi vers trois heures à Marseille si la tempête ne se prolonge pas, espérons que non.

Le détroit est passé et nous sommes à nouveau entre le ciel et l'eau, il n'y a plus qu'à aller se reposer après une journée bien remplie. La mer est bien mauvaise et en regagnant avec peine ma cabine pour ne pas dégringoler, je suis surpris pour une fois de me voir devancé par mon camarade. Il est couché mais ne dort pas – *very, very bad*, me dit-il (très mauvais, très mauvais). C'est un vieux marin comme moi et qui se soucie peu de la mer, aussi quelques minutes après, je l'entendais ronfler comme un aéroplane – il est vrai que je l'ai encore vu licher²²⁵ pas mal de whisky et de gin and soda ! et en compagnie de la petite Japonaise ! C'est tassant !!!

Dimanche 15 mars

Nuit très mauvaise, mer affreuse, des paquets de mer ont couvert totalement le navire, car plusieurs fois dans la cabine tout est dégringolé – heureusement que dans mon lit j'étais bien calé, les côtés en sont assez élevés, sans eux certainement je serai tombé au rez-de-chaussée.

C'est le petit jour, mon camarade est réveillé, et nous attendons avec impatience le boy avec le thé pour nous remettre un peu de cette mauvaise nuit. Le temps est toujours couvert et la mer est grosse, on a de la peine à se tenir même assis et il faut se cramponner d'une main pour pouvoir tenir sa tasse de l'autre. Mes singes n'ont pas eu froid mais ils ont certainement le mal de mer car c'est à peine s'ils veulent prendre leur lait. Je n'ai réellement pas de chance et s'ils ne peuvent pas supporter la tempête, ne pouvant prendre aucune nourriture ils mourront certainement. Il est à craindre que l'état de la mer ne s'améliore pas, nous sommes en vue de la Corse et de la Sardaigne, et le détroit de Bonifacio dans lequel nous allons passer est généralement très mauvais. Ce mauvais temps nous privera de beaucoup de choses curieuses prévues au programme dominical.

²²⁴ Le premier touriste important de Taormina fut Goethe en 1786-1787 qui dédia à la ville quelques pages exaltantes dans son livre intitulé *Voyage en Italie*. Au début du XX^e siècle, la ville devint une villégiature pour des artistes, des écrivains et des intellectuels expatriés. David Herbert Lawrence resta à la Fontana Vecchia de 1920 à 1922, et écrivit bon nombre de ses poèmes, romans, nouvelles, essais, et un livre de voyage : *Sea and Sardinia*. Charles Webster Leadbeater, l'auteur théosophe, trouva que Taormine avait les bons champs magnétiques pour que Jiddu Krishnamurti développe ses talents. Le jeune Krishnamurti y vint donc de temps en temps. Halldór Laxness, l'auteur islandais prix Nobel de littérature, travailla là sur le premier roman islandais moderne : *Vefarinn mikli frá Kasmír* (*Le grand tisserand du Cachemire*, non traduit en français). Roger Peyrefitte écrivit la plupart de ses romans à Taormine, des années 50 aux années 80.

²²⁵ Boire avec excès.

D'abord c'est l'heure de la messe – elle a lieu au salon, mais ce qui manque ce sont les fidèles, car le peu qu'il y a – quatre dames et une dizaine d'hommes ont tous une mine affreuse – tous sont pâles, ont les yeux ternes et c'est tout juste s'ils n'ont pas la langue pendante ! Ce sont les plus braves, les autres sont restés dans leur cabine.

Le culte est protestant, et c'est encore un Américain qui, comme je l'ai déjà raconté sur le Nil, a fait le pasteur. Plusieurs jeunes filles et femmes devaient entonner les cantiques, on s'est forcément passé de ces derniers. Le sermon est plutôt mouvementé car l'officiant comme les fidèles ont toutes les peines à se cramponner à leur chaise. A un certain moment un paquet de mer énorme nous fait tous dégringoler les uns sur les autres.

L'exercice incendie

Le sermon terminé, un cantique clôture l'office, mais il est à peine commencé que la sirène du bateau se met à retentir tout à coup. Trois coups répétés donnent un signal que tout le monde connaît à bord, ils sont suivis du branle-bas de la cloche d'alarme qui sonne sans arrêt. Tout le monde est surpris, qu'est-ce que cela veut dire ? Y a-t-il péril ? Et le gros paquet de mer aurait-il avarié la coque ? Heureusement il n'y a rien, c'est le signal d'incendie, mais seulement pour la manœuvre. Un officier avait attendu la fin du sermon pour donner le signal qui est toujours à l'improviste et sans que les matelots puissent le supposer. Les autres passagers ont été aussi prévenus dans leurs cabines. Le commandant du bateau avait réellement mal choisi son temps, c'est le cas de le dire, pour donner l'ordre d'une pareille manœuvre. Il paraît qu'il est coutumier du fait et c'est toujours au moment où l'on y pense le moins qu'il fait de ces surprises à son équipage pour le dresser et l'habituer à la dure – c'est ainsi qu'à Singapour en passant la ligne (sous l'équateur) il a donné un ordre semblable.

Le colonel m'a raconté qu'il faisait au moins 60° et que le soleil aurait tout grillé si l'on n'avait pas eu soin comme d'habitude d'arroser le pont et le recouvrir de toiles constamment mouillées. Eh bien c'était également un dimanche et avec une chaleur d'enfer qu'il a fait sonner l'alarme. Tout s'est très bien exécuté, les matelots recouverts de leurs casques coloniaux et tout nus n'ayant qu'une courte culotte en toile ont déployé une activité au-dessus de tout éloge. La mer il est vrai était comme un lac, mais on rôtissait. Aujourd'hui c'est la grande tempête et il fait froid. La manœuvre a parfaitement réussi et en moins de cinq minutes plus d'un kilomètre de gros tuyaux sont sortis de leur cachette respective et ont été déroulés avec un silence parfait. C'était autant de gros serpents qui sortaient de tous les côtés. Au coup de sifflet donné, chaque matelot est à sa lance et asperge le navire de plus de cinquante jets énormes à la fois dans la direction indiquée par le commandant. D'autre part une énorme bouche crache un ruisseau d'eau qui se déverse dans la mer.

C'est une immense pompe centrifuge actionnée par embrayage avec les machines. Elle prend l'eau dans la mer pour la manœuvre et l'y rejette avec un bruit assourdissant : on dirait une cascade de trois à quatre mètres. Ces pompes, car il y en a deux, servent à vider les cloisons étanches pour tâcher d'obstruer par les moyens connus les avaries faites à la coque en cas de rencontre avec un autre navire ou un rocher.

La manœuvre d'incendie est terminée, elle a duré dix minutes à peine – par un coup de sirène tout s'arrête. Chaque matelot roule son serpent aidé par un camarade, et il est à peine réintégré que deux nouveaux coups de sirène répétés retentissent encore suivis de la cloche d'alarme qui sonne à toute volée : qu'est-ce encore ? C'est le signal du sauvetage. Va-t-il falloir pousser la manœuvre

jusqu'à se flanquer à l'eau avec les ceintures de sauvetage ? Je ne le pense pas et un officier nous rassure tout de suite. La mer est de plus en plus mauvaise, plusieurs matelots tombent, tous courent, vont et viennent mais toujours en silence. Les douze chaloupes en un clin d'œil sont dégagées de leurs amarres, les poulies auxquelles elles sont suspendues tournent déjà, les chaloupes descendent. Les escaliers de chaque côté sont déjà agrafés. Les douze radeaux de secours qui étaient bien alignés sur l'entrepont en quatre rangées de trois sont roulés devant les bastingages et sont prêts à être jetés à lamer. Cette opération évidemment n'aura pas lieu, mais c'est la mer qui vient les trouver, car ce sont des trombes d'eau qui en un fracas épouvantable viennent se briser sur eux ainsi que sur les pauvres matelots qui sont bien à la peine en ce moment. Pauvres matelots !

Les quelques passagers qui assistent à ce spectacle se cramponnent à la passerelle, on est apeuré, on est blême et on se figure que c'est arrivé. Enfin tout est terminé, la sirène retentit et il ne reste plus qu'à remettre le tout en ordre. Le commandant est content ainsi que ses officiers. Quelques petits accidents ont eu lieu mais tous sans grande importance – un pied foulé et quelques horions dont ces braves marins ne tiennent aucun compte.

C'est l'heure du lunch – va-t-il y avoir des convives ? Nous sommes six hommes, pas une femme – la mer est trop mauvaise et beaucoup de passagers sont malades.

Nous sommes entrés dans le détroit de Bonifacio, on voit à peine les côtes de la Sardaigne et de la Corse tellement les montagnes d'eau sont élevées. Les paquets de mer ont disparu mais c'est le ballottage à toute intensité aussi bien en tangage qu'en roulis. Il y a des moments où la mer forme un gouffre dans lequel le bateau va disparaître. Il n'en est rien heureusement et comme un bouchon il ressort victorieux pour se trouver à la crête des vagues monstrueuses.

Le lunch est vite avalé, j'en avais besoin, car généralement la tempête chez moi produit un effet contraire et me donne un appétit féroce. Le colonel me tient compagnie et je lui offre un bon whisky pour nous caler l'estomac.

Les combats japonais

Au programme il est prévu qu'à deux heures il y a grande représentation et que nous allons assister à des combats entre matelots, combats à l'antique Japon avec armures, sagaies et masques terrifiants. Mais comment vont-ils faire avec un temps pareil ? A l'heure dite, les combattants sont là ils se flanquent de temps à autre sur le plancher, ils sont arrosés de temps en temps, cela n'a aucune importance. Les combats commencent par paire. Ce sont les figures des Japonais dessinées sur tous les plateaux laqués ou vases de ce pays et que l'on rencontre journellement en France, ils sont horribles. Ces braves matelots ne se battent pas pour rire : s'ils ne se servent pas de la pointe de leur javelot c'est tout juste, mais par exemple ils s'en servent comme d'une matraque et ils tapent dur – gare à celui qui ne sait pas parer ! Ces hardis Japonais appellent cela s'amuser et font ces exercices pour se reposer le dimanche. Eh bien c'est un drôle de plaisir et leur pauvre tête qui a reçu plus de deux cents coups de bâton doit être vraiment en marmelade !

Il paraît que c'est encore le commandant qui les fait ainsi se reposer, car il adore ces petits jeux-là. Tout l'équipage est présent, il rit, il frappe des mains, il crie, les officiers encouragent de leur mieux les combattants qui ne retirent leurs masques et armures que complètement congestionnés et trempés de sueur. Chaque pays, chaque mode, les Anglais et maintenant les Français sont assez bêtes à la boxe ou dans les foot-ball ou rugby de se casser le nez ou les jambes. Les Japonais font encore mieux, ils s'assomment à coups de bâton. On m'a assuré que la chair et les

os s'y font très bien, et que comme à la boxe²²⁶, ce n'est plus qu'une question d'habitude pour encaisser, il arrive même que cela devienne un plaisir !

Le temps est toujours gris, malgré cela de chaque côté les côtes des deux îles sont très éclairées et sont splendides. Il est malheureux que les grosses vagues cachent à tout moment la vue et que l'on ne peut pas tenir sur les jambes sans s'accrocher quelque part.

La nuit est arrivée, comme le bateau n'a pas de poste de T.S.F. quelques signaux nous sont faits de la côte, et nous y répondons par quelques fusées et quelques chandelles au magnésium qu'agite en singes convenus le lieutenant de bord. Ces signaux sont très intéressants car après m'être renseigné, j'ai su qu'on nous a demandé qui nous étions, nous avons répondu : Kitano Maru, Yokohama, 43 passagers, arrêt Marseille, direction Londres.

Une mauvaise journée quoique très intéressante. Mes pauvres enfants ont pris un peu de gâteau trempé dans du lait, mais l'appétit ne marche pas. J'ai bien peur que demain matin ils ne soient plus de ce monde, surtout Dinka qui est aplatie dans sa boîte et ne peut plus se tenir.

Je vais me coucher de bonne heure et ne m'occupe pas de mon voisin qui pour résister sans doute au mal de mer a continué toute la journée à se remonter au whisky – pourvu qu'il ne ronfle pas comme la nuit dernière !!!

Lundi 16 mars

Mer agitée toute la nuit. Heureusement pas de paquets de mer, seulement la grande balançoire sans secousses. J'ai pu dormir, mais en ce moment les paquets et le vacarme recommencent.

Nous avons quitté le détroit dans la nuit et sommes entrés dans le golfe du Lion généralement mauvais. Du reste je me rappelle qu'à l'aller où la machine s'étant cassée par une affreuse tempête ainsi que le poste de T.S.F. qui ne fonctionnait plus sur le *Portugal*, nous sommes restés à la dérive et sans aucun secours.

Le colonel a dormi comme un moine. Mes singes ont failli griller, leur boîte a dégringolé et la partie à jour, c'est-à-dire la porte est tombée à plat sur un tuyau de chauffe qui passe sous la banquette. Ces pauvres bêtes n'ont pas eu d'air pour ainsi dire et si la couverture qui faisait épaisseur sur les côtés et qui s'appuyait sur le tuyau de chauffe n'avait pas été là par bonheur, c'en était fait de mes pauvres bêtes qui auraient péri complètement étouffées. Enfin tous les malheurs ! C'est le dernier jour – la tempête fait toujours rage et il fait un froid glacial.

On aperçoit les côtes de France vers dix heures et nous les longeons. Je reconnais les côtes de Provence, les îles d'Hyères, Porquerolles, nous passons devant Toulon. Le soleil reparait par intervalles, mais c'est du mauvais temps. Voici au loin la Ciotat en face de laquelle nous sommes restés en panne à dix kilomètres de la côte. Tous les passagers font leurs malles, je fais comme eux et pour le lunch nous sommes tous prêts à débarquer. Le lunch est plutôt rapidement avalé, car heureux de revoir notre belle France, on ne tient pas à rester enfermé et on se hâte pour admirer le paysage. Le fait est que le coup d'œil est toujours splendide et l'arrivée à Marseille a toujours été très remarquée.

L'arrivée à Marseille

Nous traversons les petits détroits qui séparent quantité d'îlots où sont construits quelques bâtiments blancs de la Marine ou du Service Sanitaire. Nous passons devant celui où l'on reste en quarantaine lorsqu'il a été constaté une épidémie à bord ou lorsque le bateau a fait escale dans un pays contaminé. Ce n'est pas le

²²⁶ Rappelons que son fils, notre grand-père Emile, sera un champion de boxe.

cas du nôtre et espérons que le service sanitaire nous délivrera notre exeat de sortie.

Nous passons devant la petite île du Pharo où de Marseille on va souvent faire une promenade le dimanche. Il n'existe aucun appontement pour aborder à cette île du Pharo et je me rappelle que, lorsque le petit canot qui nous transportait avec quelques dames peureuses, l'une d'elles, ne voulant pas se laisser empoigner à bras le corps par le matelot qui guettait le retour de la vague, reçut sous ses jupons une bonne rincée qui la fit tomber cinq à six mètres plus loin sur le rocher. Elle n'eut heureusement pas de mal car le matelot sut la retenir à temps, mais comme le coup du retour de la vague était manqué elle en fut quitte pour un bain de siège des plus réussis.

Il est quatre heures, nous apercevons Marseille, bien remarquable par sa cathédrale au bord du port de la Joliette et sa colline surmontée de Notre-Dame de la Garde. Tous les passagers et l'équipage sont sur le pont. Le soleil a voulu nous faire voir la France dans toute sa beauté, car les côtes sont très éclairées et le coup d'œil est splendide. L'équipage japonais est au complet, ce n'est pas la première fois certes qu'il fait le voyage mais comme il ne reste que vingt-quatre heures à Marseille pour repartir pour Londres on sent qu'il est heureux de revoir la belle France qu'il aime aussi puisque le Japonais, dit-on, est le Français d'Orient. Quelques-uns n'ont pas encore fait le voyage, surtout les passagers chinois et japonais, et il est curieux de constater avec quel plaisir et quel attrait surtout pour ceux qui écoutent, ils indiquent du doigt tel ou tel point qu'ils veulent faire remarquer à leurs camarades. Vous ne vous trompez pas, chers Japonais, car c'est en effet cette France qui est devant vos yeux et qui sera toujours le plus beau pays du monde !

Notre bateau dépasse pour ainsi dire la ville et n'entre pas par la jetée où sortent les autres bateaux. Y a-t-il une entrée et une sortie ? C'est probable, car nous faisons un grand tour pour arriver à la douane située à la droite de Marseille dans un quartier très retiré. Un remorqueur s'accroche à notre bâtiment et nous entrons lentement au milieu d'autres énormes bateaux qui sont ancrés à quai. Une place nous y est réservée, la manœuvre habilement dirigée nous fait accoster doucement à cinq heures et demie. Terre ! et vive la France ! Je suis heureux de toucher le sol de la mère Patrie ! La sirène retentit et un coup de sifflet strident annonce l'abordage.

Les gros bagages sont montés des cabines, les petits colis à main sont prêts. J'ai pour ainsi dire emballé mes singes en les entourant de papier comme on enveloppe une boîte, j'y ai laissé quelques petits trous pour leur laisser de l'air.

Il fait un froid glacial et je reconnais que le vent de Marseille, le mistral, souffle avec violence. Pourvu que mes enfants soient sages, et comme j'ai peur qu'on ne me les laisse pas débarquer sans quarantaine, je suis un peu inquiet et je cache ma boîte au milieu de tous les colis. Il est vrai qu'ils sont bien malades et avec e froid qu'il fait j'aurai bien du mal à les amener à Paris. Enfin le plus dur du voyage est fait, et si je puis les conserver avec moi en chemin de fer, je pense qu'après une bonne nuit à l'hôtel et au chaud, je les sauverai. Pourvu qu'ils ne se mettent pas à crier devant le douanier.

Quelques officiers de marine montent à bord et s'entretiennent avec le commandant du bateau, mais personne d'autre. La passerelle est gardée par deux policiers et douaniers, tous les porteurs alignés ainsi que les garçons d'hôtels sont obligés d'attendre. Nous attendons aussi, car plus d'une heure se passe et on se demande pourquoi le débarquement n'a pas lieu. On attend, paraît-il, le médecin qui seul peut en donner l'ordre, et le médecin ne vient toujours pas. je trouve l'incident plutôt bizarre, et tous les passagers manifestent leur mécontentement.

Comment se fait-il qu'il n'y ait pas un médecin de service et qu'il faille chercher ce monsieur en ville ? N'approfondissons pas car comme toujours nous avons affaire à l'administration !

Une calèche arrive, enfin c'est le docteur qui n'a pas l'air de se biler du tout. Il franchit la passerelle, cause avec le commandant, passe la revue rapide des officiers et de tout l'équipage sans exception. Il s'adresse ensuite aux passagers, leur serre la main, leur pose quelques questions et après un magistral coup de chapeau fait demi-tour.

Le débarquement est autorisé. Aussitôt la foule des porteurs se bouscule pour entrer sur la passerelle, quelques horions sont échangés de part et d'autre. Ce n'est plus le calme des débarquements des autres pays, surtout des ports anglais, où tout se passe en silence. On voit bien qu'on est à Marseille et que le chaud soleil du Midi y est pour quelque chose. Enfin ça y est, nous voilà devant la douane installée en plein air à la sortie du bateau où une grande table a été établie sur trois tréteaux. Toutes les grosses malles sont à terre et alignées, chaque passager est devant ses bagages et la visite commence. Elle est heureusement assez rapide et les douaniers ne se montrent pas trop exigeants. Ils font ouvrir un colis sur trois. Sur la table ambulante se fait la visite des petits colis. Je fais mes déclarations sans parler bien entendu de mes singes. Ma déclaration suffit, j'ai probablement une bonne tête, car à mes gros colis d'armes et de souvenirs de sauvages ils n'attachent aucune importance. Ce sera la cinquième douane à laquelle je passe et à laquelle je paie. Je conserve tous mes reçus qui pour moi ont une certaine valeur, car de tout ce que je rapporte qui, en somme n'en a pas, arrive cependant à en avoir à force des douanes successives où il a fallu payer, et c'est plutôt cher. Enfin mes singes ne paient pas, ils n'ont pas poussé le plus petit cri et nous voilà libres.

Un vieux fiacre charge mes nombreux colis et me transporte au même hôtel où j'étais descendu²²⁷. Comment va-t-on me recevoir avec mes enfants ? Le mieux est de ne rien dire.

Le patron de l'hôtel est absent, c'est son fils, un jeune homme de vingt ans, qui me reçoit et me félicite de mon grand voyage et pendant la courte conversation, du reste que je cherchais à éviter, un cri plaintif se fait entendre sortant de la boîte que je tenais à la main. Je suis obligé d'avouer ma paternité et j'en profite pour crever d'un coup de doigt le papier dort qui enveloppait ma boîte. Une petite main poilue en sort aussitôt et un autre cri se fait entendre. Le jeune patron se trouve attendri, car il a un bon cœur – ils ont toujours bon cœur à Marseille – et il brûle de voir mes deux nouveaux hôtes. La boîte est développée et Shilluk prenant un barreau dans chaque main montre sa petite figure. Il a faim. La pauvre Dinka est dans un coin et ferme les yeux. Je la crois morte, j'ouvre la boîte et heureusement il n'en est rien, car avec beaucoup de peine elle se pose sur son séant. Dans quel état, mon Dieu, étaient ces pauvres bêtes qui, malades, transies de froid et souillées d'urine et du reste, étaient à l'agonie.

Le jeune homme en eut pitié, on fit chauffer du lait sucré, on trouva un panier avec de la paille, on mit les pauvres malades devant un bon feu. Rien ne fut négligé et j'eus même la permission de les mettre dans ma chambre sur un bon tapis moelleux. J'en profitai car le mieux était de les laisser libres. Le fait est qu'après avoir passé une partie de la nuit à les soigner, j'avais encore le lendemain matin l'espoir de les amener à Paris, ils allaient mieux, surtout Dinka qui commençait à marcher.

²²⁷ L'hôtel Regina, voir photo n°9, p. 9

Lundi 17 mars

Le rapide pour Paris partait à huit heures et demie. Mes gros bagages avaient été transportés à la gare sans passer par l'hôtel.

Après avoir recommencé l'emballage de ma boîte, j'eus vite fait d'être prêt. Mes enfants furent placés dans le filet, en fraude bien entendu car il n'est pas permis de transporter des singes en première classe. Le fait est que j'ai en face de moi un gros monsieur plein d'importance et qui me fait à ce sujet une observation. Je lui raconte d'où viennent mes pauvres petits, le mal que je me suis donné, mes péripéties et mes malheurs pour les avoir heureusement amenés là. Le mauvais bonhomme est trop plein de lui pour avoir un peu de pitié ! Les autres voyageurs au contraire se montrent très aimables et les dames comme toujours viennent même des autres compartiments apporter à ces pauvres bêtes toutes sortes de friandises.

La journée est vite passée, mon service de nourrice m'occupe beaucoup et à chaque instant il faut que je donne la tétée et ça ne va pas tout seul surtout dans le wagon secoué par la vitesse acquise. Je remarque que la campagne est très inondée, et que la Saône surtout s'est étendue à perte de vue. Il en sera ainsi jusqu'aux approches de Paris où tous les fleuves et rivières ont débordé.

Il est sept heures du soir, nous arrivons en gare. Le voyage est terminé. Ma tendre et chaste épouse m'attend sur le quai d'arrivée, elle est accompagnée de mon gendre et de ma fille comme au moment du départ. Je me demande presque s'ils n'ont pas attendu là pendant les trois mois de mon absence. Tous ont une bonne santé et heureux de me revoir, le plaisir est partagé.

Mon bon ami le commandant Gros qui m'avait envoyé un télégramme à bord du *Portugal* n'a pas voulu manquer d'assister à mon retour. Il est là aussi et nous sommes tous deux heureux de nous retrouver en bonne santé. Shilluk et Dinka poussent un petit cri en voyant ma femme : en ont-ils peur ou savent-ils qu'elle a horreur des singes ?

Pour ne pas lui porter un coup trop dur, je risque un petit mensonge en lui déclarant que je rapporte deux magnifiques perruches de l'équateur ! Cela ne prend pas car elle connaît mon faible, ... *et je parie*, me dit-elle, *que tu me rapportes des singes ?* – *Oui*, lui répondis-je, *mais des singes de dames, deux petits ouistitis mignons*. A ce moment Shilluk passe justement sa patte et demande probablement à faire connaissance. La glace est rompue et quand à la maison elle voit ces deux pauvres malheureuses bêtes à demi gelées et implorant sa pitié avec de gentils petits yeux, mais abattus, elle m'embrasse bien fort en me disant : *Puisque tu les aimes et bien moi, je les aime aussi, nous les adoptons c'est entendu. Ils sont réellement trop gentils, nous avons quatre enfants, eh bien cela en fera six !* Cela valait un gros baiser, aussi je ne la fis pas attendre. Tout est bien qui finit bien. Généralement cela finit par un mariage, ici mon grand voyage finit par un accroissement de famille. J'étais heureux de revoir toute ma maisonnée, et à es deux jeunes garçons je leur apportais deux petits frères.

J'espère que tu ne vas pas repartir de sitôt, me dit ma femme *Ma foi, non*, lui répondis-je, *car tu sais bien qu'il me faut au moins un an pour préparer un autre voyage*. Ma réponse lui fit faire une grimace.

Table des illustrations

Photo 1 : Photo de famille sur le balcon de la maison de Grosrouvre	5
Photo 2 : La manufacture Layeillon (Photo E Layeillon), sur le panneau du fond on lit Draperie	5
Photo 3 : Le caveau de la famille Layeillon à Aussonne (Haute-Garonne)	6
Photo 4 : Un Sigriste 9x12 cm	6
Photo 5 : Médaille d'officier de l'ordre du Nichan Iftikhar	7
Photo 6 : Croix de chevalier de l'ordre de l'Etoile Noire	7
Photo 7 : Croix de chevalier de la Légion d'Honneur	7
Photo 8 : Edmond Layeillon à Venise	7
Photo 9 : L'hôtel Regina à Marseille	9
Photo 10 : Le Cours Belsunce	10
Photo 11 : Le Portugal à Marseille, vers 1900	11
Photo 12 : La salle à manger du Portugal	12
Photo 13 : Aziza de Rochebrune en 1910 à l'occasion de l'inauguration du cercle oriental organisé par la "Française", journal féministe dont elle était la présidente.	15
Photo 14 : L'île de Vulcano depuis l'île de Lipari	18
Photo 15 : Briquet à amadou	19
Photo 16 : Deux paysans puisant de l'eau au moyen de la vis d'Archimède en 1923	21
Photo 17 : La rue Kamel Ibrahim Pacha, bordée de grands hôtels, tel l'hôtel Sheppard à gauche	22
Photo 18 : Le Sheppard's Hotel dans les années 20	23
Photo 19 : La salle à manger de l'hôtel dans les années 20	23
Photo 20 : Le Niger échoué près de Çesme (Turquie) le 24 décembre 1913	24
Photo 21 : La rue Boulak au Caire dans les années 20	25
Photo 22 : L'atrium du Musée Egyptien vu depuis l'entrée	26
Photo 23 : Le Sphinx	27
Photo 24 : L'île de Rodah en 1878	28
Photo 25 : Le Nilomètre de l'île de Rodah	28
Photo 26 : Femme du Caire vers 1900	30
Photo 27 : Marchand de canne à sucre vers 1887	33
Photo 28 : Mirhab et minbar de la mosquée du sultan mamelouk An-Nâsir Muhammad ben Qalâ'un dans la citadelle du Caire (1318)	34
Photo 29 : L'université Al Ahzar en 1870 (photo Bonfils)	35
Photo 30 : Le repasseur à pied	36
Photo 31 : Le bazar du Caire (Khân al-Khalili) en 1875	37
Photo 32 : Les tombeaux des Califes (Mamelouks)	38
Photo 33 : La bibliothèque khédivale	38
Photo 34 : La place de l'Opéra	39
Photo 35 : Les banyans du jardin de l'Ezbekieh, vers 1903	40
Photo 36 : Le jardin de l'Ezbekieh et ses environs en 1877 (Baedeker Egypte 1877)	40
Photo 37 : La mosquée du sultan Hassan en 1907	41
Photo 38 : La citadelle et la mosquée Mohammed Ali	41
Photo 39 : La cour (sahn) de la mosquée et l'horloge	42
Photo 40 : Le Khédivé Abbas II Hilmi Bey	42
Photo 41 : Cérémonie du tapis sacré au Caire en 1903	44
Photo 42 : Steamer Prince Abbas de la compagnie Cook sur le Nil en 1900	46

Photo 43 : Touristes devant la pyramide à gradins de Djoser	48
Photo 44 : Statue de Ramsès à Memphis	49
Photo 45 : Village des bords du Nil en 1891.....	51
Photo 46 : Le système de puisage décrit (le chadouf)(photo Edmond Layeillon, au centre sans doute le Colonel Bellanger et sa femme)	52
Photo 47 : Felouques sur le Nil en 1880 (photo Beniamino Facchinelli)	52
Photo 48 : Publicité Cook de 1922.....	54
Photo 49 : Les tombes de Khety et Baqet III à Beni-Hassan	55
Photo 50 : Une dahabieh sur le Nil en 1891	56
Photo 51 : Le barrage d'Assiout en 1913.....	57
Photo 52 : Femmes au bord du Nil	60
Photo 53 : Ricin commun (ricinus communis), les fleurs femelles sont en haut (rouges), les fleurs mâles en bas (jaunes).....	61
Photo 54 : Moustapha Fatmy Pacha (1840-1914)	64
Photo 55 : Saad Zaghloul Pacha (1859-1927).....	64
Photo 56 : L'entrée du temple d'Hathor en 1905 (photo H.W. Dunning).....	65
Photo 57 : Le Winter Palace à Louxor en 1901	67
Photo 58 : Les colonnades du temple vers 1901.....	67
Photo 59 : L'allée des Sphinx à Karnak en 1911	68
Photo 60 : L'entrée du temple avec les statues de Ramsès et l'obélisque.....	68
Photo 61 : La Cime, en arabe Al-Qurn, domine la Vallée des Rois	70
Photo 62 : Le Ramesséum (photo Olaf Tausch)	72
Photo 63 : Les colosses de Memnon à la fin du XIX ^e siècle.....	72
Photo 64 : Une sakieh vers 1915	74
Photo 65 : A l'intérieur du temple d'Edfou	75
Photo 66 : Le temple de Komombo vu depuis le Nil	76
Photo 67 : Grand Hôtel et quais d'Assouan vers 1911	77
Photo 68 : L'île Eléphantine vers 1908	77
Photo 69 : Bisharin à Assouan en 1896.....	78
Photo 70 : L'obélisque inachevé	79
Photo 71 : Le premier barrage d'Assouan en 1906.....	79
Photo 72 : La première cataracte en 1908.....	80
Photo 73 : L'île de Philae en 1906	82
Photo 74 : Le temple d'Isis dessiné par son découvreur britannique Henry Salt en 1819.....	83
Photo 75 : Le temple de Ramsès à Ouadi-es-Seboua	84
Photo 76 : Carte datant de 1899.....	86
Photo 77 : La forteresse de Qasr Ibrim est maintenant sur une île au milieu du lac Nasser	87
Photo 78 : Les temples d'Abou Simbel entre 1905 et 1907	88
Photo 79 : Le petit temple : on aperçoit les petites statues à droite des grandes	89
Photo 80 : Carte de 1912 où l'on on voit Kodok (Fachoda) au-dessus de Upper Nile et Gondokoro un peu plus bas sous Mongalla.....	90
Photo 81 : Casque colonial français ou salacot	91
Photo 82 : Casque colonial anglais (pith helmet)	91
Photo 83 : Le train de luxe Wadi Halfa Khartoum (L'Illustration, n° 3279 du 30 décembre 1905)	92
Photo 84 : Khartoum en 1880 vu du Nil	94
Photo 85 : Le Grand Hôtel à Khartoum	95
Photo 86 : La fin du Général Gordon par George William Joy (1893)	96
Photo 87 : Les pertes ennemies lors de la bataille d'Omdurman	97

Photo 88 : La tombe du Mahdi en 1898.....	98
Photo 89 : Le palais du Gouverneur en 1941	99
Photo 90 : Femme shilluk portant une jarre, 1877 (photo Richard Buchta).....	100
Photo 91 : Dinka avec scarifications vers 1910	100
Photo 92 : Femme Azandé ou Niam-Niam avec scarifications (Richard Buchta, 1877).....	100
Photo 93 : Le confluent du Nil blanc à gauche et du Nil bleu à droite en saison sèche (avril). Khartoum est au centre et en bas, Omdurman à gauche et Bhari à droite, chacune sur une rive. L'île de Tuti est visible au centre du confluent, entre les trois villes.	104
Photo 94 : La cravate régates	110
Photo 95 : Le chargement du bois à la Wood Station (photo E Layeillon)	112
Photo 96 : Le pont tournant de Kostî construit par Cleveland Bridge UK Ltd en 1910	114
Photo 97 : Crocodiles du Nil (<i>Crocodylus niloticus</i>).....	116
Photo 98 : Troupeau d'hippopotames immergés (<i>hippopotamus amphibius</i>)... ..	116
Photo 99 : Un groupe de marabouts d'Afrique (<i>Leptoptilos crumeniferus</i>)	117
Photo 100 : Vautour d'Afrique (<i>Gyps africanus</i>).....	117
Photo 101 : Village Dinka vers 1900.....	118
Photo 102 : Jeune Dinka (Richard Buchta, 1877)	118
Photo 103 : La lionne	118
Photo 104 : Lances Dinka (tong) : 44cm de longueur, 1,80 m avec le manche ; celle du centre (50cm) est utilisée pour les cérémonies, celle du haut pour la pêche	122
Photo 105 : Guerrier Shilluk (Richard Buchta, 1877).....	123
Photo 106 : Village Shilluk vers 1910 (Charles Seligman).....	123
Photo 107 : Illustration d'époque (1898).....	125
Photo 108 : Palmier doum (<i>Hyphaene thebaica</i>).....	129
Photo 109 : A Tanfikia, au confluent du Nil Blanc et de la Sobat, les autruches dans les rues.	130
Photo 110 : Un troupeau de buffles d'Afrique (<i>syncerus caffer</i>)	130
Photo 111 : Aigle pêcheur d'Afrique ou pygargue vocifer (<i>haliaeetus vocifer</i>) .	130
Photo 112 : Alexine Tinné en 1869.....	133
Photo 113 : Papyrus (<i>Cyperus papyrus</i>) sur les bords du Nil.....	133
Photo 114 : Guerrier Luo vers 1900	135
Photo 115 : Danseurs Luo.....	135
Photo 116 : Troupeau de zébus (<i>bos taurus indicus</i>) à Djouba, capitale du Soudan du Sud	140
Photo 117 : Eléphant d'Afrique (<i>loxodonta africana</i>)	142
Photo 118 : Groupe de femelles cobes à croissant ou waterbucks (<i>kobus ellipsiprimnus</i>).....	143
Photo 119 : Mâle cobe à croissant.....	143
Photo 120 : Village Bari (Richard Buchta, 1878).....	146
Photo 121 : Jeune Bari (R Buchta)	146
Photo 122 : Carte de l'enclave du Lado en 1910.....	150
Photo 123 : Jeune Madi (R Buchta, 1878)	151
Photo 124 : Jeunes femmes Madi (R Buchta).....	151
Photo 125 : La constellation de la Croix du Sud.....	152
Photo 126 : Le capitaine Hutchins (Photo : E Layeillon).....	160
Photo 127 : Une Winchester 1894 à canon long et crosse pistolet destiné à la chasse	166
Photo 128 : Shilluk à Malakal en 1936	172

Photo 129 : Chameaux à Ed Dueim en 1906	178
Photo 130 : Azandé (Niam-Niam) avec boucliers et harpe (Richard Buchta) ...	181
Photo 131 : Touristes dans un village Shilluk (L'Illustration, n° 3279 du 30 décembre 1905)	181
Photo 132 : Alfa (stipa tenacissima)	185
Photo 133 : Guerriers Bisharin vers 1900	188
Photo 134 : Gomme arabique	192
Photo 135 : Le sommet du mont Sinaï	193
Photo 136 : La rue Colmar à Suez vers 1900	196
Photo 137 : Corindon (Al ₂ O ₃)	196
Photo 138 : Péridot brut (Mg ₂ SiO ₄)	196
Photo 139 : Vue d'Ismaïlia en 1913	197
Photo 140 : L'Eastern Exchange Hotel en 1916	198
Photo 141 : Palais de la Compagnie du Canal de Suez vers 1900.....	198
Photo 142 : La statue de Lesseps peu avant son érection en 1899.....	199
Photo 143 : La plage de Port-Saïd vers 1913	199
Photo 144 : Pièce de cinq francs à l'effigie de Louis-Philippe	200
Photo 145 : La poste française.....	200
Photo 146 : Citronnier, fleur et fruit	204
Photo 147 : Oranger, fleur et fruit.....	204
Photo 148 : Le Grand New Hotel vers 1900	206
Photo 149 : L'édicule abritant le Saint-Sépulcre	207
Photo 150 : Entrée dans la Chambre du Sépulcre.....	207
Photo 151 : Grotte de brigands sur la route de Jéricho (Photo E Layeillon).....	209
Photo 152 : Al Maghtas, à 10 km au sud-est de Jéricho, lieu supposé du baptême du Christ	211
Photo 153 : Baigneur sur la mer Morte	212
Photo 154 : La fuite en Egypte par Vittore Carpaccio (1500).....	214
Photo 155 : Vue panoramique de Jérusalem	215
Photo 156 : L'entrée de la tombe de Josaphat à gauche derrière le monument d'Absalom.....	215
Photo 157 : Deux Franciscains dans le jardin de Gethsémani en 1914.....	216
Photo 158 : Clocher du monastère (russe) de l'Ascension.....	218
Photo 159 : Pater en français	219
Photo 160 : Pater en grec	219
Photo 161 : Pater en syriaque	219
Photo 162 : Eglise de l'Ascension	220
Photo 163 : Entrée principale de l'église du Saint-Sépulcre.....	221
Photo 164 : La Pierre de l'Onction surmontée d'une plaque de marbre	221
Photo 165 : Croix pectorale, épée et éperons de G de Bouillon exposés dans la sacristie de l'église du Saint-Sépulcre	222
Photo 166 : Position de la tombe du Christ et du Golgotha au sein de l'église .	224
Photo 167 : La crevasse du rocher dans la chapelle du Golgotha	225
Photo 168 : La Tour de David et les fortifications	226
Photo 169 : Le Cénacle aujourd'hui	227
Photo 170 : Sixième station, l'église Sainte-Véronique, aujourd'hui	229
Photo 171 : Homme priant au Mur Occidental	230
Photo 172 : Le Dôme du Rocher (appelé à tort Mosquée d'Omar) en 1913.....	232
Photo 173 : Les Ecuries de Salomon	233
Photo 174 : Vallée de Josaphat (ancienne carte postale de Fr Vester), tombeau d'Absalom à gauche, puis celui de St Jacques (colonnades) et de Zacharie à droite.	233

Photo 175 : Intérieur de l'église de la Dormition.....	234
Photo 176 : Le tombeau de Rachel en 1910.....	235
Photo 177 : Femmes chrétiennes de Bethléem en 1911	236
Photo 178 : Artisans travaillant la nacre à Bethléem vers 1900	236
Photo 179 : L'étoile à quatorze branches.....	237
Photo 180 : La gare de Jérusalem en 1900.....	240
Photo 181 : Le Nippon Yusen Kaisha S.S Kitano Maru	245